



À l'école primaire dans les années 60, avec un premier prix d'écriture et de lecture, un dictionnaire pour récompense, Léa Colett découvre que la littérature siège au fond de son cœur et dès l'âge de neuf ans, elle commence à écrire son journal intime. Au fil des jours, elle écrit la complainte de sa vie.

De toute évidence, elle a besoin de la raconter, pour pouvoir la dépasser. Grâce à cette thérapie, elle trouve le ressort pour la tourner en mélodie avec ses propres rythmiques.

Ses récits prennent leurs sources dans des histoires de famille singulières, tenues longtemps sous le sceau du silence.

Révélés par sa grand-mère maternelle, des secrets éveillent l'intérêt d'Alysse, le personnage principal de cette trilogie.

Forte de sa capacité d'analyse et de son goût pour l'étude des caractères, l'auteure évoque à travers cette histoire, la maltraitance, la passion, l'infidélité, le détachement, le pardon, là où toujours transparait l'amour, la principale clé du bonheur, selon Léa.

Portés par des vagues d'humour en dépit de la gravité des sujets abordés, ses récits ressemblent à des témoignages car elle y imbrique fiction et réalité, ce qui peut dérouter les lecteurs qui la connaissent.

À l'évidence, elle renverse les règles, bousculant l'opinion même de ses proches, en s'intéressant à ce qui peut sembler anodin, en faisant violence aux préjugés, avec une grande liberté de ton.

À chacun son histoire. Toutes finissent par se répandre dans les harmoniques d'un ample concerto silencieux qui recouvrira l'histoire d'un léger manteau de poudreuse.

Ce qui nous lie et nous sépare

Tome 1 - ALYSSE

Du même auteur

Bon grain, mal grain, roman, Éd. Assyelle – 2014
(Vice-finaliste Prix Fondcombe 2014)

Au-delà de l'hiver, roman, Éd. Assyelle - 2016

Ce qui nous lie et nous sépare – Alysse – Tome 1

Léa Colett

Ce qui nous lie et nous sépare

Tome 1 – ALYSSE

roman

LEditions

Lacoursière Éditions
A-138, rue Saint-Vincent
Sainte-Agathe-des-Monts
Québec, Canada J8C 2B2
www.lacoursiereeditions.com
lacoursiereeditions@hotmail.com
Téléphone : +1 514 601 2579

Dépôt légal : 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Lacoursière Éditions, 2021.
ISBN du livre broché/papier : 978-2-925098-20-1
ISBN du livre numérique/électronique : 978-2-925098-21-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies
ou reproductions destinées à une utilisation collective.
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle
faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement
de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite
et constitue une contrefaçon aux termes des articles L.335-2
et suivants, du Code de la propriété intellectuelle

Mon coup de gueule : j'aurais aimé que Dieu écrive un onzième commandement :

Tu respecteras tes enfants et ne leur feras aucun mal.

Mon coup de cœur, en revanche, est pour la phrase ci-après que m'a écrite l'homme qui m'a donné son nom, mais qui surtout m'a offert le plus grand des bonheurs :

Son véritable amour.

Ton premier roman est un petit radeau qui vogue au gré du vent, sur lequel claquent des vagues d'humour et souffle un ouragan d'amour. Il a parfois accroché une gouttelette au coin de mes yeux. Merci.

Christian

A mon mari,

*Il n'y a qu'un seul chemin vers le bonheur, c'est de
cesser de s'inquiéter des choses qui sont au-delà de la
puissance de notre volonté.*

Epictète

A tous ceux que j'aime,

*La véritable indulgence consiste à comprendre et à
pardonner les fautes qu'on ne serait pas capable de
commettre.*

Victor Hugo

Première partie

Un jour, je prendrai mon envol



Prologue

1986 – J'ai vingt-huit ans

Je m'éveille brusquement, en nage, sanglotant sur mon oreiller.

Je me rappelle parfaitement mon cauchemar truffé de détails, de ceux qu'on ne peut oublier.

Je cherche le commutateur de ma lampe de chevet ; dans ma panique, j'ai peur de ne pas le trouver.

Je m'essuie le visage d'un revers de main et me rends compte que j'ai du sang sur les doigts. Je saigne du nez.

Puis, en un éclair, tout me revient.

Persuadée que ce songe recèle une profonde signification, je le confie tout de suite à ma machine à écrire.

C'est ainsi qu'est née l'histoire d'Alysse.

1 - Le cauchemar

Ce qu'il peut faire sombre dans cette cave ! La fillette en laquelle je me retrouve prisonnière sait parfaitement où se situe l'interrupteur, or elle ne peut l'atteindre car elle est trop petite. C'est curieux, je la vois, ou plutôt, je me vois : J'ai si peur dans le noir ! Je suis descendue chercher un livre que la maîtresse me réclame. Je fouille partout depuis que je suis rentrée à la maison, parce que si je ne le rapporte pas demain, je serai punie ! L'aurais-je oublié dans ma cachette ?

D'abord en tâtonnant dans l'obscurité, je gagne du terrain. Curieusement, au fur et à mesure de ma progression, j'entends de mieux en mieux comme de faibles lamentations. Je vais encore de l'avant, étonnée qu'il fasse si noir ici, alors qu'il fait plein jour dehors. A chaque pas, la noirceur de l'endroit devient pesante, oppressante.

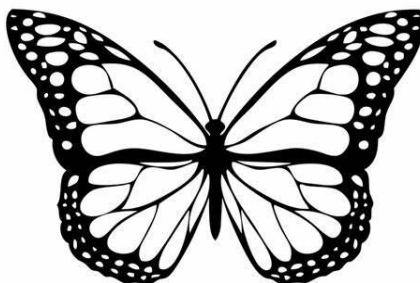
Maintenant, se précise la voix du vent, celle d'une enfant faible, gémissante. Là, tout près, une petite fille est en train de pleurer. Elle doit avoir environ huit ans.

Je m'approche d'elle et un léger halo apparaît autour de la petite masse informe, terrée entre deux cartons.

Elle est vêtue de blanc et c'est sa chemise de nuit luminescente qui éclaire l'étrange ambiance onirique dans laquelle j'évolue. Je suis entrée dans une atmosphère si proche de la réalité ! Je suis dès lors consciente qu'il doit s'agir d'un songe. Or, je retarde mon réveil, ressentant la crainte de ne plus jamais revoir mon curieux et joli petit fantôme. Je constate alors que sa chemise est maculée de sang. La petite blonde, coiffée au carré, saigne abondamment sur le dessus de la tête, qu'elle tient entre ses deux mains. Le sang coule également de son nez et de son menton très écorché. Soudain elle sanglote plus fort, levant vers sa visiteuse de grands yeux bleu-azur d'une infinie tristesse. Je me sens mal à l'aise et tellement désarmée qu'une angoisse étouffante me submerge et se faufile comme un serpent démesuré dans ma poitrine, remontant le long de ma gorge. J'étouffe. En même temps, j'ai un geste affectueux envers la petite fille. Je lui tends le mouchoir blanc auquel je tiens beaucoup car c'est celui que m'a offert ma Mamy. Il est brodé de deux délicats papillons qui s'envolent avec grâce. Leurs ailes sont couleur de feu pour l'un, bleu ciel pour l'autre.

Malgré mon affliction où s'ancre ma propre souffrance que je tente inlassablement de surmonter, je me penche pour consoler la fillette. Je veux l'aider à nettoyer ses plaies béantes qui comme par miracle, se cautérisent instantanément sous mes yeux, lorsqu'une douleur sourde me terrasse. Je me sens tomber. L'espace d'un éclair, je trouve le temps de m'étonner que le sol soit si doux, si chaud, et de ressentir que mon évanouissement s'effectue au ralenti. Je me fais alors la promesse que je retrouverai la petite fille, et que je l'aiderai à sécher ses larmes, puis à soigner ses profondes cicatrices, voire à les faire disparaître.

Ce curieux cauchemar me mit en nage et me fit saigner du nez. Il me semblait que c'était un message.



Mais revenons quelques années en arrière, à l'époque où Marguerite Houzart, ma chère grand-mère maternelle, dite Margot, m'avait acheté le gros cahier de cent quatre-vingts pages que je lui avais réclamé en vue d'écrire mes pensées.

Sur la couverture, j'avais collé une feuille blanche sur laquelle j'avais dessiné et colorié deux papillons : l'un aux tons orangés, l'autre d'un joli bleu, comme sur le mouchoir brodé que Mamy venait de m'offrir. J'y avais également collé diverses variétés de fleurs séchées que je collectionnais dans un herbier. Grâce à ma petite imprimerie, j'y avais inscrit un titre : *Mes petites pensées au fil des jours*.

A l'intérieur, en exergue, j'avais noté une citation trouvée sur la première page du dictionnaire de Pépé Marcelin.

Si, tenté du démon, tu dérobes ce livre, apprends que tout fripon est indigne de vivre.

Ceci est mon journal intime

J'ai 9 ans. J'ai passé la journée chez mes grands-parents paternels et j'ai découvert que Mémé Jeanne venait de la Calamine...

2 - Mémé Jeanne et Pépé Marcelin

Par un bel après-midi de 1967, Pépé Marcelin m'expliqua ce que signifiait ce mot. De nature studieuse, j'apprenais toujours beaucoup de choses chez mes grands-parents. Ils étaient tous deux comptables dans une entreprise de jouets.

La Calamine, c'est le nom français de la commune belge de Kelmis, située en province de Liège, à l'Est de la Wallonie.

Ma grand-mère, que j'appelais Mémé Jeanne, était pianiste, comme son père à la fois musicien et fils d'un brasseur de bière. La sexagénaire prenait plaisir à m'apprendre *La Prière d'une Vierge*, de Tekla Badarzewska. J'étais son unique petite-fille et aussi son élève. Elle m'apprit que j'étais mélomane. Il est vrai que j'assimilais très vite. A neuf ans, j'interprétais déjà cette œuvre musicale à deux mains, quelquefois croisées. Mémé Jeanne se plaisait à rajouter les siennes, d'une extrême finesse et d'une dextérité de virtuose, ce qui m'impressionnait toujours. Cette musique et ce titre me paraissaient tellement fabuleux ! Tout en pianotant, je me souviens que j'admirais les jolis bougeoirs doubles supportés par deux adorables petits anges ornant chaque côté de la face avant du piano droit *Steinway & Sons*, à la bonne odeur de bois d'acajou mêlée de cire d'abeille. Sur le dessus de la caisse d'un brun rouge flambant davantage sous les rayons du soleil, dominait un buste d'ange ailé nommé Eden, « un héritage de mon grand-père reçu avec le piano », souligna Mémé Jeanne. « Tout le portrait de ma nièce ! » disait souvent Mémé à propos de la statuette, ou encore : « Quel joli visage elle a, ma Jessica ! On dirait un ange ». Mes deux grands-mères évoquaient souvent les anges.

Moi aussi, j'aurais bien aimé ressembler à Eden, ou à ma cousine Jessica, toute frisée, portant les cheveux mi-longs. Les miens étaient raides et coupés au carré, avec une

frange trop raccourcie par Maman, qui me disait que j'avais de gros yeux et le physique ingrat. Je n'aimais pas qu'elle me dise cela ! Alors bien sûr, elle en jouait.

Avec ce regard agrandi, je me regardais mieux et je me sentais moche.

Cette récréation musicale était sûrement un ravissement pour Pépé Marcelin. Il nous écoutait d'un air attendri. Je constatais que Mémé Jeanne se réjouissait également. Tout le monde aurait pu être heureux ; or, le bonheur, ici, n'était pas à portée de mains.

Il n'est pas très difficile de se rappeler hier lorsqu'il existe un témoin fait de mots, comme un journal intime. A défaut, on reconstruit le passé en le reprisant autant qu'on s'en souvient, et quelquefois bien plus !

– Papa jouait-il également du piano quand il était petit ?

– Nous nous produisions en concert avec ton père. Mon P'tit-Jean n'avait pas six ans qu'il chantait déjà près de moi. Il était doué ! L'instrument appartenait à mon grand-père Gabriel qui était un grand musicien connu à Kruishoutem, en Belgique. Ah ! Il revient de loin ! s'exclama-t-elle, tout en caressant le clavier.

– Ton grand-père ?

– Mais non, petite sotte ! le piano. Il nous avait été confisqué par les Allemands. Ils l'avaient installé dans une demeure réquisitionnée comme annexe de la Kommandantur, en 1942. Ton grand-père fut donc forcé à aller travailler dans une ferme allemande où il n'était pas bien traité, le pauvre !

Attristée, j'avais tourné la tête vers Pépé. Il m'avait souri. Ma grand-mère avait continué :

– Et devine qui était le gardien de la grande propriété où arriva mon piano, juste avant que ce pauvre bougre ne parte lui aussi pour le travail obligatoire en Allemagne ?

– Le père de Maman, Pèpère Louis, tout le monde le sait ! C'est quoi, un bougre ?

– Un énergomène, un individu, quoi ! Un pauvre diable, un misérable, même !

– Mouais, dis-je dégoûtée. Donc, tu ne pouvais plus en jouer alors ?

– Eh bien, si. J'avais obtenu l'autorisation de l'utiliser. Il fallait que j'y aille à bicyclette ; c'était à une dizaine de kilomètres de chez moi. J'avais une dérogation spéciale. Les Allemands m'avaient dit que je ne serais jamais inquiétée. Ils m'avaient également affirmé que je récupérerais mon piano quand l'heure serait venue, dès qu'ils auraient gagné la guerre, tu comprends ?

– Oui. On l'a gagnée, et ton piano est là. Donc, tu allais jouer dans cette grande demeure !

– Oui, quelquefois. Je m'étais d'ailleurs produite pour eux, un jour de cérémonie. Un virtuose du violoncelle m'avait dit : « Vous avez du talent, Madame ! » C'était ce magnifique jeune homme qui utilisait le plus souvent mon piano. Du beau monde ! Johann Kühn descendait du grand Kühnau, un compositeur mort au 13^e siècle, m'avait-il expliqué. Il semblait s'intéresser à moi et... j'avoue que je n'y étais pas insensible !

Pépé se racla la gorge. Mémé Jeanne reprit :

– Bien sûr, aujourd'hui, il y a prescription !

Pas du tout persuadée d'avoir saisi ce qu'elle voulait dire par 'prescription', je la laissai poursuivre son récit sans l'interrompre puisqu'il m'intéressait, m'intriguait même beaucoup ! dois-je avouer.

– Figure-toi qu'en Allemagne, à Leipzig, Johann était violoncelliste dans une célèbre pièce de Goethe, *La damnation de Faust*. Tu ne peux pas connaître, toi !

– Si ! J'en ai entendu parler par Mamy, parce qu'elle jouait Marguerite, au théâtre et chantait aussi *D'amour, l'ardente flamme*, un air d'opéra de *La Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz.

– Oui... oh, oh, du calme, petite ! Margaret n'a jamais fait non plus la une des journaux ! En tout cas, je doute

que mon ami fréquentât les Houzart ! Ils ne venaient pas du même milieu ! affirma-t-elle avec dédain.

– Tu y allais avec Papa, jouer du piano à la ‘commandant dur’ ? continuais-je, cachant ma colère devant ce dédain à l’égard de mes gentils grands-parents.

– Kommandantur ! me reprit-elle. C’était très mal vu de fréquenter les Allemands. Aussi, m’y rendais-je en cachette.

– Avec Papa ?

– J’emmenais le petit, de temps en temps ; j’étais bien obligée, n’ayant personne pour le garder ! Je l’emmenais sur le porte-bagages. Arrivés là-bas, il m’échappait, préférant aller s’amuser avec la fille de Marguerite qui était à ce moment, seule gardienne de cet immense manoir. Appeler sa fille Faustine, quelle idée !

– Mamy m’a dit que c’était pour faire référence à Faust qu’elle avait appelé Maman comme ça.

– Oui, eh bien, ce n’est pas très malin ! En effet ! Je n’avais jamais fait le rapprochement.

– Moi, je le trouve joli et doux, ce prénom !

– Par contre, je reconnais que c’était une belle gosse ! dit ma grand-mère, sans plus attacher d’importance à ma remarque. Tu lui ressembles beaucoup ! Cela n’empêche que ce sont de petites gens, persifla-t-elle, des misérables. Je me souviens... il y avait une ribambelle de gamins de l’Assistance Publique dans le parc, et la paysanne continuait à élever des poules et des lapins pour survivre.

Cette dernière phrase, prononcée de façon sarcastique, me mit très en colère.

– Ces petites gens, comme tu dis, ce sont Mamy et Pépère, et je n’aime pas que tu en dises du mal, car moi, je les adore.

– Comment ça ? « Je n’aime pas que... ? »

– Je les défends... voilà ! Je sais aussi que Mamy était autorisée à demeurer dans la maison de gardiennage, et

même qu'elle était obligée de travailler dur pour les Allemands ! Elle ne manquait de rien, grâce à un ami.

– Tiens ! Tiens !

– Elle était pauvre, mais elle s'en sortait bien et trouvait le moyen de te donner quelques œufs et un broc de soupe ou de lait, lorsque tu revenais chercher Papa.

– Elle t'a raconté tout ça ?

– Bien sûr !

– Ma foi, c'est exact !

– Mamy dit toujours la vérité ! Tu vois, je sais tout, ou presque, m'étais-je reprise, les yeux imbibés de fureur. En tout cas, elle ne m'a jamais dit du mal de toi. À l'inverse, tu n'arrêtes pas de les critiquer et c'est très mal !

Pépé Marcelin, qui n'avait rien perdu de la discussion, se racla encore la gorge. Je tournai la tête vers lui, pour voir qu'il me souriait, comme s'il m'approuvait.

– Oh, inutile de monter sur tes grands chevaux ! argua Mémé. Je leur en veux d'avoir attiré ton père, ajouta-t-elle sur un ton autoritaire, les yeux brillants. C'était dur pour nous aussi ! Elle ne te l'a pas dit, ça, la belle Marguerite, *Margaret la Sauvageonne* ?

– Non, ça je ne le savais pas !

On aurait cru que ma grand-mère était jalouse de Mamy Margot !

Désireuse d'en savoir plus à propos de mes parents, je décidai de continuer à l'interroger :

– Mais... comment se sont-ils retrouvés alors, Papa et Maman ?

– Eh bien, tu le leur demanderas. Je ne veux même pas le savoir. D'ailleurs je ne suis pas allée à leur noce. Tu comprends, mon fils aurait pu épouser la petite Solange, dont le père était médecin. Ah ! Et puis, je ne veux plus parler de ce grand malheur. Ta mère est malade ; je le sais de source sûre. Mon fils ne connaîtra jamais le bonheur, avec cette femme issue d'un milieu de peu.

J'étais sidérée mais je ne le lui montrai pas. Mémé Jeanne me faisait un peu peur. Et puis, après tout, n'étais-je pas là que pour deux jours ? J'aurais préféré rester chez moi, plutôt que de venir ici !

Je ne vouais pas à Mémé Jeanne les mêmes sentiments que ceux que je portais à Mamy Margot. Malgré tout, tenais-je à conclure par un mot gentil, ne voulant en aucune façon entretenir de haine :

– L'important, c'est que tu aies récupéré ton piano, Mémé !

– Oui, il m'est revenu ! D'ailleurs, ce fut juste après la disparition de mon jeune virtuose, précisa-t-elle.

Ses petits yeux marron cachés derrière ses lunettes rétro semblaient pensifs à ce moment précis. Elle regardait le ciel.

– Envolé, du jour au lendemain, ce beau Johann ! J'ai toujours trouvé cela étrange, insista-t-elle.

Et Mémé acheva son récit, tout en partant vers la cuisine, tandis que Pépé commençait à jouer un petit air avec sa clarinette. Elle enchaîna :

– D'ailleurs, cela donna lieu à une longue enquête qui inquiéta ta chère Mamy ! Et pour cause... il y avait eu un grave incendie au Manoir des Zénets, à ce moment-là !

Les adultes ont parfois de drôles de comportements et de curieuses histoires. Mais ce qui me déplaisait par-dessus tout, c'était que ma grand-mère n'aimât ni Mamy ni Maman. Il était clair que Jeanne Fraydès haïssait déjà toute la famille Houzart durant la guerre. Tant de méchanceté transpirait toujours de cette personne qui se disait chrétienne, qui fréquentait l'église, le curé et les religieuses !

Ce comportement me répugnait au plus haut point, et comme j'avais le caractère bien trempé, je leur montrai ma colère dès ma plus tendre enfance, ce qui les incitait à me dompter à chaque occasion qui se présentait.

Puis, précautionneusement, la virtuose aux longs doigts essuya les empreintes sur les touches d'ivoire et d'ébène, referma le couvercle, prépara mon quatre-heures, comme on disait en ce temps-là.

Elle me demanda ensuite d'épousseter tous les meubles. J'étais toujours prête à rendre service à cette belle femme gironde au teint diaphane qui avait encore laissé couler devant moi une ou deux petites pièces dans le cochon de porcelaine rose. Il devait avoir le ventre bien rempli ! pensais-je.

Je me risquai ce jour-là à réclamer à ma grand-mère, très gentiment et poliment, mon mince pécule. Je rêvais de posséder une poupée mannequin *Tressy* pour pouvoir lui confectionner des petits vêtements.

– Alysse, ne t'ai-je jamais dit que l'on ne doit pas réclamer ? m'apostropha-t-elle froidement. Dieu, que tu es mal élevée !

Décidément, Mémé-Piano bémolisait un peu trop souvent à mon goût. C'était clair, les câlins ne viendraient jamais de ce côté non plus !

Après le dîner, mon père passa me chercher

3 – Au vol

Dans le courant de la journée suivante, Mémé téléphona à l'usine et fit demander d'urgence son P'tit Jean... d'un mètre quatre-vingt-dix pour quatre-vingt-quinze kilos. Elle l'avertit que l'enfant terrible que j'étais lui avait dérobé sa bourse. Mon Papa, au regard sourcilleux, aux cheveux couleur dièses et bémols et à l'iris plus ténébreux qu'un ciel d'orage, n'eut pas l'ombre d'un doute. Ce soir, j'étais *La Voleuse*. Certains diraient « chouette, je vole ! ».

Mais moi, la présumée coupable, je n'eus hélas pas le temps d'attraper le ciel à tire-d'aile pour plaider non coupable.

Mes parents accusateurs entrèrent dans ma chambre en m'injuriant, cherchant à me faire avouer cette faute répugnante que je n'avais pas commise.

Abasourdie par cette injuste accusation, avant même de pouvoir crier mon innocence, les coups de ceinture commencèrent à pleuvoir. Ce ne pouvait être que moi, *la mauvaise comme une chenille*, m'avaient-ils encore étiquetée.

Au fait, une chenille peut-elle être mauvaise ?

En tout cas, ce soir, sans aucun doute, j'étais à leurs yeux *la coupable*. Ils n'arrêtaient pas de vociférer « Dieu qu'elle est dure ! ». Ensuite, ils cherchèrent le magot dans ma chambre, en vain bien sûr ! Tout fut retourné. On aurait dit un vrai champ de bataille, comme à la guerre. C'était la guerre, d'ailleurs ! Puis ils me corrigèrent très violemment.

La crise de larmes passée, je repris mon journal. Écrire me faisait du bien. Je me nettoiais un peu dans chaque mot, tout en regardant mon immense poster de Michel Fugain dont un coin réclamait une punaise. Une veine gonflait sur mon tibia. J'avais peur qu'elle n'éclate. Papa m'avait donné un dernier coup de pied avec ses chaussures de sécurité. Ludivine, assise sur la commode que je venais de repeindre en rose, avait scruté toute la scène, sous l'œil attentif de mon idole.

Ma poupée chérie paraissait si affectée que je la vis fermer les yeux. Bien sûr, je m'en étonnai ; d'habitude, ils l'étaient seulement lorsque je l'allongeais. J'avais très mal sur ma peau, sur mes os. *Je souffrais dans mon âme*. Mamy Margot avait dit cela un jour, en ma présence. Je sentais même que j'étais déjà très amochée à cet endroit. Il me semblait que mon cœur battait trop vite, que mon sang ne faisait pas qu'un tour. D'ailleurs, pourquoi dit-on : *mon sang n'a fait qu'un tour* ?

Le mien bouillonnait toujours à la moindre contrariété, faisait mille allées et venues, affluait au niveau de la veine qui, j'ai vérifié dans mon Larousse, se nomme la jugulaire.

Je me noie dans mon sang et dans mes larmes – et jamais personne ne vient pour me consoler. Ce doit être le sentiment que l'on éprouve derrière les barreaux d'une prison. Mes parents sont vraiment très durs avec moi. Je me sens seule. « Ce comportement est d'une nullité affligeante ! », (expression de Pépé Marcelin).

J'étais profondément blessée, bouleversée. Que j'aurais été heureuse d'avoir une grande sœur pour me consoler dans ces moments de solitude ! Mon tibia était tout bleu. J'avais mal. De quoi serait composé le reste des vacances ? Je me sentais mieux quand j'allais à l'école.

Ce soir-là, pour m'insurger contre la violence injustifiée de mes parents, je m'étais terrée dans la cave avec Ludivine, entre deux cartons, là où s'étendait la vieille couverture en teddy.

Je me sentais aussi sombre, aussi moite, aussi sale que cette cave glauque en désordre qui puait la poussière et les poubelles. Je m'étais tout de même fauflée à mon endroit préféré, en rampant comme une chenille, tout en espérant que je deviendrais vite un papillon.

À force de pleurer, j'avais saigné du nez. Ma chemise de nuit blanche s'était tachée de rouge. Cela s'étant déjà produit, j'avais mis ma tête en arrière et avais senti le sang couler dans ma gorge.

Enfin, je m'étais endormie, en tenant ma poupée dans mes bras. Mes parents ne s'étaient plus souciés de moi.

4 – Ludivine

Le lendemain, dès l'aube, je me réveillai, glacée, terrifiée.

– Ce n'est tout de même pas une *morpionne* de neuf ans qui va faire la loi là-dedans ! Bon sang de bon sang ! aboya mon père.

J'étais terrorisée. À tâtons, je cherchai en vain l'interrupteur, tenant toujours ma précieuse Ludivine dans mes bras. Je ressentis une douleur sourde dans la cage thoracique, me sentis prise dans un étau qui se resserrait au niveau de ma poitrine. À quoi bon se plaindre à eux ! Ils allaient encore s'énerver et me dire que je faisais du cinéma.

Tandis que je remontais l'escalier de la cave, j'entendis Papa, déjà excédé de bon matin, et plus encore en constatant que mon lit n'avait pas été défait. Puis, il hurla :

– Où est-elle ?

Quand mon père m'aperçut, serrant ma précieuse poupée contre moi, il comprit que c'était par là qu'il fallait me punir. Il s'empara d'elle brutalement. Je revois ses yeux noirs, emplis d'une haine perverse, et j'entends encore le grand cri de désespoir que je poussai à cet instant :

– Nnnnoooooooooon, Papa, s'il te plaît, fais pas ça ; ne tue pas ma Ludivine ; oh, je t'en prie, Papa ! Je n'ai pas volé le porte-monnaie de Mémé ! Je te le jure sur ma tête.

Ce que je fis en cette nuit du 21 juillet 1967, seules les étoiles s'en souviennent. Je ne voulus pas le confier à mon journal, ce soir-là, c'était trop dur.

Ludivine, tu es morte à sept mois et tu m'as emportée avec toi. Je voudrais décrire ma douleur de t'avoir perdue, mais j'ai peur de saigner encore du nez. Je le ferai plus tard, un jour, je te le promets.



Une feuille volante se trouvait encore entre deux pages de mon journal.

Hélas, sourd aux propos de sa fille, il me claqua de toutes ses forces sur le carrelage et me piétina. Alysse était perdue. Elle s'empara de ce qui restait de moi, devenue à ce moment précis : l'Âme de sa poupée... morte.

Elle fit une inquiétante crise de nerfs dont elle se releva, seule. Elle déposa sur son lit mon petit corps mutilé et se jeta contre moi. Elle se purgea de tout un chagrin qui devait peser lourd !

Puis elle se mit à me parler, d'abord à voix basse, enrouée, tellement elle avait crié, pour enfin m'offrir ses pensées. Elle attendit que toute la maisonnée soit endormie et accomplit son devoir.

La lune, en belle complice, l'éclairait.

Certaine que personne ne pouvait la voir, elle pouvait inhumer soigneusement mon petit corps fracassé dans le jardin, près d'une magnifique gerbe d'arums.

5 - Pépé Marcelin et Mémé Jeanne

Un mois plus tard, Dame Justice se pointa enfin. Le porte-monnaie avait refait son apparition comme par enchantement. Mémé avait retrouvé le fameux butin derrière le buffet. J'entendis Papa dire à Maman : « Alysse aura dû pousser la bourse par mégarde avec le chiffon en faisant la poussière ! »

Mon père annonça aussi qu'ils étaient invités dimanche pour l'anniversaire de sa mère, qui pour ma part, avait poussé le bouchon un peu trop loin. Mémé ne s'excusa même pas. Le mot *pardon* ne devait pas faire partie de son vocabulaire.

Pépé Marcelin, de son côté, avait sûrement son opinion sur *l'Affaire*, qu'il garderait secrète, pour ménager son aigre et peu douce épouse, et *la Petite*, comme il m'appelait.

Durant le repas de famille, comme le cochon rose qui me narguait sur le buffet Henri II, je restai boudeuse. Je décidai que dorénavant, je ne rechercherais plus à Campigny que l'affection de mon grand-père, hélas fort contenue. Je ressentais tout de même une certaine connivence entre nous. Pépé me transmettait sa passion pour les astres, m'initiait à la physique, me parlait de Cassiopée, de Galilée, d'Einstein, faisait tourner la mappemonde sur son axe, de ses doigts repliés dans sa paume à cause de sa maladie de *Dupuytren*.

Il m'apprenait à reconnaître les continents, mers et océans. J'ai toujours adoré la géographie, les sciences également, y compris celles que l'on dit *pseudos*, et aussi l'histoire.

Après les fameuses religieuses qui terminaient toujours les repas de fête à Campigny, Mémé Jeanne me demanda de venir jouer du piano. Je refusai, prétextant une forte douleur au poignet droit.

– Montrez-vous, Jean..., Marcelin ! Dites-lui donc de venir jouer, enfin ! Cette gamine nous fait du cinéma !

Puis, sans se retourner :

– Et ne crois pas que je vais te supplier ! clama Mémé Jeanne avec condescendance, tout en continuant à faire glisser sur le clavier ses longs doigts fins exsangues dépourvus de bijoux.

Pépé Marcelin, fidèle à son humour sarcastique, monta alors doucement sur une chaise en nous faisant signe de l'index posé sur sa bouche.

– *Chhhut*, chuinta-t-il, en tournant lentement sur lui-même, les bras en l'air, façon petit rat d'Opéra (cinquième position), en respectant le rythme de la musique qu'il entendait, en disant :

– Voilà... je me montre. Regarde-moi, ô ! Femme ! Mémé tourna la tête et haussa les épaules en disant :

– Il ne te manque plus que le tutu !

Sa réflexion me fit rire de bon cœur.

– Et maintenant, Jeanne, je te somme de laisser la petite tranquille ! lui déclara-t-il de façon théâtrale, avec une sévérité déguisée.

Il me fit bien rire, car en plus, il gardait le sérieux qu'on lui connaissait. Il ne s'exprimait que de cette façon. La mère de Pépé, Mémé Caillotte avait également ri de bon cœur. Même Papa s'était esclaffé de la blague de son père qui se termina par une révérence. Maman avait eu un sourire épincé.

Mémé Jeanne, fidèle à sa froideur, continua à jouer toute seule, enfermée dans sa partition avec *Le petit Noir de Debussy* que j'aimais particulièrement, elle le savait.

Arrivée chez moi, j'avais relaté cette histoire à ma poupée Ludivine, comme souvent je le faisais, par le truchement de mon journal intime.

Je m'en fiche ! Je terminerai mon apprentissage toute seule, à la maison, sur notre piano.

A ce propos, ce n'était pas non plus une mince affaire que de jouer dans ma chambre. Le bruit énervait Maman, ce que je comprenais, car j'y passais beaucoup de temps.

Il faudrait que je trouve les partitions du petit Noir de Debussy. Mémé ne veut pas me prêter les siennes. Elle m'a juste offert les fascicules de La Méthode Rose I et II. Je les connais par cœur. J'en parlerai à Mamy. En tout cas, je ne jouerai plus jamais au piano ni au Diamino avec ma grand-mère Jeanne, pas même aux dominos.

J'avais à cette heure et en ce lieu subitement banni tout ce qui se terminait en 'o', sans oublier 'boulot'. Je n'y retournerais que contrainte et forcée par mon père, ne réclamerais plus rien, et surtout, n'accepterais de Jeanne en aucun cas de l'argent. Ma grand-mère était désagréable avec moi, mais tout aussi exécration à l'égard de sa bru. Le pire, c'est que nous étions restés pour le dîner. Mémé était méchante. Elle reprochait à Faustine d'avoir mis le grappin sur son fils comme elle ne cessait de le dire. Elle n'avait aucun respect pour Maman. Elle avait toujours des reproches à lui formuler. Tout au long de la soirée, elle n'avait pas cessé de s'exclamer :

– Faustine, vos cheveux sont trop longs !

– Faustine... ha ha... mais vous n'aurez jamais votre permis, vous êtes bien trop nerveuse !

– Faustine, vous êtes toujours mal habillée. Vos jupes sont trop courtes pour votre âge !

Et elle concluait ainsi, au cas où Maman ne serait pas suffisamment vexée :

– Prenez donc exemple sur ma nièce Coco !

Coco, c'était la maman de ma cousine Jessica (fille unique), avec laquelle je m'entendais très bien. Sa mère, Pauline, décédée en couches était la seule sœur de Jeanne.

Après les remarques blessantes de sa belle-mère, ma mère sortait pour pleurer. Elle la craignait et ne rétorquait jamais. J'étais si triste de la voir dans cet état !

Ce soir-là, tandis que Maman était dehors pour pleurer, je surpris encore une conversation. Ma grand-mère disait à Papa :

– Elle vient d'un milieu de *moins que rien*. Quand comprendras-tu que tu dois divorcer, Jean ? J'aimerais bien voir cela de mon vivant !

Et ces *moins que rien*, c'étaient Mamy Margot et Pépère Louis. De ces deux êtres non malsains et même bons saints à mes yeux, il ne fallait surtout pas dire du mal car cela me mettait hors de moi. Ensuite, je me renfermais comme une huître, des heures durant.

6 - Mamy Margot et Pépère Louis

A l'issue de cette journée, j'allais tester sur Mémé une mise en quarantaine qui je me disais, la punirait à son tour. Bien entendu, il s'agissait d'un isolement virtuel et je serais bien obligée d'assurer les visites orchestrées par mon père, ce qui me permettrait de revoir mon adorable Pépé.

Cette mise à l'écart mentionnée dans mon journal se prolongerait dans le détachement total sur le plan sentimental. Il durerait *ad vitam aeternam*.

Je ne supportais plus l'injustice. Je prenais souvent la défense de ma Maman de vingt-neuf ans, toujours sur la défensive, dépressive, peut-être pour *se décalaminer* de toute sa colère refoulée, qui sait ? Mémé était sans cesse agressive avec elle, ce qui n'arrangeait rien à son état.

Et Papa, que faisait-il pour aider son épouse ? Rien. Il préférait aider d'autres femmes, si j'ai bien interprété les reproches de Maman.

Ce jeudi, Mamy Margot m'a dit que personne ne connaît le passé trouble de sa Faustine et que nul n'a le droit de la juger ou de l'accabler. C'est sa mère, après tout ! Elle doit avoir ses raisons pour avancer cela.

Mamy Margot était si gentille ! C'est vrai qu'elle ne disait jamais de mal de personne. Elle n'avait rien non plus contre Jeanne Fraydès, et pourtant celle-ci ne cessait de l'accabler. Pour quelles raisons, *bon sang de bon sang !* comme disait mon père. Mes deux grands-mères se connaissaient depuis longtemps. Pourquoi Mémé Jeanne et Pépé Marcelin n'acceptaient-ils pas Faustine, la fille des Houzart ? Ils risquaient de parvenir à convaincre leur fils de divorcer. Ce n'était pas très catholique ! Pourtant, pendant la guerre, Mémé donnait des vêtements à Mamy Margot, et aussi de la confiture, en échange d'excellents produits du jardin, de bons œufs frais, du lait de la Pâquerette, leur unique vache, d'un gros lapin prêt à cuire ou d'une belle poule plumée. La courageuse femme continuait à élever des animaux lorsque Loulou (diminutif de Louis) son jeune mari, fut réquisitionné pour aller travailler en Allemagne au titre du STO (Service du Travail Obligatoire).

Ma grand-mère a toujours eu bon cœur. Je la trouvais tout aussi instruite que Mémé Jeanne. En outre, elle avait une façon de raconter qui me plaisait beaucoup. Par exemple, lorsqu'elle me récitait par cœur le long poème de Victor Hugo s'intitulant *Les pauvres gens*, je ne me lassais pas. Au contraire, en l'écoutant pour la première fois, je ressentis tout l'amour et toute la chaleur de ces personnes qui vivaient dans la misère et qui recueillirent deux jeunes enfants en plus des leurs, parce que leur mère venait de mourir. Quand elle termina son récit, mon aïeule essuya ses larmes, faisant monter les miennes, car j'avais identifié ma Mamy et mon Pépère aux pauvres gens.

Jusqu'à ce que j'aie une dizaine d'années, Mamy avait toujours accueilli au moins deux enfants de l'Assistance Publique. Maintes fois, elle me prouva qu'elle était une humble personne. Enfant, je me disais qu'étant adulte, j'aimerais lui ressembler. Je me référais souvent à l'exemple qu'elle était à mes yeux.

Pépère vint me chercher en mobylette, comme cela arrivait quelquefois. Il me fit enfourcher le porte-bagages qui supportait deux sacoches rigides. Cela me faisait mal aux cuisses. Heureusement, il n'y avait que cinq kilomètres entre les deux maisons. Mes grands-parents tenaient à ce que je fête mes dix ans chez eux. Toutes les occasions leur étaient bonnes pour me libérer de l'emprise parentale. Ils avaient invité mon arrière-grand-mère Suzanne. Il y avait aussi ma très gentille grand-tante Marlène qui me prenait souvent en vacances, habitant à une centaine de mètres de chez moi. Je l'aimais beaucoup, de même que sa fille Myriam, qui attendait un bébé. (Il se nommerait Hubert et deviendrait mon confident, bien plus tard).

J'expliquai à mes grands-parents que Jeanne m'avait accusée de lui avoir dérobé sa bourse et que père et mère m'avaient violemment frappée. Je ne passai pas sous silence la mort de Ludivine. Ils étaient furieux. Par contre, jamais je ne leur avouai que Jeanne Fraydès les avait traités de *moins que rien* et qu'elle poussait régulièrement son fils à divorcer. Ce n'était pas la peine d'attiser le mal. Mamy se serait fait du souci et la connaissant, elle aurait rué dans les brancards. A l'avenir, Margot et Loulou feraient leur devoir de grands-parents avec davantage d'attention, m'avaient-ils affirmé. Cela me rassura un peu.

Au petit matin frisquet, j'avais accompagné Pépère dans son circuit matinal. Ensemble, nous avons donné à manger aux lapins. La grosse lapine avait soudain violemment poussé son lapereau d'une ruade des pattes arrière.

– Pépère, pourquoi lui fait-elle du mal ?

– Parce qu'elle considère que son petit doit maintenant prendre son envol, me répondit-il, convaincant.

Le mot *envol* me fit bien rire, car mon grand-père ne l'avait pas fait exprès.

– Tu sais, Boubou, la lapine ne fait que son devoir de mère et elle houspille à présent son petit tout naturellement, afin qu'il commence à se débrouiller tout seul. Elle en a quatre, elle aspire à la tranquillité, tu comprends ?

– Et les sentiments dans tout ça ?

– Les animaux s'expriment ainsi. Il ne viendrait pas à l'idée de la lapine de faire délibérément du mal à sa nichée. Elle fait juste ce qu'il faut pour guider leurs premiers pas.

– Ah bon ! répondis-je, sans grande conviction.

Je ne pus m'empêcher de penser qu'à l'opposé, mes parents me faisaient du mal délibérément, bien que je n'eus pas l'âge de vivre toute seule. J'avais innocemment écrit cette phrase dans mon journal, en relatant ce passage marquant de ma vie : « J'aurais préféré être un petit lapin, alors ! »

Cet excellent dimanche s'acheva par un charmant souper-surprise gentiment orchestré par Mamy, qui dessina sur le gâteau un grand 10, ainsi que mon diminutif, *Boubou*. Elle y planta dix petites bougies. Quel grand bonheur !

11 février 68. J'ai soufflé les petites flammes d'un seul coup, les ai rallumées, puis ai recommencé une seconde fois. Ensuite, j'ai fait un vœu : « Mon Dieu, je t'en prie, je te demande de rendre mes parents plus doux, plus tendres, plus aimants, parce que j'en ai vraiment assez de leurs épouvantables scènes. »

Mes grands-parents m'ont offert trois livres de la bibliothèque verte de la série des 'Alice'. J'adore lire.

Je m'interrogeai encore à propos de ce prénom qui s'écrivait avec un Y et deux S. Un jour, ma mère m'avait dit : « Il n'y a pas de faute ! C'est une fleur, l'alysses ! C'est ma mère qui tenait à ce que je t'appelle comme ça. Elle me l'a tellement rabâché que j'ai fini par lui céder. »

Pépère Louis me confirma que c'était ce qu'on appelait plus communément la corbeille d'or, l'une des fleurs préférées de Maman. Il les semait généreusement lorsqu'il habitait au manoir, m'expliquant que Faustine, petite fille, en faisait des bouquets qu'elle offrait à sa mère. « Suis-moi !, m'avait-il proposé. Je vais te montrer. »

Et je reconnus ces ravissantes fleurs jaunes. C'étaient celles qui depuis peu, ornaient la sépulture de ma poupée Ludivine. Les alysses prendraient au fil du temps la forme d'un cœur. Du coup, j'étais rudement heureuse que Maman m'ait appelée du nom de la fleur qui orne toujours grassement son jardin. C'était cela le bonheur !

7 - La compote de rhubarbe

Le jour du printemps, mon vœu n'avait toujours pas été exaucé, bien au contraire ! Ma mère m'avait tirée violemment par les cheveux jusque sous la douche, car je n'avais pas voulu manger l'acide compote de rhubarbe qui me faisait mal au cœur. S'agrippant à ma longue tignasse, comme elle disait, elle m'avait enfoncé de force la cuiller dans la bouche, me blessant au palais. Je m'étais débattue, m'étais rebellée, et de colère, j'avais claqué mon bol sur le pavé. Comment rester stoïque devant un tel acharnement ? J'aurais bien aimé comprendre les raisons profondes du mal-être de Maman. Je devenais hystérique, et j'en souffrais.

J'étais arrivée en retard à l'école, les yeux chargés de larmes, si honteuse à l'idée d'entrer en classe encore toute dégoulinante de tristesse trop contenue, me demandant si j'avais vraiment mérité ce supplice.

L'institutrice me demanda ce qui m'était arrivé ; en guise de réponse, je m'étais effondrée de chagrin.

Elle m'entraîna dans le couloir pour tenter d'élucider l'affaire, mais n'obtint rien de moi qui aurait pu entacher la réputation des miens. Et puis, les instituteurs m'auraient encore prise en pitié et j'avais horreur de cela.

Cloîtrée dans mon abbaye des huîtres, j'avais bloqué en moi l'objet de toute ma honte, mais l'attitude de mes parents me chagrinait et me tourmentait beaucoup.

Ce jour-là, ma mère s'étant plainte de ma rebuffade, Papa déchira sous mes yeux toute la série de timbres chinois de ma collection ; cela me rendit dingue. C'était Pépère qui me les avait achetés. J'eus beaucoup de chagrin.

Montrant mon visage à la glace de mon armoire, j'avais fini par me persuader que j'avais vraiment une tête de crapaud, tellement j'avais versé de larmes. J'étais horrible. Hélas, après l'épisode de la poupée, mon père prit l'habitude de me punir de cette façon. C'était pathétique. Quelquefois, il s'emparait aussi des livres que Pépère avait récupérés pour moi, car il connaissait mon engouement pour la lecture. Il les coupait en deux. Pourtant, il savait que j'y tenais et que je les lisais. Alors, je piquais de terribles colères et après, j'avais mal dans le bas de la colonne vertébrale, puis survenaient des troubles visuels : tout ce qui se trouvait autour de moi s'éloignait et ça me donnait la nausée. Quand je leur expliquais ce phénomène, ils se moquaient de moi. Au bout d'un moment, ma vue redevenait normale.

Je découvris bien plus tard qu'il s'agissait des premiers troubles de tension artérielle.

8 - Mes collections

Ils vont finir par me faire mourir. Je suis si mal dans ma peau ! Pour contrecarrer l'acte malsain exercé autour de mes timbres, Mamy m'a suggéré de faire semblant de collectionner les étiquettes de boîtes à camembert, dont je me fiche bien sûr éperdument, me proposant de vite lui rapporter mes albums qu'elle gardera précieusement. Papa pourra ainsi passer sa colère sur ma nouvelle collection. Ce n'est pas stupide.

Ainsi, je devins *tyrosémiophile*, m'apprit ma grand-mère. Mais mon père ne toucha jamais à cette collection d'une vingtaine d'étiquettes. C'était même lui qui les décollait des couvercles, quelquefois. Au fond, il devait savoir que je m'en fichais totalement !

Il était parvenu à me faire détester ce qui était devenu une passion. C'était bien la peine de m'inscrire aux cours de l'association philatélique du dimanche matin ! En fait, je n'étais pas dupe, c'était dans le seul but de se faire valoir auprès de son sous-directeur, qui n'était autre que le président du club.

Je décidai que je n'irai plus. J'expliquai donc à mon père que depuis qu'il avait déchiré mes timbres chinois avec lesquels j'avais démarré ma collection, j'avais horreur de la philatélie, ajoutant que j'étais écoeurée par le simple mot *timbre*. J'offris ma collection à ma meilleure amie, Pat, qui avait commencé à s'y intéresser et je pris encore une correction pour cette décision.

C'étaient les cauchemars et les idées glauques que j'avais le mieux collectionnés, et ceux-là hélas, Papa ne me les ôterait jamais. Il ne s'avisa pas de me forcer à retourner au Club. Avait-il peur que je dévoile son acte odieux à son supérieur ?

9 - Le pull fluo motif écureuil

A l'aide, Ludivine ! Ils me rendront folle ! Tout est sujet à histoires. Pourtant, Maman sait bien que je déteste les couleurs criardes.

Ma mère expliqua à mon père que j'avais refusé de porter le pull orange fluo qu'elle m'avait tricoté. Ils s'en fichaient que l'interminable col roulé en synthétique me grattât le cou et que le jacquard représentant un écureuil fût aussi ridicule. Le pauvre animal avait l'air si triste et si maigre que j'avais honte de l'afficher à mes amis. Ma mère m'avait enfilé le pull de force et je m'étais encore rebiffée ; alors elle m'avait poussée dehors, en me rouant de coups, avait jeté mon cartable qui s'était vidé sur le sol. Je fus bien obligée d'aller tout de même à l'école, mais j'eus une forte envie qu'il en existât une buissonnière. Tout le monde se moqua de moi. Les pauvres idiots m'appelaient carotène. À la récréation, j'avais tellement honte de ce tricot que je passais mon temps dans les toilettes, ayant l'impression que tous les yeux étaient constamment rivés sur moi. J'étais consciente que Maman s'était donné du mal, mais je n'aimais pas ce pull. Il était horrible. Je croisais les bras sur ma poitrine naissante pour cacher la misère du petit mammifère qui me grignotait le cœur. Je regrettais les blouses qui masquaient un peu les différences de milieux et je haïssais ce jacquard raté tricoté par Maman.

Le soir, mon père m'octroya ma récompense : une bonne trempe, une fessée cul nul administrée de ses puissantes mains, à plat ventre sur ses genoux. Comme punition – car il y en avait toujours une qui suivait ces maudits jours –, dès le lendemain, je dus désherber l'immense talus avec lui. Si seulement Papa avait su communiquer plus gentiment !

Il était si violent, si hermétiquement fermé ! Je me demande souvent comment je pouvais encore les aimer tous les deux !

C'est bien plus tard que je creuserais profondément la définition du verbe *aimer*, afin de mieux comprendre mes propres sentiments et ainsi alléger mes pensées.

10 -Les orties

Je suis fatiguée, j'ai mal partout, je me sens sale. À un moment, j'en ai vraiment eu marre d'arracher la mauvaise herbe – ces maudites queues-de-rat ne valent guère mieux que la maigre queue en panache de mon pauvre écureuil. J'en ai des ampoules au creux des mains. J'y avais déjà passé tout mon samedi. Alors ce dimanche après-midi, j'ai voulu aller faire mes devoirs. Mon père n'a pas accepté et j'ai répondu. Alors, il a mis des gants et m'a fouettée avec des orties.

Il est 20 heures. J'ai si mal encore ; ça me brûle ; je suis couverte de pustules rouges, je souffre de fortes migraines et de troubles visuels.

Mes parents furent inquiets du qu'en dira-t-on, puisqu'ils décidèrent que je manquerais l'école durant quelques jours. Ils firent transmettre un message à ma maîtresse par un camarade voisin. C'est ainsi que tout le monde apprit qu'Alysse Fraydès avait la rougeole. Je ne supportais rien, ni sur les bras ni sur les jambes. Ma mère m'enduisit de pommade de Phénergan. Le baume me soulagea un peu, mais n'atténua pas mon autre souffrance. Je songeais à me donner la mort en me jetant dans la Risle, pour rejoindre Ludivine. Au lieu de cela, je pris la décision de déverser tout mon fiel dans mon journal ce soir-là, et bizarrement, ce brûlot atténua non seulement le feu sur ma peau, mais aussi celui situé sous mon cœur.

J'allégeais mes maux, en écrivant de terribles mots avec la grande liberté de ton que l'innocence de mon âge autorise.

Cela fait quatre jours que j'ai mal à la tête et ma mère ne me donne pas d'aspirine. Je ne mange pas tellement je souffre. Elle dit qu'elle aussi a mal au crâne et que cela va passer.

Plus tard, je suis sortie contre sa volonté en emportant un sac en toile. Arrivée sur le pont, fixant les eaux troubles et profondes à cet endroit, j'ai pensé à sauter, le temps d'un soupir, mais j'ai pris peur et je ne l'ai pas fait. Par contre, j'ai placé plusieurs pierres dans le sac et l'ai balancé dans la rivière, me fichant éperdument des représailles que je subirai lorsqu'ils se rendraient compte de la disparition.

Voilà. Le pauvre écureuil a sauté. Paix à son âme.

De fond en comble, je mettais de l'ordre dans la maison dès que Maman partait faire les commissions. Je m'affairais à la cuisine pour l'avancer dans la préparation des repas. J'étais toujours en quête d'une surprise à leur faire, pour qu'ils soient fiers de moi, allégeant ainsi les tâches du foyer.

J'ai bien rangé ma chambre. J'espère qu'ils vont être contents. J'ai fait un baba au rhum car Papa les adore. Je l'ai mis à refroidir sur l'appui de la fenêtre. Ils ne le verront pas. Ce sera une belle surprise.

Je ne supportais pas le désordre. J'attendais inlassablement un petit compliment qui ne venait jamais et, bien à l'inverse, il y avait toujours quelque chose à redire. Faustine était toujours agacée, à l'affût de la moindre pagaille, précisément dans mon univers. Il fallait qu'elle trouve quelque chose.

Dans une autre vie, avais-je fait souffrir cette femme dont l'esprit vindicatif venait chercher justice en cette existence ? J'étais leur souffre-douleur. C'était encore pire depuis que je ne retrouvais pas mon pull. Je soutins que je n'y étais pour rien si l'écureuil affamé s'était enfui pour trouver quelques noisettes à grignoter.

Consciente que je pouvais passer pour une *enfant dure*, j'ai longtemps espéré de toutes mes forces qu'un jour, mes parents sauraient me ménager et m'offrir un brin d'affection, afin que je puisse me radoucir.

Ce soir, quand j'ai voulu faire la surprise du baba au rhum, à mon grand étonnement, il n'était plus là où je l'avais posé. Je me suis aperçue qu'il avait glissé. Je ne m'en suis pas vantée ! J'ai ri toute seule en effaçant les traces dans les graviers. Les petites bestioles vont se régaler !

11 – Je suis un accident

Un samedi après-midi, parce qu'il y avait soi-disant un peu de bazar dans ma chambre, comme une hystérique, Maman expédia tout son contenu par la fenêtre devant les voisins affairés dans leurs jardins et du coup, effarés de beau matin. Elle alla même jusqu'à déchirer mon poster préféré. Cela énerva mon père de nous entendre crier ; alors il accourut dans un tourbillon de colère et finit par balancer également le matelas. Quelle humiliation ! C'était le big bazar. Celui de Fugain, mon idole, ne commencerait qu'en 1972.

En 1970, j'étais en sixième et c'était l'année de ma première communion. Je me demandais quand cette sévérité déplacée cesserait, car c'était de pire en pire. Mon système nerveux en subissait les conséquences. Je n'en pouvais plus. Je désirais savoir s'ils m'aimaient un peu. À

quoi bon exister lorsqu'on est détestée ? Alors, je posai la question à ma mère, craignant sa réponse :

– Dis Maman, pourquoi ne m'aimes-tu pas ? J'ai besoin de le savoir.

– Laisse-moi tranquille. Je ne voulais pas de gosse. Tu es un accident ! Je n'ai pas eu de jeunesse à cause de toi ! me répondit-elle froidement.

Me sentant humiliée une fois de plus, je partis la tête haute me terrer dans la cave, à mon endroit préféré. Ici, personne d'autre que Ludivine ne me voyait pleurer. Je me mis à saigner abondamment du nez et je laissai pisser. C'était donc cela ! J'étais un accident ? J'en fus toute retournée, car cela même, je l'ignorais. Entendre une telle conclusion émanant de la bouche de ma propre mère, c'était et ce serait toujours effroyable à admettre ! C'est vraiment terrible.

Pourtant, j'ouvrais tout grand mon cœur. Je parvenais même, malgré mon chagrin, à fredonner machinalement la chanson en vogue de Michel Fugain que j'adorais : *Même... pas le temps, je n'aurais pas le temps, pas le temps, même en courant... j'ouvre tout grand mon cœur...* alors que je supais les larmes de fiel qui se pressaient jusqu'à mes lèvres.

A cette époque, je chantais aussi *Je suis malade*, une belle chanson de Serge Lama que j'avais entendue pour la première fois à la radio, chez Pépère et Mamy. Moi aussi, je me sentais malade, mais me plaindre ne m'aurait menée à rien. Alors, je demandais de l'aide à mon petit ange que j'étiquetais de 'gardien'. Ce chérubin, je le nommais Virgile, (nom d'un grand poète mort en 70 avant Jésus-Christ), qui écrivit cette phrase qui me toucha et me permit d'obtenir une nouvelle forme de sérénité : *Amor omnia vincit, et nos cedamus amori*, qui signifie : *L'amour subjugué tous les cœurs et nous aussi, cédon à l'amour*. Mémé Jeanne me l'avait traduite.

Cette phrase de Virgile, de même que mes conversations avec Ludivine – toujours présente sous cette pompe ardente que j'entendais battre incessamment dans mes oreilles –, m'aidaient à accepter ma vie.

Mes troubles me font horriblement peur ; alors je chante, et ils s'estompent. Cela me fait penser à cette phrase de Rika Zaraï : Alors je chante et mon chagrin s'en va.

Ma bonne Mamy m'a donné de l'aspirine en cachette pour mes maux de tête. Quant aux palpitations, elle dit que c'est de la tachycardie et qu'il faudrait que j'aille consulter un médecin. J'ai parlé de mes troubles à ma mère, lui affirmant que c'était depuis 'les orties'. Elle m'a répondu :

« Pauvre folle ! Tu tiens ça de ton père et ce n'est pas grave. Inutile de consulter pour si peu. Pfff ! »

Le plus fort, c'est que je la croyais. La foi soulève les montagnes. Mon gentil Pépère le disait toujours.

12 – Accident provoque accident

En rentrant du Collège, à la vue de ma triste bicyclette bleue (rouge-brun de sang séché) déposée contre la clôture de la voisine, je me suis affolée. Quel cauchemar, tout éveillée ! Et cette vision des morceaux de verre provenant des lunettes de Maman, eux aussi rouge-brun, luisant sur la chaussée ! Comme j'ai soudain été inquiète ! Madeleine, qui devait me guetter, l'air fort gêné, est tout de suite venue m'avertir que ma mère était tombée de vélo et qu'elle avait été hospitalisée ce matin, dans un état grave. J'ai ramené l'engin déglingué à la maison. La clef n'était pas dans sa cachette habituelle. Je suis donc restée assise sur le seuil, à m'inquiéter, à pleurer, pour enfin aller frapper chez la voisine, histoire d'en savoir un peu plus.

Puis Papa est rentré, m'a donné des nouvelles plus fiables, en effet non rassurantes. Maman devra rester à l'hôpital durant une quinzaine de jours et elle n'aura pas droit aux visites autres que celles de son mari. Il a fini par m'avouer qu'elle était méconnaissable. Il paraît qu'elle a une cicatrice qui part du dessous de l'œil jusqu'à la lèvre, à cause de la poignée de frein qui lui a littéralement déchiré la joue. Son menton est également bien écorché. Il lui manque aussi deux canines et elle a le bras cassé.

Elle a eu la joue complètement déchirée ? Oh ! mon Dieu !

Le pauvre homme m'a semblé si harassé, si peiné, que je n'ai pas insisté pour qu'il me parle davantage de Maman. Il n'y aura que mon maudit vélo ensanglanté pour nous parler trop fort. Nous sommes tout de même allés à la cave pour constater les dégâts. Peu fier, le vélo, tordu de part en part, la peinture rayée, les lampes cassées ! Et ce sang, tout ce sang !

Mon père commença à rafistoler mon vélo. Je le regardais faire lorsqu'il me signifia sans aucune pitié :

– C'est de ta faute ! si ta mère est tombée.

Sur le coup, je me défendis, me justifiai en lui expliquant que c'était à cause de son sac qui s'était pris dans les rayons, comme l'avait affirmé Madeleine, la voisine. Seulement, ma mère avait raconté à mon père que je n'avais pas fait mon lit et qu'elle était en retard à cause de moi, qu'elle était énervée, et que cela ne serait pas arrivé si j'avais rangé ma chambre avant de partir. Papa n'apaisa pas ma souffrance, au contraire, il insista :

– Ta mère t'en veut terriblement. Tu ne fais rien pour l'aider. Tu verras le résultat. C'est de ta faute, tout ça ! Tu vas nous le payer !

Je me sentis très mal à l'aise, infiniment triste. J'avais le cœur gros à exploser.

13 – Ma très grande faute

Selon Papa, le visage de Maman a désenflé de moitié. Il paraît qu'elle a subi une première chirurgie esthétique. Il y en aura peut-être une deuxième d'ici quelques semaines. J'ai très peur de me retrouver face à elle, car mes cauchemars l'ont tellement défigurée !

Je n'avais pas encore eu la force de remonter sur mon vélo et je savais déjà qu'à chaque fois que je me servais de l'arme à guidon, le sang incrusté dans les stries des poignées blanches me rappellerait la faute irréparable que j'avais commise. Je continuais à ranger la maison pour que Maman ait moins de travail en rentrant, et aussi pour que sa haine à mon égard s'évanouisse.

Hélas, Faustine rentra chez elle plus aigrie qu'avant, à cause de sa cicatrice, c'était compréhensible. Les reproches décuplèrent à mon égard. Je n'osais la regarder car elle ne voulait pas qu'on la dévisage.

C'était flagrant : mes parents me détestaient, mais surtout, c'était certain, j'étais réellement le souffre-douleur de ma mère : elle me voyait tantôt chèvre, tantôt chenille, grenouille ou vilain canard. Le combat continuait, d'une certaine façon. Et comme les animaux ont droit au respect eux aussi, je décidai que je ne les laisserais pas me piétiner le cœur.

Mon caractère s'endurcit davantage, tout en endurant mon calvaire que toutefois j'apprivoisais, grâce au collègue et à mes amies. Cependant, je perdais doucement confiance en moi. Résultat, mon émotivité se cacha sous l'exubérance, l'instabilité, les pitreries et l'autorité, récupérant ainsi l'énergie négative qui générait le conflit, faisant naître de nouvelles animosités, empêchant trop souvent le cygne, sous l'emprise de la colère, de vaincre le canard, ou mon papillon de s'écheniller.

Je ne permis plus qu'on m'accuse à tort. L'injustice m'amena vers de terribles colères.

C'est ainsi que je marquai mon entrée dans l'adolescence. J'étais, selon mes parents, l'auteure des plus intrépides frasques dont je ne me souviens même pas. Ils ne surent jamais me les expliquer. Pourtant, tout ce que je faisais me semblait adapté à mon âge. Je riais parfois de mes propres bêtises. Certes, j'avais du caractère. On m'avait qualifiée de rebelle. Je l'étais, et il y avait de quoi l'être. J'étais 'dure' disaient-ils. Je ne me sentais pas ainsi, mais à leurs yeux, je l'étais...

14 – La Fête des Mères

« Dieu qu'elle est dure ! » J'en ai plein les oreilles de ces brimades. Maman soutient toujours que son accident est de ma faute. Je serais donc un accident qui a provoqué un accident. Cela fait beaucoup, pour une adolescente ! Mais j'accepte de porter le chapeau. Je n'en serai pas plus mal vue.

Dimanche 31 mai 1970 - C'est la Fête des Mères.

J'ai offert à Maman une jolie carte sur laquelle j'ai dessiné des papillons et écrit un poème. Si elle la retourne, elle lira le mot 'Pardon'. Cela fait du bien de demander pardon. Cela me fait penser au mot 'fin', qui pourrait signifier en ce jour : Voilà... j'ai reconnu que c'était de ma faute et je te demande pardon. Maintenant, s'il te plaît, n'en parlons plus !

Il faut toujours un responsable. C'est valable dans toute affaire. Je tâchai donc d'endosser ce *sinistre manteau* qui s'harmonisait bien avec le *chapeau* que je portais souvent.

Avec l'argent que Mamy Margot m'avait donné pour l'occasion, j'achetai à Maman une magnifique rose blanche.

Elle lut la carte sans la retourner et m'embrassa en me disant : « Merci ; tu dessines bien ! Tu écris bien aussi ! »

Ces deux éloges encadrés d'un sourire se sont gravés dans ma mémoire. Grâce à ces compliments, *pinceau* et *plume* tracèrent l'emblème de mon existence.



Je pus voir sa cicatrice de près. Jusqu'ici, je la regardais souvent, mais en cachette. Cette fois, je l'observai avec tristesse, naturellement, sans baisser les yeux, lorsqu'elle me cria des horreurs, de sa voix de tête. Je l'entends encore. Ces mots affreux trouvèrent leur place dans mon journal intime.

« C'est de ta faute, sale garce ! Si tu avais fait ton lit, je ne me serais pas énervée et je ne serais pas tombée de vélo. Et je le dirai à tout le monde que c'est de ta faute, espèce de chipie ! »

Je me suis enfuie en courant jusqu'à l'église en sanglotant. La sourde mélodie du bois qui craque, son odeur de temps qui passe, m'ont rassérénée. Seule, face au Christ, nu et cloué sur la croix, meurtri pas la couronne d'épines, je me suis dit qu'il y avait eu et qu'il y aurait toujours pire supplice que ceux que ma famille m'infligeait ! J'ai prié avec mon cœur, comme me l'ont montré ma grand-tante Marlène et ma Mamy, que j'accompagnais quelquefois dans les petites chapelles de Sainte-Rita et de la Vierge Marie. J'ai prié pour Maman, pour le bien-être de mes parents, mais aussi pour le mien, qui en découlera.

Dans cette extase, je parvins à me convaincre que l'accident était de ma faute, compte tenu de ma négligence et indirectement à cause de mon maudit vélo, mon cadeau de communion, bien détérioré. Mais ce n'était que du matériel réparable. Je m'en fichais du vélo. Je priai surtout pour que les plaies au visage de Maman se cicatrisent, qu'elles deviennent invisibles grâce à la crème *Cetavlon* recommandée par le chirurgien. Je recherchais désespérément l'affection de mes parents mais je me sentais davantage attirée par ma fragile mère. Son mari hélas, ne la rendait pas heureuse. Il avait une maîtresse et ce n'était plus un secret pour personne. Des scènes de ménage éclataient ; parfois même, mes parents se battaient. Je me sentais impuissante, bloquée au fond de cette déchirante atmosphère où j'avais encore moins de place qu'avant.

Je cherchais un moyen de comprendre les raisons pour lesquelles Maman avait toujours été si froide. Je comptais le demander à ma grand-mère.

15 – Puberté oblige

J'aimerais bien que Mamy Margot me parle de Faustine lorsqu'elle était petite fille. Je suis convaincue qu'elle cache une certaine finesse d'esprit.

Maman n'est pas sotte. Pourtant, l'intelligence n'autorise pas ce genre d'écart :

« Dis, Maman, que signifie le mot virginité ?

– Tiens, prends ça. C'est suffisant comme réponse ? »

Ma question, pourtant anodine, n'obtint qu'un soufflet magistralement maladroit (car parti du bras gauche), en guise d'explication. J'étais consternée, là où Freud aurait sur-le-champ composé. Un jour, Mémé Jeanne m'avait parlé de Sigmund Freud. Elle possédait des livres que j'avais bien essayé de lire, notamment *Le Moi et le Ça*, mais ma compréhension se limitait à certaines choses qui

me touchaient en particulier. J'étais toutefois déjà convaincue que je reviendrais plus tard vers ce genre de littérature, ce que je fis.

Mes parents ne se rendaient pas compte de la forme de blessure sérieuse qu'ils m'infligeaient à travers leur maltraitance physique et mentale. Je jugeai grave la réaction de ma mère. Pourtant, là encore, je n'éprouvai aucune rancune et ne lui reprochai pas ce geste instinctif et irréfléchi. Ce mot, virginité, renfermait forcément une signification très profonde aux yeux de celle qui ne voulait plus jamais aborder cette question ! Un sens aussi profond que son utérus qui l'obligea à ovuler un œuf non désiré, offensant sa virginité avant le mariage, ce qui lui valut de surcroît les foudres de sa belle-mère. Maman en avait souvent parlé.

En revanche, la gifle me donna une bonne raison d'en savoir un peu plus sur la virginité et d'autres choses intimes, puisqu'en cachette bien sûr, je réussis à obtenir mon information dans le dictionnaire. J'en profitai pour regarder le mot *orgasme*, tant que j'y étais, découvrant de façon juvénile que je parvenais à ce genre de plaisir, à l'heure même où je ressentais encore plus grandement la noirceur du mot abandon, au sein de mon univers hostile et incompréhensif, juste situé sous un toit.

Je constatai avec satisfaction que je pouvais à présent enfin jouir d'une forme de liberté qui n'appartenait qu'à moi, comme celle de penser, d'entrer en contact avec Ludivine, de lui poser des questions et de percevoir des soupçons de réponses.

Somme toute, je commençais à m'aimer, découvrant mon corps, pas si mal structuré que ma mère le voyait finalement !, le déformant même – « *taillé comme celui d'un bonhomme* » – disait-elle. C'était faux, car mon corps était svelte, semblable à celui que Faustine possédait encore. Oui, elle était belle, Maman !

En fin de compte, je trouvais ma taille marquée, mes hanches joliment arrondies, et j'avais de ravissants petits seins blancs fermes comme des poires à peine mûres, tout ce qui affirmait que mon enfance s'effaçait.

J'avais pu envier la sylphide silhouette de Faustine, me croyant détestable, mais c'était du passé. Je ne me sentais finalement pas si moche.

De plus, je comprenais de mieux en mieux la soif de liberté trop tôt sacrifiée de cette personne qui m'est et me sera toujours chère, atteinte prématurément du fâcheux état de grossesse. C'est étrange, car devenir Maman est à mes yeux ce qui peut nous arriver de meilleur ! Cela dépend peut-être des conditions et du contexte dans lesquels cela arrive !

Je déchiffrai ses privations, perçus ses désirs de femme et n'eus jamais une forme de haine marquée, durable, envers cette jeune mère exilée dans une grotte sombre – plus grande partie d'elle-même – où elle devait aimer se retrouver. Je lui trouvais à chaque occasion des excuses qui la réhabilitaient à mes yeux.

J'espérais toujours qu'elle ne me haïssait pas, et surtout qu'un beau jour, elle m'aimerait. La haine, ai-je découvert plus tard, n'est que l'aspect subtil de la violence et meurtrit inéluctablement celui qui hait, davantage que celui qui est haï.

Je ne saurais avoir de l'aversion pour un être, au fond, même si parfois, j'ai pu la faire naître en moi sous l'impulsion de la colère. Cette forme de rage disparaissait aussi rapidement qu'elle était apparue. Quels étaient les sentiments profonds de Maman ? Qu'avait-elle dans son esprit, qui la tenaillait ? Il fallait absolument que ma grand-mère adorée me parle de sa fille.

16 – Le secret de famille

Lorsque je lui posais des questions, Mamy Margot m'expliquait que sa fille fut une bonne petite, timide, très effacée, qui avait traversé de très graves ennuis de santé à huit ans dont elle ne pouvait me parler. Elle me disait que sa fille avait toujours dû se taire concernant le terrible sujet, exigeant elle-même de ses parents, en retour, qu'ils n'en parlissent à quiconque.

Durant des années, Mamy n'accepta pas d'en dévoiler davantage. Cela ressemblait à un pacte de silence pour la vie. J'étais néanmoins persuadée que je finirais bien par percer le secret qui forgeait le caractère disons... bien trempé de ma mère, entraînant l'austérité de mon père et sa plongée dans d'autres aventures. En attendant, je continuerais à la plaindre et me ferais discrète.

Hélas, inévitablement, au fil des jours, le ravin se creuserait davantage entre Maman et moi.

Pour quelles raisons Faustine me détestait-elle ? Cette lourde question me taraudait l'esprit encore plus intensément à presque quatorze ans. Je n'avais de cesse de penser que je finirais bien par briser cette forme d'omerta familiale. Des explications s'imposaient, maintenant qu'un fondement avait été jeté.

17 – Anthony

Quand j'ai besoin de toi, ma Ludivine, je sais bien te le faire savoir. Toujours, tu accours vers moi. Tu ne me laisses jamais seule. Je te ressens et je te revois avec tes longs cheveux blonds, tes yeux bleus immenses. Tu ressemblais à ma mère et je pouvais te câliner en cachette. Je vais te confier un grand secret : aujourd'hui, c'est l'anniversaire de mon Chéri et je t'offre, en gage

d'amitié, ces premiers mots d'amour jetés sur ce cahier, mon meilleur ami. J'aime écrire et te retrouver dans mon journal. Je n'ai parlé d'Anthony à personne d'autre que toi. Cela fait deux mois que notre idylle a commencé. J'ai très envie de partager mon bonheur, mais je resterai muette comme une tombe car je suis mineure. S'il fallait que mes parents l'apprennent, je filerais certainement un mauvais coton, comme dit Papa.

Nous nous sommes donné rendez-vous tout près du Manoir des Zénets, à 17 h 30. J'irai à bicyclette. Je désire montrer à Anthony le lieu où mes grands-parents maternels furent gardiens de propriété, pendant et après la guerre, là où ils m'ont élevée jusqu'à l'âge de trois ans, précisément dans l'enceinte du Manoir. J'y ai vécu la période la plus douce de mon enfance. Cela m'a d'ailleurs toujours semblé étrange que je me souviene de tous ces bons moments passés chez Pépère et Mamy. C'est chez eux que le Père Noël nous avait vraiment rendu visite, un jour. Enfin... Pépère avait tout fait pour me le faire croire !

J'ai prévu un petit cadeau pour mon amoureux. Comme je n'ai pas d'argent, j'ai dessiné un joli papillon jaune et orangé sur du papier Canson ; je l'ai découpé et, derrière une aile, j'ai collé une photo de moi. Je vais lui demander de coller la sienne sous l'autre aile. Je crois que je serais capable de mourir si l'on nous obligeait à nous séparer. Je l'aime, que je l'aime ! Il est beau, si beau !

Il est footballeur. Il a dix-neuf ans aujourd'hui et j'en aurai quatorze en février.

Pourquoi crois-tu qu'il m'ait choisie, Ludivine ? Je ne suis même pas jolie. J'ai des yeux de grenouille. Ma mère ne cesse de me répéter que j'ai le physique ingrat. Mes paupières me démangent toujours. Mes yeux sont gonflés. Je pleure trop. Pourtant, Anthony m'a dit que j'étais belle ! Alors là, je n'en reviens pas !

Lorsque nous nous retrouvons, nous nous étreignons, il me touche les seins. Il a même cherché à caresser... mon intimité, et m'a dit qu'il me désirait. Mais je n'ai pas accepté que ses doigts me déflorent, même si un grand frisson s'est emparé de tout mon corps lorsque j'ai ressenti sa main chaude et douce sur mon bas-ventre.

Il m'a montré l'effet que cela lui produisait. J'avais envie de rire, c'était nerveux. Il m'a nommé 'la chose'. Je n'avais jamais vu de... pénis, avant. J'ai trouvé ça très moche ! Puis mon moteur s'est emballé.

Je suis bien consciente que je suis trop jeune encore pour ces trucs-là, et je l'ai repoussé, car finalement, j'ai eu les chocottes, moi ! Enfin, il n'a pas insisté ; je l'ai juste ressenti un chouïa empressé, et surtout, vexé.

Je ne lui céderai pas. Une petite voix me susurre que c'est trop tôt. S'il m'aime vraiment, il attendra.

Inutile de se demander si mes retrouvailles avec mon amoureux se passèrent bien. Virgile, mon ange gardien, devait être en congés. Je me demandai qui avait bien pu cafter à ma mère que j'étais là. Toujours est-il qu'elle sut me retrouver. Puis je m'interrogeai : *aurait-elle lu mon journal ?* Par la suite, je fus plus vigilante ! Le problème, c'est que j'ai toujours été étourdie, disons... à ma décharge, la tête ailleurs.

Nous aurions pu filer, nous cacher ; or, je la laissai s'approcher de nous, un exploit dont j'étais fière, rien que pour montrer à Anthony que je n'avais pas peur et que j'assumais. Mais mon cœur, cet hypersensible, tambourinait de nouveau comme un fou dans ma poitrine ! Cela m'arrivait fréquemment. J'ai toujours été très émotive bien que je ne le paraisse pas ! Grande pour mon âge, je donne l'air d'être très sûre de moi, j'avais l'allure germanique, me disait-on souvent. J'étais surtout très sportive, inscrite à des compétitions régionales dans certaines disciplines d'athlétisme, handballeuse jouant

pivot avec acharnement. Pourtant, j'étais encore toute petite, fragile, si vulnérable, dans le fond !

Toujours est-il que Maman n'était plus qu'à une trentaine de mètres de nous, chaudement vêtue de son manteau tricoté en pure laine vierge rose, toute auréolée grâce au soleil qui se frayait un passage entre les feuilles des grands frênes voûtés en arc, sur l'avenue, face au Manoir des Zénets. Le temps était orageux.

Soudain, nous tirant de ce merveilleux tableau automnal, Anthony se mit à rire de bon cœur et il me fit discrètement cette remarque :

– Ta mère, on croirait la Panthère rose !

Le ton était sarcastique, mais gentil. Nous nous esclaffâmes en duo bien que j'eus honte de me moquer de Maman ! Nous pouffâmes de rire malgré tout, alors que je m'attendais au pire. Oui, le pire allait bientôt arriver, car il ne croyait pas si bien dire ! Et la panthère rugit :

– Tu ferais mieux d'aller ranger ta chambre, au lieu de courir après les garçons ; c'est une vraie porcherie, espèce de sale petite ordure !

Elle mentait, pour me perdre davantage dans les oubliettes de son cœur. Elle savait pertinemment que je ne supportais pas le bazar. Ses expressions venaient tour à tour, inspirer la colère, dévoiler tout son mépris à mon encontre, pour finalement arborer ce sourire malsain qu'elle adressa à Anthony, ce qui m'inquiéta ; en même temps, elle devait remarquer qu'il était rudement beau !

Elle articula des mots horribles que ma pudeur retient, et dégoisa, à son intention cette fois :

– N'avez-vous pas honte de draguer une mineure ? Je vous interdis de la revoir, vous entendez ? Si j'apprends que vous la revoyez, je m'adresserai à la police. Je le saurai si vous avez couché avec cette dévergondée. Je vais la faire examiner. Je n'hésiterai pas à porter plainte contre vous, le cas échéant. Tenez-vous le pour dit !

Et tandis que je me défendais et qu'elle vitupérait, elle surenchérit, m'injuriant encore, dans une phonation éraillée, ses cordes vocales lui jouant des tours lorsqu'elle s'énervait, ne laissant pas à Anthony le temps de répondre.

– Et toi, va ranger ta chambre, espèce de petite saloperie, sale petite putain !

Dans ce décor qui se voulait romantique, où même le soleil, un peu gêné, s'était échappé, je la happai par les épaules, accrochant de force ses yeux bleu délavé à mon regard de grenouille, ou de chenille, je ne sais plus. Je rétorquai, sans pouvoir réfréner ma fureur :

– Tu es vraiment immonde ; tu sais bien que ma chambre est plus en ordre que la tienne ! En fait, tu es jalouse, car tu as perdu ta jeunesse. Regarde-moi ça, tu ressembles à la Panthère Rose !

– Espèce de saloperie ! dégoisa-t-elle.

La colère à son paroxysme, je chantai à tue-tête la mélodie de la Panthère Rose, pour couvrir ses insultes, et l'empêcher de continuer à déblatérer des horreurs sur mon compte ; puis, ayant hélas perdu tout mon sang-froid, je gueulai, pour conclure :

– La saloperie, elle te dit merde ; voilà !

Et là, elle me sauta dessus, me griffant au visage, me traitant de tous les noms devant Anthony, pour enfin me gifler. J'ai conservé un stigmate là où mon ange gardien posa son doigt à ma naissance pour m'éviter de crier trop fort à cause de ma première épreuve : celle de m'imposer à la trop grande lumière du monde, alors que mes yeux n'y étaient pas préparés et que je n'étais pas la bienvenue.

La Panthère Rose est plus gentille que ma mère ne l'est, cela c'est certain ! Mais, ce n'est pas de sa faute, au fond. Elle souffre.

En qualité de mauvaise fille que j'étais, je lui rendis sa taloche dans un geste spontané et désespéré. Je ne sais même pas quelle tête put faire mon petit ami car je ne le voyais plus, tant je pleurais. La féline s'acharnait contre moi. Elle m'aurait défigurée à coups de pattes toutes griffes dehors sans qu'il ait eu le temps de réagir, si je ne m'étais pas enfuie, après avoir enfourché mon vélo. Je pédalais comme une cycliste en passe de devenir championne, comme pour remonter l'événement de quelques minutes, optant à retardement pour la fuite plutôt que de revivre cette ignoble humiliation et entendre de ma mère tous ces mensonges répugnants qui briseront à jamais, j'en étais sûre, une partie de ma vie, un autre morceau de mon cœur.

Puis il se mit à pleuvoir un grain de colère et aussitôt, j'entendis le vacarme de la foudre qui ne devait pas être tombée loin. Je pensais que le maître de l'univers, s'il en existait vraiment un, ne devait pas être très satisfait du comportement de ma mère. Mais de mon côté, j'étais certaine, une fois de plus, de ne pas avoir commis de faute. Dans ma panique et ma peur de l'orage, je pédalais encore plus fort, espérant tout de même rentrer avant elle à la maison. Mes pensées s'entrechoquaient sous la rythmique et la lumière du tonnerre et des éclairs.

En réalisant que le dessus de ma lèvre saignait un peu, je me demandais si Maman n'avait pas cherché à ce que j'aie moi aussi une cicatrice. C'était déjà arrivé qu'elle cherche à me griffer le visage. J'avais peur pour elle, car son comportement me semblait très étrange, mais j'avais également peur pour moi.

Qu'allait penser Anthony ? après ce contact foudroyant. Elle avait dû lui déverser des insanités, tous ces grossiers qualificatifs que je lui connaissais. Ma mère était déjà arrivée à la maison lorsque, trempée jusqu'aux os, je fis mon entrée. Ce n'était tout de même pas Anthony qui l'avait ramenée avec sa 500 Honda !

Quelqu'un l'avait forcément raccompagnée en voiture. Il y avait un complice. Je courus jusqu'à ma chambre. Je l'entendis pester plus fort encore que le tonnerre dont elle avait une peur malade. Je la vis mettre une branche de buis dans le poêle. *Il paraît que cela repousse l'orage*, avait-elle insinué un jour. Je me suis moquée de ce geste. Mais après tout, la foi soulève bien les montagnes, alors pourquoi pas le tonnerre, et surtout l'éclair !

Et curieusement, l'orage cessa d'un coup.

Les instants odieux me reviennent, j'en ai mal au ventre. Anthony m'avait juste embrassée et caressée. Mais je sais qu'il m'aime très fort et qu'il attendra que je sois prête, m'ayant gratifiée d'un doux 'Je t'aime'. Et je le lui ai dit, moi aussi. Ce bouchon d'amour a fusé. C'était la première fois que j'émettais d'aussi jolis sons.

J'ai rendu sa gifle à ma mère. Je m'en veux à présent, car je sais que ce n'est pas bien. La connaissant, elle me le reprochera toute sa vie. Alors, il aurait fallu que je lui tende l'autre joue, peut-être ? Ô mon Dieu, tout ceci est tellement immérité ! Pourquoi dois-je être aussi malheureuse ? Cette femme n'est plus ma mère. Là, maintenant, je la déteste et je ne désire qu'une chose, dès que cette porte sera ouverte, c'est de fuir d'ici.

Oui, c'est décidé, j'irai me réfugier chez Mamy et Pépère. Je ne pourrai plus vivre sereine chez mes parents, après ce qui s'est passé. J'en avais déjà marre avant, mais là, c'est le pompon ! Je vais encore me faire tabasser par mon père. L'idée m'est insupportable. Je n'ai rien fait de dramatique pour mériter cela. Est-ce une faute que d'aimer ? C'est l'âge où cela peut arriver, non ? Quant au rangement, je passe mon temps à organiser leur intérieur pour essayer de gagner leur estime.

Ma chambre, ce n'est pas une porcherie. Elle a menti, m'a salie aux yeux d'Anthony. J'en ai plus qu'assez de jouer les Cosette.

Je fais tout dans cette maison et je n'ai jamais un brin de considération. Elle m'a traitée d'ordure, de saloperie, devant mon petit ami, et même de putain. Elle a prononcé une phrase qu'ici je tairai, tellement c'est immonde. Quelle honte ! Anthony la croira peut-être ! Des fois, je voudrais mourir et je sais que ce n'est pas normal de penser cela à mon âge. Si Anthony me quittait après cette scène, je me tuerais.

Bon anniversaire, Anthony !

Mes yeux bleu de Prusse sont bien imbibés, bien gonflés. Papa va rentrer. Je suis de moins en moins angoissée grâce à l'élaboration de mon plan. Résignée, je sais que je le mènerai jusqu'au bout et peu importe ce qu'il adviendra. Rien qu'à l'idée, j'en frissonne d'impatience. J'entends sa voiture. « Ludivine, Virgile, vous allez voir ! Je vais me laisser tabasser sans trop riposter, pour éviter que cela ne tourne au vinaigre et demain, après l'école, j'irai me réfugier chez Mamy et Pépère. Je passerai le mercredi chez eux. Je leur expliquerai ce que Maman vient de me faire subir, sûre qu'ils comprendront, eux ! Je resterai dans le car jusqu'au village voisin. Allez, c'est décidé ! »



Voilà... la raclée s'est promenée sur mon corps avec le martinet dont Papa a passé les lanières dans l'eau. C'est tellement facile ! La prochaine fois, je les couperai ; s'il en rachète un, j'irai voir les gendarmes, ou bien j'en parlerai à mon professeur de français. Il m'aime bien, je le sens. Il habite le même village que mes gentils grands-parents. J'en ai vraiment marre. Il faut que ça cesse. J'aimerais habiter chez Mamy et Pépère.

18 – La fugue

Merde... ma mère !

C'est la réflexion que je susurrai à ma copine Pat, quand je vis que Maman se trouvait à l'arrêt des bus. La panthère bondit aussitôt à l'entrée du car et y jeta son regard félin, puis elle redescendit à la demande du chauffeur. Comme une gazelle traquée, j'eus juste le temps de me pencher pour me cacher. Ouf ! Personne ne renseigna la colérique mère lorsque, sans même dire bonjour, elle posa la question à mes amies, déjà descendues du bus :

– Vous n'auriez pas vu Alysse, ma garce de fille ?

Pat répondit sèchement :

– Dans le prochain bus.

Mon amie connaissait ma mère pour les tourments qu'elle m'infligeait. Elle n'était pas aimée des enfants, des instituteurs, des voisins. Le bon grain se trouvait naturellement séparé de l'ivraie. Maman aurait bien voulu me faire l'affront de me gifler et de me tirer par les cheveux devant tout le monde, comme la dernière fois. Bien souvent, elle me piégeait en m'attendant à l'arrêt du bus, afin de vérifier que je portais bien des chaussettes et non des collants, comme toutes les filles de mon âge en enfilaient aujourd'hui... et en filaient aussi !

C'était ma bonne Mamy, la divine complice fournisseuse. Elle les remaillait pour qu'ils durent plus longtemps.

Ma mère s'arrangeait pour me prendre sur le fait, pour contrôler que je n'étais pas maquillée, comme toutes les *grosses pouffiasses* de mon âge, disait-elle. J'étais obligée de passer par les toilettes du collège pour m'habiller et me maquiller discrètement, de façon à être comme mes amies, tout simplement. En fin d'après-midi, le scénario se jouait dans l'autre sens. On aurait pu penser que c'était jouissif pour Maman de se donner en spectacle. Etait-ce le cas ?

Désirait-elle se venger de celle qui en naissant avait mis un terme à sa jeunesse ?

En tout cas, elle ne pouvait s'empêcher de s'acharner sur moi en jetant des bâtons dans les rouages de mon futur bonheur. Elle n'accepterait jamais mon affection aussi tenace que de la glu, se fichant éperdument du qu'en dirait-on. Elle ne désirait pas être aimée de moi, voilà tout ! L'amour lui faisait peur, en général. Elle en ferait baver à sa garce de fille. De pied ferme, Maman attendrait donc le prochain bus, dans lequel je ne serais pas, ce qui augmenterait encore sa colère, tandis que je poursuivrais ma route jusqu'au village voisin, n'en menant vraiment pas large.

Et ce fut *bon grain, mal grain* (l'une de mes expressions infantiles) que, bien tourmentée, j'arrivai chez Mamy et Pépère, avec l'air apeuré d'une ado qui vient de fuguer.

Mes bons grands-parents n'ignoraient pas que leur petite Boubou, comme ils me nommaient depuis ma tendre enfance, était trop souvent battue. Ils savaient bien que mes parents me qualifiaient d'enfant dure. Ils les désapprouvaient et me disaient qu'ils se sentaient impuissants face à cette situation.

Alors, je leur racontai l'affreuse filature de ma mère et l'insoutenable humiliation devant Anthony. Je leur montrai toutes les marques sur mes bras et sur mes jambes. Puis j'éclatai en sanglots en hoquetant :

– Voilà ! C'est pour ça que je suis ici ; j'en ai plus qu'assez !

Loulou et Margot s'étaient regardés, l'air inquiet.

– Bon ! Boubou, calme-toi s'il te plaît, et va faire tes devoirs, m'ordonna tendrement mon bon Pépère. Ne t'inquiète pas. On est là !

Il est vrai qu'en troisième, des devoirs, j'en avais beaucoup. La tête dans le sac, je m'y attelai. Je me convainquis que cela égrènerait les minutes. Mes aïeux

sauraient bien trouver les mots quand mes parents allaient débouler, et *avec pertes et fracas* comme disait mon père.

Maman et Papa se soutiennent toujours. C'est malsain.

En effet, malsain, ça l'était, hélas ! Leurs sentiments glisseraient vers le dédain total puisqu'ils le cultivaient sans cesse à mon égard. Je me disais que je ne saurais jamais oublier toutes ces algarades qui déchiraient peu à peu mon âme, épousant ce sentiment d'accablement et de déréluction dont j'étais la proie. Or, je choisis encore ici le conditionnel, gardant toujours un espoir de renouveau.

Mes parents auront provoqué cet état, ce qui est triste – mais peut-être inconsciemment ! –, hypothèse qui me reconforterait ma vie durant. Il y avait forcément un phénomène déclencheur. C'est vrai que je me rebellais et me rebellerai toujours contre l'injustice, mais je sentais que des choses plus graves animaient leurs émotions respectives. Les mentalités évoluaient toujours et les caractères n'étaient pas simples à gérer d'une génération à l'autre.

Tout redeviendra clair... un jour. La vie est ainsi faite, disait mon grand-père Louis. Mais... quand ? Et comment ?

Du mieux que je l'avais pu, par mon court billet laissé en vue sur mon lit, je les avais tout de même prévenus :

Papa et Maman, ne me cherchez pas, je ne rentrerai pas du Collège, je me rendrai directement par le car chez Mamy et Pépère, comme ça, demain, je les aiderai à faire leur ménage. Inutile de venir me chercher. Besoin de respirer un peu. Alysse.

C'était évidemment pour cette raison que ma mère était à l'arrêt du bus. Elle avait trouvé le petit mot ! Je l'entendais vociférer quelque chose de ce genre : « *Il est absolument hors de question que la chipie nous échappe,*

simplement parce qu'elle l'a décidé. Je lui en foutrais moi, du besoin de respirer ! »

J'essayai tout de même de me concentrer sur mes devoirs après avoir consommé *la trempette* de Pépère, qui n'était autre que du pain que l'on trempait dans de la boisson¹ largement allongée d'eau et de sucre.

Malgré mes tourments, ajoutés à la bolée normande quelque peu enivrée de discrets degrés, je compris mon devoir à propos de ces vers de Baudelaire : *Tout cela ne vaut pas le poison qui découle de tes yeux, de tes yeux verts, / Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers...* Poème : *Le Poison*, tiré des *Fleurs du Mal*. Or, je ne saisisais pas le pourquoi du pluriel du mot 'lacs'. Passons. *Mes songes viennent en foule / Pour se désaltérer à ces gouffres amers.*

Baudelaire, je t'aime bien, mais maintenant, si tu permets, je vais prendre l'air, me suis-je dit à ce moment.

Et je me souviens que je me faisais la conversation, comme souvent cela m'arrivait, en observant la nuit noire par la fenêtre ouverte de *la chambre d'appoint*, comme disait Mamy – tout en sympathisant avec mes craintes. En effet, je m'interrogeais encore et me disais que ce n'était pas tout à fait une fugue. J'étais persuadée que j'avais eu raison de me réfugier chez ceux qui m'aimaient. Je ne voulais plus vivre chez mes parents, où je ne me sentais pas chez moi. J'y avais si peur !

Plus tard, à ce propos, j'écrivis cette pensée dans mon journal :

Si cela continue, je finirai par avoir un grain. Le même grain qu'évoquent Mémé Jeanne et Pépé Marcelin

¹ La boisson : nom d'un mélange faiblement alcoolisé de Normandie composé de marc de cidre auquel on a ajouté de l'eau.

concernant Maman. Et ce grain peut s'attraper dans un asile. A ce propos, quand on ne trouve pas sûreté et protection dans sa demeure, on ne peut guère employer le mot 'asile', en parlant de chez soi ! A moins que je ne sois dans un asile de fous !

Pour le salut de mon âme, il ne me restait plus qu'à désertier la maison de mes parents, afin de retrouver un nid douillet. C'était urgent. C'est ce que je fis.

Trop souvent encore, les papas battent leurs enfants et aussi leurs épouses. Ils les humilient également. Douleurs physiques et morales récurrentes. Séquelles à vie.

Dans les années 60-70, on ne dénonçait pas ces actes d'oppression des femmes par les hommes, très bien marqués à cette époque.

Le problème, c'est que dans nos familles respectives, il y a un effet contrariant : les femmes ont de façon innée un élan plutôt féministe, des caractères dominants. Oh ! Pauvre Papa, dont grand-mère, mère, belle-mère, femme et fille ne lui auront pas facilité la tâche !

Quant à Faustine, semblant dépourvue d'affection à mon égard pour une cause dépassant encore mon entendement, mais volontaire à souhait, elle s'improvisa matriarche, ayant vite compris qu'elle devait être le pendant du patriarche pour pouvoir exercer une forme d'autorité, elle aussi. Combien c'était commode de s'accomplir dans cette démarche, en utilisant son enfant par-dessus le marché ! Se faire valoir et se faire respecter d'une façon aussi incompétente, c'est faire preuve de faiblesse et surtout d'inaptitude à élever et à éduquer des enfants. Et les sentiments dans tout cela ? Je me suis toujours insurgée contre ces autorités déplacées, contre cette violence physique et morale malveillante.

C'est aussi pour cette raison que j'ai écrit mon histoire qui signifie un peu « *J'accuse !* ». J'ai de bonnes raisons de chercher les causes profondes de ces agissements.

Puisque je n'ai droit ni à la parole ni à l'écoute, il faut bien que je me rebelle à ma façon contre ces 'interdits' (mot tout de même employé récemment par Tata Marlène, pour dénoncer leurs coups). C'est mieux que d'aller porter plainte auprès des gendarmes, comme me l'a suggéré Madeleine, notre gentille voisine, témoin de la plupart des cris et pleurs chez les Fraydès.

19 – Souvenirs chez Mamie et Pépère

Qu'ils sont bons, grands-parents Houzart ! Que je me sens bien, chez eux, et en sécurité. Je voudrais pouvoir toujours rester là, au Paradis, à Tourville-sur-Pont-Audemer, dans l'Eure.

Souvent, à la belle saison, durant les vacances, après le repas, Pépère Louis et moi nous promenons bras dessus, bras dessous, baignés dans la clarté 'vespérale' – j'ai trouvé joli ce mot, découvert dans un livre de poésie de Pier Paolo Pasolini, chez Mémé Jeanne. Nous allons faire 'notre petit tour à la fraîche', comme nous disons tous les deux. Le Loulou de Mamy évoque alors ses souvenirs au Manoir des Zénets, lorsqu'il était gardien de propriété.

Lorsque je lui pose certaines questions à propos de Maman, il reste vague, toujours empreint de mansuétude. J'aime aussi ce mot, que je viens de dénicher dans mon dictionnaire. C'est le terme adapté qui vient du verbe latin mansuesco (j'apprivoise). Oui, il ressent bien cette mansuétude à l'égard de sa douce et non moins facile Faustine, a précisé un jour Tata Marlène. Moi aussi, je sens qu'il faut apprivoiser cette Maman pour atteindre son cœur. Est-ce que je saurai le faire un jour ?

Pépère a fini par me dire qu'il ne se souvenait plus de ce qui l'avait amenée à une paralysie du cervelet,

lorsqu'elle n'était qu'une enfant. Qu'il est bienveillant envers sa fille ! Je sens bien qu'il me cache des choses. J'insiste un peu. Il refait alors le tour de son jardin, de ses légumes, qu'il traite naturellement. Il aborde le sujet des plantes, comme la chélidoine ou la grande éclairé dont les vertus de son lait jaune peuvent soigner. Mais il ne m'en dira pas davantage à propos de sa fille.

Il m'a demandé de lui montrer ma verrue au genou. A ce moment, je remarque les épais pansements qui habillent ses doigts. Il m'apprend comment on utilise l'éclairé. Il faut casser la tige et en extraire le lait jaune qu'on frotte sur la verrue ; à la longue, la vilaine excroissance finit par se dessécher. Je m'inquiète encore pour ses mains toutes blessées. Il m'avoue qu'il a des coupures qui le gênent un peu, à cause des marrons d'Inde qu'il doit continuer à éplucher, pour les vendre à la Grande Pharmacie qui les conditionne pour leurs propriétés thérapeutiques. Ce travail génère à mes grands-parents quelques économies supplémentaires. Il n'oublie pas ses lapins et leurs herbes favorites : les meilleures pour leur organisme, comme l'achillée, la vesce (riche en minéraux), le grand plantain (pour ses propriétés diurétiques), la grande ortie, la fameuse ivraie, le pissenlit (à ne pas donner s'ils ont la diarrhée). Il est nécessaire d'en ramasser tous les jours. Il les met dans la poche¹ qu'il a emportée. Je l'aide. Tel un bon druide, il m'apprend ainsi peu à peu à reconnaître les simples des prés. Il parle aussi des voyages qu'il aimerait tant offrir à sa femme. Prendre l'avion pour Palma de Majorque... Il en rêve² !

¹ (Expression normande) Sac.

² Palma de Majorque. Mon grand-père en rêvait. Ils gagnèrent ce voyage lors d'une tombola de la Quinzaine Commerciale, grâce à Pépère qui acheta quatre yaourts, en tant qu'énième client de la journée dans une épicerie du village.

Plus tard, si je le puis, je leur permettrai d'y aller. Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de quelqu'un. Ils sont vraiment gentils tous les deux ! Je les adore.

Ils m'élevèrent jusqu'à l'âge de trois ans et je me remémore de si doux moments à leurs côtés. Je m'en souviens très bien. J'en avais parlé à Pépère, lors d'une balade, lui rappelant qu'il m'avait installé une grande balançoire entre deux énormes marronniers.

Il m'avait aussi construit une cabane magnifique. C'était ma *tite cabane*, appellation qu'il n'a jamais oubliée. Et puis une tornade l'avait emportée. Il n'en revenait pas que je m'en souvienne avec autant d'exactitude, car je n'avais que trois ans. Par contre, ne voulant pas rester sur un mensonge, il m'expliqua, comme s'il en était toujours désolé, que le propriétaire l'ayant prévenu de son arrivée, il avait dû démonter la cabane *in extremis* afin que le parc soit bien net.

Je me retrouvai quelques années en arrière. Que je l'aimais, mon Pépère ! À chaque sortie, quand j'étais petite, il allait boire sa *Petite Côte* au café du village où il rencontrait ses vieux copains. Il m'offrait une grenadine. J'étais un peu gênée, parce que c'était une dépense d'argent superflue. Je la dégustais avec une paille. Je prenais mon temps, par respect, même si c'était trop tentant de siroter plus goulûment. Puis nous rentrions pour retrouver Mamy qui avait cuisiné simplement et délicieusement. Cela sentait la bonne cuisine, comme le velouté de légumes, pour le souper. J'essaie toujours aujourd'hui, lorsque je prépare la soupe, de retrouver cette odeur qui m'apaise. Nous étions heureux tous les trois.

D'évoquer ces doux instants de quiétude, de penser qu'un jour, ils pourraient entreprendre l'ultime voyage, me tirait toujours *la sonnette de la larme*, comme je l'écrivais dans mon journal. Je me disais souvent, je l'avais écrit aussi, que je me tuerais s'ils mouraient ! Puis la mort me

fit de moins en moins peur. J'imaginai que c'était peut-être une sorte de renaissance, un grand jardin paradisiaque où ne régnaient qu'harmonie et splendeur. C'est ainsi que je le ressens encore aujourd'hui.

Me tirant de mes préoccupations, ma grand-mère m'appela pour souper.

20 – Nuit de tourmente

Nous venons de dîner. Je n'ai presque rien mangé. Je ne cesse de pleurer. Je ne fais que repenser à Anthony et je me fais du mal. Il ne va plus m'aimer après cet affront. Je viens de revivre pour la énième fois la scène que ma mère m'a infligée en sa présence, ainsi que la correction à coups de martinet que j'ai prise par mon père. « Sincèrement, Ludivine, tu ne crois pas que les raisons sont suffisantes pour disparaître dans la Risle ? ou alors, il faut que je me ressaisisse rapidement ». Puis Mamy m'a dit que j'en verrais d'autres, avant d'être grand-mère. Je me demande comment ce sera, lorsque je le serai. Et quel visage j'aurai ! Je me suis regardée dans le miroir et j'ai cru y distinguer ma poupée, ou plutôt... Faustine. J'aimerais bien avoir des enfants ! Je trouve que je ressemble à Maman. Si un jour j'ai une fille, je l'appellerai Ludivine, ou Cécile – comme la patronne des musiciens, m'a appris Mémé Jeanne. J'aimerais bien que mes enfants aiment la musique, qu'ils jouent d'un instrument.

Mes parents ne s'étant pas encore manifestés, Mamie me pria d'aller me coucher. Je lui rappelai que demain, c'était mercredi, mais ma grand-mère insista. J'embrassai mon Pépère chéri, tentant un câlin, et surtout, espérant qu'il allait me consentir un petit sursis, mais...

– Va te coucher, Boubou, s'il te plaît ; et puis, ne t'inquiète pas trop, on est là ! reedit-il en me donnant un baiser sur le front. Cela va s'arranger. Mon père aussi était

très sévère avec moi et tu vois, on est heureux ici, avec ta Mamy. Il faut toujours relativiser l'importance des événements, crois-moi ! Habitue-toi ! C'est pour ton bien ! L'adolescence est souvent un cap très difficile à passer et ceci est valable pour chacun d'entre nous. On a tendance à caricaturer tout ce qui nous arrive, tu sais ? Au fil du temps, tu apprendras à gérer tout cela, comme nous l'avons fait nous-mêmes. Tu verras quand tu auras des enfants ! On fait ce qu'on peut ! Ce n'est pas toujours simple à gérer, et je sais de quoi je parle. Ton père ne maîtrise pas sa force, ses nerfs, et ta mère... Bon, allez, file te coucher !

Je tentai une ultime moue qui les faisait souvent craquer. J'aurais aimé qu'il termine sa phrase, qu'il me parle de cette petite fille qui fut ma mère. Ce n'était pas encore le moment.

– Ce soir, *ma poule* (Pépère me qualifiait souvent ainsi), il n'y aura pas de petit tour à la fraîche ; il fait bien trop froid dehors ! Allez, ouste ! et essaie de dormir malgré tout. Ce n'est pas la fin du monde ! On veille sur toi.

Précédée de ma grand-mère qui grimpait doucement l'escalier raide et étroit – aux marches de bois d'un gris semblant délavé par la serpillière –, je songeai que mes grands-parents devaient se faire un sang d'encre dans leurs rôles de complices. S'emparèrent alors de ma poitrine ces affreuses angoisses qui excitaient régulièrement mon cœur, réactif à la moindre contrariété. Je ne pouvais, pour me calmer, que me convaincre très fortement de suivre les conseils de mes chers ascendants. J'étais sûre que c'étaient eux qui allaient trinquer. Finalement, je me disais que je n'aurais pas dû fuguer. C'était faire preuve d'égoïsme. Je savais ma grand-mère atteinte d'angine de poitrine. J'avais très peur et je culpabilisais.

Assise à son bonheur-du-jour, je pleurais sur mon cahier.

Margot alla préparer ma chambre, y alluma le petit poêle à bois. Puis elle revint près de moi, lut un passage de mon journal intime et mit son doigt sur une faute :

– Alysse, on dit ‘bon gré, mal gré’ et non pas ‘bon grain, mal grain’.

Le grain dériva sur la graine. Je lui expliquai avec amertume que j’avais quelquefois vraiment peur d’être de la mauvaise graine, comme le soutenait ma mère, et que j’aimerais cependant, chemin faisant, devenir meilleure, comme du bon grain ; je lui dis encore que ces termes étaient venus comme cela, parce que j’y pensais souvent. Ma grand-mère me rassura :

– Ma petite fille, si je peux placer mon grain de sel (j’avais souri)... oui ma Boubou, tu vois, moi aussi, j’en ai un grain, s’amusa-t-elle à me dire (je riais de bon cœur). Chacun a le sien, si cela peut te rassurer. Voyons Boubou ! tu ne vois pas que tu es déjà une jolie plante qui ne demande qu’à pousser encore ? En plus, tu es intelligente ; aussi tu dois faire preuve de patience envers ta mère qui elle, a manqué de lumière à un moment de sa vie. Et ce n’est pas de sa faute. C’était la guerre, avec toutes les horreurs que cela comporte.

Et là, je me mis à pleurer :

– Ah bon ?

– Ne te remets pas à pleurer, s’il te plaît. Tu vois... ta mère non plus, n’est pas de la mauvaise graine ! Veux-tu un bon conseil, ma chérie ?

J’acquiesçai. Son aide m’était précieuse. J’avais confiance en ma chère Mamy.

– Reste toujours dans l’amour à l’égard de ta mère, de ton père, et de tout le monde, et la vie te sourira, crois-moi !

– J’aime beaucoup cette phrase et je la retiendrai, dis-je en refermant mon journal, un peu réconfortée.

– As-tu fait tes devoirs ? s’inquiéta-t-elle.

Je lui parlai alors des lacs de Baudelaire, dont le « s » m'interpellait, et ma chère sexagénaire m'expliqua que le pluriel s'imposait, parce que l'auteur se mirait dans les yeux de sa bien-aimée, comme s'il se voyait dans deux lacs.

C'était logique. Comment une chose aussi simple avait-elle pu m'échapper ? Puis je l'interrogeai sur *la panne d'électricité* de ma mère, et Mamy Margot me répondit que ce n'était pas le moment d'aborder un si grave sujet, tout en dépliant l'une de ses plus belles chemises de nuit molletonnées, imprégnée d'une senteur familière commune aux deux chambres : la lavande, qui calme si bien notre stress, argumenta ma bonne Mamy. Puis elle s'approcha de moi pour déposer un baiser sur ma joue humide et je m'agrippai à son cou rongé par l'arthrose, l'entourant de toute mon affection. Je lui rendis son doux baiser avant de me fourrer sous l'édredon soyeux, couleur moutarde brune, ne laissant à l'air que mes yeux qui s'égarèrent sur le crucifix clouté en haut de la porte et orné de la branche de buis des derniers Rameaux. Au fond du lit, la brave femme avait pris soin de déposer une brique chaude, entourée d'un linge.

21 - Blanche et noire fut cette nuit

Cela ne faisait pas une demi-heure que j'étais couchée, nichée sous la couette, les pieds bien calés sur la brique encore chaude, quand j'entendis du ramdam au rez-de-chaussée.

– Et maintenant, l'union fait la force ! émit soudain gentiment Mamy à mon oreille. Allez lève-toi, Boubou !

Reconnaissant en bas les voix de mes parents, j'avais tout de suite pensé : *Oh, là, là, ils ont l'air furieux !*

Ma pauvre Mamy, bien tourmentée par la situation, descendit vite l'interminable escalier trop raide pour son cœur malade. Je les entendais crier et la panique s'empara de moi.

Je rejoignis ma grand-mère, tandis que son pauvre Loulou, affrontant le courroux, pestait contre son gendre. De derrière la porte, nous pûmes percevoir :

– Vous êtes trop sévères avec votre fille ! Cela ne va pas bien, chez vous !

Et mon père de rétorquer méchamment :

– Ne vous mêlez pas de ça, vous !

Alors, précédée de ma Mamy, je me suis présentée devant eux, de crainte que ça ne tourne au pugilat à cause de moi. Je préférais affronter le taureau furieux et la rose chasserresse.

J'étais habituée, après tout ! Il était inutile de commencer à tourner en rond autour de la petite table de cuisine. J'aurais dévasté les pots de géraniums que mon Pépère entreposait dans la maison pour les abriter de l'hiver ! Mais je n'en menais pas large. Je pleurais à gros sanglots spasmodiques. J'avais si peur que *j'en tremblais et me voyais à l'envers*, bien qu'il n'y eût pas de lacs où j'aurais pu prendre le temps de me baigner.

C'est là que ma mère me ficha les premières claques, en vrac, m'ayant brutalement au passage retenue par les cheveux. Puis mon père m'en mit une plus brutale, et après ? Merci, doux Jésus, j'en reçus une deuxième pour le même prix, alors que, comme d'habitude, je n'avais même pas eu le temps de tendre l'autre joue. Ma mère continuait à me tirer par les cheveux. Ainsi ils maîtrisaient la situation. J'eus envie de dire : *Même pas mal !* Je me gardai de l'exprimer tout haut, tandis que j'étais bringuebalée de droite à gauche, et encore au milieu, laissant place au penalty bien shooté d'une pointure de géant. Là, j'eus vraiment très mal ! Je me tenais le coccyx en hurlant de douleur.

Mon cher Pépère, médusé par tant de sévérité, me servait de bouclier en criant : *C'est une honte !*

Mon père vint vers lui. Se souvenant qu'un jour, saisi par le colback¹, Loulou était passé par la fenêtre – par chance, celle du rez-de-chaussée – et qu'il n'avait fallu pour ce faire qu'une main herculéenne, celle de ce gendre colérique, il opta dès lors pour le silence et s'écarta, afin de ne pas aggraver la situation.

Quant à la courageuse grand-mère, plus téméraire, mais rebelle, elle prit le relais en hurlant :

– Je vais finir par porter plainte contre vous, vous savez ! Et je ne vais pas regarder si tu es ma fille, Faustine ! Vous allez trop loin tous les deux, cela suffit maintenant !

Son gendre se retourna, furieux comme un taureau prêt à charger, le regard noir sous ses sourcils froncés. Il bredouilla dans un murmure qui criait toute la peur du qu'en dira-t-on, car les voisins étaient sortis de chez eux avec tout ce vacarme ! Il affichait une extrême colère, mais ordonna tout bas : *Je vous ai dit de vous occuper de vos affaires ; ça vaudrait mieux pour votre matricule.*

De son index tourbillonnant, mon père me fit signe d'aller vers la voiture. La taille de la chemise bien chaude de Mamy ne facilita pas ce qui m'attendait ; je marchais dessus. Il faisait nuit noire.

Je m'apprêtais à monter dans l'Ami 8 – tu parles d'un Ami, sa première caisse flambant neuve, couleur bleu piscine, comme il aimait à le souligner. Au moins, il était fier de sa voiture !

Puis j'entendis tomber la trop lourde sentence, laquelle s'épingla à mes souvenirs les plus tristes et les plus tenaces :

– Non, toi tu marcheras devant.

¹ Le colback était un couvre-chef militaire d'origine turque, bonnet de fourrure cylindrique, dont la partie supérieure était plate. Sous le Premier Empire, il était réservé aux hussards. De nos jours, le colback est encore utilisé lors des marches Sambre-et-Meuse par les régiments de sapeurs. « *Tu vas voir si je t'attrape par le colback !* » disait Papa.

Eh bien... le voilà, le petit tour à la fraîche tant convoité, mais sans mon papet. Je tournai la tête vers mes grands-parents, comme si c'était la dernière fois que je les voyais.

Ma grand-mère osa encore :

– En parlant d'affaires dont je dois m'occuper, tenez, voici les siennes ; elle risque d'avoir besoin de son manteau, non ? Vous êtes couverts, vous ! C'est inadmissible d'être les témoins de tant de méchanceté !

Mamy rentra chez elle, en pestant :

– C'est une honte, une honte !

Je l'entends encore... tandis que Pépère m'accompagnait jusqu'à la barrière qu'il ferma à clef après que la lâcheuse Citroën bleue « Ami 8 » s'en était allée, éclairant mes pas de ses codes moqueurs.

Il me cria, sa voix toute déformée par l'émotion :

– Bon courage, ma Poule ! Désolé... C'est promis, on va s'occuper de toi !

Ce soir, Ludivine, je n'ai pas eu de place dans la piscine à roulettes¹, en cette nuit sombre et bien fraîche.

Dieu que j'ai pleuré durant cette prise de becs des plus acérés, perverse punition, compte tenu de l'humidité nocturne remontant justement du Bec, de la Véronne et du Sébec. Et c'est durant le début de ce trajet entre Tourville et Saint-Germain que je pris froid. Je pleurais sur les pauvres âmes en peine de mes bourreaux. Il y avait de quoi avoir les yeux congestionnés, tout exorbités, des yeux de grenouille, comme l'affirmait inexorablement ma mère. J'éternuais sans cesse. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine de minutes que la panthère rugit, inébranlable :

– Pleure, tu pisseras moins ; tiens, attrape ton manteau. Je n'ai pas envie de me relever cette nuit.

¹ *Piscine à roulettes* : Expression (de l'enfant que j'étais), pour qualifier cette voiture qui avait la couleur dite lagune.

En le revêtant, je pensai à ma belle poupée blonde, vêtue par tous temps de sa robe fuchsia, et je me mis à lui parler, pour m'échapper de ce calvaire :

Ludivine, ma seule, ma véritable amie que j'aime, mon petit bonheur, en cet instant, je sens ta présence. Je suis prisonnière de mes parents et je morfle. J'en prends plein mon cœur et plein mon sang, plein ma tête, plein mon âme. Tu es témoin ? Ils cherchent à me bousiller ! Mais je ne me laisserai pas démolir comme ça, et demain, j'aurai un rhume qui ne durera que deux jours, rien de plus. Ma trachéite les empêchera de dormir. Je t'en fais la promesse. Ils seront bien obligés de s'occuper de moi.

J'ai fait au total trois kilomètres à pied, les phares éclairant mes pas, dans ma tenue de molleton trop longue.

Nous nous trouvions au niveau du Chemin de la Galette chaude, qui hélas avait bien refroidi. Je pleurais toujours et je demandais à mon père des cieux qu'il m'emporte pour me sauver encore de la noyade de mes larmes. Cette fois, il était question d'une inondation. Mais surtout, j'avais un mal de tête insupportable et j'avais froid. Nous nous apprêtions à aborder la rue Jules Ferry, située à deux kilomètres à peu près de la tanière, lorsqu'une voiture s'arrêta à mon niveau ; la passagère demanda à Dame Blanche que j'étais, sans la pêche, mais glacée à souhait :

– Avez-vous besoin d'aide, mademoiselle ?

Virgile, mon ange gardien, passa sûrement à cet instant pour mettre fin à ce pénible moment. N'ayant pas la langue dans ma poche, j'avouai tout de même honteusement :

– Merci, madame, mais... je suis punie ; derrière, ce sont mes parents.

Ces gens parurent outrés.

Mes tortionnaires durent avoir *peur pour leur matricule*, enfin... leur réputation, car ayant aperçu la voiture tous phares allumés qui s'était d'abord garée et qui roulait ensuite au pas derrière eux, ils m'ouvrirent la portière, sans maudire davantage, ou plutôt, sans mot dire.

Quelle entité intervint alors incognito durant ce bien étrange silence ? C'était comme si on leur avait coupé la langue. C'en était inquiétant !

Il était tard lorsque nous arrivâmes à la maison, et mon père ne cria pas ; qu'auraient pensé les voisins ? Il savait bien que ma voix aurait redoublé de tonalité pour appeler : *Au secours, à l'aide !* Eh oui, on se défend comme on peut. C'est que j'en avais, du coffre ! « On pourrait lui fourrer un pain de deux livres dans la bouche lorsqu'elle gueule. » (Gentille figure dérivative de Papa, à mon égard).

Tous ces mots me blessaient, me handicaperont toujours plus ou moins. Il aurait fallu que je dise amen, et encore... bouche fermée, peut-être ? Je ne me tairai pas à ce sujet. Ils n'avaient pas le droit de me frapper et de m'humilier de la sorte ! Mon équilibre physique et mental en a toujours tellement souffert ! Il est marqué à vie.

Personne n'a le droit de faire subir de telles humiliations, de telles souffrances à des enfants !

J'ai regagné directement ma chambre, et j'ai reçu au passage une méchante claque à me décrocher les vertèbres cervicales.

Les mains de mon père sont grandes, épaisses, puissantes et dures. Elles sont, malheureusement pour moi qui les sens passer, celles d'un ouvrier manuel, un homme charpenté pesant quatre-vingt-quinze kilos qui porte des chaussures à bouts renforcés qui courent vite et qui font mal, pointure 46, par-dessus le marché.

22 – Envolées, mes petites pensées

Souvent, il me bâillonne la bouche d'une main et me tape de l'autre, mais cela en demande, des efforts surhumains ! C'est que... plus sa garce grandit, plus il éprouve des difficultés physiques (à défaut de morales) pour la corriger. Révolu, le temps des fessées des cinq à douze ans cul nu ! À présent, je suis une jeune fille très élancée. Je mesure 1,65 mètre pour cinquante-cinq kilos. Cela me fait penser que bien souvent, à bout de nerfs pour des futilités, désarmée, Mère ne fait plus le poids — ni la taille d'ailleurs — face à moi. Alors, elle houspille et exaspère Père dès qu'il rentre du travail pour qu'il me mette une dérouillée, encore un mot bien à elle. Lui, harassé par sa journée de labeur, pour avoir la paix, cède aux caprices de sa femme. Il s'en prend alors à la terrible fille que je suis, sans même essayer de comprendre les faits ou les méfaits, et je termine à genoux, sur le paillason en coco, la tête regardant le plafond, ou sur un manche à balai, après avoir pris des coups de ceinture, ou de martinet qui compte à chaque scène une ou deux lanières en moins. Je fais ce que je peux pour atténuer mes souffrances.

Comment peut-on prétendre au respect en agissant de la sorte ? J'avais bien appris au catéchisme qu'il fallait honorer ses parents. Pourquoi n'y avait-il pas un commandement supplémentaire : *Tu respecteras tes enfants et ne leur feras aucun mal*. Il me menaçait encore : « Tu ne perds rien pour attendre. Demande pardon, en attendant. »

Cet ordre fusait fréquemment. Je m'étais déjà si souvent acquittée du mal que j'avais fait, mais surtout de celui que je n'avais pas fait. Cette nuit-là, j'avais encore demandé pardon à mes parents. Ensuite, j'avais regardé dans mon dictionnaire ce que ce mot signifiait, exactement.

La définition m'avait renvoyée à un autre substantif, plus joli encore : *Miséricorde - Bonté qui incite à l'indulgence et au pardon envers une personne coupable d'une faute et qui s'en repent*. Puis je trouvai cette belle citation qui a sa place dans ce premier tome : *Il y a pour les plus obstinés des moments de résipiscence, des coups de miséricorde et de grâce qui renversent la nature la plus fière*¹.

S'avèrerait-il un temps où je pourrai témoigner de la véracité de ces propos ? Tout espoir est toujours permis.

En attendant ce miracle, j'offris indéfiniment mon Pardon à Papa et Maman, sans résipiscence de leur part pour tout le mal qu'ils m'auront fait. Cela a dû leur faire de la peine, d'avoir pris conscience un jour, qu'ils ont vraiment agi ainsi !

*

C'est dans cet état d'agitation, affreusement angoissée, souffrant de terribles douleurs au niveau de la nuque, que je me fourrai dans mon lit, après avoir absorbé l'un des cachets d'aspirine du Rhône que m'avait donnés ma grand-mère.

Au bout d'un moment, trop énervée pour m'endormir, j'éteignis la lumière et m'adossai contre mon oreiller.

Mon havre, qui aurait dû être de paix, regagné *avec pertes et fracas*, fut pris dans l'étau du silence qui se rompait par mes premières quintes de toux. Il fallait que je me confie très vite à quelqu'un car j'étouffais et j'avais encore très mal à la tête, avec des nausées et l'impression que j'allais me trouver mal. Etait-ce dû à la kyrielle de gifles reçues ou coup de froid que j'avais attrapé ? En tout cas, cet événement extravagant donna du ressort à mon insomnie, d'autant plus lorsque j'entendis mon cœur

¹ Citation de Esprit Fléchier – 1632-1710 – – Evêque et Auteur cité dans le Littré.

résonner contre mes tympans. Cela m'inquiéta sérieusement. Deux heures plus tard, j'absorbai un deuxième cachet. J'en avais toujours un petit stock d'avance. Mes deux grands-mères m'en donnaient. Ensuite, j'utilisai *mon* autre remède. Je rallumai ma veilleuse et, bien calée sur son oreiller, j'ouvris mon journal intime et écrivis une lettre à Ludivine pour lui raconter la suite de mon feuilleton. Dans mon idée, c'était souvent à Ludivine que je m'adressais. Quelquefois aussi à Virgile, si la question était d'interférer auprès de Dieu.

Le marchand de sable, mon ange de la nuit, dut passer très tard, ou tôt le matin, ayant certainement quantité d'autres missions sous l'aile gauche, alors que, ma lampe de chevet allumée pour amie bienveillante, je m'étais endormie, mon journal intime ouvert sur ma poitrine.

M'ayant entendu *taigler*¹, Maman s'était tout de même levée dans la nuit pour me donner deux cuillérées d'un affreux sirop amer alcoolisé sans sucre, dont je ne suis pas près d'oublier le goût de fiel et la couleur ciel de la boîte : le fameux non-excellent mais efficace *Pulmoserum* pour adultes. « Beurk... il n'est pas bon ce sirop ! », avais-je bronché, cherchant au moins un mot de réconfort.

Avant qu'elle ne quitte ma chambre, culpabilisant quelque peu, je m'étais encore tout de même risquée à articuler trois mots tendres : « *Bonne nuit, Maman !* »

Un silence mordant s'ensuivit dans lequel je parvins, amorphe, à retrouver mon *Morphée*.

La nuit me livra en bonus un nouveau cauchemar : j'avais dans la nuit noire, mon corps pesant des tonnes, pour fuir des persécuteurs qui éclairaient mes pas.

Lorsque je me réveillai, fiévreuse, cherchant tout de suite mes écrits, je compris que j'avais fait une énorme boulette. Très inquiète, je réclamai mon cahier à ma mère

¹Tousser, en patois normand.

qui, d'un rictus qui semblait méchant – Etre ou ne pas être ? – me dit qu'elle n'était *pas au courant de l'existence d'un quelconque journal, un gribouillage qui devait être cousu de mensonges, sans style et plein de fautes*, avait-elle vomi. Je lui balançai avec hargne qu'elle était une menteuse et que j'étais persuadée qu'elle me l'avait volé. Autrement, comment aurait-elle su qu'il s'agissait d'un journal et qu'il était plein de fautes ! Elle avait déjà dû fouiller dans mes affaires, le trouver et le lire, pour avoir su me retrouver en présence d'Anthony, quelques jours auparavant. Je lui lançai :

– Tant que tu ne me le rendras pas, tu ne seras plus ma mère, car une mère normale – une maman, une vraie –, ne fait pas subir de pareils affronts à son enfant. Cela me rend malade de vous savoir si méchants avec moi !

– Pourquoi moi ? C'est peut-être ton père ? dit-elle sur un ton sarcastique.

Papa était parti travailler. Le soir, je leur demandais lequel des deux me l'avait volé.

Ma mère soutint que ce n'était pas elle. Mon père affirma que ce n'était pas lui. Il devait y avoir des trolls dans cette maison !

Il n'y avait plus de cahier. Envolé, le journal. Je ne pouvais accepter cette trahison inavouée. De plus, je pensais que ma mère n'aurait pas la faculté d'oublier ce qui m'apparaissait dorénavant comme un tragique épisode de nos vies respectives.

J'étais persuadée que Faustine ne saurait pardonner les mots écrits déversés en cascade par son ado-dure non adorée qui ne cessait de jouer avec les mots. Je savais pertinemment que Maman n'admettrait jamais qu'elle avait fait subir à la jeune amoureuse meurtrie que j'étais, toutes ces horribles humiliations décrites dans mon journal intime. Au contraire, ils se ligueraient contre moi, comme d'habitude.

C'étaient mes bourreaux et ils étaient complices dans leurs actions que je jugeais répréhensibles. Je souffrais d'être leur fille. Cela m'était très difficile d'accepter ce comportement. Je ne supportais pas le mensonge, la trahison, l'humiliation. J'aimais seulement les choses claires. Je le clamaï haut et fort : « Fini, les embrouilles ! Je-n'En-Peux-Plus ! »

Malgré tout, je pus leur pardonner, encore et toujours. J'aurais tant aimé communiquer avec eux et tout simplement pouvoir m'expliquer, les tenir dans mes bras et les entendre prononcer des mots gentils. Pourtant, je suis le fruit de leurs ébats amoureux !

J'avais bien tenté d'oublier. Cependant, je gardai bien calés en mon cœur ces jours épouvantables qui resteront gravés non seulement dans mon journal, mais également dans ma mémoire. Je n'arracherai aucune page des cahiers de *mes petites pensées*. Aujourd'hui, je considère chacune de leurs pages comme des leçons de vie que j'ai apprises.

23 – Hymen, amen

Comble de la suspicion et de la honte, mes parents me firent subir un examen gynécologique à l'hôpital, pour savoir si j'avais couché avec Anthony.

Après le toucher du docteur, j'eus très mal et je saignais. Il confirma que j'étais vierge. Bien sûr que je l'étais, mais... avant l'examen. C'est là que, pour la première fois, j'entendis le précieux mot 'hymen' inséré dans l'énoncé du résultat à ma mère, tandis que je me rhabillais. Je considère que j'ai été violée par ce médecin. Je demandai au praticien ce que ce mot signifiait et il me montra un poster fixé au mur.

J'étais vierge oui, mais avant cette horrible intrusion qui me fait toujours penser à un viol.

Durant le trajet du retour, ma mère m'affirma que c'était normal de saigner un peu, après ce type d'examen.

J'avais compris néanmoins, et je conclus, avec ma manie de tout tourner en dérision pour ne pas laisser éclater une vraie fureur latente : « Hymen... Amen ! »

Où pouvait donc bien aller se nicher la bêtise de mes parents ? Ne pouvaient-ils pas tout simplement me faire confiance, quand je leur jurais que je ne l'avais pas fait ?

Et ce praticien, comment avait-il pu honorer une requête aussi déshonorante à l'égard d'une jeune fille !

« Un jour, je le dénoncerai ! », avais-je écrit lorsque je recomposai mon journal en toute discrétion.

Voilà, c'est fait, et qu'on ne me dise pas que cet examen était interdit dans les années 74.

Aujourd'hui, en France, Le Conseil de l'Ordre des Médecins et celui des Sages-femmes considère que cette pratique constitue *une violation de l'intimité*. Ce test est contraire à la dignité et à la liberté de la femme.

24 – Les bases de mon premier roman



La nuit du vol de mon cahier, je ne dormis pas. Je tenais absolument à ébaucher mon journal *bis*. Ils m'avaient dérobé mes pensées les plus profondes, et plus encore. C'était grave.

De mon côté, j'avais besoin de poser de nouveau les mots. Mon vécu rejaillirait par tous les pores de ma peau grâce à l'écriture. J'avais l'impression que c'était le meilleur remède à ma sourde dépression. Je savais dès lors que je ne me sentirais de nouveau en harmonie avec moi-même, en vie, qu'après m'être de nouveau épanchée.

Mon journal, l'un de mes organes, je le connaissais par cœur tellement je l'avais lu, relu et assaini de ses coquilles. Je sentais que je n'aurais pas grand mal à le réécrire. Sa disparition eut un sérieux impact sur mon psychisme. Ma passion pour l'écriture décupla. A partir de ce moment, j'écrivis des poèmes et des nouvelles, puisant toute mon ardeur dans la joie qui m'était offerte de poser des mots sur une page, mieux, d'ouvrir mon cœur aussi sincèrement que possible. A présent, je désirais comprendre le sens de ma vie.

Une nouvelle feuille volante, un peu jaunie par le temps, était insérée entre deux pages de mon journal. On y lisait ce poème :

Nos jours

*Ils tournent au rythme de la terre,
Défilent pour former des années,
Ils ont la couleur du feu,
Ils ont la couleur de l'or,
Ils ont la couleur du sang.
Nos jours accomplis tourbillonnent,
Comme les feuillages en automne,
Ils ont la couleur de l'or,
Ils ont la couleur du sang,
Ils ont la couleur du feu.
L'hiver approche, nos jours se lèvent,
Se comptent, se souviennent et s'achèvent,
Le sang se glace, l'or se ternit, le feu s'éteint,
Alors profitons du printemps,
De notre or, notre feu, notre sang,
Et nous oublierons les années,
Où des portes se sont fermées.*

Alysse 1972

Mes grands-parents m'achetèrent le même gros cahier. Je recommençai à y écrire tous les faits, en m'appliquant davantage. Mon inspiration jaillissait de mon instinct de résilience, même si, jetée en proie aux souvenirs qui fusaient de façon spontanée, je me faisais du mal en les revivant. Dans ce cheminement, j'eus parfois la sensation de reculer alors que j'avais appris qu'il faut toujours avancer, regarder devant soi, et ne faire que chercher à ressentir des instants de bonheur, même s'ils se font rares. J'éprouvais un plaisir extrême à écrire. Je me trouvais une raison de vivre.

Cet angle d'attaque me permit tout doucement de guérir de mes maux. Je ne retrouvais pas mon bien-être vital quotidien tant que je n'avais pas déversé tout ce qui m'avait éprouvée, voire fendu le cœur. Je n'oublierai certes pas tout ce qui m'avait fait bondir de joie. C'était pour le salut de mon âme que des lignes et des larmes coulaient à flots sur mes joues, imbibant parfois le papier à mesure que des algarades me revenaient. Même les lourdes gouttes de la pluie normande glissaient sur la vitre de ma chambre tandis que je relatais ce qui m'apparaissait comme étant *mon* mélodrame.

L'impression de me blanchir honnêtement, juste en direct avec moi-même, voilà ce que je ressentais également sous cette ribambelle de mots. En réalité, je constatais que je ne faisais jamais rien de mal qui méritait d'être punie de la sorte. Ce cahier était comme une intervention chirurgicale de mon esprit. J'y ôtais une tumeur avant qu'elle ne me détruise.

Convaincue d'être la proie d'autres proies, j'avançais, propre et dans l'amour, toujours, suivant les bons conseils de ma Mamy qui finirait bien par m'avouer les causes de la sévérité déplacée de sa petite Faustine, qui fut une enfant douce et choyée, comme je veux bien le croire. Que se passa-t-il, qui l'amena à cet état ?

Pour finir, je profitai de l'absence de mes parents pour sortir à bicyclette jusque chez Mamy et Pépère, afin de leur remettre en toute confiance le témoin gênant d'une enfance brinquebalée. Ils pouvaient le lire s'ils le désiraient. Ils ne le feraient pas, par pudeur envers leur Boubou qui de toute façon leur disait absolument tout.

A partir de ce moment, ce fut chez eux que je poursuivis l'écriture. Je m'inventai un pseudo, choisis une image que j'aimais particulièrement pour la couverture. *Bon grain, mal grain* serait le titre du récit de ma première tranche de vie. Un déroulé s'inscrivait dans mon esprit et je n'avais plus qu'à le retranscrire, ce qui s'effectua aisément. Je m'arrangeai pour venir chez mes grands-parents plus souvent.

Ce trésor, planqué dans le tiroir secret du bonheur-du-jour de Mamy, personne ne me le volerait plus.

25 – Neuf mois après

J'étais prisonnière et plus que jamais sous étroite surveillance. Cela faisait neuf longs mois que je n'avais plus revu Anthony. Le papillon-totem de notre amour naissant avait dû s'envoler et mourir quelque part. Mon amoureux avait-il au moins pris le temps de coller sa photo sous l'autre aile ? me suis-je longtemps interrogée. J'avais tant attendu de ses nouvelles.

Finalement, Anthony se consola rapidement avec une autre fille du village voisin qui elle, s'était donnée corps et âme. C'est ma mère qui, sans ménagement, s'était fait un plaisir fou en me faisant part du scoop, mettant le cœur d'une jeune amoureuse au bord de ses lèvres, puis son corps tout entier de nouveau en prison. Bien malheureuse, je suppliai tout de même la messagère du désespoir de m'en dire plus :

– Mais, Maman, comment l'as-tu su ?

Ma mère m'expliqua de façon pathétique, insistant bien, allant jusqu'à se moquer de moi.

– Je les ai rencontrés et la jolie jeune fille était enceinte et certainement pas loin d'accoucher. Enceinte jusqu'aux yeux. Tu l'as échappé belle, hein ? Tu peux me dire merci !

– Oui, merci Maman, pour ce nouveau coup de poignard en plein cœur, avais-je répondu.

– Pff ! Tu vois bien que ces jeux-là ne sont pas de ton âge !

Je suis malade ; je souffre de plus en plus du ventre. C'est certainement de chagrin. C'est vrai qu'il me faut rebondir face à ce scoop. Je suis si jeune ! Anthony aurait fait un bébé à cette fille ? Le salaud ! Il n'a même pas pris la peine d'essayer de me revoir. Je suis remplie de colère.

26 – Apprentissage de mon métier

Il y aura eu l'Avant-disparition du journal.

C'est l'Après qui produisit un déclin majeur dans mon histoire. Mon petit papillon intérieur ne demandait qu'à s'envoler et ses ailes orange prirent de la force ; cependant, il ne put encore les battre que dans mes rêves.

Dans ma tourmente, j'ai beaucoup maigri. Je loge mon cœur dans le puits sans fond de mon être. Je me dis que je ne suis pas près de revenir au pays où l'on conte fleurette.

Oui, c'est vrai, je l'ai peut-être échappé belle ! Les parents ont quelquefois des façons bien à eux de remettre leurs progénitures sur les rails !

Pour adoucir cette période de mon enfance, je relis mes écrits ; en même temps, j'essaie d'améliorer mon style, mon orthographe, je soigne ma ponctuation. Grâce à mon dictionnaire, je découvre la lecture enrichissante. Je lis à présent tout ce qui me passe entre les mains, sans forcément toujours en éprouver un grand intérêt, mais j'apprends.

Par hasard, j'ai trouvé La religieuse de Diderot au fond d'un carton, dans la cave, enfin... le livre. Je l'ai lu en entier, sans en rapporter de commentaires à mes parents – il n'aurait plus manqué que cela ! J'étais un peu honteuse d'avoir élargi un certain champ de connaissances avant l'heure, mais j'ai apprécié cette sombre histoire de mœurs au sein d'un cloître et je l'ai, je pense, parfaitement interprétée. La Religieuse est une forme d'ode à la liberté de choisir son destin.

Il arrivera un moment où je pourrai moi-même choisir ma destinée. Cette passion croissante pour la littérature me donne l'occasion de patienter et de jongler davantage avec mon potentiel intérieur au fond duquel je commence à organiser de jolis emplacements dotés de quelques hamacs qui me permettent de me prélasser un peu, chassant du même coup quelques idées noires. Ce sont peut-être les prémices de ce que l'on nomme : la méditation. Je suis maintenant une adolescente confirmée.

Je me sens de plus en plus fatiguée. Comme toujours, les ordres sourdent et je me garde de riposter car si je m'y hasarde, c'est à mes dépens. Il n'y a pas péril en la demeure, néanmoins, on ne doit pas en être loin, parfois.

Bon grain, mal grain, comme je m'amuse encore à l'écrire, j'avance. Mamy Margot m'a enseigné qu'il y a des remèdes contre la maladie, tandis qu'il n'y en a point contre sa destinée. J'ai trouvé jolie, cette phrase.

Les avalanches de coïncidences qui pleuvent dans ma vie, l'influence du passé sur le présent et du présent sur le futur sont pour moi des interrogations cruciales.

Cela commence par un métier dont je ne voulais pas entendre parler. Mais voilà, je suis orientée contre mon gré vers le métier de secrétaire, au lycée Risle-Seine de Pont-Audemer, car mes parents n'ont pas accepté que je poursuive mes études jusqu'au baccalauréat.

Ils souhaitent que leur fille leur rapporte. Mais quel dommage, car mes bulletins de notes démontrent que j'ai des capacités pour étudier. J'aurais bien aimé devenir infirmière. Mon avenir me dessinerait d'autres desseins. Je suis bien obligée d'accueillir le mot : acceptation.

Avec Pat, par chance, nous nous retrouvons dans la même classe. Nous sommes internes, à mon grand plaisir. Je m'y trouve finalement moins internée que chez mes parents. Je rentre chez moi le samedi midi, après les cours, tantôt avec la mère de mon amie, tantôt avec mon père.

Nous sommes très liées, Patricia et moi, donc tout à fait ravies de nous retrouver pour apprendre ensemble ce métier qui sculpte les fesses plates. Hélas, à mon grand dam, je suis la seule du lycée à être privée de sorties le mercredi.

Ce qui est important, c'est que je puisse respirer enfin l'air de cette semi-liberté. Je me révèle être un véritable pitre d'internat. Je me sens appréciée et me fais de nombreuses camarades. Ce qui ne gâche rien, c'est que Pat et moi détenons toujours le palmarès des meilleures notes.

27 – Pépé Mégot



Lorsque je rentre le samedi, j'embrasse mes parents. Ceci est une nouveauté. Cet élan affectif ne fait pas partie de nos habitudes. Cela fait tout drôle. Je constate un autre point positif : mon père semble avoir compris qu'il

pourrait se faire aider sans forcément me menacer et faire tomber une punition. Aurait-il appris à museler sa colère ? Pourvu que cela dure !

– Il faudra aider ton grand-père à rentrer le bois demain, avant qu'il pleuve ! Tu y resteras tout le week-end.

– Euh... me suis-je risquée, pourrais-je y aller avec Pat ? Je suis fatiguée. S'il te plaît ! A deux, ce serait plus facile. Je les ai aidés à dégermer les pommes de terre, l'autre jour. Ma copine apprécierait également de me donner un coup de main, j'en suis sûre.

– Non. A deux, vous fatigueriez tes grands-parents. Plains-toi ! Tu vas échapper à la corvée de lessive.

Nous n'avons pas de machine à laver chez nous, même si c'est en pourparlers. Ma mère et moi lessivons à l'aide d'une planche spéciale posée sur champ contre la paroi d'un grand baquet, avec une brosse pour frotter le linge à tour de bras et un gros savon comme détergent. J'aime assez ce loisir qui entretient mes biscotos. Naturellement, il va de soi que je préférerais sortir avec Pat ! Ce n'est pas une mince affaire que de parvenir à ce genre d'autorisation chez les Fraydès, et encore moins d'organiser à mon tour des goûters chez moi. Néanmoins, c'est arrivé une fois, et j'en ai un bon souvenir. Nous avons bu de la frênette¹ en cachette et nous étions senties légèrement pompettes. Maman avait fait des crêpes et un pudding au pain perdu (qui ne le fut donc pas !).

Jean Fraydès m'a déposée chez ses parents, à Campigny. Pépé Marcelin est atteint d'un cancer qui s'est généralisé. Deux opérations l'ont déjà beaucoup affaibli. Son teint est de plus en plus jaune. Il faut bien l'aider un peu !

¹ La frênette, ou cidre de frêne, est une boisson fermentée légèrement alcoolisée (3° à 3,5°), préparée à base de feuilles de frêne.

Il a rendez-vous ce matin à l'hôpital pour faire vérifier sa vessie fatiguée. Cela semble grave. Je me fais du souci pour lui. Je l'aime tout autant que mon autre grand-père.

Mine de rien, Pépé jette tous ses mégots par la fenêtre qui donne derrière la maison, pour que sa femme ne remarque pas qu'il fume, malgré sa maladie. Il est gentil, Pépé-Mégot, comme je l'appelle pour le faire râler un peu. Dommage qu'il sente le tabac froid ! J'ai horreur de cette odeur. Je n'épouserai jamais un fumeur. Je me cache, là où s'entassent les filtres. Lorsqu'il clope à la fenêtre, je le charrie et pouffe de rire dès lors qu'il balance d'une pichenette le filtre que je m'empresse de ramasser en le lui pointant et en me moquant gentiment de lui. En fin de matinée, je lui ai dit : « Pépé Mégot, je vais le dire à Mémé. Ce n'est pas bon pour ta santé ! » Il m'a répondu que j'étais désopilante, et qu'il s'en foutait de sa santé. Il a ajouté qu'il savait très bien que je n'étais pas une petite rapporteuse. C'est vrai que j'en serais incapable ! J'en joue, c'est tout.

Pépé Marcelin adore l'astronomie. Lorsque je ne vais pas à Campigny pour un travail précis, ce qui est rare, il m'apprend à nommer les huit planètes et les douze constellations du Zodiaque. Sa préférée est Cassiopée. Quand il m'en a reparlé récemment, il a été étonné que je sache lui expliquer qu'elle était reconnaissable à sa forme en W représentant la Reine, dans la mythologie grecque. J'adore les livres qui traitent d'autres époques, dans d'autres pays. Il m'a donné un livre précieux de 535 pages, publié en 1841¹, dans lequel je pourrais découvrir presque tous les sujets, dans tous les pays, à toutes les

¹ *Elémens (écrit sans t) généraux de l'histoire comparée, de la philosophie, de la littérature et des événements publics*, par Monsieur Adolf-Félix Gatién-Arnoult (1800-1886), Homme de lettres, historien et homme politique.

époques de 600 avant J-C, à 1800. J'ai préféré le laisser chez Mamy Margot. C'est un beau cadeau qu'il m'a fait.

Mon grand-père est très cultivé et j'admire ses connaissances. Par contre, il rit rarement, même s'il a beaucoup d'humour. C'est un 'blague à froid', comme le qualifient les gens. Il ressemble dit-on à Buster Keaton, cet acteur comique américain des années 20 qui ne souriait jamais. Quel dommage que j'aie réussi à lui casser sa réputation en le faisant rire aux éclats ! Pépé m'aime beaucoup, je le sens et il sait me le montrer, surtout quand Mémé s'en va faire les commissions à pied avec mon arrière-grand-mère. Il en profite pour faire les pires bêtises.

Par exemple, hier, il a mis toute une bobine de fil à coudre dans la pâte à crêpe. Le seul problème c'est qu'il y ait également fait tomber le petit dévidoir, par inadvertance. Bien sûr, Mémé s'en est tout de suite aperçue et lui a dit : « C'est malin, pauvre bougre ! »

J'ai remarqué qu'elle aimait bien ce terme.

Je m'esclaffe toujours des plaisanteries hilarantes de Pépé, surtout des plus ratées, et il adore cela. J'aime cet humour décalé.

28 – Constat de sévérité chez les Fraydès

Ce qui est moins drôle, c'est que cet énergomène au physique d'acteur, Marcelin Fraydès, fut très sévère avec son fils. Sa mère, ma bisaïeule, surnommée Mémé Caillotte, ne fut pas une maman docile non plus ! Un jour, elle gifla Pépé. J'y étais.

Houlà ! Ils ne sont vraiment pas rigolos dans cette famille ! Ce genre de comportement envers les enfants quel que soit l'âge atteint, ne favorise guère la carrière parentale de leurs descendants ! Je comprends mieux ma vie de patachon !

Du coup, cette vieille femme en noir qui habitait la maison mitoyenne m’effrayait toujours un peu. Son comportement m’avait fort déplu. Pour quelle raison l’avait-elle giflé ? Tout simplement parce qu’il manquait quelques francs qui avaient permis à Pépé d’acheter ses maïs-filtres en revenant des commissions. Il l’avoua, en rendant la monnaie à sa mère. Seulement voilà... il manquait trois francs qu’elle ne vit pas venir. La gifle tomba, avec l’insulte assortie, par-dessus le marché : *espèce de voleur ! Moi aussi je suis comptable !*

Son fiston de 65 ans jura sur le coup qu’il n’irait plus jamais faire les courses de sa mère. La Caillotte était très à cheval sur les principes. Voilà pourquoi jadis, soulignait Jeanne, le calme régnait au son de la clochette, sinon les volées pleuvaient. C’était ainsi et c’était normal, soutenait Jean. De père en fils, ils furent tous élevés à main levée plutôt qu’au doigt et à l’œil. *Les enfants se dressent au berceau*, argumentaient sans complexe les deux mémés de Campigny, et cette phrase pouvait hérissier le poil d’un autre genre humain. Les enfants ne sont pas des espèces différentes des adultes. Ce sont des petits êtres qui méritent toute considération. J’écrivis à cette période que je crierais ma révolte, quitte à choquer mes proches ; et ce sera à gorge déployée ; je la chanterais aussi ! Je me fais une fois de plus la messagère de ma volonté d’imposer le respect des adultes à l’égard de ces petits êtres innocents.

Avant de devenir des grandes personnes, ils ont d’abord été des enfants, mais peu d’entre elles s’en souviennent, a souligné Antoine de Saint-Exupéry dans *Le Petit Prince*.

Tous les êtres vivants devraient être aimés et respectés, qu’ils soient grands ou petits. Cela éviterait bien des débordements. Un onzième commandement aurait dû s’imposer, mais reste à savoir en quoi cela aurait changé les choses !

Il existe pourtant une *Déclaration des Droits de l'Enfant* qui date du 20 novembre 1959, soit dit au passage, quelques mois après ma naissance.

Mon professeur d'histoire évoqua un jour la *Déclaration Des droits de l'Homme*.

– Des questions ? demanda-t-il.

Je pris la parole :

– Y en a-t-il une pour les enfants ?

– Très bonne question, Alysse, mais... dit-il en regardant sa montre, il est l'heure de votre prochain cours. Je répondrai à cela la prochaine fois. C'est un vaste sujet qui mérite que l'on s'y attarde un peu.

Dès le début du cours suivant, il répondit sur ce point. Il lut même à voix haute tous les articles relatifs aux droits de l'enfant et trouva intéressant d'en faire des tirages.

J'ai pensé qu'il eût été de bon ton d'en envoyer une copie sous pli recommandé à tous les parents. J'espère que ces droits seront de plus en plus reconnus et respectés, avec le temps.

En attendant, ma mission consistait, en ce jeudi 23 mai, jour de l'Ascension 1974, à ranger les trois stères de bois que mon grand-père avait fait déverser dans la cour.

J'étais vraiment très fatiguée. La vue de tout ce bois me donna un sérieux coup de barre à la pensée qu'il me faudrait le mettre en piles. J'eus un léger vertige et je me mis au travail.

29 – La malle

Je continuais à consigner dans mon journal de bord tous les moments spéciaux qui clignotaient dans ma vie. Cette journée y trouva sa place. En douceur, Pépé me montra gentiment comment procéder. Je l'aidai donc de bon cœur. Il n'est jamais trop tard pour distribuer des sentiments d'amour. Pépé le fit, ce jour-là, en m'observant d'un œil attentif. Cela m'avait touchée et j'écrivis également le souvenir de cette journée dans mon journal.

Pépé Mégot m'a dit : « Dis donc, tu as maigri, toi ! Il est vrai que tu as beaucoup grandi ces temps-ci ! Prends ton temps, Petite, et dans une heure je viendrai te chercher pour la collation. Si ce n'est pas fini en fin de journée, on remettra ça demain. Maintenant, je dois aller me reposer car ils m'ont injecté une saleté de produit qui m'épuise. »

Je ne suis pas dupe. J'ai entendu parler de la chimiothérapie. Il faut bien apprendre à apprivoiser cet horrible mot censé être salvateur, avec un peu de chance. J'avoue être pessimiste en ce qui concerne Pépé-Mégot et cela me rend triste. Mon grand-père a perdu beaucoup de poids.

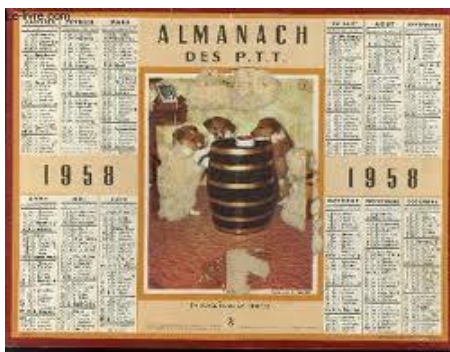
Moi aussi, je me suis très vite délestée d'une bonne dizaine de kilos. Cela n'inquiétait que Mamy Margot et Pépère Louis, jusqu'à ce jour. Pépé a remarqué, c'est donc qu'il se soucie de moi !

Je me félicite de ma nouvelle silhouette de mannequin, mais je me sens comme vidée d'énergie. J'ai régulièrement des nausées, mal au ventre, au dos et à la tête. C'était encore le cas cet après-midi. Je me suis tout de même mise au travail, grâce à l'aspirine du Rhône que m'a donnée Mémé.

Elle m'a forcée à avaler une cuiller de sirop d'hémoglobine Deschiens¹. Elle m'a fait peur ! J'ai bien cru qu'elle allait me faire boire du sang de chien ! Il a fallu qu'elle m'explique pour que j'accepte sa potion.

Un tantinet requinquée, je me suis mise au labeur et pour la première fois, je suis entrée dans le bâtiment, pour y entreposer le bois.

Fronçant les sourcils, je me suis interrogée sur le contenu de cette grosse malle noire poussiéreuse qui n'avait certainement pas été ouverte depuis la nuit des temps. Passionnée par les antiquités, j'étais certaine que ce coffre renfermait des secrets.



Pour le savoir, il fallait bien que je l'ouvre !

Alors, je l'ai fait. J'ai réveillé de grosses araignées, puis se sont présentés des livres de poche ainsi qu'un vieux calendrier des Postes et Télécommunications datant de 1958. L'année de ma naissance ! Etait-ce un signe ? L'image représentant trois chiens autour d'un tonneau m'a aussitôt semblé symbolique.

Que pouvait bien contenir ce fût de chêne, ou plutôt, cette vieille malle ?

¹ Médicament conçu par le Docteur en pharmacie Edmond Deschiens (1880-1957). Sirop soluble reconstituant, contre la fatigue générale.

Légèrement collées par l'humidité, entre les pages du calendrier des PTT, j'ai trouvé des enveloppes scotchées. C'était trop tentant, je les ai ouvertes. Il s'agissait de prières manuscrites, dont la conjuration du feu que Mamy Margot avait déjà pratiquée sur moi comme une experte, à mon grand étonnement. Il m'a semblé reconnaître sa belle écriture. J'ai fourré ces manuscrits dans ma poche.

Puis j'ai tiré sur une photo format carte-postale qui dépassait d'un livret intitulé La Damnation de Faust, d'Hector Berlioz. Le jeune militaire, beau comme un dieu, l'avait dédicacée à Mémé Jeanne en 1942. Sur le coup, j'ai perçu une ressemblance avec Charlie, le frère de Maman, c'était le même genre d'homme ; j'avais déjà vu une photo de Tonton, en militaire. Ils devaient tous se ressembler ! Ce jeune homme se nommait Johann Kühn, de Leipzig. Il avait signé au dos et l'on pouvait nettement lire en allemand, que je déchiffre pour l'étudier en seconde langue au collège : « Pour Jeanne. À toi, mon Amie, pour la vie. » Qui pouvait bien être ce jeune garçon ? L'amant de Mémé ? Je me bidonne à cette pensée. Noonn, pas Mémé ! Kühn... Ce nom me parle. Je conserverai tout ce petit magot, comme une empreinte à cette journée particulière. Je vais montrer à Mamy Margot ce qui m'apparaît déjà comme un petit trésor.

Je me suis également emparée de deux livres dont les couvertures ont retenu mon attention : L'exilée et La mère, de Pearl Buck. J'ai refermé le coffre et caché mon précieux butin dans la grande poche intérieure de mon caban, bien à l'abri du regard des curieux. Jamais je ne dévoilerai à Mémé Jeanne mes précieuses découvertes ! Je devais ranger le bois. Je n'étais pas censée 'voler' quoi que ce soit ! Cette idée m'a renvoyée à une certaine histoire de bourse. J'ai un peu honte d'avoir volé quelque chose. Oh, et puis non, je ne dois pas culpabiliser. Ce sera là comme une petite vengeance personnelle.

30 – L'aide de Maman

Vraiment enthousiaste à l'idée de ma découverte, je m'attèle à ma tâche. Je cours même entre chaque voyage, afin que mon labeur soit terminé ce soir, et surtout pour faire une surprise à mon grand-père. J'adore surprendre. Je vais souvent au-delà des limites de mes forces.

A 18 heures, il ne restait plus que cinq rondins lorsque j'ai été terrassée par des douleurs abdominales abominables. J'ai fait une dernière tentative, mais la nausée et les vertiges se sont emparés de toute mon énergie. Il m'a semblé que je m'écroulais, comme une pile de bois. J'ai appelé de toutes mes forces, en usant de ma voix de contralto bien pratiquée en la circonstance :

« Pépéééééééé ! Méméééééééé ! »

Tous deux ont accouru ; ils ont appelé leur ami médecin, le Papa de Solange (la petite Solange qui fut la secrétaire de Mémé, folle amoureuse de mon père qui lui, ne l'avait pas été, au grand désespoir de mes grands-parents, d'après ce que j'en sais). Le vieux médecin barbu, un grand maigre, est arrivé très rapidement. Il a palpé mon ventre de ses immenses mains froides, a diagnostiqué le ténia et m'a prescrit un traitement. Puis Pépé a appelé Papa pour qu'il vienne me chercher.

En route, mon père n'a dit mot. Avais-je commis une bêtise ? Moi non plus, je n'ai rien dit. Il est allé chez le pharmacien. Ma mère m'a administré le traitement dès que je suis rentrée à la maison. Environ une heure après la prise, affolée, livide, tachée de deux horribles cernes, j'ai pondu un Alien incommensurable : un ver de six pieds, un ver libre, en quelque sorte, expulsé au fond d'un pot de chambre en plastique qui contenait du savon chaud. Cela a duré... trop longtemps. J'ai tout déposé et n'ai rien retenu, vidée, dans tous les sens du terme. J'étais tellement faible que ma mère a eu pitié de moi.

Elle m'a emmenée en me prenant le bras pour m'aider à marcher. L'air a contribué à me réoxygéner.

Ces quelques pas m'ont requinquée, mais ce qui m'a fait le plus grand bien, c'est de sentir le contact de la chair de Maman sur la mienne pour la première fois, depuis... la dernière tétée ? Car oui, cette maman terrible avait tout de même durant quelques mois, allaité l'horrible fille que je suis depuis longtemps à ses yeux. Ma mère m'aimerait-elle un peu, alors ?

31 – Pearl Buck

Ce 23 mai 1974 est vraiment une journée exceptionnelle. De plus, je suis autorisée à passer mes quatre jours de vacances chez Pépère et Mamy Margot entre l'Ascension et la Pentecôte, durant ma petite convalescence. Je découvre Pearl Buck dont les écrits s'épinglent à mes sentiments profonds. Rien à voir avec les livres recommandés par le Collège, ou les Alice et les Mickey que Pépère récupère chez une amie pour ses six petits-enfants. J'ai indiqué, sur la dernière page des deux premiers ouvrages qui ont attrapé ma main, la date de la découverte de ces trésors. Dans mon idée, ce sont les livres qui nous choisissent et non l'inverse.

J'ai commencé à lire L'Exilée avec passion et compassion et je suis entrée en communion avec... avec qui ? Avec l'univers ? Avec Dieu ? Ou bien tout simplement avec moi-même – source intérieure où coule à flots tout naturellement l'Amour – cet amour qui semble inéluctablement à sens unique entre mes parents et moi. Je me souviendrai toute ma vie de cette auteure qui vient de planter un poinçon d'or dans mon existence.

En fermant le livre, tout à l'heure, j'ai joint mes mains au niveau du plexus solaire et j'ai adressé cette prière au divin créateur inconnu, au cas où il me verrait :

« Mon Dieu, quelle belle histoire ! Cette femme qui, devant la misère des êtres, en vient à penser que soigner les pauvres importe plus que de les convertir. Comme je me sens en harmonie avec ces mots ! Je veux devenir une bonne mère, plus tard. C'est un souhait fondamental. Je pense que vous m'entendez, alors s'il vous plaît, envoyez-moi d'autres signes comme celui de 'la malle'. Je me mets à votre service. Je me sens tout simplement bien en cet instant, merci. Amen. » J'ai fait mon signe de croix et suis restée un moment dans une espèce de torpeur éthérée. Je me suis surprise moi-même tant j'ai ressenti d'émoi, de plaisir et de foi, dans ce premier livre de cette Américaine de culture chinoise. Je me sens extrêmement protégée. C'est pourquoi je pense souvent que je suis née sous une bonne étoile, malgré le vide de sentiments de mes parents à mon égard. Je parviens même à ressentir comme une présence qui m'aiderait peut-être à passer un cap très difficile, en attendant... en attendant quoi ? Un miracle ? Une nouvelle fugue définitive ?

Quand, pour une raison ou pour une autre, cela tourne au vinaigre, à la maison, je repense à ma dernière escapade. J'ai envie de recommencer. Mais si je le fais, personne ne saura où je me trouve, cette fois. En effet, je rêve encore de m'échapper et ce rêve, qui à chaque fois vire au cauchemar, revient trop souvent m'engloutir. Je m'accroche alors à mes trois bouées : l'écriture, la lecture et à présent, la prière. Je protégerai mon précieux butin en le laissant mercredi chez mes grands-parents adorés. Je garderai tout de même La mère, tout contre moi, parce que j'ai très envie de lire cet ouvrage. Il me serait insupportable de voir mes deux nouveaux livres coupés en deux, sur un coup de colère de mon père, d'autant plus que j'y ai glissé la photo du militaire allemand. Quand je pense à ce jeune homme qui envoya un mot doux à Mémé Jeanne ! Lorsque je vais dire cela à Mamy ! Elle ne va pas en croire ses oreilles et ses yeux !

32 – La photo de Johann

Dès qu'elle aperçut la partition, le visage de Mamy Margot se figea. Puis, à ma grande stupéfaction, elle poussa un long cri d'horreur et fondit aussitôt en larmes en reconnaissant Johann Kühn sur la photo que je lui présentais. Elle fut même saisie d'un sérieux malaise et s'allongea sur le canapé convertible qui ces temps-ci, était souvent déplié. J'étais toute paniquée car Pépère s'était absenté et je me sentais responsable de ce malaise. Mamy me demanda avec calme de lui préparer un verre d'eau avec quelques gouttes de *Solucamphre*¹ et prononça ces mots sur un ton où il n'était plus question de rigoler :

– Laisse ici cette photo, ma Boubou, et promets-moi de ne jamais en parler à quiconque, c'est très important, et surtout, pas à Pépère, s'il te plaît ! encore moins à ta mère !

Puis il y eut comme un temps mort... mort comme les yeux de Mamy, dont l'éclat s'était soudain volatilisé. Au bout d'un moment, son souffle redevint normal ; sa potion magique devait commencer à faire de l'effet :

– Si je connais cet homme ? Oh oui ! Je t'en parlerai un autre jour. Je te promets que je ne détruirai pas ce portrait.

Elle avait dit cette dernière phrase encore plus doucement, en articulant chaque syllabe avec difficulté, comme si les mots la brûlaient, en pinçant fort la photo de ses doigts tremblants, le regard agrandi et en même temps, absent.

Une lourde larme glissa sur sa joue.

J'eus très peur et n'insistai pas pour en savoir davantage, alors que j'en mourais d'envie.

Décidément, ce beau Johann était l'objet de bien des cachotteries, peut-être même de convoitises !

Donc, mes deux grands-mères le connaissaient ?

¹ Dérivé du camphre, soluble dans l'eau, utilisé comme cardiotonique.

Qui était donc ce beau militaire, terré au fond d'une vieille malle noire, qu'il fallait taire à tout le monde ?

Mémé Jeanne m'avait parlé d'un violoncelliste qui descendait des Kühnau. Kühn/Kühnau. Ces noms se ressemblaient. Le souvenir de cette conversation me revint facilement car je l'avais relu plusieurs fois dans mon journal intime. S'agissait-il de cet ami virtuose qu'elle avait connu durant la guerre et qui s'intéressait à elle ? Ce jeune homme jouait sur son piano à la Kommandantur, où mes grands-parents Houzart étaient gardiens de propriété.

Je pourrais essayer d'en parler à Mémé... Non, elle se douterait que j'ai fouillé dans le bâtiment. Je vais être patiente. Un jour, j'apprendrai la vérité par Mamy.

En attendant, je me porterai de nouveau volontaire pour aider mes aïeuls Fraydès, les propriétaires de la fameuse malle remplie de livres, et peut-être d'autres trésors qui pourraient me donner quelques indices ! Qui sait ?

33 – Le lac rose

Ce mercredi soir, après avoir fait tous mes devoirs, je m'éclipsai un moment dans ma chambre pour lire *La mère* et la mienne arriva, rompant brusquement l'ambiance, en criant de sa voix aiguë, trop aiguë :

– Bon, fini la lecture. Tu n'as pas autre chose à faire que de te prélasser, espèce de grosse 'feignasse' ? Est-ce que j'ai le temps de lire, moi ? Va donc chercher un bidon de fioul.

Comme une extra-terrestre abasourdie, si cela existe, je me suis exécutée en emportant mon livre. Dehors, il faisait nuit et il pleuvait. J'ai toujours eu peur du noir au-dehors. La cuve était sous l'escalier. J'ai glissé le bidon sous le robinet et me suis vite installée entre deux cartons, à mon endroit préféré, dans le sous-sol resté ouvert. J'ai lu quelques lignes et me suis assoupie comme une souche,

tandis que le fioul coulait à flots étant donné que le plein venait d'être effectué mais cela, je ne le savais pas. Dernièrement, il fallait un quart d'heure pour remplir le bidon.

Dans ce cas, oui, je reconnais que j'ai fait une grosse bêtise, et en plus onéreuse ! Une vraie connerie. Le produit pestilentiel s'infiltrait à travers le mur du sous-sol. C'est l'odeur entêtante qui m'a tirée des nues. J'ai pris La mère, l'ai fourrée dans la poche de ma blouse en nylon (je portais toujours une blouse pour protéger mes vêtements).

M'étant aperçue que le lac rose avait déménagé de Dakar à la cave, j'ai bien été obligée d'aller dire la vérité à ma mère, qui quant à elle ne m'avait pas dans sa poche. Elle est aussitôt allée rapporter le scoop au patriarche.

Après être allé constater les dégâts, excédé, et là il y avait de quoi l'être, il a commencé à faire glisser sa maudite ceinture de ses passants. J'ai pris un début de correction, juste un coup de ceinture sur les jambes. Mon mal de tête l'emportait sur ce cinglement. À quoi bon résister ! Je l'avais mérité.

Pour la première fois, je me suis laissé faire, comme si c'était normal, en regardant fixement mon géniteur, mais surtout... mon père, à travers ses grands yeux qui me semblaient soudain tristes à mourir. Penaud, il s'est arrêté net, l'air bête. Je me suis regardée dans le miroir et n'ai pas reconnu mon visage tellement ma mine était décomposée. Est-ce cela qui aurait fait peur à Papa ? Je me sentais à demi asphyxiée par le fuel.

Il me prouva ce soir-là qu'il avait un peu de cœur. Oui, malgré tout, je le pense. L'idée me vint que, dorénavant, je me laisserais battre, en restant stoïque.

Comme punition, je fus de corvée de rembobinage pendant deux week-ends, dans la cabine où mon père était maintenant opérateur-projectionniste, et en blouse

blanche, s'il vous plaît ! Chouette alors, s'agissant d'une pénitence qui finalement se transforma en récompense. J'aimais la cabine de cinéma, et ici, Papa était cool.

À l'entracte, l'ouvreuse m'apportait toujours un esquimau ou quelques bonbons achetés avec ses pourboires. L'ouvreuse, c'était Faustine, ma Maman ; elle en était fière. J'en étais heureuse. Ils avaient bien fait d'accepter cette activité extra-professionnelle qu'ils adoraient. Je suis devenue cinéphile, grâce à eux, et j'ai découvert les caramels Dupont D'Isigny.

34 – Mémé Caillotte - Une belle rencontre

Dès l'aube, jeudi 30 mai 1974, Papa m'emmena à Campigny. Il devait accompagner son père pour un nouvel examen en urgence au CHU de Rouen. Jeanne, sa mère, fut du voyage.

Moi, je devais poncer la barrière et la peindre. Tous s'entendaient pour dire que j'étais très douée pour ces petits travaux. La doyenne du village, c'était mon arrière-grand-mère, Mémé Caillotte. Elle devait préparer mon petit-déjeuner. Ce serait une excellente occasion de faire plus ample connaissance, car au fond, j'aimais beaucoup cette ancienne épicière presque centenaire qui m'avait certainement transmis le goût des affaires. En effet, elle m'avait confié un jour de vieux sous troués, en avait fait un étalage avec des boîtes de toutes sortes qu'elle avait conservées pour l'occasion et m'avait appris à jouer à la marchande. Que de bons souvenirs avec Christine ! une copine qui habitait de l'autre côté de la rue.

La fameuse baffe m'avait beaucoup gênée, mais Pépé Marcelin avait su pardonner ce geste, alors pourquoi n'en aurais-je pas fait autant ?

'La Caillotte', comme l'appelait son fils, naquit en 1879 d'un papa Prussien et d'une maman Normande, débitante d'un bar-tabac. Une fois, je lui avais posé un tas de

questions sur sa vie. Elle m'avait alors montré des photos jaunies que j'avais trouvées saisissantes. Je me souviens surtout de l'homme en tenue militaire, affichant un charisme incroyable, couvert de son casque à pointe. C'était le père de Mémé Caillotte. J'ai toujours aimé le nom de ce monsieur costaud qui était Prussien. 'Staubkorn' signifie *grain de poussière* en allemand, ce qui nous rappelle l'infiniment petit de l'univers. Comme elle possédait deux portraits, elle m'en offrit un.

C'était une maîtresse femme, disait-on d'elle.

Ma très vieille mémé devait donc s'occuper de moi, ce matin-là. C'était la première fois que je mangeais chez elle, dans la maison mitoyenne de celle de mes grands-parents. Ce serait également la dernière fois.

Une porte communicante débouche sur cinq marches à descendre pour parvenir dans l'ancre de la sorcière, comme je la qualifie bêtement lorsque je parle de mon arrière-grand-mère à Patricia. Mais noonnn, je n'en ai pas vraiment peur ! Dès que j'entre chez elle, j'aperçois la grosse cuisinière en émail noir avec le dessus en fonte. Ma vieille Mémé écarte une gamelle noire, attrape une pelle, la remplit de boulets de charbon qu'elle extrait d'un vieux broc émaillé, ouvre le dessus avec une tringle en fer et y enfourne le combustible. Elle replace la lourde cocotte en fonte. Un bourguignon y mijote, noyé dans du vin et des carottes coupées en lamelles très fines semblant caramélisées.

Il en émanait, je me souviens encore, de subtiles saveurs savamment concoctées à base d'oignons, de thym, de laurier et de clous de girofle. C'est Mémé Caillotte qui m'apprit à reconnaître ces épices après que je lui ai dit :

– Cela sent rudement bon. Même que cela me donne faim !

Aussitôt, ma bisaïeule me fit goûter la sauce.

– Hmm... Il me semble que cela pourrait devenir mon plat préféré !

– Cela tombe bien ! Je l'ai fait pour toi, m'avait-elle dit.

Et j'avais vu son rapide sourire. J'avais trouvé cela tellement gentil de sa part, d'avoir cuisiné rien que pour son arrière-petite-fille ! Elle en avait une autre, que je connaissais très peu car elle habitait à Toulouse. Pépé Mégot avait donc une sœur, nommée Gilberte, qu'il n'avait pas revue depuis fort longtemps. Savait-elle seulement que son frère était très malade. Pourtant, d'après Mémé Jeanne, ils auraient pu communiquer par téléphone ! J'étais triste à l'idée que l'on pouvait avoir un frère ou une sœur et qu'il n'y ait aucune affinité.

Mémé Caillotte n'a pas la télévision et n'en veut pas. Elle lit le journal et écoute son poste de radio datant de la période de l'entre-deux guerres, m'explique-t-elle. Il ressemble à un meuble. Je n'en ai jamais vus de tels. L'atmosphère de son unique pièce à vivre affiche une allure anachronique. Au début, je croyais qu'elle avait été peinte en noir. En fait, c'est la fumée qui s'est imprégnée dans le plâtre au fil du temps, m'a dit mon grand-père. Mémé Caillotte ne veut pas qu'on réhabilite sa demeure au sol gondolé de petites tomettes rouges, frôlées par tant de longs jupons.

En 1974, elle était encore habillée à la mode des années 1900, d'une robe noire qui descendait jusqu'aux pieds. Elle portait toujours des cols de dentelle blanche en fine cotonnade qu'elle avait réalisés de ses mains, des bijoux d'avant la guerre 14-18 et un petit chapeau en feutre noir, lorsqu'elle sortait en ville. Je la regardais peaufiner sa coiffure et je restais toute ébaubie de constater que ses cheveux si fins, d'un blanc très jauni, tombaient jusqu'en dessous de sa ceinture. Elle entortillait la longue cascade d'un simple geste de l'index jusqu'à ce que ses mèches

s'enroulent d'elles-mêmes, puis fixait la jolie petite spirale obtenue à l'aide de quatre épingles neige. Enfin, elle y plantait de discrets peignes d'antan en ivoire, pour faire sa coquette. Elle faisait revivre un temps révolu. Elle était fin prête.

– Veux-tu du chocolat ou du café, ma grande ?

Elle chercha dans son placard.

– Du chocolat, s'il te plaît.

– Bon, tu auras du café, car du chocolat, il n'y en a point.

– Bah ! pourquoi me donnes-tu le choix, alors ?

– Petite insolente ! C'est donc vrai que tu n'as pas la langue dans ta poche, toi ! Tu boiras ce que je te donnerai.

– Non, merci. Je ne boirai pas de cette potion magique. Je n'aime pas ça. Je ne veux rien, dans ce cas.

À cet instant, la laissant d'abord sans voix, je crois bien que je remportai le grand challenge m'intégrant définitivement dans le clan honorifique.

– Ah ! Tu es bien une Staubkorn, toi ! Tu ne te laisses pas faire, dis donc !

– Ah bon ? Tout comme toi, alors !

– Qui dit cela de moi ?

On frappa à la porte. Ouf !

– J'ai fait livrer des croissants ; tu aimes ça ?

– Tu es adorable, Mémé Caillotte ! Que je suis contente d'être avec toi !

– Que tu as de beaux yeux, petite ! Ils sont d'un bleu-vert profond. Mais il faudrait soigner cette blépharite¹ !

¹ La blépharite est une inflammation du bord de la paupière. L'inflammation peut toucher la peau, la conjonctive, les cils ou les glandes de *Meibomius*, situées dans l'épiderme des paupières, sur la partie postérieure des cils et qui secrètent une sorte de film huileux (*meibum* – (nom médecin Allemand *Heinrich Meibom*, qui en fit la découverte). Elle peut être d'origine infectieuse ou allergique. Elle est souvent bilatérale et a tendance à se chroniciser, au grand dam des personnes concernées.

– Moi, de beaux yeux ? Blépharite ? Qu'est-ce que c'est ?

– Une inflammation de la paupière. Jeanne dit que tu es du côté de ta mère. C'est vrai que tu es jolie ! Je vais te préparer des bains de camomille en décoction. Moi aussi j'aime bien te voir, mais tu devrais t'habiller plus long. C'est indécent cette tenue à ton âge. Itou pour ta mère.

– Mais... c'est la mode du court, Mémé ! Maman, elle est jeune ! Et puis, elle a de jolies jambes !

– Eh bien *la mode, ce quelque chose au bord du suicide*, disait Coco Chanel, moi je trouve qu'elle n'est pas chouette. La coquette disait aussi que *l'on peut montrer ses cuisses, mais jamais ses genoux*.

– Mémé, voyons, évolue un peu ! Tu en as, de la camomille ?

– Tu ne perds pas le nord, toi !

Ensuite, elle est allée fouiner chez sa bru, faisant fi de mes yeux à soigner, me semblait-il.

– Désolée, je n'ai pas trouvé de chocolat, chez Jeanne.

– Je vais boire du lait seulement, Mémé ! Le café est interdit aux enfants, non ? C'est un excitant.

– Allez, bois donc ce café. Il est léger et doublé de chicorée. Et puis, tu es une jeune femme à présent ? Tu vois, non ?

Je ne comprenais pas sa question et elle insista :

– Tu vois ? Oui ou non ?

Je me suis marrée en lui demandant :

– Mais... Qu'y-a-t-il à voir, Mémééééééé ?

– Ah, c'est vrai, soupira-t-elle, vous dites les 'ragnagnas', à présent.

J'étais tordue de rire, d'entendre ce mot dans la bouche d'une si vieille femme. Elle s'esclaffa de bon cœur, elle aussi.

– Ben ouiii ! lui ai-je tout de même avoué, un peu gênée, en lui réclamant un peu de lait.

– Bon, en attendant, je vais te préparer une décoction de camomille et te montrer comment procéder. Et je ne te dis pas ‘bon appétit’ car c’est contre les règles du savoir-vivre, d’après Jeanne.

– Oui, je sais. En tout cas, merci, Mémé Caillotte. Cela me fait plaisir, que tu t’occupes si bien de moi !

J’ai l’impression que les personnes âgées, ayant compris à un moment crucial de leur existence qu’elles n’ont peut-être plus beaucoup de temps pour aimer, se radoucissent. Est-ce par peur de se retrouver seules, ou par peur de mourir dans l’oubli des leurs ? Je ne connaissais pas vraiment cette femme qui soudainement, me semblait admirable.

35 – Le vêtement consacré

Je me mis à apprécier cette dame d’un autre temps, dite autoritaire, ou maîtresse-femme, qui à l’issue de cette journée, ne me faisait plus peur du tout. Elle avait bon cœur, même si parfois elle ne mâchait pas ses mots ! Son père eut vingt-et-un frères et sœurs. On comprend mieux qu’il fallut, chez eux, que chacun réagisse au son de la clochette.

Son mari fut graveur de pierre pour les monuments funéraires, comme son père, son grand-père et autres ascendants avant lui. Il passa dans l’armée active en 1893 et en fut réformé en 1897, pris d’une terrible crise d’arthrite sèche du genou gauche à l’âge de vingt-huit ans. Sa maladie alla de mal en pis, m’expliqua ma vieille Mémé, et à cinquante ans, il dut mettre fin à sa carrière ; ce fut d’ailleurs le jour de la livraison de son premier camion, précisa-t-elle. Grand rhumatisant, avec son mètre quatre-vingt-dix, avait-elle précisé, il partit dans des souffrances atroces. Elle me montra la chaise haute de son pauvre

Octave, fabriquée spécialement pour lui afin qu'il n'ait pas à se baisser tant il souffrait.

Après avoir bu le premier café au lait de ma vie, j'en appréciai son goût de noisette. Puis, mon arrière-grand-mère m'emmena dans sa chambre. Mémé Caillotte ouvrit sa grande armoire normande. Des monticules de linge en métis aussi jauni que ses cheveux devaient s'y trouver depuis toujours. Elle en tira un sac en toile de jute écrasé sous une pile de draps, en extirpa une belle couverture parme dans laquelle était soigneusement enveloppée une divine chemise de nuit et un petit coussin assorti. Elle poursuivit, l'air grave, tout en les exhibant sur son lit :

– Tu vois, ma belle, c'est celle-ci que je désire porter lorsque je serai morte.

Elle était magnifique, blanche et même bien blanche, auprès des draps empilés qui avaient également pris le noir de fumée de la maisonnée. Tandis que je m'extasiais, la Caillotte enrichissait mes connaissances :

– Tu ne trouves pas que c'est mieux qu'au Moyen Âge, quand les défunts étaient inhumés cousus dans leur linceul, c'est-à-dire dans le drap de leur lit ?

Je pouffai de rire. C'était nerveux, et je terminai par 'Oh pardon', car Mémé avait mis les mains sur ses hanches. Elle m'impressionnait tout de même quand elle se tenait ainsi.

Ornée de dentelle et brodée de deux C enlacés, l'un en fil mauve, l'autre en violet, la longue chemise de nuit, sinon apprêtée, semblait sur le point d'être revêtue. C'est dans cette tenue que je visualiserai pour toujours ma chère bisaïeule.

– C'est bizarre, Mémé Caillotte, elle est toute raide !

– Je préférerais le terme 'amidonnée', si tu veux bien. Sais-tu comment on fait cela ?

– Euh... non ! Avec de l'amidon de pomme de terre ?

– Il y a bien de l'amidon dans la pomme de terre, mais moi, j'ai un remède de grand-mère.

– Encore un ? Comme la camomille ?

– Ha ha... Craindrais-tu que j'oublie de te soigner ? On va s'occuper de tes yeux, après. Regarde... pour qu'elle ait cet aspect, j'ai trempé ce linge dans du jus de cuisson de riz délayé dans de l'eau salée. Vois-tu, ma grande, c'est ce qui lui donne un effet lustré, et c'est aussi pour éviter que ça colle lors du repassage.

– Pourquoi deux 'C' ? Il devrait y avoir un 'C' pour Charlotte et un 'S' pour Staubkorn, non ?

– Cette chemise de nuit appartenait à Maman, Catherine Caillot ; c'est elle qui l'avait brodée. Ton père l'appelait Mémé Caillot et moi, j'étais la Caillotte de ma mère.

– Je n'avais jamais entendu ce nom ! Moi, je pensais que c'était parce que tu t'appelais Charlotte !

– Rien à voir. Quand ma pauvre mère est décédée, Mémé Caillot est devenue Mémé Caillotte, grâce à ton père.

36 – Le collier vintage

Puis elle exhiba les bijoux qu'elle portait régulièrement. Elle me montra celui qui se détachait le plus d'entre eux, un magnifique collier vintage noir en perles à facettes de tailles dégradées. Envoûtée, mes grands yeux de Staubkorn s'écarquillèrent.

– Il date de la belle époque, dit-elle en l'exhibant fièrement. Un cadeau d'Octave. Je vois que tu l'aimes, alors, je te l'offre. Comme cela, tu auras un autre souvenir de ta vieille Mémé, ajouta-t-elle, avec une touche de gaité.

Il était superbe. J'avais embrassé très fort ma petite sorcière bien-aimée dont les yeux déjà étrécis se fermèrent davantage. Une larme ne m'avait pas échappé. J'étais gênée car je sentais des pensées nostalgiques émaner de ma bonne bisaïeule et je ressentis prématurément comme un grand vide. Juste au moment où j'aurais voulu prendre

la Caillotte dans mes bras, c'est elle-même qui m'enlaça. Je sentais qu'elle me caressait les cheveux. Ma Mamy faisait cela aussi quelquefois. Quand je me sentais aimée, cela faisait un bien fou.

Des moments comme ceux-là se gravent éternellement dans l'esprit d'une enfant aussi sensible que je pouvais l'être.

Après le petit-déjeuner, ma bonne arrière-grand-mère soigna mes yeux en se servant d'un godet en verre bleu foncé qu'elle prit soin au préalable de passer à l'alcool à brûler. Elle possédait un sachet de fleurs de camomille qu'elle laissait infuser, pour mieux dormir.

Elle me fit cadeau d'une grande poignée de fleurs séchées qu'elle emballa dans un mouchoir blanc en dentelle qu'elle était retournée chercher dans son armoire, et me laissa le godet, pour que je reproduise les bains, comme elle me le montra.

Je ressentis rapidement le bien-être de ce soin, digne d'une bonne guérisseuse. Il ne fallut que quelques jours pour que mes yeux me plaisent enfin, mais ils pleureraient encore.

37 – Rendez-vous avec Octave

Je me suis emparée du papier de verre et j'ai pensé, poncé, pensé, poncé. Entre deux, parce que le nécessaire de peinture était remisé dans le bâtiment, je me suis fait une nouvelle fois la malle, au sens propre. Hélas, je n'y ai rien trouvé qui aurait pu m'intéresser parmi toutes ces vieilleries. Mes grands-parents sont revenus en fin de matinée. Mon père n'est pas descendu de voiture, me laissant ici pour le week-end, sans être venu me voir, sans même regarder mon travail. Je l'ai regardé s'en aller, les larmes aux yeux. J'avais repeint la barrière et cette tâche m'avait occupée sans répit toute la journée.

Le soir, épuisée, j'ai peu mangé et réclamé d'aller me coucher. Je n'ai pas manqué de retourner embrasser mon arrière-grand-mère et l'ai encore remerciée pour les bons moments passés en sa compagnie, ce qui a étonné Mémé Jeanne qui, m'ayant suivie, m'a fait remarquer qu'elle n'avait jamais eu droit à ce genre d'égards. Moi non plus, je n'ai jamais eu autant d'égards en ce lieu qu'en compagnie de Mémé Caillotte. J'exagère... Pépé Marcelin est très gentil aussi avec moi.

Mentalisant ma bien-aimée sorcière en train de lisser sa chevelure, mes yeux j'ai fermés. Aux abords de l'endormissement, j'ai pensé, repensé, poncé, re-poncé, et enfin j'ai pioncé.

Soudain, dans la nuit, tous entendirent quelqu'un qui frappait sur quelque chose avec un objet métallique. Ce bruit provenait de chez la Caillotte, le confirma tout de suite Pépé Marcelin. Le spectacle pouvait être comique, calé dans une pièce de théâtre, mais là, personne ne riait. Complètement affolée, ma pauvre vieille Mémé criait et tapait sur les murs noirs avec sa lourde et démesurée pelle en fonte noire, pour exterminer d'invisibles mais énormes fourmis, elles aussi... noires. *Il y en a partout... Oh... aide-moi, Octave !* criait-elle, jusqu'à s'époumoner. *Elles vont tout me saligoter ! Octave, Octave... !* Octave, son défunt mari, était sûrement venu la chercher. J'avais un peu peur pour Mémé Caillotte, et davantage de ressentir la crainte chez mes aïeuls. Puis elle caqueta exactement comme les poules.

Mémé, soudainement devenue démente, expira dans la nuit. Bien sûr, je n'oubiai pas qu'elle m'avait montré sa jolie toilette blanche pour le dernier voyage ainsi que le petit coussin, à placer sous sa tête ! Je ne pensais même plus qu'à cela. Mon arrière-grand-mère avait-elle senti s'approcher la mort ? Mes grands-parents ne me proposèrent pas de voir son visage de marbre. Je ne

demandai rien non plus ! J'étais terrorisée et je pleurais en silence dans mon oreiller en repensant à ce que nous avions vécu ensemble. Je ne parlai pas du collier, au cas où l'on m'accuserait encore de vol. Par contre, le lendemain, j'évoquerais le joli linceul de Mémé Caillotte. *Elle est certainement devenue un ange, à présent !* avais-je confié à mon journal, tout en la visualisant en train de lisser sa longue chevelure. En tout cas, je sentais que jamais l'amour ne s'éteindrait entre nous. J'ai eu la chance de la connaître. Mon cahier resterait le témoin de toutes mes émotions. Nous étions jeudi 30/05/1974. Instinctivement, j'avais additionné les chiffres et je me surpris à imaginer qu'il se passerait des choses importantes dans ma vie, autour du 29.

38 – Un jour mon prince viendra

Les jours continuèrent de se déverser dans mon épais cahier, témoin de rêves de liberté. Neuf mois s'étaient écoulés depuis la mort de Mémé Caillotte, période durant laquelle je souffris encore de la sévérité déplacée de mes parents, avec leurs humiliations incessantes et leurs coups. Se rendaient-ils compte de leurs erreurs ? Non seulement ils ne respectaient pas leur enfant, mais en plus, ils n'avaient aucune morale ; en même temps, ils se couvraient d'opprobre.

La tourterelle effarouchée ne cherchait pas à croiser l'oiseau de paradis qui la dégagerait des serres de son aigle. Cependant, elle ne maîtrisait pas les pensées qui venaient lui parler du lendemain.

Blond, les yeux bleus, c'est ainsi que j'avais toujours imaginé le merveilleux Amour. Parfois, j'en rêvais. Les copains du lycée avaient bien essayé de me conquérir. Imperturbable, je guettais mon beau chevalier, du haut de ma tour. J'étais même capable de le visualiser.

Celui que m'enverra Cupidon possédera un petit quelque chose de Pépère Louis, c'est certain !

Aussi me faisais-je mon film depuis la fin de mon aventure avec Anthony.

Ce beau cavalier blond-châtain aux yeux bleus (comme Pépère), m'enlèverait en amazone de l'emprise insoutenable de mes parents, sur son bel étalon blanc.

D'un coup de baguette magique, la fée avait dû transformer ce bellâtre imaginaire en brun au regard sombre et scrutateur (comme Papa).

Quant au cheval, puissance cinq, il avait muté en une luxueuse Peugeot semi-décapotable couleur sable.

Deuxième partie

Un jour, je prendrai mon envol



1 - Mon prince a surgi dans ma vie

Je ne perçus d'abord dans le rétroviseur que de grands verres miroirs gris à la mode. Ce garçon avait une jolie bouche et beaucoup de charme, pensais-je. Passaient en boucle, sur cassette, les chansons de Demis Roussos, extraites de son dernier album intitulé *Souvenirs*. Je les découvris, pour mon plus grand plaisir tandis que Philippe nous ramenait du lycée.

Ce charmant jeune homme de vingt-deux ans avait surpris sa cousine en venant la chercher alors que nous attendions sa maman. Etant amies, nous effectuions toujours le trajet ensemble car nous habitions le même village, limitant ainsi les frais de route.

Aussi, durant le parcours, devinai-je que ce beau brun me scrutait dans le rétroviseur, comme si de rien n'était.

Je ne m'étais pas trompée car durant le week-end, Philippe confia à sa cousine qu'il me trouvait jolie.

Pat me transmet sa remarque enchantresse. Je n'y étais pas insensible. Par quel miracle avais-je fait chavirer le cœur de ce beau Parisien qui jouait du saxophone ? m'apprit Pat. Je lui donnai mon avis : « Moi aussi, je le trouve mignon, mais je n'ai vu ni son cœur ni ses yeux ; peut-être a-t-il un cœur de pierre et une coquetterie dans l'œil ? »

Pat ôta mes inquiétudes en m'assurant qu'il avait de beaux yeux marron – profonds – avait-elle ajouté. J'étais juste un peu déçue que Philippe ne fût un blond aux yeux bleus.

Je n'avais toujours pas le droit de sortir de l'enceinte du lycée ni même de m'éloigner de chez moi le week-end. C'est sous le couvert de Mamy que je pus, une fois de plus, le samedi après-midi suivant, échapper à la vigilance de mes persécuteurs. Je n'étais pas très à l'aise de devoir mentir à mes parents et de partir en voiture avec Philippe sans leur autorisation. J'étais encore mineure, relisais-je, dans mon journal.

Et si un accident survenait ? Serait-ce considéré comme un détournement de mineure ? Que diraient mes parents ?

Oh... et puis, qu'à cela ne tienne. Une fois de plus, je n'en ferai qu'à ma tête !

2 – Main dans la main

Ainsi, Philippe m'avait emmenée en balade pour la première fois dans un secteur qu'il connaissait bien et qu'il affectionnait plus que tout autre. J'avais adoré les paysages ceints des monts boisés de *Longboël* et de la côte des *Deux-Amants*, posée comme une belle meringue vert pistache dans le paysage des vallées de la Galantine et de l'Andelle, au nord-est du département de l'Eure. Le soleil était de la partie. J'étais ravie.



Les Écluses de Poses s'ouvrirent pour une histoire d'amour à l'aube d'éclorre chez un jeune couple se promenant main dans la main, le long de sa passerelle, au-dessus des eaux tumultueuses moussant comme si on y avait ajouté du détergent (en tout cas, l'odeur à cet endroit ne soutenait pas le contraire).

Celui qui était en train de devenir mon amoureux me conta la légende de *Raoul et Mathilde* (fille du baron de Pîtres qui vivait au château perché sur la colline la plus haute) :

Le baron de Cantelou avait défendu d'effectuer des mariages en son absence ; les jeunes se présentèrent en foule à son arrivée. Alors, il prescrivit à chacun d'eux les épreuves les plus bizarres et les plus dures : les uns étaient obligés de passer la première nuit de leurs noces perchés comme des oiseaux sur les branches de quelque grand arbre ; les autres étaient plongés pendant deux heures dans les eaux glacées de l'Andelle ; ceux-ci étaient attelés comme des animaux à une charrue, et contraints de tracer un pénible sillon ; ceux-là étaient obligés de sauter à pieds joints par-dessus un bois de cerf... et malheur à ceux qui n'obéissaient pas à ses ordres tyranniques. Peu de jours après, il ordonna à sa fille

d'épouser l'un de ses chevaliers. Elle résista et fut enfermée dans le monastère de Fontaine-Guérard.

Dans l'une de ses chasses, le baron fut blessé par un sanglier, et Raoul courut et lui sauva la vie. Le baron lui dit : « Je veux bien te donner Mathilde, mais j'ai soumis mes vassaux à de dures épreuves, et le chevalier qui voudra obtenir la fille du seigneur de Cantelou devra se résigner à la plus rude qu'il ait imposée à ce jour. Vois Raoul, vois ce pic escarpé ; Mathilde sera ton épouse si tu peux la porter en courant, depuis la base jusqu'au sommet.»

Raoul arriva au sommet et tomba sans vie.

– Ce n'était peut-être pas le mari idéal finalement, ai-je dit, les yeux certainement rieurs, offerts à ceux d'abord étonnés de mon amoureux.

A cette vue, conclut Philippe amusé mais l'air sérieux : Mathilde, tenant entre ses bras le corps de Raoul, s'écria « Mon père, l'union que vous avez permise s'accomplit », et elle se précipita dans le vide. Pour la première fois, l'âme impitoyable du baron s'attendrit, il fonda le Prieuré des Deux Amants, où il prit l'habit en pénitence qu'il porta jusqu'à sa mort.

Les nonnes de Fontaine-Guérard réclamèrent les corps des deux victimes et les mirent dans un même tombeau, près du chœur de leur église. On le voyait encore avant la Révolution, recouvert d'une pierre où étaient réunis dans un seul écusson les armes des Bonnemare et des Cantelou. Le baron ne tarda pas à mourir et, durant cent années, son spectre erra en répétant : « Mathilde, Mathilde, cent ans de pénitence. » Les coteaux témoins de ces apparitions furent abandonnés comme un lieu maudit, et depuis ce temps, l'une des côtes, celle qui regarde le parc de Radepont, est appelée le Champ Dolent.

– Et tu connais cette histoire par cœur ! Tu m'impressionnes !

– Oui, j’ai beaucoup de mémoire, et quand quelque chose ou quelqu’un me plaît, je décuple mes pouvoirs.

– Eh bien ! vas-y, prends-moi sur ton dos, et gravissons la colline !

– D’accord... Euhh... aujourd’hui, j’ai un petit lumbago, alors je ne pourrai pas le faire en courant.

3 – Premier baiser

Philippe m’a appris que son père avait passé son enfance en ce lieu, pas au château, mais à Pîtres, dans la Vallée de l’Andelle.

Nous sommes allés visiter la Chapelle Sainte-Marguerite de l’ancien prieuré Sainte-Madeleine, aussi appelée Le Château des Deux Amants. Cet endroit est ravissant. Vivre dans cette vallée nous plairait beaucoup.

Assis sur une rive depuis une bonne demi-heure, nous regardions naviguer les péniches au niveau du barrage d’Amfreville-sous-les-Monts, lorsque Philippe m’a timidement prise dans ses bras. Il m’a embrassée pour la première fois. Il sentait le tabac froid, comme Pépé-Mégot. J’ai horreur de cette odeur. Cela a été plus fort que moi, je le lui ai dit. Puis j’ai évoqué Pépé Marcelin et son cancer. Pour me faire plaisir, celui qui est en train de devenir mon amoureux m’a dit qu’il voulait bien cesser de fumer. Comme quoi les hommes sont remplis de bonnes intentions pour charmer leurs dulcinées.

Comme Anthony, Philippe a aussi cinq ans de plus que moi. Je crois que je suis amoureuse, enfin j’ose l’espérer ! Comme je meurs d’impatience de quitter le bercail, mon sauveur est de toute façon le bienvenu.

Au retour, il m’a présentée officiellement à ses parents comme étant sa fiancée. Déjà ? Mais... je n’ai que seize ans et demi ! Néanmoins, je suis très fière d’être ainsi possédée – enfin... pas tout à fait ! – et de rendre un homme aussi amoureux de moi.

N'empêche que je suis folle d'inquiétude à l'idée de devoir parler avec sa famille. Ils sont commerçants. Issue d'un milieu ouvrier, je crains fort de n'être pas à la hauteur. Ma foi, je ne suis pas trop mal éduquée, surtout grâce à Mémé Jeanne qui me lisait des passages de son livre de chevet, et cela ne me déplaisait pas, même si je m'étais rendu compte que Règles du Savoir-Vivre dans la Société Moderne, de la Baronne Staffe, avait paru en 1889. On y parlait de révérences. Je n'allais tout de même pas en faire une aux parents de Philippe, pour un premier contact !

4 – Présentation aux parents de Philippe

Ces charmantes personnes, Monsieur et Madame Bellaube, me trouvant bien jeune pour la situation, m'ont-ils fait remarquer, m'ont mitraillée d'un tas de questions, comme pour un entretien d'embauche. Peut-être ces gens désirent-ils m'engager dans leur charcuterie ?

Non, ils aspiraient tout simplement à faire ma connaissance. Qu'ils étaient sympathiques et humbles ! Ils voulaient juste savoir quelle était la jeune fille qui accaparait toutes les pensées de leur unique fils. C'était ainsi ! Ses parents séjournaient le week-end chez Tante Raymonde, disait Philippe, la maman de Pat, qui connaissait bien Jean Fraydès puisqu'ils travaillaient ensemble. Puis tout le monde passa à table. Un goûter était prévu. Crêpes savourées, Philippe et moi fûmes autorisés à aller nous asseoir dans le salon humide, chauffé pour les grandes occasions. C'en était une.

Sur le sofa, nous nous sommes étreints sans relâche, dénouant nos langues alanguies de baisers tendres et de discussions concernant notamment mes parents.

J'avais honte d'eux, cependant je devais l'avertir que mes proches n'étaient pas du même milieu que le sien. Et le milieu ne serait rien s'il n'y avait pas tout ce qu'on trouve à l'intérieur, qui aurait dû former un cercle familial digne de ce nom. Je sentais une larme poindre à l'évocation de quelques souvenirs que je partageai, à l'exception des plus pitoyables. Essorant ainsi quelque peu mon cœur de mes humeurs puériles, je me mis à pleurer. En me regardant droit dans les yeux, Philippe me dit qu'il n'épouserait pas mes parents, mais seulement moi. Était-ce une sorte de demande en mariage ? Je le lui demandai. Il répondit tout bas : *Oui, et j'attendrai le temps qu'il faudra, ma Poulette*. Pépère m'appelait déjà *ma Poule*. Un nouveau sobriquet prit naissance tandis qu'il me faisait une basse cour. A ce moment-là, il m'offrit un ravissant pendentif en or finement ciselé en forme de cœur, lequel rejoindrait vite mes petits trésors chez Mamy et Pépère en attendant l'accord de mes parents pour pouvoir *fréquenter*, comme disaient mes parents. Jamais je n'avais porté quelque chose d'aussi beau, symbole d'amour. Ce fut un bien agréable moment, empli de la douceur tant espérée, et de sérénité, excitant à la fois, et surtout plein d'espoir. C'est ainsi que j'adoptai ma nouvelle famille.

À l'inverse d'Anthony qui avait été trop empressé de passer à l'acte, Philippe était patient et protecteur. J'étais sa première petite amie. Il se préoccupait beaucoup de moi, comme je prenais soin jadis de ma poupée Ludivine.

Philippe attendra que je sois majeure, même si je ressens le désir qui s'insinue en lui, envie retenue par la timidité et le respect. Cela me convient bien. Je n'ai absolument pas envie de m'offrir à lui tout de suite.

Tous les quinze jours, il vient spécialement pour me voir et nous nous cacherons encore des parents terribles le temps qu'il faudra, prétextant pour l'instant que Patricia et moi potassons notre programme pour le

passage de nos examens dans quatre mois. Pour ne pas mentir, nous avons décidé de réviser véritablement, entre deux ou trois baisers. Je suis heureuse. Je pense que le bonheur s'installe dans ma vie.

5 – Travail aux pièces

J'ai obtenu mes diplômes avec succès. Depuis, je travaille, comme on dit, 'aux pièces'. Il s'agit de meuler des butoirs, mini-cubes en aluminium du calibre d'un ongle. La chef d'équipe, Ginette, horrible ensorceleuse pour l'instant déguisée en fée, m'a dit d'un ton goguenard que j'avais de jolies mains de secrétaire avec des ongles magnifiques. Elle m'a proposé de la suivre pour qu'on rigole un peu. Sa copine Guéguette devait ensuite me montrer comment faire. Le temps d'un flash, j'ai visualisé la vilaine sorcière tout de noir vêtue, offrant une pomme empoisonnée à Blanche-neige.

Quelques minutes plus tard, ladite Guéguette, ma voisine de poste, m'a proposé de faire la course en me faisant remarquer que le temps allait passer plus vite en s'amusant de cette façon.

Bien évidemment, quelle tarte j'ai fait ! C'est moi qui ai gagné. Mon compteur affichant un score largement supérieur au sien, la chef d'équipe m'a dit que j'avais le droit de rejouer, et même encore plus vite. C'était un ordre. Le chiffre fut indiqué sur ma fiche de rendement.

Et voilà le résultat : on me paiera sur la base du salaire normal, dans la mesure où je meulerai 1 500 butoirs à l'heure, maintenant que j'ai prouvé que je pouvais le faire. C'est horrible de travailler dans ces conditions ! Je ne supporte pas qu'on affecte mon honneur. Elles se sont bien foutues de moi ! Mon père dit souvent cela : Rira bien, qui rira le dernier ! Je l'ai aussitôt pensé. Justice se fait automatiquement si on la demande à l'Univers.

Ce soir, mes deux doigts sollicités ne ressemblent plus à rien. Cela me fait mal pour écrire car ma peau est rabotée au ras du bord des ongles. Maintenant, je sais ce que signifie 'le travail aux pièces'. J'ai adressé une prière à mes compagnons de bons chemins : « Mon Dieu, mon bon petit Ange Gardien, soyez gentils, je vous en prie, donnez-leur une leçon ! »

Cette histoire autour de mon premier jour de labeur fut rapportée au sous-directeur qui n'était autre que le fils du patron des Etablissements *Coup'Air*. Au deuxième jour, par un heureux fait d'un hasard *étr'Ange*, ils m'avaient déjà prise tous deux en sympathie. Monsieur Gautier Père m'établit un contrat à durée indéterminée en attendant que je trouve mon premier emploi dans les bureaux. Il connaissait mon humble Pépère et il était heureux de lui faire plaisir en engageant sa petite-fille. En tendant l'index vers la fenêtre de son bureau, il me dit, tout souriant :

– Tous les ans, votre grand-père ramasse des marrons, là-bas ! Il vient chaque année m'en demander la permission. Un brave homme !, courageux en plus ! Ah... et puis notre contremaître est un ami d'enfance de votre père. Il est allé au Centre d'Apprentissage avec lui. Il habitait le même village que vos grands-parents de Campigny. Cela m'a aidé à prendre quelques décisions dont mon fils Jean-Pierre va vous parler.

Jean-Pierre fit irruption dans le bureau avec le contremaître que j'avais aperçu et qui se présenta sous le nom d'Alain Grandbois, un copain d'école de mon père.

J'avais été exaucée.

– Une rapide petite promotion découragera vos tortionnaires, Guéguette et Ginette, avait gentiment tenu à me rassurer Monsieur Gautier Fils, d'un clin d'œil complice.

On n'avait pas d'emploi administratif à me proposer, cependant, on me réserva les meilleurs postes de monteuse et d'emballieuse chez *Coup'Air*, où étaient fabriqués des systèmes mécaniques servant à empêcher l'air de passer sous les portes. Monsieur Gautier Père me confia également aux bons soins de son épouse. Enfin... ce fut plutôt moi qui étais censée lui apporter de bons soins ! J'acceptai, en l'assurant de toute ma reconnaissance, le remerciant d'une poignée de main ferme, pour toute la confiance et la gentillesse que son fils et lui me témoignaient.

Dès le mercredi suivant, je tins compagnie à Madame Yvonne à son domicile. Elle était gravement malade.

Je lui faisais la lecture, l'aidais à astiquer des cuivres, et l'entreprise me rétribua davantage pour ce service.

Mais de toute façon, c'était un véritable plaisir de me retrouver aux côtés d'Yvonne qui, d'une douce étreinte le matin à 8 heures m'accueillait, (finalement deux jours par semaine) et pour commencer, devant un petit café-croissant. Je l'aidais encore volontiers après mon travail.

Sa mort, dix mois après mon arrivée, m'attrista sévèrement. Je l'avais vue s'éteindre peu à peu. Yvonne était une belle personne.

6 – L'amoureuse s'affirme

Le 11 février 1976, le jour de mes dix-huit ans, c'est ma douce tante Marlène qui devra révéler à mon père tout mon amour pour Philippe. Il faudra surtout lui faire admettre le sérieux de notre histoire. Elle affirme pouvoir le prendre 'dans le sens du poil'.

C'est curieux, j'ai des doutes quant à un heureux dénouement ! Ses poils, ce jour-là, Papa les hérissera tous, à n'en point douter !

Le problème, c'est que Raymonde, la mère de Pat, croyant bien faire, a été un peu plus rapide que Tante Marlène.

On imagine aisément le scoop lancé entre collègues d'usine, rebondissant comme des dizaines de balles de tennis qu'on aurait frappées en même temps.

Résultat, mon père en parla à ma mère et conclut ainsi à mon intention :

– On en aura eu du mal, avec toi ! Tu es vraiment portée sur les garçons, hein ? Tu n'as pas perdu de temps ! Tu aurais pu nous parler de ton Parisien ! Cela aurait évité que tout le monde ricane bêtement derrière mon dos à l'usine. Ah ! Vous avez bien dû vous amuser ! Bravo ! *Mais rira bien qui rira le dernier !* Il n'est pas près de rentrer à la maison !

Quelle humiliation encore ! Rien ne pouvait me mettre plus en rogne que d'entendre de tels propos insensés. J'étais sérieuse *de Philippe, qui allait devenir le mien*) – donc, à l'âge d'entrer enfin dans la vraie vie.

Les mains sur les hanches, à la façon Mémé Caillotte, j'expulsai alors toute ma colère refoulée depuis tant d'années et j'eus l'audace de m'exprimer face à mon père avec véhémence, en insistant bien sur certaines syllabes :

– Celui-ci, comme tu l'appelles, ce sera *mon* mari, Papa. Je suis *majeure* aujourd'hui ! J'ai terminé les études que *vous* avez choisies pour moi et j'exercerai le métier de secrétaire dont j'ai horreur, en attendant de trouver une profession à mon goût. Vous avez déjà fait capoter ma première histoire d'amour, mais *celle-là*, vous ne me la volerez pas. Je pourrais partir et ne plus jamais revenir, vous entendez ? Un jour, cela arrivera, si *vous* continuez à être odieux avec moi !

Et j'avais simplement conclu par : Point.

– Tiens, prends celle-ci, en attendant de partir. Point. Ce ne sera sûrement pas la dernière. Je t'en foutrais, moi, de la majorité !

Point final. C'est ainsi qu'avait surenchéri mon père, pour bien me narguer de son autorité malsaine.

Quant à l'aide que j'aurais encore désirée de Maman, celle-ci s'en mêlait, mais s'emmêlait vraiment, dans d'habituels propos sordides, d'abord en regardant mon père :

– Je suis sûre qu'elle a déjà couché avec lui, cette...

Puis, me dévisageant méchamment, elle me lança :

– Espèce de petite salope. Tu ne te marieras pas en blanc.

– Oh ! je t'en prie ! sois polie avec moi, s'il te plaît ! N'oubliez pas que je suis *majeure*, insistai-je, sentant un sourire tremblant d'ironie se dessiner sur mes lèvres, mais effrayée du pire qui pouvait encore arriver.

Rien ne pouvait les agacer autant que ce mot considéré comme une frontière, pourtant sans douanier.

Ma mère ajouta un bonus :

– Espèce de petite putain !

Le patriarche conclut, sous l'invite sourcilleuse de son épouse :

– Fous-moi le camp dans ta chambre (ordre assorti d'un magistral coup de 46 dans les fesses, me rabotant de nouveau le coccyx au passage). Au pain sec et à l'eau, je ne veux plus te voir !

7 – Interrogations existentielles

Qu'est-ce que je fais encore ici ? Leurs insultes pleuvent sur moi, mauvaises, acides. Ils sont incapables de se rendre compte à quel point leurs réflexions m'attristent. Je me sens prisonnière d'eux. Le temps du bain n'est pas révolu.

Néanmoins, je m'aperçois qu'il subsiste de l'amour de mon côté, car je ne puis m'évader, et pourtant ma cellule n'est pas fermée à clef. Partir m'est impossible, et encore moins à l'aube de mon mariage. Et puis, que penserait ma future belle-famille !

J'ai opté pour regagner ma chambre, la tête haute malgré le dernier coup bas. J'ai claqué fort derrière moi la porte de mon univers, marquant ainsi toute ma colère. Et qu'ils viennent ! J'ouvre déjà la fenêtre pour crier au secours. Je les attends de pied ferme.

Ils ne sont pas venus. Je n'ai pas eu le pain sec et l'eau.

Je continuais à m'interroger par écrit. J'y voyais plus clair en moi, me sentant exister, enfin. Mon journal était plus efficace qu'un anxiolytique. Plusieurs réflexions me titillaient pour lesquelles je construisais doucement des réponses :

Pourquoi rester ici ? Mais... que faire d'autre ?

Et mon père, qui continue de me frapper. Est-ce normal, à mon âge ? Je suis majeure, tout de même ! Et ma mère, qui m'insulte le jour même de mes dix-huit ans ! Cela ressemble à de la haine ! En est-ce ?

Je ne peux que les plaindre.

En y réfléchissant, pour quelles raisons est-ce que je continue à les aimer ? Y a-t-il quelque chose à comprendre à travers cet absolu besoin de poursuivre mon calvaire ? Cela tient-il des excuses que je leur donne, parce que je les trouve si tristes au fond, et tellement irresponsables ?

Mon journal était lourd d'interrogations :

Je sais que Maman était enceinte au moment de son mariage, qu'elle portait un manteau gris sur une robe ordinaire ; sa belle-mère n'avait pas daigné assister à la cérémonie. Pauvre femme, qui subit une telle humiliation

à vingt-et-un ans ! Je n'y suis pour rien, moi ! Pourquoi commettrais-je la même erreur ? Et puis... ce n'en est pas une normalement, lorsqu'on s'aime !

La loi pour l'avortement est votée depuis peu, grâce à Simone Veil. Ma mère se serait-elle fait avorter si elle en avait eu la possibilité ?

Quant à Philippe, eh bien oui, je l'aime. J'en suis vraiment amoureuse. J'ai envie de pleurer.

Non... il ne faut pas que je remplisse un seau de larmes ! Ils seraient trop contents ! Ah ! la fameuse majorité, la prétendue véritable libération, le sceau utopique, ou plutôt le sot contrat fictif qui devrait nous permettre de tenter le grand saut et qui au lieu de ça, nous fait retomber bien bas.

Comment leur faire accepter que ma vraie vie commence et qu'il est temps pour moi de passer à autre chose. Je me suis confiée à mon amoureux, qui a aussitôt demandé conseil à ses parents, étant donné qu'il souhaite m'épouser.

8 – Les fiançailles

Ce furent les parents de Philippe qui commencèrent à parler de fiançailles pour me libérer des serres du faucon et des griffes de la rose féline. Officialisée devant un café et des petits fours, la promesse de mariage se déroula dans les meilleures conditions, aussi incroyable que cela puisse paraître. Nous réfléchîmes ensemble à la date des noces. Elles auraient lieu juste après la quille de Philippe, le 29 janvier 1977, et chacun des deux côtés dresserait sa liste d'invités. Mes parents s'avérèrent charmants. Quelle ne fut pas ma joie !

J'attendais que mon amour me revienne un week-end sur deux. Philippe devait de toute urgence retrouver un emploi en Haute-Normandie en tant que réceptionnaire d'atelier chez un concessionnaire autos.

Il occupait ce poste chez Peugeot à Paris et l'appréciait beaucoup. Il avait dû le quitter pour partir à l'armée. Le temps me paraissait de plus en plus long. Régulièrement se présentèrent des rêves de fugue, suite à des scènes de violence épouvantables. Les punitions, les interdictions de sorties avec mon amie Patricia et même avec mon fiancé, continuaient de pleuvoir. Mon premier parfum offert par Philippe me fut aussitôt confisqué sous prétexte que ma mère y était allergique. C'était sans doute vrai, mais alors, pourquoi utilisait-elle *Songe d'un soir* ? Bon... elle n'aimait peut-être pas la fragrance un peu particulière de l'*Eau Jeune*.

Les rares fois où j'avais la permission d'accompagner mon fiancé pour une promenade ou une soirée dansante, Philippe devait toujours insister. Ma mère refusait de me prêter *son* sèche-cheveux. Elle m'empêchait encore de me maquiller, de me vernir les ongles. Je pleurais en silence sur mon sort. Tout cela me semblait tellement injuste. Quelle infamie ! J'aurais juste aimé porter une goutte de parfum dans le vent, en présence de mon fiancé. Rien à faire. Je continuais de me livrer à mon journal pour atténuer ma tristesse.

Retrouverai-je un jour mon 'Eau Jeune' vieillie, le joli collier noir de Mémé Caillotte, mon premier journal intime, et pourquoi pas, mon cordon ombilical tout desséché, ma première dent ou la première mèche de cheveux coupés : ces petits trésors que Maman aurait conservés ! Qui sait ?

Nous étions très amoureux et les moments de retrouvailles survenaient au compte-gouttes. Un soir, mon père me mit au pain sec et à l'eau parce que je lui avais répondu. Il m'apporta ma ration à laquelle je ne touchai pas. J'avais ma fierté !

Mes parents savaient me punir là où cela faisait le plus mal. Non pas que la nourriture me manquait, mais c'était avilissant de se laisser traiter comme un repris de justice ! Ils m'humiliaient sans cesse, même en présence de mon fiancé.

Aucun apitoiement. Je travaillais 230 heures par mois, pour 1850 francs nets ; ils ne me rendaient pas un seul centime sur ma paye. Papa prétendait que les parents de Philippe pouvaient bien *régaler* et que mes salaires paieraient les agapes. J'avais honte de ces réflexions qui ne débordaient pas de générosité ni de gentillesse. C'étaient encore mes grands-parents chéris qui m'aidaient à devenir une jeune fille élégante, en sacrifiant pour moi leurs maigres économies. On n'agit pas ainsi avec ses enfants. J'accuse ces agissements. J'ai pardonné, mais cela n'effacera pas les souffrances morales indélébiles avec lesquelles il faudra vivre.

9 – Mon premier bal

Que je suis heureuse à l'idée d'étrenner ce samedi soir ma ravissante robe longue décolletée dans des dégradés de vert. C'est un véritable costume de princesse offert par Mamy, qui s'est certainement démunie de toutes ses économies. J'ai rêvé qu'il neigeait alors que nous sortions de la salle des fêtes, Philippe et moi. C'était féérique. Ce sera mon premier vrai bal. J'espère que mon père ne viendra pas me chercher, comme il l'a fait il y a quelques semaines. En effet, nous étions allés au cinéma. Il a eu le toupet de venir tambouriner à la vitre de la voiture pour nous extraire de notre étreinte. En rentrant, il m'a battu et je lui ai répondu. Il m'a refait le coup de la ration du bagnard. On dirait que notre bonheur le rend fou.

Ce samedi matin, une nouvelle punition est tombée suite à une autre algarade : hier, en cachette, j'ai osé utiliser le vernis rose nacré que Mamy Margot m'avait

acheté pour l'occasion. Ma mère me l'a fait ôter, en me disant que cela m'éviterait de ressembler à une grosse pouffiasse. J'ai riposté à son affront. J'aimerais avoir la force de fuir d'ici. Je n'en puis plus. Je suis effondrée. C'en est trop ! « Pleure, tu pisseras moins », a-t-elle encore dégoisé méchamment.

Je ne supporte plus cette vulgarité. C'est pathétique. Inévitablement, j'ai répondu. Nous nous sommes de nouveau battues à coups de mots odieux.

Résultat, il fallait encore punir la méchante fille que j'étais. C'est pourquoi le jour du bal, mon père m'emmena à Campigny après le déjeuner, pour l'aider à tapisser la chambre de ses parents. C'était bien le moment ! Il restait fidèle à sa façon de procéder pour bénéficier d'un coup de main. Pourquoi tout simplement ne pas m'avoir demandé gentiment ce service ? J'y serais allée de bon cœur !

Après avoir terminé, je demandai à ma grand-mère Jeanne si je pouvais étrenner sa baignoire. Elle avait récemment fait aménager une superbe salle de bains aux éléments roses. Plus tard, chez moi, je me ferais belle. Chez nous, il y avait bien une douche, mais je n'avais pas le droit de m'en servir. J'y consommait trop d'eau, soutenait Papa. Je faisais pourtant très attention. Mémé accepta que je prenne un bain et y incorpora même un produit moussant à la violette. Le rêve ! Quelquefois, Mamy me donnait une pièce pour que je puisse aller aux bains-douches de la commune. C'était un moment privilégié.

Mon aïeule est très contente de mon travail et m'a remis pour la première fois un billet de dix francs. Comme je n'ai pas du tout d'argent, bien sûr, cette fois, j'ai accepté. J'aurai un peu moins honte de sortir sans le sou. Le ciel est chargé. J'espère que Philippe ne va pas avoir de problèmes sur la route car une poudreuse commence à marquer le sol. Je suis inquiète.

10 – La lettre de Philippe

19 h 30. Maintenant, il neige fort, et bizarrement, comme j'en ai rêvé. J'attends mon fiancé.

20 h 30. Il ne viendra plus. Il a dû choisir d'éviter de prendre des risques sur la route. Chez nous, il n'y a pas le téléphone. Il faudra que j'attende de nouveau quinze jours pour retrouver mon amoureux. J'en ignore encore les raisons, mais ma mère rigole à chaque fois qu'elle me croise. J'ai l'impression qu'elle jubile devant ma tristesse. Je n'en peux plus de vivre ici. Je vais devenir folle !

Lundi. Je viens de lire la lettre que j'ai reçue de Philippe. Il m'y explique que, tout content de me retrouver pour aller au bal, samedi – et de m'annoncer qu'il avait déniché un très bon emploi en tant que réceptionnaire d'atelier dans une concession automobile de la région –, il a frappé à la porte de chez moi, vers 17 heures, comme prévu. C'est sa future belle-mère qui l'a accueilli.

Puis il me relata la conversation dynamique qu'il entretenait avec ma mère et je n'eus point de peine à en imaginer le ton.

– Notre fille ne sort pas ce week-end. Elle est punie. Jean l'a emmenée chez ses parents pour tapisser leur chambre.

– Punie ? Je viens spécialement de Paris pour voir ma fiancée et elle est punie ? Ça, c'est le comble, alors ! Je vais la chercher à Campigny.

– Ce n'est pas une bonne idée. Jean ne serait pas content ! De toute façon, il ne lèvera pas la punition ; si vous saviez comme elle nous en fait baver, Monsieur Philippe ! Vous comprenez bien qu'on ne peut pas la laisser faire !

– Oh, assez avec vos calomnies ! Une punition ! Madame, nous nous sommes fiancés en septembre ; nous nous marierons le 29 janvier, dans deux mois. Alysse a fêté ses dix-huit ans, il faut arrêter de la harceler !

– De mon temps, la majorité, c'était à vingt-et-un ans. Tant qu'elle vivra sous notre toit, elle suivra notre ligne de conduite.

– C'est vraiment n'importe quoi ! Nous devons aller danser, ce soir. J'ai fait la route pour la rejoindre, par ce mauvais temps.

– C'est votre problème !

Il m'expliquait dans sa lettre qu'il ne voulait surtout pas laisser à sa future belle-mère l'occasion de redevenir agressive et que, pour notre bien à tous les deux, il refusait de se disputer avec mon père.

Excédé, il est reparti à Paris malgré le mauvais temps, sans même rendre visite à sa famille. Ah ! Ils ne s'en sont pas vantés ! Ils auraient pu au moins me prévenir !

Ils n'en ont vraiment rien à foutre de moi et de mon bonheur ! On dirait même qu'ils veulent une fois de plus le faire capoter.

Philippe doit penser que ces gens sont sordides, idiots et méchants. J'ai tellement honte. Il était très tourmenté, mon pauvre chéri ! Quand Philippe viendra me voir, il occupera désormais la maison que ses parents ont achetée pour venir y passer une retraite paisible dans cinq ans. Nous pourrons l'habiter lorsque nous serons mariés. Mon fiancé souhaite me libérer, comme il l'a exprimé. Ce désir ne fait que croître, si j'interprète correctement ses mots. Il me nomme 'Ma Poulette'.

Il désire que je sois sienne car il m'aime et cela ne peut plus attendre. Ses lettres sont remplies d'amour. C'est encore une chance que mes parents n'ouvrent plus mon courrier !

11 – Toute première fois

Nous avons fait l'amour pour la première fois exactement dix-sept mois après notre rencontre, non loin du Manoir des Zénets. Je m'en souviendrai, de ce jour de canicule, à l'étroit, dans la Peugeot ! Je l'ai fait, le grand saut, si je puis m'exprimer ainsi, et cet événement eut lieu avant notre mariage. Je sais, ce n'est pas bien ! Je n'y ai pas pris de plaisir car j'étais trop contractée et finalement, peu emballée. Je pensais que c'était très mal ! D'ailleurs, j'ai eu très mal lors de cette grande première qui n'a laissé aucune trace de l'envol de ma virginité. Mais j'étais vierge, oui... je l'étais, avant l'examen déshonorant que j'avais subi dans un hôpital. Bien sûr, je n'ai pas avoué cela à mon fiancé. J'avais tellement honte ! Mais je me suis souvent demandé ce qu'il avait dû penser !

En rentrant chez moi, après avoir perpétré La Faute, je me suis sentie angoissée. Je les imaginais déjà m'inspectant et, comme je ne sais pas cacher mes émotions, j'étais certaine qu'ils allaient remarquer ce qui s'était passé, parce qu'ils allaient m'épier, et sans relâche. Quelle délivrance, la majorité !

12 – Comme un papillon, je m'envole

Mes parents commettaient de lourdes et irréparables erreurs. Ils étaient les seuls responsables de leur stupidité et ma destinée pouvait très bien présenter de l'intérêt sans eux. De cela, j'étais convaincue. Je sentais davantage de force dans mes ailes et je ne cessais de rêver que je volais de plus en plus haut. Dans un merveilleux songe qui revenait régulièrement illuminer mes nuits, comme un papillon, je m'envolais. Je me sentais infiniment petite et grande à la fois. Je l'avais rédigé en ces termes :

Je suis libre, heureuse, emplie d'amour, je m'envole et mes parents, que je continue à aimer, ne peuvent plus m'atteindre. Je les distingue à peine tant ils sont minuscules.

Hélas, même si rêves m'emmenaient très haut, le réveil me ramenait *bon grain, mal grain*, contre mon gré, sous mon toit et je me laissais de nouveau envahir par une variété d'*ivraie enivrante*¹.

Je ne trouverai peut-être jamais la clef du cadenas ouvrant le cœur de mes jardiniers ; toutefois, je continuerai à les aimer, par-delà les frontières de l'incompréhensible qui un jour séparent tous les êtres. Peut-être alors serais-je passée de l'autre côté d'un miroir magique.

13 - Epictète

Aimer ne fait pas de mal. Cela contribue même à ma guérison. Philippe, indépendamment de son amour, m'offre une certaine forme de liberté. Cependant, j'aimerais sentir mes parents heureux de mon bonheur. Quoi qu'il en soit, je ne les abandonnerai jamais. Je connais à présent la parole d'Epictète², celle qui encourage à devenir un stoïcien accompli : « Celui que l'on dénommerait un sage serait libre et heureux, même s'il n'avait ni pays, ni maison, ni terre, ni femme, ni enfant, ni esclave et même si son lit était le sol et que son seul toit fût le ciel, il souffrirait sans se plaindre des moqueries et des coups, jusqu'à aimer son bourreau

¹ Ivraie enivrante : variété d'ivraie dont les graines sont toxiques à haute dose.

² Épictète n'a laissé aucun écrit, mais l'un de ses disciples, Arrien, a recueilli ses propos regroupés en deux ouvrages : *Les entretiens* et *Le manuel* (Enchiridion) qui résumant sa doctrine sous la forme d'aphorismes. Son héritage a été conservé à travers un unique manuscrit, datant du XI^e ou XII^e siècle, et conservé à la bibliothèque d'Oxford. Source : histophilo.com

comme un frère ou un père. Il serait l'égal des héros et des dieux, car il aurait vaincu ses démons intérieurs : la souffrance, la peur, le désir.»

Ces parents-là m'aideraient donc à vaincre mes souffrances, mes peurs, mes désirs ? C'est possible, or jamais je ne saurai rester stoïque face à l'injustice et au déshonneur.

14 – L'esprit tordu de Jeanne

Justement, j'eus une bonne occasion de redevenir rebelle. Et voici le comble dans la famille *Croquemitaine* : après le père et la mère, je tire la grand-mère, celle que j'appelle Mémé Jeanne, bien sûr. N'ai-je pas, jusqu'à présent, déclamé ici tout ce qui me faisait profondément souffrir, qui m'émouvait ou me donnait quelque effet du bonheur ? La honte et le déshonneur ont également enrayé ma mécanique cérébrale et cette entrave en fait partie.

De la façon la plus sournoise qui soit, je n'en reviens pas et n'en reviendrai jamais, Mémé Jeanne a élaboré un plan diabolique. Elle s'est fourré dans la tête que c'était sa nièce Jessica qui devait épouser Philippe, un jeune homme certainement trop bien pour moi ! Après avoir échafaudé sa combine, digne d'une pantalonnade, elle a d'abord invité mon fiancé et ses parents avec la complicité de mon père – sans même avoir concerté Jess – à seulement un mois et demi de la date de notre mariage.

Pour cela, Jeanne Fraydès a fait remettre une lettre au garage à l'attention de mon fiancé, en mains propres (si toutefois on peut les avoir clean dans un atelier de mécanique). Philippe m'a raconté et a conclu ainsi :

« Je suis si outré et tellement en colère ! Je hais cette femme. Je t'aime, Alysse ! Je connais ton hypersensibilité. Tu vas forcément te rendre malade avec cette ignominie. Mon Alysse, dont le passé a été si tourmenté ! Comme je peux le comprendre, avec des êtres aussi tordus autour de toi ! Je veux te protéger par-dessus tout. Laisse-moi prévenir mes parents de ce piège lamentable et réfléchir avec eux à la décision qu'il conviendra de prendre. Et ne t'en fais pas, je t'en prie. Ils t'aiment déjà comme leur propre fille. Je préférerais que tu ne lises pas cette missive diabolique truffée de calomnies. »

Bien sûr que je désirais la lire, cette lettre ! A travers l'acte de sa mère, la démoniaque Jeanne, c'était mon père qui me frappait plus fort qu'il ne le faisait physiquement. C'était d'une peine insoutenable qu'il m'affligeait. Je constatais à quel point Papa me haïssait. En serais-je convaincue, après ce nouveau geyser de larmes amères ? Je me disais que je n'en aurais plus à verser pour mes futures peines.

Je vécus cette douloureuse épreuve comme un lamentable procès venant de personnes qui auraient dû se réjouir de mon futur mariage, plutôt que de tenter de le casser. Georges Feydeau aurait pu écrire un tel vaudeville.

Je me donnai pour mission de parvenir à comprendre le pourquoi de cette haine collective. Ces comportements abominables me mettaient dans une colère terrible. Je n'étais, ni ne suis, ni ne serai jamais parfaite, mais de là à mériter un tel outrage qui va bien au-delà de l'humiliation, c'en était trop !

J'aurais voulu porter plainte ! Je freinais ma furie que je finissais toujours par garder en moi comme un fumier qui fertiliserait plus tard mon esprit, car ces expériences sont celles que l'on doit vivre pour comprendre toutes les lois de l'humanité. Mais à dix-huit ans, on ignore ces notions !

Cette sulfureuse missive sous forme d'une liste idiote de nombreuses bêtises d'enfant, dénonçait surtout des défauts liés à l'adolescence, à mon premier amour, à mon caractère fort et rebelle. Elle s'achevait ainsi :

« Mon fils contresigne pour attester la véracité de mes propos. Pour conclure, vous devriez, croyons-nous tous, épouser de préférence ma chère petite nièce Jessica qui je l'ai appris, semble éprise de vous. Alysse ne vous sera pas fidèle, nous la connaissons bien ! Elle a toujours été portée sur les garçons. Ses parents en auront eu du mal avec elle ! J'en témoigne ! Réfléchissez vite et bien, très cher Philippe. Nous avons beaucoup d'affection pour vous et ne désirons que votre bonheur. Soyez discret, je vous prie ! Montrer ce courrier à Alysse serait une grossière erreur, quelle que soit votre décision ! »

Le mot *tous* représentait la maîtresse femme. De nouveau, les faibles « mari & fils » subissaient des ordres qu'ils ne savaient transgresser. Ils n'avaient rien d'autre à faire que d'accepter avec déférence la bassesse de son Altesse. Quelle faiblesse !

J'excuse néanmoins mon Pépé que son cancer a anéanti. Par contre, quelle fourberie de la part d'un père et d'une grand-mère ! Mes proches m'ont trahie. Je ne cesse d'y penser ; cela m'obsède. À la longue, mon puits de larmes commence à se tarir.

Ce complot abject me désole profondément et choque les parents de Philippe. Devrais-je couper les ponts avec mon père ? Après tout, je peux très bien l'abandonner en continuant à l'aimer. (En l'écrivant, ce verbe me paraît soudain trop fort. Je devrais plutôt écrire 'ne pas le haïr'). Par contre, je ne donnerai aucune excuse à celle qui n'est plus ma grand-mère. A son égard, je saurai devenir plus que jamais indifférente.

J'ai tout de même appelé ma cousine Jess, qui m'a annoncé ne pas être au courant de cette infamie. Elle me demande d'en rire car c'est trop abject pour être pris au sérieux. Elle n'a rencontré mon Philippe qu'une seule fois lors de la petite cérémonie d'anniversaire de mariage de sa mère, Colette, nièce de Mémé Jeanne. Elle me somme gentiment de ne pas me démolir le moral avec cette histoire. Elle a même un petit ami qu'elle cache à toute sa famille pour être tranquille. Elle me le présentera lorsqu'elle viendra dans le secteur. Ce qui est curieux, c'est qu'il s'appelle Philippe, lui aussi.

Elle a ri de bon cœur et a souligné qu'elle trouve tout de même ignoble le comportement de sa tante Jeanne.

Mon fiancé a confiance en sa future femme, 'belle et rebelle', me dit-il en souriant. Il me confirme qu'il prendra le majestueux bateau de croisière de sa destinée comme c'est prévu, car il m'aime. Il m'en donne encore une grande preuve en réagissant ainsi. Je l'aime également.

Quelle incroyable histoire, aussi sordide qu'insolite !

15 – Religieuses sacrifiées

Quelques jours après, j'appris par Jessica ce qui me fut confirmé par mon fiancé le soir même. Ma grand-mère leur avait annoncé qu'elle avait quelque chose d'important à leur proposer et qu'un goûter était prévu en catimini le dimanche suivant. Mon beau-père accepta l'invitation et lui demanda quelles étaient les personnes conviées.

A cette messe basse et bien basse, sept personnes étaient conviées : Jeanne, Philippe et ses parents, mon père, Colette (nièce de Mémé dite Coco) ainsi que sa fille Jessica.

Pépé était à l'hôpital, suite à une énième opération.

Philippe et son père nommé Claude, un ex-gendarme devenu boucher-charcutier, comme ses père et grand-père,

menèrent la barque de l'expédition en organisant dès le lendemain une soirée eux, avec Jessica. Il fut décidé qu'ils joueraient le jeu en acceptant cette maudite invitation dont le seul but était d'annuler mon mariage. Ma future belle-mère, Lucienne, choquée par l'acte immonde de ma grand-mère, ne désirait pas être la partie.

Mon futur beau-père mourait d'envie de remettre ces gens malsains à leur place une bonne fois pour toutes. Il avait quelque peu changé la liste des invités.

Le jour où Jeanne alla inviter sa sœur et sa nièce, Jess ne fit absolument rien paraître de son mécontentement auprès de sa grand-tante. Au contraire, elle se fit douce et fit mine d'être consentante. Cela faisait partie du plan. Elle était censée assister avec sa mère au goûter organisé par Mémé Jeanne, pour faire connaissance avec un jeune homme qui devait épouser Alysse. *Quel coup tordu !* m'avait dit Jessica.

Juste avant de s'y rendre, comme prévu, Jess aurait une sérieuse explication avec sa mère et lui avouerait qu'elle avait une liaison. Bien sûr, ils n'iraient pas au rendez-vous ! C'est Jess elle-même qui se chargerait au moment opportun de passer un coup de fil à la reine-mère.

Colette, étant très proche de sa fille, se rangerait à cette décision pour se faire pardonner un peu.

Des Paris-Brest, des Saint-Honoré, des religieuses et du Monbazillac seraient sûrement placés dans le réfrigérateur de Mémé Jeanne, comme à l'accoutumée les jours de fête.

Il ne restait plus qu'à attendre les invités.

16 – Tel est pris qui croyait prendre

Guettant leurs invités à la barrière, Mémé Jeanne et mon père me virent débarquer avec uniquement Philippe et son Papa.

Fragile du cœur, ma grand-mère eut un léger malaise et se rangea sous un prunus dont les branches accrochèrent

sa perruque. Sans même s'être rendu compte qu'elle s'était déchevelée, elle chancela. Ne l'ayant jamais vue sans son postiche, je fus honteuse pour elle et me précipitai tout de même à ses côtés pour lui replacer ses cheveux, faux et en bataille, tout comme elle. Un sourd merci s'échappa de ses fines lèvres tandis que les miennes dégoisèrent un immanquable : « *Moi aussi, je te remercie !* »

Elle et son fils étaient défigurés par la gêne et le déshonneur. Jean Fraydès les pria d'entrer pour ne pas générer de scandale à l'extérieur. Comme si notre armée allait faire du scandale dehors ! Comme si d'ailleurs, nous allions en faire dedans !

Tout le monde resta dans le jardin, sans même monter le ton. Mon assurance, ceinte d'un faux rayonnement de bonheur derrière lequel se cachaient des adieux, les déconcerta et marqua d'une pierre rouge ce grossier égarement. Ce plan n'était pas digne d'une personne qui se disait chrétienne, fréquentait le prêtre de la paroisse et les religieuses, sans crème cette fois.

Tandis qu'un silence pesant régnait, après que le charismatique père de Philippe avait prononcé quelques mots bien plantés comme un prêtre en chaire l'aurait fait, le téléphone retentit dans la maison. Mon père, libéré de ses 'ennemis' pour un court instant, courut décrocher le combiné.

C'était Jessica, notre alliée qui concluait comme prévu :

– Bonjour, Tonton Jean. Passe-moi Tante Jeanne, s'il te plaît.

Blême, il appela :

– Maman ! C'est Jessica.

– Tata, je ne pourrai pas venir, parce que j'ai un petit ami sur Paris. Il s'appelle Philippe. Vous n'êtes pas très nets d'avoir mis cette histoire en place, toi et Maman. J'ai lu la lettre que tu as adressée au futur mari d'Alysse ainsi que ton carton d'invitation à ce sordide goûter dont je connais le thème. Quelle honte ! Pauvre Alysse ! J'aurais

bien aimé qu'on me demande mon avis ! Ma cousine et moi, nous vous en tenons rigueur et nous avons bien raison. Comment as-tu pu monter un tel plan et entraîner Tonton Jean dans ta dérive ? C'est sordide.

La messe était dite. Livide, ma grand-mère raccrocha le combiné. On entendit claquer la porte de sa chambre.

Le mutisme général étouffant rendait l'atmosphère irrespirable. Il était bien entendu inconcevable d'aborder le thème du mariage en cette demeure si blessée de vibrations négatives.

Pépé-Mégot était-il au courant d'une telle vilénie ? J'en doute ! Il n'aurait pas laissé faire cela ! Enfin... j'ose le croire !

Les conquérants repartirent comme ils étaient venus, sans un au revoir. L'intermède n'avait duré que quelques minutes. L'avenir souffrirait à vie de cette entorse à la bienséance.

Nous apprîmes plus tard que c'était Colette qui avait initié ce plan idiot à sa tante Jeanne, parce qu'elle avait trouvé un poème signé de Jessica, où il était question d'un amour secret déclaré à un certain Philippe, un Parisien, qui l'aimait lui aussi comme un fou. Comme elle l'avait vu danser avec le fiancé d'Alysse lors de la dernière cérémonie, fille et mère avaient tiré des déductions hâtives. Comme quoi il ne faut pas faire de suppositions !

17 – Le droit de boudier

Malgré cet esclandre, je décidai que je rachèterais mon père de sa faute. Au début, je ne savais pas de quelle façon j'allais m'y prendre. Il fallait que je continue à le boudier. Cependant, il était hors de question de me fâcher définitivement avec lui. Nous ne nous adressions plus la parole. Disons que nous nous boudions mutuellement. Qui allait faire le premier pas ? J'avais expliqué l'événement à ma mère qui m'avait répondu qu'elle se foutait de nos

histoires, qu'elle avait les siennes à gérer. Elle dit tout de même :

– Vous avez su organiser tout cela sans moi, non ? Eh bien, continuez !

– Philippe, son père et moi ne voulions pas t'embêter avec ces stupidités. Au moins, Maman, tu es en dehors de tout cela, comme Lucienne, la Maman de Philippe.

– Voilà, je suis neutre, répondit-elle. Personne ne saura ce que je pense. Je suis un pion. Tout le monde se fout de ce que je pense.

Elle fut prise d'une hilarité que je jugeai maussade. J'étais attristée et me sentais de nouveau punie pour une faute que je n'avais pas commise. Rien n'avait changé. J'étais responsable de l'ennui, sans l'être vraiment, mais je l'étais tout de même. Je baissai les bras, portée par l'habitude. Je me déshabillais de mon manteau de rebelle. J'allais entrer dans l'ère de la renaissance. Ma vie allait commencer. Je désirais rester en cohérence avec mes propres valeurs.

Quant à mon père, il fallait que je gère. Je voulais entrer à la mairie et à l'église en tenant son bras, non pas pour la parade, mais parce que c'était mon Papa, que je l'aimais et que je désirais sceller ainsi mon affection inconditionnelle pour lui.

Plus tard, je tenterais encore de comprendre les raisons de cette profonde indifférence qu'il m'a trop souvent manifestée.

Plus qu'un mois. Je n'avais plus qu'à attendre le grand jour de délivrance. J'entrevois déjà un début de liberté, ce qui me faisait du bien. Je me languissais rien que d'y penser.

Néanmoins, je devais faire admettre à mon père que sa trahison était un acte abominable. Il fallait que je marque le coup bas qu'il m'avait asséné. Je n'avais pas l'esprit vindicatif. Seulement, l'impunité ne me paraissait pas concevable. La faute était grave. On ne fait pas subir de telles ignominies à ses enfants.

On n'a pas le droit d'agir de la sorte ! N'est-ce pas une forme d'atteinte à la personne ? Je ne pouvais rester dans le non-dit.

Aussi, paradoxalement, en attendant ce quelque chose de beau qui allait enfin survenir dans ma vie, décidai-je, dès le troisième jour suivant le grand chao, après une réflexion que j'estimais suffisamment pesée, de commencer par m'éteindre aux yeux de Papa. Si toutefois il lui prenait l'envie de me frapper encore, je me laisserais faire, confiai-je à mon troisième gros cahier. Cet ami, je l'enfouissais dans mon inséparable sac à dos, après chaque utilisation, et la nuit, il me chatouillait les pieds, au fond du lit.

Je vais adopter dorénavant le visage de la Joconde, ni triste ni gai. Je ne laisserai plus passer de sentiments. Simplement, je serai là ; je ne parlerai pas, me ferai aussi discrète que la souris Jerry bien que tout le contraire de la victime froussarde face à son prédateur. Je prendrai plaisir à retourner la situation, quitte à le torturer pour le mal qu'il m'a fait, mais je lui prendrai le bras, le jour J ; cela c'est certain. Mon cœur l'appelle déjà.

Il viendra à moi, car je le veux et je prie pour cela. Les vœux sont toujours exaucés si on les demande très fort.

18 – Papa se justifie

Mon père tomba malade, certainement de honte. « Ha... tu es contente de toi ! », me dit-il, désabusé, à peine une semaine après l'échauffourée de Jeanne Fraydès.

Alité, blême, il me lâcha brutalement que c'était de ma faute s'il était souffrant. Quel toupet, là encore ! Je culpabilisai, par réflexe. Néanmoins, je lui dis tout de même : « D'accord... vous avez eu raison d'agir ainsi, c'est très bien... bravo ! »

Il justifia malgré tout sa trahison en m'expliquant qu'il avait toujours été sous l'emprise de sa mère castratrice et qu'il n'était pas l'initiateur de ce complot, ce que je savais. Il désapprouvait même ce plan diabolique, me confirma-t-il, initié par Colette et orchestré de A à Z par celle qui n'avait pas toujours été bonne avec lui non plus. Devenu faible à force d'être dominé, comme Pépé Mégot, il n'avait pas eu le courage de dire à sa mère que cette manigance n'était pas louable et qu'il n'était pas d'accord. Je l'avais déjà interprété ainsi et c'était d'ailleurs ce qui réduisait ma colère à son égard.

Mémé Jeanne, dont aucune trace de bonté ne subsiste en moi, leur a aspiré toute leur énergie. L'enfance de mon père dut être morose, dépourvue de morale, et il me dévoilait ce grand manque dans sa vie, de même que son horrible dépendance à sa mère. Je lui ai dit : « On ne peut jamais trouver le bonheur si l'on reste attaché à des mauvaises personnes ». Il se défendit. C'était sa mère.

Par contre, il ne me demanda pas pardon pour tout le mal qu'il m'avait fait, car il ne voyait que lui, il mesurait tout à son aune, il jugeait tous les événements comme se rapportant à lui et à lui seul. De nombreuses personnes sont ainsi. Malgré tout, bien sûr que je l'aime ! Je ne saurai jamais employer l'imparfait pour écrire ce verbe, même une fois que Papa serait passé derrière le miroir. Cela me rendait malade à l'idée que cela puisse se produire un jour.

Pépé-Mégot venait également hanter mes nuits, je n'en comprenais pas les raisons.

J'embrassai mon père, lui souris et lui décréta : « Je te donne des excuses car tu es soumis à ta mère. Par contre, je ne pardonnerai jamais à Mémé Jeanne. »

Au fil des jours, je pus constater que mon père ne perdait rien de sa superbe.

19 – Le trousseau

Que Maman pouvait être déroutante !

Je reçus des étrennes. Et quelles étrennes ! Ma mère m'offrit un énorme carton, en me disant :

– Tiens, j'espère que ce trousseau te plaira ! Je me suis amusée à le constituer à l'aide des timbres Coop¹ que j'ai accumulés depuis des années.

– Rien ne peut me faire autant plaisir, Maman ! Oh, merci, merci, lui dis-je un peu gênée tout en l'embrassant.

Puis je déballai tout le linge sur mon lit. Elle était derrière moi, à me regarder m'exclamer. Draps, taies, serviettes éponges, gants, torchons... Rien ne manquait.

– J'en aurai pour toute ma vie ! Comment as-tu collectionné tout cela ? Je n'ai absolument rien vu.

Faustine souriait, fière d'elle. Elle pouvait l'être, cette fois ! Son aura devait scintiller des plus jolies couleurs. Ma mère, je l'aimais toujours, également.

20 – Ma vraie vie commence

Nous sommes début janvier 1977 et j'ai trouvé mon premier emploi de bureau, événement vécu dans une explosion de joie. Je commencerai le lundi qui suivra la cérémonie de nos noces, au secrétariat d'un service achats entretien et travaux neufs d'une importante société de conditionnement à façon, située à quelques pas de notre futur domicile. Quel bonheur !

Le 29 janvier, a été célébrée joyeusement notre noce. Quelques bons vivants ont baissé les masques dans ma nouvelle belle-famille.

¹ A partir des années 50, les épiceries COOP distribuaient d'imposants collecteurs à leurs clients et donnaient, pour chaque achat des timbres qu'il fallait ensuite coller. Une fois le collecteur rempli, il suffisait de l'échanger contre les produits de son choix.

Des boutentrains se sont révélés aussi parmi les miens. Mes parents se sont amusés comme des fous. Même ma mère, sous un autre jour, sous un nouveau visage, s'est prêtée, debout sur une chaise, au fameux rite du 'et glou et glou et glou'.

Ce fut un merveilleux souvenir car elle était enfin 'des nôtres' et surtout simplement belle. Elle était *elle-même* et elle dansait dans sa ravissante robe de mousseline fleurie dans les tons bleus, ses cheveux blond vénitien d'or étincelant coulant en cascade, à contrario avec ma tignasse qui n'était que cendrée et qu'il faudrait penser à éclairer de mèches car c'était la nouvelle mode. Elle se divertissait de bon cœur. J'en fus troublée. Faustine dansa, dansa, comme Cendrillon lors de son premier bal, en attendant que son beau carrosse ne se transforme de nouveau en citrouille. J'avais l'impression d'avoir partagé les joies d'un mariage blanc avec elle. Papa semblait également heureux.

Oui... j'aime mes parents, même s'ils m'ont souvent menti, battue, humiliée. J'essaie de chasser toute rancune et je fais le maximum pour oublier le mal qu'ils m'ont fait. Il doit y avoir une raison profonde à tous ces méfaits.

Saurais-je garder toutes ces horreurs au fond de ma poche et mettre mon mouchoir par-dessus ?

Comme j'aurais voulu ne jamais subir ces affronts qui je le souhaite, dormiront en moi sans jamais se réveiller. Que pourrais-je faire d'autre que feindre d'avoir oublié ? Brûler mon journal ? J'y parviendrai peut-être, grâce à Philippe qui me régénère.

J'éprouve de la pitié à l'égard de Papa et Maman. Comme j'aimerais qu'ils soient heureux ensemble, maintenant que leur fille s'en est allée dans la simplicité et le calme enfin, et dans l'amour, toujours.

Je peux comprendre la soif de jeunesse de ma mère, cette femme exilée au fond d'elle-même.

J'imagine ses privations ; je peux concevoir ses désirs. Est-ce mon père qui a fait d'elle ce qu'elle est ? Pourquoi ? Pourquoi ce retranchement au fond de sa personne, cette vie individualiste ?

Cette situation me semble floue, ambiguë et je souffre de cet abandon, de ce manque d'intérêt. Comment faire semblant de ne pas y attacher d'importance ?

Ils ne veulent pas que je vide mon cœur ; rien n'a existé de tout ce que je leur ai reproché dans un accès de colère. Je mens comme je respire, j'invente, j'affabule, je suis mauvaise. Que de reproches !

Cependant, je me sens toujours prisonnière d'eux. Est-ce normal ? Tous deux m'ont toujours manqué et en même temps, je me dis qu'il faut que je m'envole, loin d'eux. Est-ce le moment, Epictète ?

Je n'avais pas rouvert mon journal *thérapeutique* depuis un moment et aussi invraisemblable que cela puisse paraître, la tristesse me faisait défaut. Ce lieu où je vécus dans la brume durant dix-huit ans manquait en effet à ma vie.

Pour compenser ce vide, j'eus l'idée de relire tous mes cahiers. Les larmes contenues en profitèrent pour s'échapper. Je décidai de me divertir en y corrigeant mes fautes et commençai à dactylographier mon journal intime en y ajoutant quelques réflexions.

Au fond, je constatai que rien n'avait changé de leur côté. La nature des gens est peut-être immuable ! En effet, suite à des jugements, à des critiques négatives émanant tantôt de mon père, tantôt de ma mère en présence de mon mari, maintes histoires naissaient dont Mémé Jeanne était souvent l'instigatrice. Puisque sa petite-fille lui avait tourné le dos, il fallait bien qu'elle se vengeât !

C'est ainsi que je repris un peu de recul avec mes parents. Ils me manquaient, c'est vrai, mais je ne supportais plus chez eux les histoires qui n'en finissent

jamais, avec lesquelles ils étaient intimement liés. J'y étais devenue gravement allergique. Je n'étais plus seule, désormais ; c'était plus facile de prendre mes distances.

Le temps passa. Il passa même, me semblait-il, beaucoup plus vite qu'avant. Il faut dire que j'étais bien occupée ! En plus, je m'étais inscrite dans une équipe féminine de hand-ball, sport dans lequel j'avais excellé dans l'équipe du lycée, en tant que pivot. L'entraînement me réactiva sur le plan physique. Il y avait des matchs pratiquement tous les dimanches matins.

Philippe, quant à lui, était constamment occupé à son atelier de mécanique.

21 – Adieu, Pépé Marcelin

N'en pouvant plus de ce manque, de ce dernier grand vide qui dura tout de même un an, je refis un pas vers mes parents. Ma foi, ils semblaient heureux et rassurés que leur fille leur revienne. J'avais choisi ce jour parce que Pépé-Mégot venait de mourir. L'inhumation devait avoir lieu le lendemain, 29 janvier 1978. (Nous nous étions mariés un 29 janvier).

Je soutins Papa durant ce pénible moment.

Depuis l'inhumation, je me réveille souvent en larmes, persuadée que Pépé Marcelin est toujours vivant et je sanglote en constatant qu'il s'agit d'un rêve.

Après avoir revu mes parents, lesquels firent un réel effort de courtoisie, j'allai me recueillir sur sa tombe. C'était la première fois que je me rendais toute seule au cimetière. Je pleurais comme une madeleine en prononçant ces mots : *Je t'aime, mon Pépé-Mégot !* Ensuite, je déposai deux roses sur le monument. Une pour lui et une pour sa mère, Mémé Caillotte. Me revinrent maintes images d'elle, dans sa cuisine noircie.

En revenant, je passai devant la maison de Mémé Jeanne. Je l'avais revue de loin durant la messe.

J'étais très peinée en me remémorant d'emblée certaines situations. Où se trouvaient donc les bons souvenirs, chez elle ? En tout cas, elle ne devait pas être très fière d'avoir joué à *La Vilaine Grand-Mère* !

Avec elle, des problèmes il y en avait toujours eus plus ou moins. Elle n'avait pas encore compris, malgré le grave différend survenu à l'aube de mon mariage. Il fallait encore qu'elle se mêlât de tout, qu'elle envoyât des courriers à mes parents, à Mamy Margot, et même à mon mari pour tenter de se justifier. Semer la zizanie était son passe-temps favori. Dernièrement, elle m'avait fait dire que si j'allais au mariage de Jessica, elle n'y allait pas. Je savais m'effacer pour ne déranger personne. Elle ne donna pas sa place. J'étais *la* méchante et elle était championne de son maudit jeu *Les histoires de famille*. Elle avait choisi pour devise '*diviser pour mieux régner*', qu'elle avait partagée avec son cher fils. Qu'elle avait *l'esprit tordu*, comme disait Jessica.

J'excuse d'autant plus la cruauté de mon père. Avoir eu pour maman une telle personne n'aide pas à développer la bonté et l'amour inconditionnel.

Elle me fit beaucoup de mal, étant très habile à ce jeu-là, de la même façon qu'elle meurtrit un peu plus le cœur de sa belle-fille, Faustine.

Elle devait s'ennuyer, me dis-je, seule dans sa maison !

Peut-être Jeanne regrettait-elle toutes ses méchancetés à présent que Pépé s'en était allé !

Ce qui me faisait le plus de mal, c'est que je n'en étais même pas sûre.

22 – Pour le meilleur et pour le pire

Les tourments de ma vie conjugale commencèrent avec une affreuse intruse qui aurait longtemps sommeillé dans l'un des poumons de mon mari : une maladie nommée tuberculose. Selon un grand spécialiste rouennais, Philippe l'aurait contractée lorsqu'il était bébé. On découvrit grâce à son père qu'il s'était en effet trouvé en contact direct avec l'horrible bactérie par l'intermédiaire de deux de ses tantes paternelles, infectées à leur insu en 1953, ce qui fait qu'elles ne savaient pas qu'elles étaient contagieuses jusqu'à ce qu'elles en décèdent à une vingtaine d'années, après un court séjour en sanatorium.

Ce triste épisode, au lieu de nous unir plus fort, amena de surcroît des débuts amoureux pénibles. Philippe ne me disait plus bonne nuit quand il allait se coucher. Je préférais regarder la télévision jusque tard dans la nuit. Dans le lit, nous nous tournions le dos et souvent j'étouffais mes sanglots dans l'oreiller sécurisant imprégné de ma propre odeur, comme lorsque j'étais enfant. Philippe maigrissait beaucoup. Il était épuisé ; j'avais peur de le perdre.

La chemise de nuit molletonnée de ma grand-mère fut de circonstance. Je l'avais conservée comme un curieux fétiche, en souvenir d'un jour inoubliable : véritable *tue-l'amour*, m'avait lancé Philippe, ce qui m'avait un peu vexée. Dans mon esprit, notamment à cette période, il était hors de question d'exacerber les sens de mon mari malade en l'affriolant avec un déshabillé frivole à l'heure où les rapports sexuels étaient proscrits. Et puis, je n'en avais pas d'autres ! Le plus souvent, je dormais nue.

J'achèterai une ravissante lorsque Philippe ira mieux.

C'est ce que j'avais confié à mon journal.

Je n'étais ni épanouie ni heureuse dans cette nouvelle vie. Je ne me sentais pas non plus profondément accablée.

J'avais tant souffert de solitude et de manque d'amour que toute autre situation ne pouvait que me paraître plus douce. Mon mari était malade. Il n'avait pas choisi de l'être. Il guérirait. J'avais une entière confiance en le Professeur Nouvet¹.

Comme Mamy qui adorait Philippe, je priais Sainte-Rita chaque nuit afin que sa rémission arrivât au plus vite.

Vint le jour où le professeur nous rassura. Les faibles anticorps soutenus par la *Rifadine* étaient en train d'avoir raison du prédateur. Philippe reprenait du poids.

Une petite activité sexuelle en profita pour se glisser entre nous, comme on souffle sur une braise incandescente. Nous ravivions notre flamme et, croyant bien faire, j'avais posé mon précieux vêtement de flanelle sur la lampe de chevet pour tamiser la lumière en cette lutine soirée amoureuse de retrouvailles. La chemise prit feu avant nous. C'était le jour de notre deuxième anniversaire de mariage. Nous étions désinhibés par le champagne, or j'avais très mal au niveau de la nuque. Malgré les analgésiques, la douleur s'amplifiait, devenant même insupportable. Philippe appela le médecin qui me fit une piqûre et me dit que ces céphalées n'étaient pas inquiétantes. Elles étaient certainement dues à des tensions ou au stress. Par contre, le médecin trouvait que cela sentait le brûlé et nous le rassurâmes en occultant les vraies raisons.

Avant qu'elle ne se consume, la chemise usagée fleurait toujours bon le parfum des armoires de Mamy et pour cause, poursuivant son exemple, j'avais déposé dans les tiroirs de ma commode des pochettes de lavande.

¹Le professeur Georges Nouvet, ancien chef de service de pneumologie au CHU Charles-Nicolle (Rouen) et actuel président de la *Maison de l'Asthme*. Hôpital de Bois-Guillaume, 147, avenue du Maréchal Juin. www.asthme76.com.

Pas une semaine ne s'écoulait sans que je ne rende visite à mes chers aïeuls. Ils vivaient une retraite paisible malgré quelques petits soucis de santé récurrents dus à l'âge, dans une maison mitoyenne à celle de leur fils, Oncle Charlie, qui avait cinq enfants. Je profitai de ma prochaine visite chez eux pour y ensevelir mon tue-l'amour dans un sac que j'enterrai au fond du jardin. J'eus une pensée pour ma bonne petite Mamy que j'irai voir le lendemain, après mon travail. Auparavant, je partis en ville pour pousser la porte du magasin de lingerie fine de Pont-Audemer afin de remplacer la chemise brûlée par une jolie nuisette, cette fois sans tenir compte du prix. Je tenais à marquer la rémission définitive de mon mari en lui faisant un bon gros câlin amoureux. Il me semblait qu'il m'adorait. J'imaginais sa tête lorsqu'il me découvrirait dans ma nouvelle tenue vespérale de soie pétale de rose.

Philippe m'a prise en photo. Il m'a prise aussi dans ses bras. Nous nous sommes pris l'un et l'autre, disons vraiment, pour la toute première fois. Nous allons enfin pouvoir vivre intensément un bonheur bien mérité.

C'était du moins ce que je pensais !

Philippe n'était hélas pas le grand sentimental dont je rêvais. Finalement, il ne me témoignait que de très rares attentions.

J'aurais voulu être une automobile pleine de pannes.

23 – Un papillon butineur

Je continuais de consigner dans mon journal tous les événements de ma vie. Je venais d'être promue secrétaire comptable. Les époux que nous étions possédaient tout, ou presque, pour être heureux.

En septembre 1980, nous fûmes invités à un dîner dansant organisé par un collègue de Philippe.

Puisque j'avais reçu le résultat de mes analyses, je profiterais d'un slow pour annoncer *la* grande nouvelle à mon mari. Ainsi, lorsque je serais serrée contre l'homme que j'aimais, je lui glisserais dans le creux de l'oreille que nous allions l'avoir enfin, ce petit bébé tant désiré qui se nourrissait déjà de ma sève.

Ô mon Dieu ! Que je l'aimerai, ce petit bout de chou. Je pense que ce sera un joli poupon blond aux yeux bleu-vert.

Pour l'occasion, je revêtis la toilette du lendemain de nos noces. Elle était bleu nuit, de forme fourreau. Je me sentais très sexy avec mon petit chignon de nuque.

Seulement, dès le début du bal, une jeune fille séduisante – joli papillon butineur – d'apparence gentille et calme, invita mon mari à danser un premier slow.

Elle n'avait pas froid aux yeux sous son masque de *Timide. Blanche-Neige*, un tantinet audacieuse, n'aurait jamais osé inviter un garçon !

Philippe, en bon *Prince Charmant* accepta. Je les observai et il me sembla qu'il prenait plaisir à serrer cette fille dans ses bras, les manches de sa chemise blanche retroussées. On aurait dit un autre homme, doté d'expressions que je ne lui soupçonnais pas jusqu'alors, les yeux enjôleurs. Se connaissaient-ils ? Il avait un peu bu, certes ! Cela l'autorisait-il à se comporter de la sorte ? Je n'étais pas jalouse. J'avais juste un peu peur de la gentille inconnue bronzée à la minirobe échancrée jusqu'aux reins.

Bientôt se fit entendre *Georgia* de Ray Charles, l'une de mes chansons préférées. Je fus rassurée car Philippe allait forcément me revenir. Je pourrais enfin lui annoncer la formidable nouvelle. Or, il ne m'adressa même pas un regard, serrant sa cavalière un peu plus fort, encore un peu plus près.

C'est à ce moment précis que je retrouvai Monsieur Chagrin sur mon chemin. Il avait dû vouloir me refaire une courtoise visite pour que je me souvienne qu'il faisait partie des personnages principaux du film de ma vie. C'est discrètement que je sortis de la salle pour échapper à cette délétère ambiance. J'hallucinai ! Allais-je me réveiller de ce nouveau cauchemar ?

J'étais profondément accablée.

Dehors, je me suis cachée derrière une voiture où siégeait un porte-bébé et j'ai éclaté en sanglots. Au bout d'un long moment, je me suis dit que mon mari devait maintenant me chercher, qu'il était certainement très inquiet.

Je n'avais plus que ma Ludivine à qui me confier et j'aurais voulu me terrer quelque part, sur une couverture en teddy par exemple. Je devais avoir les yeux rouges ; mon khôl coulait. Je n'avais plus envie de revenir dans cette salle, cependant, je voulais savoir. Oui, je désirais savoir ce qui lui prenait.

J'ai demandé : « Ludivine ! Le sais-tu ? »

Comme une réponse finement synchronisée, l'un des collègues de Philippe qui sortait prendre l'air vint vers moi. Tout en allumant une cigarette, il me demanda si tout allait comme je le voulais. Je lui répondis tristement :

– Oh, j'ai la nausée, mais c'est normal en début de grossesse, non ?

Il repartit avec son scoop, ayant certainement aspiré la taffe de sa vie. Il balança son mégot d'une pichenette, tandis que je m'étais déchargée du si joli secret que mon mari ne méritait plus pour lui tout seul, le temps d'une danse en amoureux que je ne désirais même plus lui accorder. Après cette bonne gifle d'air, plutôt frais pour la saison d'été, remaquillée, je pris enfin la décision d'aller faire semblant de m'amuser.

En nage, mon mari dansait un rock avec l'inconnue. Il avait horreur du rock. Il se sentit obligé de m'adresser un signe de l'index, m'invitant à me joindre à eux. Je m'exécutai tout de même et lui grommelai discrètement, non sans ironie :

– On dirait que tu as un ticket ! Dommage que tu aies une alliance !

Dépitée, je lui lançai qu'il pouvait l'enlever, si elle le gênait. Il l'ôta stupidement, la fourra dans sa poche, occultant complètement mon immense désarroi.

« Mon Dieu ! Serait-il devenu fou ? »

Je refis le même parcours que cinq minutes auparavant comme une automate, empruntant le masque de *Grincheux* au passage, tout en cherchant à comprendre l'incompréhensible. En quelle oubliette se cachait la cause profonde de ce comportement ubuesque ? J'y dénichai le fautif. J'accusai le whisky.

J'ai encore beaucoup pleuré ; je devais ressembler à une grenouille comme au bon vieux temps. Je ne suis plus rentrée dans cette maudite salle et j'ai attendu dehors que Philippe me revienne. Il s'est passé un trop long moment avant qu'il ne recouvre ses sens et qu'il ne réalise que je n'étais plus des leurs. Son copain venait tout simplement de l'avertir.

Sous le masque de Simplet, blanc comme neige, Philippe se sentit profondément ridicule, ce qui dissipa sa joie de savoir qu'il allait devenir Papa. Je n'eus pas la force – ou pas le courage – de lui expliquer ce qui me plombait le cœur. C'était finalement un sentiment inexprimable. Il me sembla inutile d'en rajouter, vu sa tête. Peut-être commençais-je à découvrir la véritable nature de Philippe ? Mes peines firent une nouvelle fois semblant de s'estomper. En fait, je sais à présent qu'elles s'agglutinaient quelque part dans mon être.

Je commandai à Sainte-Rita¹ le baume spirituel nécessaire à la tranquillité de ma première grossesse. Je finis par excuser mon mari qui supportait mal les apéritifs qui n'en finissent pas. Mais je me sentis pour la deuxième fois odieusement trahie par un être qui m'était cher. Cela me fit vraiment très mal.

24 – Nicolas

Alors qu'une fille avait été détectée à l'échographie, naquit Nicolas, que j'habillai des premiers pyjamas de velours dans les tons réservés aux nanas. Avec ses grands yeux bleus, un léger duvet blond sur sa petite tête, Nicolas était un beau poupon de 4,5 kilos pour 55 centimètres.

Que j'étais fière de cette élévation au rang de Mère !

Le gracieux sourire de notre bébé illumina notre nouvelle demeure.

Je n'avais plus un moment à moi. J'appréciais ma vie, dans l'Impasse de la Croix-Jolie. Nicolas était ma plus grande raison d'être.

Notre poupon a six mois et il est en parfaite santé. J'ai perdu plus de kilos que je n'en avais collectionnés durant ma grossesse. Une bonne raison pour renouveler ma garde-robe.

Pour la première fois, j'ai demandé à ma mère si elle pourrait venir chez moi pour s'occuper de Nicolas samedi prochain, à moins qu'elle ne préfère le garder chez elle. Aucune des solutions ne lui convient. Maman a prévu autre chose. Je peux le comprendre. Seulement voilà, elle a ajouté le petit plus qui fait le moins :

¹ Fêtée le 22 mai, sainte Rita de Cascia est l'objet d'une grande dévotion dans le monde entier. On l'invoque pour les cas impossibles et les causes désespérées.

«Ne t'habitue pas trop à nous faire garder ton morpion. On a donné. »

Je ne lui demanderai plus un seul service. Mais comment faire, alors ? Je ne voudrais surtout pas déranger belle-maman. Elle mérite bien un peu de repos car elle s'occupe déjà de mon enfant toute la semaine. Philippe est occupé à démonter un moteur de voiture pour un ami.

Finalement, j'ai décidé d'emmener mon petit lapin avec moi. Ses sourires et ses gazouillis me comblent de bonheur et me font occulter les coins sombres, empêchant la vilaine chenille de refaire son apparition. Je prévoirai un biberon. J'imagine que mon bébé dormira entre deux essayages. Je n'ai pas l'intention de courir les magasins. Je sais où me rendre pour trouver de simples et belles collections à mon goût.

25 – Cassiopée

Comble de chance (ou de hasard), je rencontrai une copine dans le premier magasin où je fis une entrée plutôt envahissante avec la poussette. Après quelques mots échangés, Claudine me proposa de rester près de Nicolas, le temps de quelques essayages. Elle me donna son avis et de fil en aiguille, en vint à me parler de la chorale qu'elle fréquentait depuis peu. Je l'écoutais, tout en revenant à mes moutons, à mon petit agneau aussi. C'est fou ce que les bébés choyés peuvent accumuler les sobriquets ! Tandis que je cherchais une veste pour compléter ma tenue, Claudine me proposa de la rejoindre dès le lendemain à la reprise des répétitions. Elle m'apprit que le groupe vocal se nommait Cassiopée. Le nom me plaisait. Je repensai à Pépé-Mégot qui prenait plaisir à m'apprendre le nom des constellations. Je me souvenais particulièrement de celle-ci. Je dis à Claudine que j'allais réfléchir. L'idée me plaisait.

Il importe parfois de faire confiance au destin qui nous secoue un peu. Le soir même, je demandai à ma nouvelle amie Viviane, notre voisine, de m'accompagner vers ces débuts enchanteurs. Elle accepta. Philippe trouva que c'était une très bonne idée. Le lendemain, je revêtis mes nouveaux vêtements. Viviane et moi fîmes notre entrée à la chorale où nous fûmes très bien accueillies.

26 – Intervention d'urgence

Nous avons organisé une belle réception pour fêter le premier anniversaire de Nicolas. J'aime réunir toute notre famille. Durant le repas, j'ai remarqué que mon père ne se sentait pas très bien ; il s'est éclipsé à plusieurs reprises. Il se plaint rarement. Quelque chose ne va pas. Cela me semble grave. En effet, à un moment je l'ai retrouvé dans sa voiture. Il m'a prévenue qu'il ne pouvait rester plus longtemps, qu'il ressentait une vive douleur dans la poitrine. Il préférerait rentrer chez lui pour aller se coucher. Il m'a demandé d'aller chercher ma mère.

Avant que mes parents ne s'en aillent, j'ai conseillé expressément à mon père de consulter très vite un spécialiste du cœur. Je trouve qu'il a maigri. Il se sent tout le temps fatigué, à seulement quarante-cinq ans, et il est en nage pour un rien. Son état me semble très préoccupant.

Sachant que la seule personne qu'il écouterait serait Mémé Jeanne, je l'ai appelée. Je ne l'avais revue que de loin, depuis le décès de Pépé Marcelin. Je suis allée droit au but en lui expliquant mes craintes. J'étais certaine que Mémé Jeanne, ainsi sollicitée, saurait prendre le taureau par les cornes.

Dès le lendemain, ma grand-mère obligea son fils à consulter le professeur qu'elle connaissait à Rouen. Le rendez-vous était déjà fixé.

On lui diagnostiqua très vite une endocardite. J'étais effondrée. Ce même jour, il resta à l'hôpital parce qu'il fallait le préparer en vue d'une intervention en urgence durant laquelle une valve aortique artificielle lui serait greffée. Le jour de l'opération, en fin d'après-midi, après avoir souhaité une heureuse retraite à mon chef de service, je lui annonçai que je ne pourrais assister à la petite fête organisée en l'honneur de son départ. Je n'eus que le temps de trinquer et de siffler un fond de coupe de mousseux. Je venais d'apprendre que Papa était toujours au bloc opératoire. « Ce serait préférable de lui rendre visite seulement à partir de demain ! », m'assura par téléphone une infirmière du service cardiologie. « Je ne peux pas attendre demain ! », ai-je répondu.

*

– Où se trouve Monsieur Jean Fraydès, s'il vous plaît ? Il vient d'être opéré d'une endocardite.

Un appel téléphonique en Cardiologie me révéla que Papa était encore en Réa au sous-sol.

– Prenez le couloir de droite, suivez les deux panneaux 'Réanimation', prenez l'ascenseur 'sous-sol' et asseyez-vous dans la salle d'attente. Monsieur Fraydès va regagner sa chambre d'ici une demi-heure environ.

J'ai arpenté le passage indiqué par l'hôtesse. Dans l'ascenseur, soudain, j'ai ressenti un malaise. J'ai eu l'impression que mon cœur avait cessé de battre durant quelques secondes. Je me suis assise un instant dans le hall d'entrée pour me remettre d'un léger étourdissement. Mon moulin battait trop vite. J'avais grand peine à respirer. Le malaise a duré au total quinze minutes avant que mon cœur ne récupère un rythme correct. C'est sûrement dû à l'émotion. Et puis, je suis plus ou moins claustrophobe. De plus, ces odeurs inhospitalières m'ont toujours incommodée. Moi qui rêvais d'être infirmière ! Ce métier n'était peut-être pas fait pour moi, finalement !

Je me suis assise dans la salle d'attente avec un mal de nuque devenu insoutenable. Une heure après, n'y tenant plus, j'ai poussé la porte à battants du service de réanimation normalement interdit au public, comme le mentionnait l'écriteau.

Il semble, à part moi, qu'il n'y ait pas âme qui vive dans ce tunnel glacé. Je jette un œil à la personne qui se trouve là, inerte, sur un chariot, dans ce couloir trop climatisé. J'ai l'impression que cet homme, sur ce chariot, est décédé, car son visage est de marbre. Un drap bleu à pois rouge sang séché monte jusqu'à mi-hauteur de sa poitrine. Son bonnet bleu élastiqué est de travers. Il est relié à des appareils et des taches brunâtres marquent son cou et le col de son pyjama. C'est horrible et je prends peur. On dirait un cadavre. Je n'en avais encore jamais vu ! Je n'ai pas le droit d'errer dans cet endroit. Je lance un dernier regard à ce pauvre monsieur qui semble congelé et verse une larme pour celui que je ne connais même pas, en songeant à Papa, lorsque mon cœur, d'un coup, s'accélère, tandis qu'une moiteur glaciale me paralyse. Simultanément, un médecin énervé qui ressemble au docteur Knock interprété par Louis Jovet, se rue vers moi. Je suis transie de froid et de peur, dans ce freezer aux effluves de mort mêlée d'espoir.

Il me demande ce que je fais là, me rappelle que cette entrée est strictement interdite au public. J'articule doucement que je cherche mon Papa, monsieur Jean Fraydès. Il me dit qu'il est juste à côté de moi et qu'on le remontera dans un instant.

Et puis on m'a prise en main, je suppose en même temps que mon père, sans que je m'en sois rendu compte puisque je me suis évanouie. Je me suis réveillée dans une chambre avec une perfusion revitalisante. J'ai sonné. Une infirmière m'a libérée et je me suis rendue au chevet de mon père.

Je pleurais en rentrant dans sa chambre, découvrant que l'homme que je croyais mort n'était autre que mon Papa. Il revenait à lui, au ralenti.

Quinze cas avaient été recensés au CHU de Rouen cette année et ce fut toi Papa, l'un des malheureux élus de ce bouffeur de valves. Il aura fallu ce grand malheur pour que tu fasses couler ces douces paroles lorsque tu te réveillais. Ces mots resteront sculptés à vie dans mon cœur :

– Ne pleure pas... ça... fait si mal... C'est... avec toi que... je reviens... à la vie, Alysse, merci ; j'espérais... que tu sois là. Cela... me touche, tu sais... Impression... de... renaître... ultime chance...

Puis il sombra de nouveau dans le néant. Je fixai le visage de mon père prématurément vieilli ; ses cheveux jadis ébène étaient devenus très rapidement poivre et sel ; il dormait la bouche ouverte et je me sentis mal.

Je revécus furtivement des scènes, ses crises de colère insoutenables. Elles m'ébranlent encore, de jour comme de nuit :

- la mort de Ludivine, piétinée pour rien,
- une adolescente marchant dans la nuit noire,
- mes livres et mes timbres déchirés,
- les baffes à vous décrocher les cervicales et la mâchoire,
- le supplice des orties et de la tête levée vers le plafond,
- les coups de ceinture et de martinet,
- les courses-poursuites dans la rue,
- les coups de pied dans les jambes, les clefs de bras,
- les punitions injustifiées,
- la tête plongée dans l'eau du lavabo,
- les hurlements, les cris de douleur, les cris de mon corps bleuissant, les cris de mon cœur gémissant, ceux de mon âme.

Il ne s'était certainement pas rendu compte de la souffrance qu'il m'avait infligée, quand je n'avais même pas de mère aimante pour me soutenir, pour me consoler après les châtiments.

Si j'évoquais aujourd'hui quoi que ce soit à ce propos, ils me disaient que j'avais tout inventé et tous les deux me haïssaient pour le simple fait d'y avoir fait de nouveau allusion.

Je revoyais aussi ce papa, fier de m'avoir fabriqué des échasses, si perfectionniste dans le dessin du Christ sur la croix qu'il avait fait à ma place pour mon cours de catéchisme, ce qui m'avait valu un 20/20 avec les compliments de Monsieur le Curé : « Bravo à ton Papa qui a réalisé ce dessin. Maintenant, tu vas dessiner les douze apôtres. Tu resteras une heure de plus à partir de la semaine prochaine. Je vais faire un mot à tes parents. Et souviens-toi du commandement : Tu ne mentiras point. »

J'aurais voulu posséder davantage de souvenirs heureux. Oui, cette histoire était drôle ! « Les enfants sont des ingrats ; ils ne se souviennent que des plus vilains moments. », m'avait dit Pépère, un jour. Je sais à présent que c'est faux. Par contre, ces vilains moments nous marquent davantage, altèrent notre mental, au lieu de le magnifier.

Et nous étions là, tous les deux. Mon père, en proie à cette putain de maladie qui l'a attaqué sournoisement. Lui, ce papa-bourreau qui me semblait invincible, terrassé par une redoutable bactérie et moi, sa rebelle de fille, en cet instant sublimée par la belle déclaration d'un homme redevenu un Papa normalement pensant durant un bref instant, un Papa qui l'a échappé belle, ce qui devrait modifier au moins l'un de ses états de conscience. Il paraît que nous en avons autant qu'il y a d'anges. Il faudra que je creuse cette idée.

Quand je pense que je n'ai pas reconnu l'homme du couloir qui a pris quinze ans, perdu quinze kilos en si peu de temps ! Oh... ce visage... jamais je ne pourrai l'oublier.

« Mon Dieu, faites que Papa se remette de cette opération. Il est au plus mal ; or dans cette catastrophe, tout de suite, je suis la plus heureuse des femmes. Aurais-je pu me tromper aussi lourdement sur mon père ? Ces mots sont sortis de son cœur armé d'une nouvelle valve. C'est tout simplement merveilleux ! »

Puis la porte s'ouvrit et ma mère, tout de rose vêtue, le visage livide, fit son entrée. La relation fusionnelle que j'avais avec mon père se rompit soudainement.

A partir de demain, ma mère et ma grand-mère Jeanne se relayeront quotidiennement pour qu'il y en ait toujours une des deux à son chevet. Elles viendront en bus, puis elles repartiront en voiture avec moi, qui viendrai chaque soir.

Cet époux, fils et père, est très aimé de ces trois femmes, qui seront tout près de lui dans cette épreuve.

Oui, je l'aime, ce Papa qui pourtant, mériterait bien un blâme pour toute la violence qu'il m'a infligée, peut-être sur des coups de colère, mais tout de même ! Pour l'heure, passons...

27 – Prisonnière d'un démon nocturne

Anéantie d'avoir retrouvé mon pauvre père dans une telle souffrance, vidée par la peur de le perdre, nous avons dîné tôt et je me suis couchée après avoir baigné et donné le dernier biberon à Nicolas. Le visage émacié et livide de Papa me hante. J'espère que je vais pouvoir m'endormir.

Seulement, à 1 h 30, je me réveillai. Affolée, je secouai mon mari qui râla car il n'aime pas être dérangé dans son sommeil. Personne ne souhaite être réveillé de cette façon.

J'étais convaincue qu'il y avait urgence. Mon cœur ne battait pas normalement et je me sentis soudain partir, comme si je me vidais de mon sang d'un seul jet.

Bien sûr, je le signifiai à mon mari qui me répondit :

– Mais non ! respire ! tu es stressée.

A ce moment, je l'appelai à l'aide :

– Non Philippe, descends avec moi, s'il te plaît. Appelle le médecin, je t'en prie. J'ai mal dans la poitrine au niveau du plexus. Cela me serre, je me sens opprimée. J'ai peur de mourir.

Hélas, m'abandonnant à un sort que j'identifiai comme étant terrible, il grommela, à moitié comateux :

– Je t'en prie, laisse-moi dormir, je travaille demain, moi ! Respire un bon coup ; ça va passer, c'est nerveux, je te dis !

Me sentant lamentablement la proie de ma propre détresse, une terreur extrême s'empara soudain de ce qui restait de mon être. Mon cœur frappait à grands coups, d'abord au rythme du glas, puis je ressentis des pulsations très rapides qui m'empêchaient de respirer, ce qui ajouta encore à mon malaise, déclenchant dans la foulée une crise de peur panique.

Je parvins à me lever même si mes jambes se dérobaient. A ce moment, je compris qu'il ne fallait plus que je compte sur mon mari qui faisait abstraction de la situation tragique que j'étais en train de vivre. Si je ne téléphonais pas très vite à mon médecin, j'allais certainement mourir.

Je me hissai jusqu'au combiné, composai le numéro du cabinet médical. Le docteur de garde était justement le mien. J'articulai :

« Venez vite, je vous en prie, docteur, je suis Alysse Bellaube, rue de la Croix Jolie. J'ai un malaise sérieux. »

Et je défaillis pour la seconde fois de la journée, à demi-consciente tout de même.

Après m'avoir auscultée, le docteur monta à l'étage et réveilla Philippe, toujours aussi sourcilieux du non-respect de la qualité de son repos. Les injections pratiquées sur place par le médecin contenaient du calcium et du Valium. Cela me calma pour le restant de la nuit. Il s'agissait d'un malaise cardiaque suivi d'une crise de peur panique entraînant l'évanouissement. Heureusement que j'eus la présence d'esprit de lancer un SOS, souligna le médecin à l'adresse de mon mari. Il me prescrivit un médicament psychotrope généralement utilisé pour soulager les troubles anxieux et pour parer à ceux du sommeil, ainsi que du Cardiacalm.

Le médecin associa ces symptômes – à tort, saurais-je plus tard – aux événements du moment : l'opération de Papa. Il me conseilla de cesser toute activité physique et surtout de me reposer le plus possible.

Le docteur m'a prescrit un arrêt de quinze jours. Je ne peux monter un escalier, prendre un repas, sans ressentir mon cœur de nouveau monter en pression.

Chaque nuit, ce malaise refait surface et je réussis à l'apprivoiser un peu au fil des jours, tout du moins à en apaiser l'effet panique.

En règle générale, ce démon nocturne apparaît entre 1 h et 3 h du matin. Ce trouble ne dure que dix minutes à un quart d'heure et ne se renouvelle jamais deux fois d'affilée.

Je suis dépressive, a conclu le médecin. Je refuse le traitement pour l'instant. Il m'a prescrit un nouvel arrêt d'un mois. Mon poste a été remplacé.

Nous avons reculé le projet de conception de notre deuxième enfant. Je continue à prendre la pilule. Nous pourrions jouir d'une vie plus paisible si je n'étais pas malade. Je prends toujours du Cardiacalm.

28 – Paix à ton âme, Mémé Jeanne

1982 - Papa est sauvé. Il devra continuer ses séances de rééducation. Une convalescence d'un an lui est imposée avant de pouvoir reprendre son travail. Il est fragile et si amaigri. Comme il a vieilli ! J'ai eu si peur de le perdre ! Mais il est costaud, il devrait pouvoir se remplumer.

Mémé Jeanne a fait un grave infarctus, exactement un an après l'opération de son fils. Elle m'a fait demander à son chevet. Je m'y suis aussitôt rendue. Elle m'a demandé pardon pour tout le mal qu'elle m'avait fait. Elle m'a avoué que mon grand-père avait très mal vécu mon départ définitif mais qu'il ne m'en avait pas tenu rigueur. De cela je n'ai jamais douté. D'ailleurs, depuis que je suis allée sur sa tombe, je ne fais plus de cauchemars. Je l'ai dit à Mémé. Alors elle m'a avoué que Pépé lui avait toujours reproché d'avoir agi ainsi à mon égard et elle a reconnu qu'il avait raison : « Tu étais son petit rayon de soleil, notre petit rayon de soleil, je peux bien te l'avouer, à présent ! Si tu savais comme j'ai culpabilisé de t'avoir fait des misères ! Qu'est-ce qui m'a pris ? »

Les misères émanant de son esprit auraient pu nuire à la terre entière ! Elle est restée fière, le regard sec, puis elle m'a encore avoué qu'elle s'était trompée sur moi, ajoutant qu'elle l'avait stipulé à son fils. Mon père ne m'en avait pas parlé. Il ne se laissait pas bercer facilement par les sentiments. « Pardon, Alysse ! », finit-elle par me dire d'une voix émue.

Je la remerciai et la calmai en lui montrant la photo de son arrière-petit-fils qu'elle embrassa nerveusement, ses yeux déjà éteints, peut-être chargés de larmes sèches.

Jeanne Fraydès mourut dans la nuit.

J'eus de la peine en considération de tout ce temps perdu, réalisant que chacun menait son existence à sa guise et qu'on ne pouvait pas aller contre d'autres façons

de penser que les nôtres. *Nos pensées...* qu'on trouve d'ailleurs souvent supérieures ! Tout le monde est libre de penser à sa manière !, pas de juger, de supposer, de vexer, de blesser par des mots. Au contraire, il faut toujours essayer de '*désentrister*'¹ ou de rassurer autrui et davantage lorsqu'il s'agit d'un proche dont on connaît les faiblesses.

Je décidai que je prierais pour celle qui m'avait si souvent dédaignée. Cela ne pouvait me nuire, au contraire.

Mieux valait passer son chemin si l'on ne pouvait s'entendre. C'était tout ce que je ne parvenais pas à faire vis-à-vis de mes parents, attendant toujours une forme de rémission de leur esprit, une rédemption, qui vient hélas parfois sur un lit de mort. Le plus malheureux demeure celui qui s'acharne à faire du mal. J'allai à l'inhumation de Mémé en souvenir de *La Prière d'une Vierge* – que nous interprétions autrefois à quatre mains avec tant d'émotion – mais aussi par égard pour mon père. Curieusement, j'eus une pensée pour Johann Kühn que j'avais un peu oublié. Pourquoi réapparaissait-il soudain dans mes pensées ? Mamy Margot m'en parlerait certainement un jour. De ce côté, il faudrait que je sois patiente.

Mes crises nocturnes s'évanouirent dès que je pris la décision de cesser la pilule en vue d'avoir un second enfant. Quatre années de paniques nocturnes auront gâché le sommeil de mon mari, le mien, et hélas abîmé quelque peu notre couple. Le cardiologue soutint que cette rémission n'avait rien à voir avec la pilule. Il pensait que c'était une maladie psychosomatique. Je trouvais ce diagnostic un peu simpliste, persuadée qu'il se trompait.

¹ Désentrister : Ce mot n'est pas référencé au dictionnaire mais je le trouve plus joli que le mot « décontrister » qui lui, est français.

29 – Margot - Début de révélations

Ce dimanche d'août 1985 devait être une journée bien singulière. Après le déjeuner, je décidai d'aller inviter Mamy Margot et Pépère Louis. Cela faisait une semaine que je ne leur avais pas donné signe de vie. Mes grands-parents n'avaient toujours pas le téléphone malgré mon insistance pour qu'ils le fassent installer. Je me rendis chez eux, certaine de les y trouver, pour leur annoncer que j'attendais un enfant. Je frappai à la porte et Pépère me reçut, le visage décomposé par l'inquiétude. Je lui demandai ce qui se passait. Il m'expliqua que Mamy était en train de faire une importante hémorragie, qu'elle avait très mal à la tête. Il était inquiet. Il partait chercher le médecin de garde. Je lui proposai de m'en occuper tandis qu'il resterait auprès d'elle. Avant de partir, je m'empressai de retrouver ma Mamy. Je lui déposai un baiser sur le front, les rassurai tous les deux, puis m'éclipsai. Il me semblait urgent d'avertir ma mère. Après être allée prévenir le docteur, je me rendis chez mes parents. Durant le trajet, je pensais que ma visite apparaîtrait encore intempestive, ce qui se confirma.

– Je sors de chez Mamy ; elle va très mal. Il faudrait que tu ailles la voir, Maman ; je t'en prie, fais vite ! Elle a fait une hémorragie par le nez qui me semble grave. Je n'ai jamais vu autant de sang. Elle attend le médecin. J'y retourne. Si tu veux, je t'emmène.

– Je n'ai pas le temps, répondit-elle. C'est déjà arrivé. Et puis... elle en a vu d'autres ! Ce n'est pas grave. Nous partons cueillir des mûres. J'irai demain.

Une fois de plus, tout était dit, ou presque. Sur le moment, j'eus honte de ce comportement que je jugeai irresponsable. Mais je lui donnai encore des excuses car il me semblait qu'elle avait peur. Elle paraissait trop nerveuse pour s'en moquer vraiment.

Je retournai dans la foulée m'enquérir de l'état de santé de ma grand-mère. Le docteur était passé. Pépère donnait à manger aux lapins. Il me rassura très vite. Mamy se sentait un peu mieux et certainement que cette hémorragie l'avait encore sauvée d'une congestion cérébrale, avait expliqué le médecin. C'était en effet déjà arrivé une fois.

Pour finir, je nettoyai tout le linge taché. C'était impressionnant ! Moi qui voulais être infirmière, j'avais ce jour-là l'occasion de faire mes preuves face au sang ! Avais-je la vocation ? Je ne sais pas vraiment. Il paraît que le cran s'acquiert à force de pratique.

Après avoir rafraîchi ma grand-mère, j'allai chercher une chemise de nuit dans son armoire fleurant toujours bon la lavande.

– Tu sais, me dit-elle, tandis que je lui frictionnais le dos avec de l'Eau de Cologne, je la connais et elle ne me fait plus peur.

– De qui parles-tu ? De Maman ?

– Non, de la mort, dit-elle en riant nerveusement.

– Il ne faut pas que tu m'en veuilles, mais je suis allée la prévenir.

– Qui ça, la mort ? demanda ma grand-mère, esquissant un petit sourire moqueur.

– Arrête, Mamy, tu m'angoisses ; tu sais bien que je parle de ta fille. Elle va venir demain.

– Est-ce que vos relations s'arrangent ?

– Moi, je fais de mon mieux. Mais ils me considèrent toujours comme une ado et me font régulièrement des réflexions. Ils n'ont aucun égard envers moi et ma petite famille.

– Elle était douce, ta mère, étant enfant ; et puis il y eut ce coup dur, dit-elle en soupirant.

– Quel coup dur, Mamy ? Tu veux bien m'en parler ?

– Ta maman a fait une très grave méningite à huit ans, à la suite d'un gros choc émotionnel. Pendant deux ans, elle n'a plus fréquenté l'école. Mais grâce à sa volonté, elle a

récupéré tout son retard et a travaillé dur pour le rattraper, à l'*Institution Rey*.

– Quel choc ? Mamy ! De quoi veux-tu parler ?

– Je suis très fatiguée ; de plus, Loulou ne veut pas que j'en parle.

– Il est dehors, Pépère. Il donne à manger aux lapins. Parle-moi, Mamy. J'ai besoin de savoir. S'il te plaît !

– Ne dis pas à ta mère que j'ai évoqué sa méningite. Elle ne veut pas qu'on aborde le sujet. J'ai très mal à la tête, ma petite Boubou, je souffre. Je t'en parlerai plus tard, c'est promis. Il s'agit d'une affaire trop délicate pour l'aborder dans mon état.

– D'accord. Repose-toi ! Je reviendrai demain.

– Par contre, il y a autre chose d'important dont je voulais te parler. Ton grand-père a un cancer du côlon. Nous venons de l'apprendre.

– Oh non, pas Pépère ! m'exclamai-je, en me reprenant très vite. Cela se soigne très bien, Mamy ! Regarde pour Papa, c'était très grave et puis tu vois, il s'en est tiré avec une opération.

– Loulou n'a pas le même âge que ton père, ma chérie ! Ils ne peuvent pas l'opérer.

– Justement, le cancer est moins grave chez les gens âgés ! Allez... ne t'en fais pas, ma petite Mamy. Excuse-moi, je dois te laisser car je vais récupérer Nicolas chez sa Mémé Lulu. Repose-toi bien. Je viendrai vous chercher dimanche prochain pour déjeuner et arroser tous ensemble ma grossesse. Je viendrai vous faire un bisou demain.

– C'est merveilleux pour le bébé ! Voici une bonne nouvelle. Je compte sur toi, ma chérie, reviens nous vite ! Nous t'aimons tant, Pépère et moi !

Je suis partie paniquée à l'idée du cancer annoncé. J'ai éclaté en sanglots tout en conduisant, pour finalement m'intimer l'ordre de m'arrêter un instant sur le bas-côté de la route.

30 – Dans mon cœur à jamais

Ma chère Mamy était une femme robuste qui se remettait toujours de ses attaques. Cependant le décès de son Loulou inhumé le 29 janvier (encore cette date), la mit dans un état de prostration qui me désempara totalement. Impétueuse, la mort avait encore éteint quelques loupottes au fond de nos cœurs et je ne fus même pas capable de les rallumer. Ne restait plus pour nous éclairer toutes les deux que la faible lueur d'une minuscule bougie déjà bien fondue. Malgré tout, je me faisais un devoir d'aider ma grand-mère du mieux que je pouvais. J'avais du mal à croire que je ne reverrais plus mon Pépère Louis. Je ne parvins pas à pleurer, cette fois. J'avais dû épuiser tout mon capital lacrymal. Ma mère eut beaucoup de chagrin. Elle avait une préférence marquée pour son père.

Dans quatre mois, un autre petit garçon viendrait au monde. Je me disais que mes enfants sauraient me guider vers la lumière vive qui manquait à ma vie. Lucas porterait le prénom de Pépère, c'est-à-dire Louis en deuxième position, suivi de Claude, le prénom de son grand-père paternel. Je l'avais annoncé à ma grand-mère qui sembla enchantée de cette décision. Elle avoua même que rien ne pouvait lui faire davantage plaisir.

Craignant sûrement de disparaître elle aussi, Mamy s'épancha juste après l'inhumation de mon regretté grand-père à propos d'un *terrible secret de famille*, précisa-t-elle.

J'étais galvanisée. Malgré tout, je ne voulais surtout pas laisser transparaître mon émotion afin que Mamy puisse poursuivre son récit jusqu'au bout, sans état d'âme par rapport à ma grossesse. Depuis le temps que j'attendais un éclairage sur ma curieuse famille ! Mamy Margot avait occulté le fait que j'attendais un bébé et que cette histoire pourrait me troubler.

Elle était repartie en 1943 et ses traits reflétaient une indicible angoisse. Puis elle abaissa ses paupières et se mit

à parler de plus en plus bas. Je buvais ses paroles comme une boisson amère, avec cependant une infinie tendresse. J'ai même bloqué inconsciemment ma respiration un peu trop longtemps et j'ai eu du mal à me reprendre. C'est à ce moment que Lucas détendit ses petits pieds d'un coup pour forcer sa maman à rattraper son souffle... et sa vie à lui ! « Hep hep... je suis là, moi ! » Il aura du caractère !

Il m'était impossible de poser toutes les questions qui se bouscullaient déjà dans ma tête. J'étais littéralement abasourdie par cette terrible histoire.

Mamy ne comprenait toujours pas pour quelle raison Jeanne possédait également une photo de Johann, si gentiment dédicacée. Je lui répondis que c'était certainement juste à titre amical, et qu'après tout, ils se fréquentaient grâce au piano confisqué.

Puis, après s'être libérée d'un trop lourd fardeau, mon aïeule conclut par ces mots précis :

– Peu importe s'il fréquentait Jeanne ! Boubou, je t'en prie, conserve précieusement ce portrait. Je te le rends. Le voici.

Elle a enfermé la photo entre mes mains jointes, précisant :

– Il est en de bonnes mains. Si nous brûlions cette photo, cela nous porterait malheur, j'en suis certaine.

Je n'oublierai jamais tous les mots de mon aïeule qui chahutèrent, pire encore, bousculèrent grandement mon esprit déjà bien troublé. Je gardai précieusement le portrait de Johann Kühn.



31 – Le canal me reliant à Faustine

Cette nuit-là, je m'éveillai brusquement en nage, sanglotant sur mon oreiller. Je me rappelais parfaitement mon cauchemar¹ truffé de détails, de ceux qu'on ne peut oublier.

Ce rêve poignant, je le fis à la suite des terribles révélations de Mamy Margot. Il vint se noyer parmi d'autres obsessions qui me hantaient depuis longtemps.

Au gré de mes voyages nocturnes, la femme en laquelle je me métamorphosais, apprenait peu à peu à les apprivoiser. Plus tard, elle les interpréterait.

En attendant, je réalisai l'épouvantable drame que ma grand-mère avait vécu. Je l'avais écoutée dans un état second, tant cette histoire, certainement inscrite dans les gènes de tous ses descendants, m'apparaissait invraisemblable. Les petits cartons s'imbriquaient peu à peu à leur place sur le puzzle familial. Ma grand-mère ne pouvait affabuler à ce point. Elle n'aurait jamais menti à *sa* Boubou !

Je compris enfin les raisons du mal-être de ma mère, cette magnifique et sage petite fille blonde aux yeux azur. Je venais de lui pardonner à jamais de n'avoir pu aimer sa progéniture. J'avais gommé tout le mal qu'elle m'avait fait. J'étais guérie, me semblait-il. Faustine, elle, ne l'était pas ! Je ne cessai dès lors de me demander comment je pourrais l'aider et si j'en avais le droit. Le cas échéant, comment fallait-il que je m'y prenne ?

N'était-ce pas vain d'essayer d'entrer dans son monde décomposé, figé depuis tant d'années dans les larmes, le sang, le feu, et pire encore ?

¹ Ce cauchemar, (*'cauchemar', car il me perturba*), ou ce rêve troublant (*'rêve', car je m'y sentis bien*), au fond duquel je rencontrai une étrange petite fille, est raconté page 18 à 19. Il date de 1986. Je le fis juste après l'inhumation de ma grand-mère.

Je cauchemardais toutes les nuits ; j'étais tantôt ma grand-mère Jeanne, tantôt Mamy, tantôt un être inconnu qui voyait le drame à travers mes yeux et demeurerait impuissant. Il me semblait aussi que ma mère faisait régulièrement irruption dans mes songes pour me demander de l'aider par le canal du rêve ; c'était vraiment étrange. C'était comme si la petite Faustine cherchait à communiquer uniquement d'âme à âme avec moi, tellement elle était honteuse de quelque chose d'indéfinissable, d'indicible. J'avais l'impression de me superposer à elle et cela créait un malaise en moi.

Je me réveillais à chaque fois en nage avec un mal de tête insoutenable et craignais pour ma grossesse. Je décidai néanmoins de mettre tout en œuvre pour aider Maman à guérir de son anosognosie, un mot savant qui signifie qu'on ne sait pas qu'on est psychiquement atteint. Il y avait de quoi l'être. Je savais à présent ce qui s'était passé en cette terrible fin d'après-midi de 1943.

Lorsque j'avais demandé à ma grand-mère la date du drame, elle m'avait répondu :

« Je te le dirai plus tard et tu seras surprise. Cet événement a eu lieu et rien ni personne ne pourra l'effacer. Toi seule, ma Boubou, pourrait peut-être réussir à faire la lumière sur cette affaire et aider ta mère, ce que lâchement je n'ai jamais su faire, puisque je n'aspirais qu'à taire cette monstruosité. »

Comment ne pas tomber profondément malade lorsqu'on est enfant et qu'on a vécu un tel délire tout éveillé ? Hélas, de la méningite de la petite Faustine subsisteraient de fâcheuses séquelles.

Il n'est absolument pas question d'aborder un sujet aussi grave durant ma grossesse, d'autant que je commence à avoir très mal dans le bas de mon lourd ballon d'amour. Aussi ai-je décidé d'occulter ce grand malheur par n'importe quel moyen, tant bien que mal. Il m'effraie au plus haut point. En même temps, cette histoire me permet de relativiser les mauvais souvenirs de mon enfance.

32 – Lucas

Neuf mois se sont déroulés sans le moindre problème de santé. Mon petit Lucas est né. La perfusion branchée pour nous aider tous les deux dans cette dure épreuve de mise à vie a tenu l'équipe médicale de la maternité en alerte en ce jour d'Ascension. Après une perfusion installée pour accélérer le travail, mon cœur a joué du tambour un peu trop vite en intercalant de l'arythmie. Le mot barbare 'acrocyanose' a été prononcé. Lucas est venu au monde bleuté avec le cordon autour du cou. Il a fallu que je continue à inspirer et respirer profondément plusieurs fois. Il a eu un peu de mal à affirmer son premier cri. Je me suis entendue lui dire :

« Désolée mon Petit Cœur ! Allez... crie bien fort ; ta maman n'avait plus de force pour pousser. Ça va aller maintenant ! »

Comme s'il m'avait entendu, il s'est subitement affirmé par des cris stridents. J'ai vu sa peau rosir et je pleurais de joie. Nous y sommes arrivés ! Toute la famille est ravie de sa venue au monde. Lucas est notre nouveau petit bonheur ! C'est un beau bébé de 4 kg 700 aux yeux turquoise ; il mesure 57 cm. Il a une jolie fossette sur la joue gauche et un bel épi au centre de son petit crâne. Quelle sensation adorable et douce j'ai vécue pour la deuxième fois de mon existence lorsque les infirmières ont enfin posé mon bébé sur ma poitrine !

Tout ému, Philippe me caressait le front et les cheveux. Que c'était bon ! Nicolas est venu voir son petit frère le jour de sa naissance. Il était fou de joie.

Je m'immerge dans mon métier et je commence à mordre la vie à pleines dents. C'est ainsi que je caresse les touches d'un piano le lundi, continue à bloquer la balle du hand le mardi, dénoue mes cordes vocales le jeudi. Disons que je commence à me sentir exister physiquement et en toute liberté, le soir, pendant que mes petits chéris dorment. Je camoufle ainsi sous mon hyperactivité les tableaux négatifs de mon enfance perdue. Cela retarde peut-être l'explosion de ma bombe psychique. Il est vrai que je donne toujours l'impression d'évoluer à une vitesse vertigineuse.

Je n'ai dit mot à Philippe de cette sordide histoire arrivée à ma grand-mère pendant la guerre, avec pour témoin et complice sa petite Faustine. Son récit me hante d'autant plus que ma grand-mère m'a révélé que j'avais un rapport avec cette tragédie. Elle n'a pas voulu m'en dire davantage et je n'ai pas insisté non plus. Margot a toujours été un peu extralucide. Cela m'effraie, je le redis, et pour l'instant, je n'ai plus envie d'aborder le sujet. Alors, solution de facilité, je délaisse un peu ma chère Mamy. Comment serait-il possible que j'aie un lien avec un fait ayant eu lieu en 1943 ? Bien sûr, j'ai peur que cet événement me porte malheur ! Moi qui ai toujours affirmé que j'étais née sous une bonne étoile et que le meilleur restait à venir ! C'est dire qu'il en faut pour me décourager si l'on fait allusion à la famille dans laquelle j'ai dû passer dix-huit ans de mon existence !

Je me rassure encore en me disant que ma grand-mère est très superstitieuse, que c'est une bonne personne qui n'a aucun lien avec le mal. Aussi, je persiste dans l'idée qu'il est absolument impossible que je puisse avoir un quelconque rapport avec la tragédie de Margaret Houzart. Elle a dû se faire son film, la pauvre Mamy !

33 – Un nouveau papillon jaune butineur

Un autre film se joua. Il était question d'un radeau familial chavirant dans le torrent où se pressaient depuis quelques mois des petits rapides.

Le 22 avril 1987, les nuages gris qui ne faisaient que passer sur nos dix ans de mariage se rassemblèrent pour ne plus former qu'un énorme cumulonimbus récidivant et sombre, prêt à éclater pour déverser des trombes d'eau et inonder notre demeure. C'est de cette impression de ciel qui tombe sur notre tête, notre famille et notre maison sise rue de la Croix Jolie bien ternie en ce jour, que je veux parler.

On dit qu'il faut parfois de nombreuses semaines pour avoir des soupçons quant à l'infidélité de son conjoint et qu'un quart de seconde suffit pour en être certain. J'en fus certaine ce jour-là, en ce laps de temps même. Je pris la décision d'aller m'expliquer avec mon amie ou plutôt ex-amie 'la voisine', disons même maintenant, ma meilleure ennemie, Vivianne.

Je ne faisais que soupçonner ce qui contaminait ma vie de jeune maman et qui contribuait à me brûler la poitrine, à m'empêcher de respirer depuis quelques mois.

Depuis que je les avais vus, je sentais que ma grenade de tourments était sur le point d'exploser. Faute de pouvoir en parler à mes parents qui rejetteraient inévitablement la faute sur moi, j'en discutai avec ma grand-mère, laquelle me conseilla, sans hésiter :

– Va la voir avant d'en parler à Philippe et tu en auras le cœur net. La vérité va te faire mal ; ensuite, cela ira mieux, et même s'il y a anguille sous roche, crois-moi ! Si tes soupçons sont avérés, tu devras avaler les aveux sans les mâcher, partir la tête haute et ensuite digérer. C'est cette étape qui prendra le plus de temps. Je sais de quoi je parle ! Tu rebondiras toujours. Tu es une battante, ma Boubou !

– Au-dessous de la roche, il y aura sûrement autre chose qu’une anguille, Mamy ! Par exemple, un maquereau et une morue, j’en suis sûre ! Je suis si inquiète et tellement en colère ! Nooon, pas chez nous, Mamy ! pas chez nous !

– Ne pleure pas... Courage, Boubou ! Ton humour, ta joie de vivre et ta force mentale te sauveront toujours. Je te connais bien ! Nous nous ressemblons beaucoup.

Alors, il allait falloir exposer l’évidence, percer ce nouvel abcès situé au milieu de mon cœur.

« Dieu ! Mamy a-t-elle raison ? Vais-je me sortir de ce marécage ? » En tout cas, il y avait peu de chances que je me sois laissé abuser. Une assurance quelque peu trompeuse me poussait vers le besoin de connaître la vérité, sachant que je désirais par-dessus tout m’être fourvoyée dans mon jugement.

Philippe a furtivement déposé un baiser dans le cou de Viviane, au cours d’une danse. Mais pourquoi ai-je orienté mon regard inquiet dans cette direction, précisément à ce moment-là ? Curieuse synchronicité.

Les soupçons s’étaient bien confirmés en un quart de seconde. Etait-ce l’ultime indice appréhendé, attendu en somme ? Des images de tristesse décrites dans mon journal s’étaient incrustées de manière indélébile dans ma mémoire. Le quart de seconde était un court métrage dans mon esprit.

Le champagne a de nouveau grisé Philippe. J’ai très bien reconnu la situation : il ne s’est toujours pas inquiété de moi alors que je me suis éclipsée durant près d’une heure. Seule sur le parking, je me suis lamentée sur du ‘déjà vécu’. Je réfléchissais, au calme. Chaque pensée épongeait une larme. Sur le siège arrière de notre voiture, il y avait les sièges-bébés de Lucas qui n’avait que six mois et de Nicolas d’à peine cinq ans. Je me suis assise entre les deux et j’ai pleuré.

Pour la première fois depuis son départ pour le grand voyage, ce soir-là j'appelai mon Pépère et lui offris mon gros chagrin conjugal. Je n'avais pu le pleurer depuis son décès. Toutes mes larmes étaient restées coincées derrière un barrage privé d'écluses. Depuis, cela me faisait terriblement mal en haut de la poitrine. Pourtant je disais toujours que je mourrais de chagrin, s'il quittait la terre. Ce soir-là, la vanne s'était ouverte subitement sur mon cher Pépère Louis auquel je demandai de l'aide.

Persuadée que Philippe me secourrait de manière plus concrète que mon Pépère et que nous pourrions encore tenter d'effacer ces nouvelles éraflures sur le vase de cristal du mariage déjà bien ébréché, je parvins à me calmer.

De fortes douleurs accaparèrent tout de même de nouveau ma pauvre nuque. Pourquoi me faisait-il tant de mal ? Devais-je me renfermer comme une huître ou bien me transformer en coq batailleur ?

Réflexion faite, j'optai pour la rébellion. Je voulais comprendre, au moins. Qu'avais-je fait pour mériter ce nouveau blâme ? J'étais fidèle et réellement attachée à ma famille.

Bien sûr, Philippe eut droit à une scène méritée sur le trajet du retour. En guise de réponse, il ne trouva que cela à dire :

– Tu es fatiguée, déprimée, avec tous tes troubles du sommeil ; ce baiser ne veut absolument rien dire, voyons !

– C'est malsain de t'emmener dans des salles de bal ! Cela me rappelle quelque chose, pas toi ? C'est déjà arrivé ! T'en souviens-tu, au moins ? Réponds ! Si tu en as assez de moi, aie au moins la franchise de me le dire. Je hais les gens malhonnêtes, les ingrats, les fourbes, ajoutai-je, le verbe haut, clouant cette dernière réplique sur la porte de notre nuit.

Le silence qui s'ensuivit fut comme une réponse à mon mépris.

Après être descendue de mes ergots, rentrant au poulailler, mi poule, mi coq, j'insistai un peu et d'un sourire narquois, il eut le toupet de me demander :

– Serais-tu jalouse ?

– Disons... perspicace, répondis-je.

Et là, telle une huître, je me fermai d'un coup sec.

Plus tard, je dactylographiai mes réflexions. Les pages s'amoncelaient. J'avais mis un titre à mon dossier : *Bon grain, mal grain*.

Mon journal, peu à peu, prenait la tournure d'un roman.

34 – Visite chez l'amie-mite

Jalouse... Pfff... ! Tu entends, Ludivine ? Il ose enfoncer le couteau dans la plaie, alors qu'il a détruit notre famille. J'ai la rage, ça oui, et c'est celle de détenir la certitude d'être une femme trompée. Comme tu as dû souffrir, Maman ! Je hais tous les hommes. Ils doivent tous être des traîtres, des faibles, sauf mon grand-père, Louis Houzart. Enfin... je ne sais pas, au fond ! Il y a des choses qui ne s'avouent pas.

« *Que j'aimerais retrouver ton double, Pépère chéri !* »

« *Tu le trouveras ; mais avant, écoute ta Mammy et va donc chercher la vérité* », a-t-il murmuré à l'oreille de mon âme.

Viviane rentrait de son travail vers 17 heures. L'idée d'aller la trouver ne me quitta plus.

J'embrassai Franck, le pauvre cocu. Quel mot affreux j'ose employer ici !

– Tiens ? Bonjour Alysse ! Quel bon vent t'amène ?

J'entrai tout de suite dans le vif du sujet, ayant trop longtemps refoulé ma souffrance. À quoi bon tourner en rond ?

– Il ne s'agit pas de bon vent, mais d'un cyclone, Franck. Il faut que je t'avoue mes craintes, car si je n'évacue pas

tous ces non-dits, mon pauvre cœur va finir par éclater. Alors, voilà : Viviane et Philippe entretiennent une liaison, j'en suis presque convaincue, et je viens chercher la vérité de la bouche même de la traîtresse. Et Artaban, comme pris au piège, toujours si fier, si sûr de lui, affirma *illico presto* :

– Presque convaincue ? Mais tu te fais des idées, Alysse ! Qu'est-ce qui te permet de penser cela, enfin ! Voyons ! Ce n'est pas possible !

C'est à ce moment précis que mon ex-amie, majesté sans majuscule, encore sereine, mais plus pour longtemps, déposa sa bicyclette déglinguée contre le mur.

La maîtresse n'était pas la réincarnation d'Aphrodite, or elle était coquette... depuis peu, comme par hasard. !

De corpulence agréable, avec toutefois un demi petit bidon de trop, elle avait trente-neuf ans. Elle venait de se faire couper les cheveux, ce qui la rajeunissait un peu. J'avais trente ans. La compétition était rude. J'avais constaté que Viviane avait choisi la même coiffure que moi : des mèches blondes bien effilées et bien longues qui retombaient sur ses joues. Cela la changeait de son chignon un peu rétro. Elle avait aussi modernisé ses lunettes. Décidément, elle revoyait toutes ses montures ! C'était donc une femme à lunettes...

J'arbore un sourire que je te dédie, Ludivine.

En fait de monture, elle avait opté pour une fine et discrète et ohhh... surprise, ses yeux avaient repris leur taille normale ! On aurait dit de petites billes, les verres ne faisant plus loupes.

Elle avait encore, ces temps-ci, raccourci ses jupes et augmenté sa garde-robe de ces modèles qu'on voit dans des revues de mode. Sur ce plan elle me faisait concurrence car l'heure était propice aux économies, chez nous. Sa dernière toilette était d'un superbe jaune paille et sa transparence mettait en valeur ce qu'elle avait de plus joli : ses jambes.

En effet, lorsque Viviane s'asseyait sur le canapé, on aurait dit un papillon de chou, un Citron. Mais... pourquoi relevait-elle tant le jupon de ses ailes, ses ravissantes gambettes croisées sur l'accoudoir ? Je trouvais cette attitude très indécente. Philippe, quant à lui, avait l'air des plus satisfaits, ce qui m'exaspérait un peu..., beaucoup..., tandis que les affres de la tourmente causaient à mon esprit une indicible souffrance. Tout n'était pas parfait chez la coquette. Oui... je continue, cela me soulage. Malheureusement, son sourire dévoilait des dents écartées comparables à celles des vieux chefs de tribus papous. Pardon, j'exagère juste un peu et je trouve cela moche de broser ce vilain tableau de Viviane, qui n'était horrible que dans mon cœur, finalement.

C'est avec ce portrait débile et la pire des biles indélébiles, que Franck et moi, dans un ultime soupir, observâmes l'infidèle faire son entrée dans la salle à manger. Il faut savoir que redevenue rebelle, je pensais à lui casser la figure ; en réalité, je suis trop polie, je m'étais promis de lui *casser la gueule*.

Je n'avais jamais raconté cette histoire dans le journal de mes petites pensées. Ce devait être trop difficile pour moi, à l'époque, de décrire les aveux de l'anguille sous roche, propos qui restèrent bien bloqués dans mon esprit. Seule la maladie d'Alzheimer saurait faire en sorte que je les oublie, ou ne garde plus que celles-ci, ce qui serait horrible ! Une vieille tante atteinte de cette maladie ne se souvient que de sa première tranche de vie avec ses périodes lamentables, masquant sa deuxième et agréable existence de soixante ans avec son deuxième époux aujourd'hui disparu. Cela prouve qu'on aurait tendance à retenir plus aisément les souvenirs anciens y intégrant en plus, les plus mauvaises phases.

Arborant la posture idéale pour un défilé de lingerie, vêtue de sa minirobe jaune, un drôle de sourire papou accroché à sa face, Viviane articula :

– Mais... que se passe-t-il ici ? Vous en faites, des têtes !

Il y eut un temps mort, dans ce silence funéraire où les secondes égrenées parurent des minutes. Elle dut le ressentir.

– On veille les morts, dans cette maison ?

Ce constat fait, elle appuya sur l'interrupteur, ce qui fit ressortir son teint blême tout en illuminant mon visage extrêmement bien maquillé, pour la circonstance. Je ne voulais rien laisser paraître de mon émoi.

– Peut-être bientôt, ma chère... amie ? ou... ennemie ? Pardon, mais je ne sais plus, moi ! Ecoute, voilà ce qui m'amène, Viviane : tu me vois faible et fatiguée. En fait, je suis lasse de vous observer, Philippe et toi, et depuis belle lurette. Il me semble que votre liaison a dû commencer pendant ma grossesse...

– Quoi ? répliqua-t-elle, interloquée, en jetant un regard gêné à son mari.

– Je l'ai ressenti à un moment. Seulement, je refusais de l'admettre. La confiance m'habitait, tu comprends ? Je n'ai pas réalisé pourquoi tu te métamorphosais en papillon. J'ai cru bêtement en notre amitié sincère.

Je n'avais pas préparé mon speech ; pourtant, tous mes mots tombaient à pic. Mon assurance mettait la maîtresse plutôt mal à l'aise. Mes qualités oratoires étaient stimulées par je ne sais quelle entité. Mon cœur était cependant à la limite de rompre, m'invitant à garder mon calme. Mes mains tremblaient. Je poursuivais mon laïus au moment où Viviane, d'une pâleur extrême, s'apprêtait à ouvrir la bouche. Je terminai tout de même ma phrase :

– Et maintenant... eh bien, je veux savoir. Je viens chercher la vérité pour crever l'abcès, car je souffre. Confirme-moi que mes soupçons sont fondés, toi qui dis être ma meilleure amie ! Viviane... avoue ! ... Alors ?... Que se passe-t-il entre Philippe et toi ?

Désarçonnée par ma voix tremblante qui trahissait l'émoi que je retenais pourtant, Viviane fit jaillir de sa

bouche frémissante ce qui était déjà pour moi une terrible évidence :

– Oui, j'aime Philippe. Nous sommes très amoureux l'un de l'autre.

– Ah oui ? Merci de ta sincérité devant Franck.

Mes lèvres tremblaient elles aussi, car j'étais profondément blessée par cette vérité cinglante.

Franck, dégoûté, s'enfuit, furibond, en claquant la porte, après avoir crié à sa femme : « Dis-moi que ce n'est pas vrai ! » Exclamation restée sans réponse...

– Et qu'avez-vous l'intention de faire, Philippe et toi ? risquai-je, refoulant maintenant mes larmes, essayant d'oublier la lance qui me transperçait les reins.

Celle qui fut reléguée du rang d'anguille à celui de morue reprit :

– Je ferai ce que Philippe fera.

Je m'étonnai moi-même de ne pas l'avoir au moins giflée. Judicieusement, j'avais compris qu'il était préférable de suivre les conseils du Vicomte de Turenne : « J'ai un avis à vous donner : toutes les fois que vous voudrez parler, taisez-vous ! »

Voilà de quelle façon j'obtins ma réponse, sans en venir aux mains. Je trouvai finalement cette réaction davantage valorisante et ne la regrettai pas. Je me retirai en douceur, la tête haute, suivant également le conseil de Mamy, mon Pépère s'accrochant très fort à mon bras, comme au bon vieux temps, à la fraîche d'une drôle de soirée printanière, en emportant sur mes épaules la lourde Croix-Jolie de mon impasse. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, mon amie la voisine était devenue une ex-amie et fut prise au dépourvu quand les bises ne viendraient plus. Elle m'abandonna lâchement à la dérive, ne courant même pas derrière moi pour me demander pardon d'avoir bousillé à jamais l'esprit de notre famille.

Non-assistance à personne en danger.

En effet, je ne distinguai plus rien autour de moi, juste une grande brume masquant un décor de désespérance, tellement mes larmes retenues débordaient. Vivianne me laissa m'en aller sur cette gigantesque terre remplie d'amertume, avec des idées de mort et l'impression de tomber dans un maelström, la tête en avant et au ralenti. Je pensais que j'allais peut-être mourir de chagrin, que je ne reverrais pas mes enfants que j'avais laissés chez leur grand-mère pour mener ma quête vers la vérité, après mon travail. Je me sentais plus malheureuse encore que les pierres. Que j'avais peur de me retrouver seule avec eux dans cet état, peur de perdre Philippe, mon mari, mon Sauveur !

Je me sentais de nouveau orpheline, trahie, mal-aimée et complètement paumée. J'étais en souffrance. Pourtant je décidai de téléphoner à Philippe. Je lui avouai la cruelle démarche que j'avais faite à son insu. D'abord, il fit mine de ne pas me croire et se ridiculisa davantage à mes yeux.

35 – Philippe - Les aveux

– Tu prêches le faux pour savoir le vrai. Cela ne va pas bien, chez toi !

– Je te conseille d'appeler ta maîtresse si tu ne me crois pas.

La réponse tardant, je réitérai :

– Me prendrais-tu pour une idiote, Philippe ? Cesse donc de me mentir, enfin ! Sois au moins aussi franc qu'elle ! C'est ta maîtresse, oui ou non ? Je veux l'entendre de ta bouche.

Chaque seconde de silence pesait :

– Alors ?

– Eh bien oui, je suis amoureux d'elle.

Comment accueillir cette seconde confession sans se sentir poignardée pour la seconde fois en plein cœur ? Je suppliai mon mari de revenir plus tôt pour m'apaiser. C'était un ultime appel au secours pour m'aider à ne pas sombrer. D'intenses douleurs me tenaillaient au niveau de la nuque ; mon sang affluait dans ma veine jugulaire et je ressentais de nouveau ces vifs coups de pic à glace qui me lacéraient les deux reins et me titillaient la moelle épinière, me semblait-il. Ma vision également me rejouait son tour (toujours ces mêmes symptômes qui m'empoisonnaient lorsque mes parents me poussaient à bout). L'horrible réponse tomba comme un couperet :

– Je ne peux pas m'absenter de mon boulot, désolé.

– Quoi ? Tu es désolé seulement parce que tu ne peux pas quitter ton travail ?

Excédée, désappointée, sanglotant, je claquai le combiné sur son support ; je m'assis sur l'avant-dernière marche de l'escalier et me vidai de toute ma mauvaise humeur par les yeux.

« Arrête de chialer, c'est de la comédie ! » aurait balancé méchamment ma mère.

J'entendis un cri déchirant qui résonna jusqu'à me faire rendre l'âme : il me semblait que c'était moi. J'avais l'impression d'halluciner.

– Noooooooooooooon ! Pas nous ! Pas nous ! Pourquoi, mon Dieu ? Qu'ai-je fait de mal ?

36 – Partir, mourir ou rester

Bouleversée, je ne me sentis plus capable de résister face à ce drame conjugal, celui que l'on voit chez les autres, pas chez soi ! J'aurais voulu mourir de chagrin là, tout de suite. Je pensais que je ne devais pas en être loin.

Qu'est-ce qui avait fait que mon mari ne m'aime plus ? Mon gros ventre ? L'arrivée de notre deuxième enfant ? C'était trop injuste !

Je ne voyais pas d'autres raisons sur l'instant. Ensuite, combien de questions m'étais-je posées dont les réponses étaient déjà connues de moi et qui ne réhabiliteraient pas mon mari, même si je devais également me trouver quelques torts.

Sans trop savoir comment j'avais pu trouver la force de parvenir jusqu'à la maison médicale, je me retrouvai face à mon médecin. Il comprit l'ampleur de ce déchirement et somma Philippe par téléphone de me rejoindre tout de suite au cabinet médical. En attendant, il me fit avaler un petit cachet bleu pour m'apaiser un peu. J'étais éplorée.

J'espérais que Viviane ne rimerait plus qu'avec infidèle, chamelle, charnelle, accidentelle, conflictuelle, démentielle, occasionnelle, porte-jarretelles, ensorcelle, et ne vivrait plus que dans son monde à elle, pas dans le mien.

Le cavalier blessé enfourcha tristement ses cinq chevaux à la robe isabelle et rentra au galop. Il atterrit enfin sur sa planète bleue à la vitesse de la lumière.

Je sombrai durant presque une journée dans un état comateux après une injection en bonus.

Philippe n'était pas allé travailler afin de veiller sur moi. Sa décision m'avait apaisée. Je restai couchée toute la journée sous l'effet de sédatifs, ressassant les derniers moments vécus, tantôt éveillée, tantôt endormie, jusqu'à revenir constamment sur ces deux lâches phrases émanant de la bouche de mon mari :

« Eh bien oui, je suis amoureux d'elle. »

« Je ne peux pas m'absenter de mon travail ! Désolé. »

Seule et livrée au monde nocturne exempt de lune, souffrant atrocement de la nuque, je réalisai avec amertume que je n'avais pas récupéré mes enfants, leur Papa étant vraisemblablement allé les chercher.

La nuit me semblait pesante, écrasante.

Soudain, une idée venue des ténèbres me traversa l'esprit. Je perçus ma morbide décision avec une sorte d'apaisement et me sentis impuissante face au curieux appel vers un silence définitif. Il faut dire que ces deux journées m'avaient anéantie. De plus, j'avais absorbé beaucoup de sédatifs et ne maîtrisais plus ni mes pensées ni mes actes.

Mon enfance perdue, mon premier amour déchu, la mort de mon Père, la cruelle révélation de Mamy avec laquelle j'aurais un rapport, la trahison de mon père et de mon mari, leurs maladies, ma Maman dont je ne savais atteindre le cœur, et enfin cette sournoise affection qui m'attrapait au lasso régulièrement. C'en était trop. Echec et mat. J'avais perdu. Putain de vie ! Le vase débordait.

Ce soir-là, tous les astres s'éteignirent d'un coup y compris ma bonne étoile, me semblait-il. Alors je me levai et telle une somnambule, j'allai embrasser mes deux enfants qui dormaient à poings fermés. Je n'avais plus de larmes pour pleurer. J'entrevis une faible lueur au bout du tunnel de mes pensées. Je me dirigeai vers l'armoire à pharmacie, fouillai doucement dans le premier tiroir dans lequel se trouvait la boîte de Lexomil, attrapai le gobelet sur la tablette du lavabo et le remplis d'eau.

Au moment même où j'enfournai tous les cachets dans ma bouche, Philippe fit irruption dans la salle de bains par l'opération du Saint-Esprit, terriblement inquiet cette fois, à voir sa tête. Il avait certainement été réveillé par un Être de lumière. Il aperçut le flacon vide dans ma main. Nos visages devaient faire peur à inspirer Hitchcock !

Il comprit l'urgence et m'enfonça ses doigts dans la bouche afin de me faire vomir les petites barrettes

blanches. Je me débattis juste pour parvenir à articuler que je n'avais pas eu le temps de les avaler. Je recrachai la mort, revenant d'un coup les deux pieds sur terre, allant même jusqu'à me demander ce qui m'était arrivé.

Philippe ne me prit pas dans ses bras mais il m'attira gentiment vers le lit en me donnant la main, certainement dans une pulsion de pitié et de remords. Perdu, il appela le médecin, peut-être par peur de renouveler une faute irréparable. Je me sentis dorlotée de toutes parts, y compris hors des frontières du possible et du compréhensible. J'avais tant besoin de me sentir aimée, qu'on s'occupe de moi. J'avais juste besoin d'exister pour quelqu'un. Je regrettais déjà mon geste en pensant à mes deux chérubins qui eux avaient besoin de leur Maman. Une nouvelle piqûre me plongea dans un sommeil qui cette fois fut réparateur.

Puis l'amant rompit avec sa maîtresse. Je me rétablis peu à peu. Un mois après ma visite chez la mite, délestée de quinze kilos, je tentai de retrouver mon mari.

Auparavant, pour repartir d'un bon pied, je souhaitais comprendre les raisons de son infidélité :

– Pourtant je te croyais heureux avec moi ! Tu ne m'as jamais dit que tu souffrais. Tu avais l'air si satisfait de ta vie ! comme je l'étais de la mienne, d'ailleurs !

– Je ne t'ai jamais dit que je souffrais parce que je ne souffrais pas. Essaie de te convaincre qu'il ne s'agissait que d'un coup de canif dans le contrat, dit-il maladroitement, au lieu de proférer des excuses. Puis il ajouta :

– Mais je t'en supplie, Alysse, reste. Je ne me sens pas bien du tout.

Le coup de canif dans le contrat se planta dans mon cœur. Ces mots étaient moches. J'eus peut-être le tort de ne pas relever. Je signai l'armistice. L'heure était à la Paix.

– « L'amour est plus fort dans la lumière de la vérité que dans l'obscurité du mensonge ». J'ai écrit cette phrase un jour. Je te l'offre. Je ne sais pas encore si je vais pouvoir

te pardonner. En tout cas, je vais essayer. Oui, je vais rester ; sinon pour toi, Philippe, surtout pour nos enfants.

Cette fois, il me prit dans ses bras en disant :

– Tu n’étais pas souvent à la maison. Je m’ennuyais. Tu me manquais. Et toutes ces nuits entrecoupées avec les enfants. Et puis surtout... tes maux de tête, tes insomnies... j’ai perdu pied, moi !

– Nous aurions pu en parler ! Toi aussi tu as eu des problèmes de santé ; cela n’a pas été facile pour moi non plus. Pourtant, je ne t’aurais jamais trompé !

J’écrivis alors dans mon dossier personnel :

Comment, après ce que je viens de vivre, comment continuer mon chemin sans trébucher encore ? Je suis de nouveau comme une petite fille seule dans le lit de sa vie et personne ne viendra plus me border. Je me sens incomprise. Il faudrait tout de même que je reste, pour les enfants, et que je tente de lui pardonner. Rien ne saura effacer cette trahison, je le sais. Je n’excuserai certainement jamais cette légèreté à cent pour cent.

Tous les mauvais moments avaient tendance à revenir me chercher à cette période et je m’obligeai à ne pas me remémorer, en plus, les ignobles tourments de ma jeunesse chaotique, ainsi que les révélations de ma grand-mère. Il fallait bien positiver un peu !

Mes pensées s’envolèrent tout de même vers 1975.

J’étais si jeune lorsque nous avions commencé à nous fréquenter ! Philippe avait guidé mes pas de jeune femme non avertie et surtout, il m’avait délivrée de l’enfer familial. Je me souviens, je l’admirais.

Il me plaisait beaucoup. Beau garçon, il était cultivé, avait de l’allure, aucune forme de méchanceté. Il parlait peu. Il m’avait extirpée d’un univers qui me paraissait proche de l’enfer. Il était doux, il me semblait que j’étais amoureuse.

Au-delà de tout cela, j'avais surtout besoin qu'on m'aime. J'avais déjà tant attendu qu'on m'aime ! Philippe m'avait adorée et j'avais su lui rendre cet amour, puis tout avait basculé. J'avais misé toute ma confiance en ce garçon dont les baisers à la saveur de tabac froid me rappelaient l'odeur de mon grand-père, mort d'un cancer. Il s'était bien arrêté de fumer, pour moi, puis il avait vite succombé aux charmes des petits *Café-Crème*.

Ensuite, il était tombé dans le pot-aux-roses de Viviane et une épine avait écorché nos vies.

Sa faiblesse lui aura joué de vilains tours et l'aura rendu aveugle quant aux méfaits, aux risques qui incombent au *Neuvième Commandement*. Je n'attache pas plus d'importance que ça à tous ces dogmes, mais tout de même, quelques messages bibliques nous invitent à la sagesse. La vie nous est livrée en kit sans la notice. L'honnêteté, la fidélité, l'amour et autres qualités requièrent peut-être en plus un mode d'emploi, pour accéder au bonheur durable. Je cherche le trousseau de clefs ouvrant toutes les portes du bien-être illimité, et je les trouverai.

Je crois bien que Philippe m'aime encore. Du moins, je veux bien continuer de le croire. Mais moi, est-ce que je l'aime toujours ?

Je ne cesse de me poser cette question qui demeure sans réponse. Franchement, je ne sais pas. Je ressens de l'amitié pour lui, cela c'est certain. Quoi qu'il en soit, je suis persuadée que le meilleur reste à venir et que je saurai meubler les nouvelles périodes d'attente. Une seule personne traverse encore ma cote de mailles et renverse mon bouclier : Maman.

Il faut que je songe à ma façon d'aller de l'avant pour la délivrer d'une forme de terreur. Cela m'occupera l'esprit différemment.

37 – Supplices

Mes pensées positives s'avérèrent bienfaisantes, véritable baume pour mon âme. Hélas, tout comme mon magnésium, je ne parvenais pas à les fixer. Je faisais un nouveau constat d'échec que je cachais à tout le monde. Je m'accrochais à mes deux petits garçons de neuf mois et six ans comme à une grande bouée de secours alors que c'étaient eux qui avaient grand besoin de protection. Entre mon mari et moi, les querelles s'accroissaient. Nous nous évitions de plus en plus. On ne choisit pas la date des épreuves. J'avais trente ans. Je nageais sur le dos dans une mer glacée en partant à la dérive. Malgré mes pensées positives, hélas trop fugaces, je fis une dépression qui dura plusieurs mois. Philippe et moi manquions à nos petits garçons. Malgré nos soucis, nous aurions dû être plus disponibles pour les soutenir. Au lieu de cela, la Maman avançait comme une somnambule dans la nuit, effectuait des heures supplémentaires. Le Papa quant à lui avait du mal à surmonter le drame qui découlait de sa duplicité. Quand il rentrait, il enfourchait son vélo et s'en allait encore une heure. Lui aussi avait beaucoup maigri.

Mémé Lulu et Pépère Claude gardaient leurs petits trésors de plus en plus tard. Nous savions les enfants en sécurité, choyés ; pourtant ce drame conjugal s'inscrivait tout de même sur leurs petits visages. Ils subissaient les premiers désagréments de la vie. J'espérais qu'ils deviendraient des personnes mieux blindées que Philippe et moi l'avions été et qu'ils surmonteraient mieux que nous la difficulté à vivre en couple. Ce triste épisode faisait partie de leurs vies, donc de leurs destinées.

Parviendrai-je à pardonner, à me remettre sur le ventre pour faire la nage papillon ? Help, help ! Et les enfants ? Ils ne viennent pas au monde pour servir de bouée de sauvetage à leurs parents ! Je culpabilise.

Nicolas et Lucas sont des enfants intelligents, dociles et d'une grande gentillesse, très câlins. Je suis très fière d'eux. Je m'y accroche avec force pour survivre à ce cauchemar. Ils sont les ventricules droit et gauche de mon cœur et pourtant, je ne trouve pas la bonne manière pour guider au mieux leurs pas. Les parents de Philippe semblent le faire mieux que moi. J'aimerais pourtant leur transmettre des valeurs, les bases les meilleures. Je suis consciente que la communication, qu'on ne doit jamais négliger, joue un rôle prépondérant sur un chemin de vie. J'ai commandé un livre de Laurence Pernoud chez France Loisirs. Je compte bien me reprendre en mains pour être la meilleure des mamans. Quand je pense que j'ai failli abandonner mes enfants dans mon morbide désespoir et que Philippe m'a sauvé la vie ! Je n'en reviens toujours pas. La dépression était incontournable. Je suis bien soignée. J'ai relu mon journal pour tenter de comprendre, tout en faisant tout mon possible pour enfin dépasser ce qui m'empêche d'avancer.

Parviendrai-je à reconstituer le puzzle des trois époques d'où surgit mon humble existence, puis à faire en sorte que tous mes cauchemars se volatilisent ? Que j'aurais aimé pouvoir effacer ce douloureux passé d'un seul souffle en m'efforçant de ne ressentir que les instants de bonheur. Combien j'aurais souhaité ne plus être poursuivie par ces abominables souvenirs.

Je me fais du mal à lire et à relire les tourments de mon cœur. Devrais-je brûler ces mots pour guérir plus vite de mes maux ?

38 – Mamy – Souvenirs

Je ressens la présence presque palpable de mon grand-père qui ne m'a jamais quittée depuis le début des épreuves.

J'ai de nouveau cru l'entendre cette nuit, juste avant de m'endormir : « Patiente, ma petite Boubou ; tu as su prendre la bonne décision. Tu as raison, tu dois rester, parce que tu as encore des choses à découvrir avec Philippe ! Un jour, tu rencontreras l'homme que tu attends et qui t'attend depuis longtemps. Tu le sais, au fond ! Tu le reconnaîtras puisqu'il me ressemblera et portera mon prénom. Il aura mes traits, mon 'mignonnet nez', comme tu me disais lorsque tu étais petite ! Ce sera vraiment la meilleure personne pour toi Alysse, ma Boubou, ma Poule. Courage ! »

Je ne partagerai surtout pas mes sentiments avec mes parents. Je sais d'avance qu'ils ne m'apporteraient aucune tendresse et que de surcroît ils me chargeraient davantage.

Maman est de plus en plus acariâtre et il y a de quoi. La vie lui a joué très tôt de vilains tours. Par contre, je sais que je devrai avec elle trouver un jour le moyen d'évoquer la tragédie de 1943.

De temps à autre, je ressors la photo du violoncelliste dont j'admire la finesse des traits. J'en serais tombée raide amoureuse à la place de mes grands-mères !

Un visage d'ange heureux, hélas caché sous le Diable en personne lorsqu'il était en état d'ébriété. Comment fut-il possible d'en arriver à un pareil carnage ? La beauté de Mamy aura attiré ce philanthrope d'après la description qu'elle m'en fit. Le seul souci, c'est qu'il devenait complètement obsédé après libations.

Mémé semble, elle aussi, avoir été prisonnière de ses démoniaques filets. J'ai toujours pensé que Jeanne devait envier Margaret qui était une très jolie jeune femme ! C'est comme un profond et curieux ressenti.

Toutes deux avaient épousé un homme réquisitionné pour le service du travail obligatoire en Allemagne et ces absences prolongées avaient dû susciter de nombreux

rêves ou désirs sentimentaux, peut-être à l'origine du douloureux secret de la famille Houzart.

Mais il est prouvé qu'on se trompe souvent à faire des suppositions. Je ne devrais pas en faire !

39 – Lucienne, dite Mémé Lulu

Je fus licenciée pour raisons économiques. Je comptais en profiter pour m'occuper davantage de mes enfants, or je fus vite réembauchée au service commercial d'une imprimerie de renom. Il s'agissait d'un contrat de deux mois. En attendant d'intégrer mon nouveau poste quinze jours plus tard, et comme j'appréciais énormément la nature, je me retrouvai en osmose avec elle. Elle me soignait. Seulement, dès que je me retrouvais seule, chez moi, une grande tristesse s'emparait de mon être. Je pris l'habitude, après avoir déposé Nicolas à l'école, d'installer mon petit Lucas dans sa poussette et nous allions faire un tour. Jouissant d'un extrême bonheur complice, nous empruntions des petits sentiers du magnifique parc du Manoir de Tourville où nous avions tout loisir pour admirer les cygnes, les hérons et divers oiseaux qui ne manquaient pas de s'avancer tout près de nous, ce qui comblait mon bébé d'une admiration qui agrandissait ses beaux yeux clairs ; il s'éveillait si bien à la vie ! Lucas m'amusait et ses sourires me redonnaient également du baume au cœur. Il était vraiment rigolo à s'émerveiller de tout. Il s'est mis à marcher à neuf mois en suivant les oiseaux pour leur donner du pain. Nous avons bien de la chance d'avoir de si beaux enfants. Ils seront durant ma vie entière *tout* ce qui importera le plus à mes yeux.

Dans cette sérénité, je me surpris à penser qu'un jour peut-être, je rencontrerais un homme qui véhiculerait la même lourde peine sentimentale que celle qui me pesait. Je veux parler de la boule de plomb que je porterai toujours dans mon ventre. Ce serait un être qui me

comprendrait et qui comme moi, serait dans l'attente d'un doux rayon de soleil, ce que je fus pour Pépé, m'avait dit Mémé Jeanne. Je n'oublie jamais les compliments qu'on me fait. Ils sont plus légers que les réflexions blessantes dont nous faisons tous parfois l'objet.

J'étais devenue cadre. Dans cette imprimerie, cela signifiait qu'on acceptait d'effectuer des heures supplémentaires impayées. Je rentrais tard et cela m'arrangeait bien car j'évitais de croiser le regard de mes beaux-parents auxquels nous avions décidé de taire nos difficultés de couple. Cela faisait trois semaines que je ne les avais vus. Philippe allait chercher les enfants puisqu'il rentrait plus tôt que moi. J'avoue que j'angoissais un peu à l'idée de trahir notre situation familiale et ses aléas.

Un samedi matin où Philippe bricolait chez ses parents, sur leur voiture, ma gentille belle-maman se débrouilla pour me retrouver chez moi. Elle était venue à bicyclette. Elle déguisa l'objet de sa visite en livraison d'un succulent plat d'endives au jambon. Lucienne me trouva effondrée sur le canapé tandis que mon bébé dormait et que Nicolas était à l'école. Elle vint s'asseoir près de moi. Ma belle-Maman était la bonté même et loin d'elle la moindre volonté de malveillance. Elle était juste inquiète car elle souligna qu'elle me voyait soucieuse et très amaigrie. Nous nous estimions beaucoup. Elle me dit :

– Que se passe-t-il, ma fille ? Je vois bien qu'il est arrivé quelque chose d'inquiétant entre Philippe et toi. Veux-tu que nous en discussions ?

J'étais très angoissée. Je pris ma belle-mère dans mes bras. C'était la première fois que cela arrivait. Me sentant sécurisée, je lui avouai l'horrible vérité. Philippe n'avait pas voulu en parler à ses parents pour ne pas les inquiéter et il avait eu raison. J'avais craqué. Elle était tellement plus qu'une simple belle-mère à mes yeux.

Je l'appelais Mémé Lulu devant les enfants. Elle m'avait appris à coudre des vêtements.

Nous en passions du temps ensemble ! C'est ce jour-là que je la nommai Maman pour la toute première fois. Elle se lança, et pourtant... combien elle était discrète !

– Vous étiez trop souvent avec vos voisins. Ce dénouement était inéluctable. Ce n'est pas bon de se voir trop régulièrement entre copains. Moi aussi un jour j'ai vécu ce type d'embrouille avec des amis intimes. Il faut savoir malgré tout, garder son calme, retrouver sa place au sein de son foyer, en gardant la tête haute.

– Oui... Maman... dis-je, évasive... La tête haute... C'est ce que je fais. Mais parfois, elle est lourde et elle penche, me fait souffrir.

– Allez, cela va s'arranger. Philippe a été faible, comme l'a été son père un jour. Il t'aime. Tu peux en être sûre ! C'est cette Viviane qui est fautive, dans l'histoire ! Elle n'est pas sérieuse, cette femme ! Je l'ai perçu tout de suite à sa façon de se comporter. Il faut que tu essaies de pardonner à ton mari. Nombreux sont les hommes qui ne savent pas résister à la tentation ; ils restent de grands enfants et peuvent commettre les pires bêtises.

Et elle se mit à me conter sa propre histoire. Je n'en revenais pas que mes beaux-parents eux aussi aient pu vivre de tels bouleversements. Ils étaient restés ensemble malgré tout. C'était ainsi de leur temps. Je l'écoutais sans répondre. Les mots ne venaient pas.

– Il faut oublier ça Alysse, crois-moi. Et être un peu plus disponible pour ton mari. Tu as tellement d'occupations ! Ton dernier travail de commerciale semble empiéter largement sur ta vie privée. Ton mari rentre souvent plus tôt que toi à la maison. Ce n'est pas bon pour la famille ! Tu fais beaucoup trop de choses et tu te fatigues. Il faut te calmer, Alysse ! Vois comme tu as maigri ! Pense à tes enfants.

Elle parlait, comme une belle-mère aimante et surtout comme une maman qui prenait naturellement la défense de son fils.

Cependant elle avait prononcé des paroles qui me confortaient dans ma façon profonde et réelle de conclure. J'allais cesser toutes mes activités, la rassurai-je.

Avant de s'en aller, elle ajouta :

– Surtout n'en touche pas un mot à ton beau-père, s'il te plaît. Il en tiendrait rigueur à Philippe et puis tu le sais, Claude est très malade du cœur ; ça pourrait lui être fatal. Il te considère comme sa fille et il adore son gars. Il ne s'est aperçu de rien. S'il l'apprenait, il te ferait des reproches, vous vous querelleriez et je ne veux pas voir cela de mon vivant.

– Mais comment avez-vous su ? Philippe vous a parlé ?

– Non, non, je te connais suffisamment pour savoir quand tu ne vas pas bien. Idem pour mon fils. Tu m'as appelée Maman, et moi je te considère comme ma fille. J'ai apprécié ton élan envers moi, et je t'invite à continuer. Allez... tout va s'arranger.

Je l'embrassai pour m'avoir énoncé ces douces paroles et la remerciai pour son plat préparé.

Soit ! je demeurerai muette comme une carpe.

En parlant de carpe, ce ne serait que dix ans plus tard, que Beau Papa apprendrait la vérité de la bouche de son pote pêcheur.

En 1997... Que seront devenus les deux tourtereaux, mariés bien trop tôt ?

40 – Je reste, pour les enfants

Je vivais entre deux mondes. Mon travail était chronophage et en même temps tellement nécessaire à l'équilibre de notre foyer. Je faisais de mon mieux pour consolider la chaîne que formait ma famille, pourtant la paille était de taille à l'intérieur du maillon faible, si fragilisé depuis le 22 avril 1987. L'anneau était même presque brisé.

Malgré moi, ce n'était pas bien, j'attisais les remords de mon mari. C'est ainsi qu'un soir, un peu énervé, Philippe prononça une phrase lourde de sens que je recopiai aussitôt dans mon journal. Elle fut comme un nouveau déclic. Je trouvai sa remarque très pessimiste et triste. Pourquoi ne pas prédire tout le contraire ? J'ai toujours pensé que pour favoriser le destin, il suffisait de le voir heureux.

« Vivre, finalement, c'est attendre qu'il nous arrive quelque chose de grave ! »

Philippe m'a touchée en disant cela et je désire le rassurer une bonne fois pour toutes. Comment peut-on éprouver du bien-être avec ces pensées malheureuses ? On attire même le malheur à prononcer de tels mots !

Pour commencer, il faut que je cesse de lui reprocher l'adultère. Je dois me rapprocher de mon mari souffrant, lui refaire confiance. Il est atteint de maux de gorges récurrents qui lui occasionnent une sensation de faiblesse dans tout le corps ; il perd le moral. Je dois de toute façon veiller d'un peu plus près sur notre petite famille. Je ne vais plus à la chorale depuis un long moment, non sans en éprouver quelques regrets. J'ai appris que Viviane n'avait eu aucun scrupule.

En effet, au comble de sa stupidité, elle a eu le toupet de s'accrocher à Cassiopée. C'était moi qui l'y avais fait entrer. C'est souvent le plus gêné qui s'en va, à tort, d'ailleurs ! De toute façon, ma place est à la maison, je l'ai décidé. Fini le solfège, le piano, le hand-ball et le chant. Je me mettrai à peindre. Cela, je pourrai le faire chez moi, auprès des miens.

Viviane n'était pas arrivée pour rien dans ma vie. Je pense qu'il y a beaucoup de coïncidences étranges dans l'existence. J'ai découvert récemment cette citation célèbre d'Albert Einstein : *Le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito.*

Je suis convaincue qu'on ne rencontre pas les gens par hasard ; soit nous avons quelque chose à apprendre d'eux, soit nous avons quelque chose à leur enseigner, et même quelquefois, un apprentissage mutuel a lieu. J'avais déjà déclaré que Viviane était en quelque sorte le détonateur d'un nouveau bonheur, la clef du cadenas ouvrant l'immense grille du champ des possibles. Cela ne relève pas de l'absurde ; ce n'est pas tragique de penser que tout événement a une raison d'être, que ce soit positif ou négatif.

Nous nous étions mariés pour le meilleur (Nicolas et Lucas, notre descendance, deux cadeaux divins), et pour le pire (la maladie, l'adultère).

La maladie, on ne peut que la prendre en patience et en espoir de guérison. Mais l'adultère c'est chose interdite, tout du moins dans mon esprit. Il me semble même que le mettre en place pourrait attirer une sorte de malédiction qui se perpétuerait sur plusieurs cycles de vie (car je crois que personne ne meurt vraiment), un peu comme une facture, que l'on aurait inéluctablement à payer un jour ou l'autre. Je me surprénais à penser que si je rencontrais quelqu'un d'autre, je l'avouerais à Philippe et je m'en irais. Jamais je ne tricherai sur ce sujet.

En attendant, c'était décidé, pour Nicolas et Lucas, mais aussi pour mon mari, je poursuivrais mon itinéraire en tenant tête à cet échec. Je le désirais profondément. Il fallait encore faire preuve d'indulgence. J'avais juste besoin de quelques mois pour m'extirper de ce poisseux cumulonimbus stagnant sur notre maison de la Croix Jolie qu'il fallait envisager de vendre, vu la proximité de *l'ex-amie mite, autre nom de la teigne, insecte considéré comme nuisible à l'environnement humain car il fait des trous dans les vêtements*, ai-je écrit dans le fichier de mes petites pensées, toutes retapées sur mon premier

ordinateur acheté à crédit sur 48 mois, un *Macintosh Plus*¹. Viviane avait bouffé le costume de ma première tranche de vie et aussi les habits de mes enfants et ceux de mon mari qui avait bien du mal à se remettre de cette aventure aux lendemains qui déchantent. Nous étions nus de confiance. Je souhaiterais qu'un jour, *la mite* lise le bouleversement occasionné par leur idylle.

J'aurais éprouvé plus de difficultés à passer l'éponge, ou à faire semblant de l'avoir fait, si mes beaux-parents n'étaient pas tombés malades tous les deux en même temps, et si Philippe n'avait pas présenté ce début de maladie qui semblait finalement plus grave que nous ne le pensions.

Je laisserais le destin faire son œuvre, comme une capitulation.

41 – Karl, le fils de Johann Kühn

Certaines dates revêtent une grande importance à mes yeux. Discrètement, je m'éveille à leurs synchronicités. Pour cette raison, en revenant de l'hypermarché, j'ai encore fait un détour pour rendre visite à ma grand-mère. Je sais, pour avoir beaucoup pensé à Pépère tout au long de la journée, que ce 29 janvier est également un jour très douloureux pour ma chère Mamy. Il y a deux ans jour pour jour que son cher Loulou a été inhumé.

Je lui apporte tantôt des fleurs du jardin, tantôt une confiserie ou un Salammbô. Cette fois, quelques courses, achetées au hasard dans la liste de ses produits habituels.

Elle ne veut toujours pas qu'on lui installe le téléphone. Ce serait pourtant plus pratique et plus sécurisant !

¹ Acheter un ordinateur à l'époque, c'était quelque chose ! Un véritable événement. Cela coûtait un mois de salaire.

C'était notre douzième anniversaire de mariage et j'avais fait l'effort d'inviter de bons amis. Mamy Margot laissa s'échapper quelques larmes et me dit :

– Te souviens-tu Boubou ? (Elle ne m'a jamais appelée par mon prénom). Pépère avait été inhumé le jour de ton anniversaire de mariage. C'est peut-être pour te dire combien il t'aimait. Il ne t'oubliera jamais. Moi non plus je ne t'oublierai jamais, si un jour je dois le rejoindre.

– Nous n'y sommes pas encore Mamy ! J'ai besoin de toi !

– Tu sais, je comprends parfaitement les tourments de ta vie. Tu n'as pas très bonne mine, d'ailleurs ! Tes yeux sont tout cernés.

Je dissimulai mon émotion en changeant l'eau du vase des roses de toutes les couleurs. Les pétales s'étiolaient au pied du portrait de Pépère ; j'arrangeai un peu le bouquet. Je caressai la photo.

– Si je me souviens de mon Pépère ? Moi non plus, je ne l'oublierai jamais, ma petite Mamy. Tu le sais bien, il est toujours là, dis-je, la main sur le cœur.

Je ne voulais pas craquer devant ma grand-mère qui à mes yeux, était une sainte personne. Margot avait encore préparé la soupe pour trois voisines âgées et je tombais à pic car j'irais la leur distribuer en repartant. Comment oublier mon Pépère ?

Il avait appris la menuiserie, avait fabriqué chacun de leurs meubles. On se serait cru dans un petit chalet. Il y avait toujours un bon petit plat qui mijotait sur le poêle à bois, ce qui donnait une sympathique ambiance aromatique à ma pièce préférée terriblement endeuillée des deux immenses géraniums de Pépère, entreposés là, depuis sa mort. Ces plantes n'avaient jamais retrouvé la clarté, ni l'air, ni l'eau, ni la douce chaleur d'une main verte, tout ce qui était nécessaire à leur épanouissement, en plus de tout l'amour que leur portait leur jardinier. Elles se desséchaient lentement.

Dans le reflet du miroir dont le tain vieillissait mal, je ne verrai plus jamais le profil de mon cher grand-père, lorsqu'il faisait tourbillonner le blaireau savonné sur son visage aux traits fins, avant de faire glisser prudemment le rasoir-couteau curieusement maintenu entre le pouce, le majeur et l'annulaire. Ce geste m'impressionnait tant ! Ma Mamie se souvenait que je restais plantée là, à regarder Pépère effectuer sa séance de rasage.

Juste après l'inhumation, elle m'offrit cet attirail, de même que sa jolie blague à tabac à priser en ivoire et aussi la petite main de Fatma (ou Fatima, Marie...) en or qu'il avait toujours portée, en souvenir d'une certaine aventure vécue en Tunisie lors de son service militaire. Entre époux, Loulou et Margot s'étaient tout avoué. Le pire avait existé et cette idylle n'en faisait pas partie.

Ils s'étaient connus sur les bancs de l'école et s'étaient fiancés *pour de faux* comme Mamy m'avait dit, ne sachant même pas qu'ils avaient eu dans leurs lignées des arrière-arrière-grands-parents communs, ce que j'avais découvert bien plus tard grâce à la généalogie.

Pépère et Mamy n'avaient eu aucun secret l'un pour l'autre, même le plus terrible que j'avais appris de la bouche de ma grand-mère, et ce fameux jour où elle me remit ces trésors, elle m'en conta davantage. Elle me raconta le pire. Pourtant, je croyais déjà le connaître !

Elle avait réfléchi m'avait-elle assuré. Elle ne pouvait plus supporter toute seule ce trop lourd fardeau. Ce jour-là, comme une nouvelle preuve d'amour incommensurable et inextinguible, une sorte de communion, d'expiation profonde et sacrée, elle se sentit obligée de conclure l'histoire dont je croyais déjà tout savoir.

– Voilà ma chérie, je vais t'expliquer : Johann est enterré sous la grange, derrière le manoir.

– Quoi ?

– Oui, ma chérie. Désolée si je te choque. Cette grange avait été reconstruite par les Allemands suite à l'incendie. Je restais la seule à le savoir. Ma chère petite-fille, ma Boubou, tu prends le relais aujourd'hui. Je suis vraiment désolée de t'imposer ce fardeau.

– Mais... que veux-tu que j'y fasse, Mamy ?

– Laisse-moi t'expliquer. Sache que Johann avait un fils, un unique fils, qui est venu se recueillir à l'endroit où vécut son père pendant la guerre. Il s'appelle Karl. Ta mère, ma Faustine, si jolie, avait dix-neuf ans quand il s'est présenté pour la première fois chez moi en 1957. Elle en est tombée follement amoureuse. Il est resté deux semaines ; il habitait dans une pension, tout près de là, et venait chaque jour chez nous. Il ne pouvait séjourner en France plus longtemps car une fiancée enceinte l'attendait en Allemagne.

– Je suis sidérée ! Et Maman ?

– Elle est tombée de nouveau gravement malade. Elle aimait Karl passionnément, de cela je suis certaine. Elle a changé du jour au lendemain lorsqu'il est reparti.

– Ah bon ?

– Ce beau jeune homme lui avait offert un collier en or agrémenté d'un médaillon qu'elle a toujours porté.

– Oui... je vois, en effet !

– Il en était amoureux, lui aussi. Il avait fait la promesse à Faustine qu'il reviendrait chaque année. Je lui ai interdit de donner son adresse à ta mère. Nous ne l'avons plus jamais revu.

– Donc le collier que porte toujours Maman, c'est le cadeau de Karl, le fils de ce salaud qui t'aurait peut-être tuée si...

– Ne dis pas cela ; nous étions en guerre... Quant à Karl, je m'étais arrangée pour que cette aventure cesse et cela tombait bien car ton Papa avait resurgi dans la vie de ta mère. Tes parents s'étaient retrouvés à travailler dans la même entreprise. Jean avait reconnu Faustine.

– Oui, je sais... ils étaient inséparables lorsqu'ils étaient mêmes. Ils jouaient toujours ensemble.

– C'est curieux, la destinée. Ils se sont mariés très vite. Ta mère te portait déjà depuis trois mois. Deux ans plus tard, Karl me donna de nouveau signe de vie. Sa femme s'était tuée en voiture au jour de l'an qui suivit la naissance de sa fille, âgée de quelques mois de plus que toi. Elle est de fin 1957. Figure-toi que depuis, j'entretiens une correspondance régulière avec cet homme.

– Quoi ?

– Oh... juste des bons vœux, depuis bien des années. Je ne l'ai pas dit à Faustine pour ne pas raviver ses souvenirs. Lors de sa dernière visite, il m'avait fait la promesse qu'il ne tenterait pas de reprendre contact avec Faustine et en échange, je lui avais promis qu'il saurait un jour ce qui était arrivé à son père. Je l'ai enjoint de me faire confiance. Je lui ai écrit également qu'il ne devait pas faire d'enquête de son côté, sous peine de ne jamais connaître la vérité.

– Mais pourquoi ? Tu n'avais pas le droit ! C'est du chantage ! Et puis, imagine qu'il ait voulu la connaître, cette vérité. Il aurait pu te dénoncer, parce que tu semblais détenir des éléments !

– J'ai cru bien faire, tu peux me croire, dit-elle, les yeux larmoyants. J'avais une porte de secours. Et puis, c'était en temps de guerre ! Il y a prescription ! J'ai souffert de devoir garder ce secret pour moi.

– Je te crois, Mamy !

– Lorsque sa femme est décédée, Karl a insisté pour revoir ta mère. Je l'en ai encore empêché. J'ai réussi à le convaincre que ce n'était pas souhaitable et je dois t'avouer que je me suis souvent demandé si j'avais eu raison. Ton père est si dur avec elle... avec toi... dit-elle tristement.

– Karl a-t-il su que Maman était enceinte, quelques mois après qu'ils avaient eu une liaison ?

– Non, cela, jamais il ne l'a appris. Par contre je lui ai menti. En lui annonçant que ma fille était enceinte, j'ai

triché sur les dates, car je pensais qu'ils avaient pu avoir une relation et que tu pouvais être la fille de Karl.

– Nul doute que ce n'est pas le cas.

– Je suis tout à fait d'accord avec toi. Tu ressembles tellement à ton père ! Je tiens à te dire autre chose, car lorsque je serai morte, il faudra faire jaillir la vérité sur cette histoire, non seulement pour que Johann Kühn puisse s'envoler vers la lumière et la paix, ce que je lui souhaite de tout cœur, mais aussi pour que son fils, qui continue de m'écrire chaque année, comprenne enfin ce long silence autour de son Papa. Karl devra tout savoir avant de quitter ce monde. Moi, je n'ai jamais pu lui avouer la vérité. J'avais peur que cela ne soulève des montagnes et ne ravive la colère de Dieu, en plus !

– Te rends-tu compte de ce que tu me demandes, Mamy ? Et s'il venait à mourir ?

– Non. Dieu fera en sorte qu'il vive jusqu'à ce que la vérité jaillisse. Après moi, ma petite fille-chérie, toi seule seras en mesure de faire la lumière sur cette histoire. Personnellement, je n'en ai jamais eu la force.

– Parce que tu crois que je l'aurai, moi, la force ?

– Bien sûr. Il y aura prescription, et tu te feras Messagère de ta Mamy. Il y aura des preuves à l'appui.

– C'est très aimable d'avoir pensé à moi, mais...

– Tiens... je te donne le journal que j'ai écrit entre 1943 et 1970 ; tu es la seule à en connaître l'existence. Tu pourras t'en servir selon tes besoins. J'ai confiance en *toi*. Tu pourras même écrire cette histoire si le cœur t'en dit ! Ah... Mon Dieu ! J'oubliais de te donner la date du drame : 11 février 1943.

– 11 février ? ma date de naissance ? C'est incroyable, Mamy !

– Je ne te le fais pas dire ! C'est un signe, selon moi.

Mamy était réceptive à cela, comme je l'ai toujours été moi-même. Elle ouvrit un tiroir du grand buffet et me tendit une vieille boîte à gâteaux noire dont le couvercle

représentait trois chiens autour d'un tonneau. J'y reconnus le même dessin que sur le calendrier de l'année de ma naissance, retrouvé dans la malle avec la photo de Johann.

Je n'en croyais pas mes yeux. C'était sûrement encore l'une de ces petites synchronicités qui faisaient irruption dans ma vie pour me guider. Ainsi donc, le secret devrait se trouver révélé selon les volontés de ma grand-mère adorée qui conclut ainsi :

– Merci de partager cette souffrance que Faustine supporte comme une couronne d'épines depuis tant d'années. Bientôt, je vais rejoindre Pépère. Que tout cela demeure un secret après moi, tant que ton frère sera vivant. Je tiens à le préserver. Sa santé est précaire, tu le sais. Il ne fait rien pour l'arranger avec sa consommation de tabac et d'alcool, hélas !

Je pris ma grand-mère dans mes bras. Même après l'avoir rassurée, *elle transpirait encore des yeux*. C'était son expression quand elle me voyait pleurer lorsque j'étais enfant. Je me souviens, je devais avoir une quinzaine d'années et je pleurais à chaudes larmes quand elle me dit que *c'était le soleil qui pleurait dans mes yeux, que mes larmes étaient de l'or et qu'il fallait les économiser pour les douleurs plus importantes*. J'adorais qu'elle me parle comme les grands philosophes.

J'allai vite porter le potage aux mémés du coin. Mamy Margot était bien trop lasse pour s'en occuper. Maintes questions me venaient à l'esprit. Ensuite, je revins lui faire un bisou et lui demandai si Maman savait à présent que sa propre mère avait tout fait pour briser cette belle relation qu'elle avait eue avec Karl Kühn. Elle me répondit qu'elle lui en avait parlé en 1985, la veille de son hémorragie cérébrale, épuisée par le remords. Le visage de sa fille s'était assombri. Faustine avait prononcé quelques mots inaudibles, et depuis, même si elle l'avait revue, elle était plus froide que jamais avec elle.

C'est le drame dont elle fut témoin à huit ans qui l'avait rendue si acariâtre, si austère. Alors ce mensonge n'avait rien arrangé, ni de son état ni de ses rapports avec sa mère. Au fond, Faustine jugeait sa mère responsable de ses plus grandes peines.

42 – Au revoir, Mamy Margot

Ce soir-là, Mamy voulait se préparer le bon boudin noir aux oignons qu'elle me montra. Un broc en aluminium contenant de la soupe m'étant réservé, une louche de ce délicieux velouté *mamifique* serait servie à mes invités.

Tandis que je m'apprêtais à partir...

– Attends, me dit-elle, ton oncle Charlie va mettre mon vieux meuble Singer dans ta voiture. Je ne m'en servirai plus maintenant. Je sais que tu l'adores et comme tu aimes coudre, ma machine est pour toi.

– Oh... merci Mamy ! Cela me fait vraiment plaisir !

– Autre chose... j'ai cassé en deux avec mon peigne l'un des anneaux d'or que tu m'avais offerts. Du coup, je préfère te rendre la paire ; j'ai retrouvé le morceau... Tiens, le voici.

– Je te le ferai réparer la semaine prochaine. Au revoir, Mamy. Je reviendrai lundi ou mardi.

– Bonne soirée, ma Boubou et bon anniversaire de mariage. Embrasse les trois hommes de ta vie pour moi !

– Tu veux dire... les deux ? n'ai-je pu m'empêcher de rectifier. Mais j'avoue que j'aime Philippe comme un frère.

Mamy m'a souri en disant *cela ne m'étonne pas !*

J'aidai mon oncle à installer la vieille machine à coudre dans ma voiture. Mamy m'avait fait un beau cadeau.

✱

Nous venions de terminer de savourer la délicieuse soupe de Mamy et j'étais en train de débarrasser la table, lorsque retentit la sirène des pompiers.

Aussitôt, je pâlis et articulai difficilement :

– Il est arrivé quelque chose à ma grand-mère.

La tablée pouffa de rire. Quant à moi, je n'avais pas souri de la soirée à cause d'un curieux et horrible pressentiment qui ne me quittait pas. En vain, je tentais de faire abstraction des visages de mes grands-parents qui apparaissaient de manière fugace. Non... pas ça !

Je désirais me rendre chez Mamy. Philippe et mes amis tentèrent de me rassurer, si bien que je m'interdis d'y penser et me convainquis que cela ne pouvait être possible. Non... pas encore un 29 janvier ! Cela signifierait que cette date porte malheur ! Il était inconcevable, inacceptable même, que trois de mes grands-parents meurent ou soient inhumés (comme Marcelin et Pépère) le jour de mon anniversaire de mariage !

Je laissai fondre sous ma langue une barrette de Lexomil pour calmer mes angoisses. Cela faisait partie de mon traitement antidépresseur.

Tôt le matin, mon père sonna à la porte, se faisant le messenger d'une horrificante nouvelle. Margaret Houzart, ma chère Mamy Margot, était décédée, brûlée vive dans sa cuisine.

Il continua de commenter :

– C'est ton cousin Sébastien qui l'a vue le premier, à travers la porte d'entrée vitrée. Il venait chercher la soupe. Il a vu sa grand-mère en feu, par terre, a ajouté mon père. Il a pris peur, tu penses ! Il est vite parti chercher de l'aide. On nous a dit qu'elle était déjà morte à ce moment.

C'était effroyable. À deux reprises, je priai mon père d'arrêter les descriptions.

Ayant rempli sa mission de messenger d'un rapport insoutenable, il repartit comme il était venu.

Il n'avait pas voulu entrer, car ils avaient, Maman, Charlie et lui, de nombreuses et tristes démarches à accomplir.

J'avais envie de vomir, de crier, de pleurer. Je n'allai pas travailler ce jour-là, paralysée par cette nouvelle. Nous décidâmes de taire ce drame aux enfants.

Épouvantée, je restai alitée toute la journée avec un mal de tête épouvantable et ne fis que revoir, derrière les volets de mes yeux clos, le film des merveilleuses années passées avec mes grands-parents, en attendant l'inhumation de ma chère grand-mère. Je ne cessais de lui parler :

« Oh Mamy, pourquoi m'as-tu quittée si vite ? J'entrevois les raisons de cet accident tragique. On n'a pas idée d'allumer le gaz et de chercher ensuite la boîte d'allumettes ! Tu t'étais déjà laissé surprendre par le cri de l'explosion. Pauvre Mamy ! Comme tu as dû souffrir ! »

Je ne puis m'empêcher de repenser à cet homme allemand nommé Johann et plus encore à son fils dont ma grand-mère m'a révélé l'existence. Comment apprendre à Karl que son père était un maudit papillon, certainement un Robert le Diable aux ailes de feu. Mamy n'aurait peut-être pas dû réveiller ce sinistre passé ! Cela ressemble à une damnation. Toute cette histoire m'effraie.

« Mon âme est en souffrance, Ludivine. J'ai l'impression de te torturer de nouveau avec tous mes malheurs ; tu as su pour Mamy ? Oh, excuse-moi ! Je ne me souviens même plus de ton petit visage. C'est toujours Faustine que je vois quand je pense à toi. Il est grand temps que je coupe le cordon. Cela tourne au ridicule à mon âge de parler encore à ma poupée. »

Je me parlais à moi-même. Je sais bien que j'ai juste superposé à mon esprit un morceau de plastique qui a pris la forme d'un ange que j'adorais. Je pus ainsi essorer mes chagrins d'enfant auprès de Ludivine. Plus tard, je la mariaï même à Virgile, mon Ange Gardien.

« Au revoir, Ludivine, et merci pour ton aide, mais maintenant, je dois vivre sans toi. Paix à ton... mon âme. »

Voilà... je pense que notre âme demeure dans la vie d'après, qu'une force nous habite qui peut nous aider si nous le voulons vraiment. Il faudra que je planche sur ce sujet.

Avant le décès de ma grand-mère, pas une journée ne s'écoulait sans que j'aie une petite pensée pour mon Père Louis. Maintenant, je les visualise tous deux, revenus dans une nouvelle vie. Qu'ils doivent être heureux de s'être retrouvés ! Mamy vivait en léthargie depuis la disparition de son Loulou.

Grâce à cette idée, j'accepte ce nouveau deuil et me dis que c'était le plus acceptable, pour elle... pour eux.

Jamais je ne les oublierai.

43– Philippe – chute et rechute

Presque une année avait filé depuis que Mamy s'en était allée. Ce fut au tour de Philippe d'être victime d'un accident. J'eus si peur lorsque le patron du garage m'appela au bureau. Mon mari avait chuté sur une découpe de tôle, se coupant net le tendon de la main droite. L'opération fut délicate. Le jour de l'intervention, je retrouvai ma pauvre Belle-Maman les yeux rougis. Elle se faisait naturellement toujours beaucoup de souci pour son fils unique. Je la rassurai en lui annonçant qu'il lui était déjà réservé un poste à responsabilités dans les bureaux.

Ses parents lui rendirent visite jusqu'à ce que j'arrive. Puis je leur confiai Nicolas et Lucas qui dinaient avec eux car je restai jusqu'à vingt heures auprès de mon mari. Innocemment les enfants continuaient de chahuter ; ils mettaient ainsi un peu d'ambiance dans leur maison, ce qui réchauffait leurs cœurs.

Le médecin de service me confirma que Philippe ne recouvrerait pas la sensibilité nécessaire pour continuer son travail dans la mécanique. Il avait une fièvre persistante et se sentait très fatigué déjà avant l'accident,

expliqua mon mari. Le lendemain, il passa des radios. Il avait de nouveau une tache sur un poumon. Il évoqua la tuberculose qui l'avait atteint en 1977. Sur le conseil du chirurgien, nous prîmes un rendez-vous en urgence avec le professeur qui l'avait suivi jusqu'en 1979. Tomographies réalisées, on lui diagnostiqua un cancer à petites cellules.

Le coup fut difficile à supporter. Cependant, il fallait bien aller de l'avant. On nous rassura. On pouvait le soigner.

Avait-il chuté juste pour qu'on se rende compte qu'il était gravement malade ? C'était à mes yeux l'une de ces synchronicités que j'ai déjà évoquées, de passage dans notre partition de vie. Nous en décelons les notes si nous y sommes attentifs.

Philippe resta encore une dizaine de jours au CHU, à l'issue desquels il dut effectuer des séances de rééducation.

Il rentra à la maison. Une combinaison de chimiothérapie et de radiothérapie lui fut proposée. Le traitement durerait quelques semaines ou quelques mois selon le résultat, avec des arrêts pour permettre à son corps de récupérer.

Puis il se remit au travail tant bien que mal, d'abord à mi-temps, dans les bureaux de la concession. La vie reprit son cours cahin-caha, sans les odeurs du Café-Crème, puisqu'il décida enfin d'arrêter de fumer. J'étais vraiment très inquiète pour mon mari, toutefois sans le lui montrer, restant positive autant qu'il le fallait.

Ce lundi, après avoir travaillé sur la création d'un logo pour un client, j'ai peint une grange en feu et réalisé que nous étions le 28 janvier. Demain, cela fera deux ans que Mamy s'est 'éteinte' comme dit mon père. Ces sarcasmes, il les tient de l'humour noir et froid de Pépé Marcelin. Papa n'appréciait pas sa belle-mère. Elle lui tenait tête, avais-je pu constater. Il ne supportait pas que la femme s'affirme, comme j'ai pu le faire moi aussi.

Bizarrement ce 29 janvier, l'huile de la friteuse s'est enflammée, dévorant hotte et rideaux, comme pour me rappeler le terrible secret dont je suis l'unique gardienne puisque Maman ne le connut qu'avec les yeux d'une enfant de sept ans et demi, traumatisée par des faits qui lui furent à demi révélés par des adultes tenus eux-mêmes sous le sceau du silence. J'ai bien sûr interprété l'incendie comme étant un message de ma grand-mère affirmant sa présence en ce curieux jour, et surtout pour me rappeler qu'elle compte sur moi pour me rapprocher de Karl, le fils de Johann. Un autre moyen n'aurait pas autant éveillé mon attention déjà bien exacerbée. Je suis née dans la constellation du Verseau, l'un des douze signes astrologiques décrit comme le Porteur d'eau. Même si l'air est mon élément préféré et que je n'en manque pas, le feu ne saurait devenir mon ennemi.

Ma grand-mère était aussi sucrée que ses confitures et aussi délicieuse que son potage. Comme Saint-Laurent, elle devait partir par le feu, c'était peut-être écrit depuis 1943. Pourtant, j'en témoigne, elle savait le conjurer. J'affirme que Margaret, de son véritable prénom, n'était pas une harpie, comme l'insinuait mon père, cartésien de premier ordre. C'était plutôt une sorcière bien-aimée, ayant certainement il est vrai et cela peut surprendre, hérité des gènes guérisseurs de ses aïeux, médecins et chirurgiens sur huit générations : les Judey de la Somme. Des prêtres sont également souvent présents dans son arbre généalogique. Elle fait même partie de la lignée d'un Cardinal. Elle ne méritait pas ce châtiment. Elle était innocente, d'après ce qu'elle m'a raconté.

Un ami prêtre me dit un jour que le choix de notre trépas nous incombe, en accord avec Dieu, afin de nous aider à élever notre esprit. On dit encore que plus violente est la mort, plus notre esprit s'ennoblit. De nombreux martyrs seraient ainsi devenus des saints.

J'appris par des pompiers que j'interrogeai, que le décès par le feu fait souffrir affreusement le corps physique pendant trois horribles et longues minutes avant que le système nerveux ne soit complètement détruit, ce qui demande encore trois minutes environ.

C'est une mort atroce, d'après le prêtre de la paroisse que je connais bien. Il m'en a touché quelques mots. Il m'a affirmé par exemple qu'elle permettait de rester en contact avec des proches à l'esprit pur. « Alors peut-être essaierais-je de communiquer un jour avec vous, chers défunts ! », ai-je aussitôt pensé et murmuré à leurs fines oreilles. Puis je me suis reprise tout de suite par télépathie au cas où ils m'entendraient : « Je ne vous promets rien ! Ce monde obscur m'effraie un peu, vous savez ! »

Justement, sans même que je lui pose la question, Monsieur le Curé m'a appris que cela n'était pas interdit par la religion chrétienne à condition que cet acte soit effectué dans l'amour, en pure communion entre le ciel et la terre. Il m'a également cité une phrase de Saint-Augustin : « Les morts ne sont vraiment morts que lorsqu'il n'y a plus personne pour penser à eux. »

Ensuite, je l'ai interrogé. Je désirais savoir s'ils étaient heureux que nous pensions à eux. Ou bien préféreraient-ils que nous les oublions. Il m'a dit ceci :

« L'amour est sans limite, tout comme l'espace, plus que le temps. Celui qui perd sa vie, un jour la trouvera, mon enfant. Il n'y a point de temps et nos défunts le savent. Le temps n'existerait peut-être pas ! ne serait qu'illusion ! Les physiciens, comme Einstein, savent que la distinction entre le passé, le présent et l'avenir n'est qu'une illusion obstinément persistante. Seul l'amour fait avancer le monde. Aime tes chers disparus à l'infini, Alysse, car eux t'aiment et ne sont plus qu'Amour dans ce nouvel univers. Fuis le Mal dès que tu le ressens et sache que même lui est sensible à l'Amour car il le recherche en

vain, ce qui le rend fou. Il ne nuit pas aux belles âmes. Il s'acharne seulement à détruire celles qui se reflètent dans son miroir. »

Cette phrase m'apparut hyaline et providentielle et je décidai que j'en apprendrais davantage sur les illustres personnages évoqués : St-Augustin et Albert Einstein. Il m'invita également à lire les livres de Simone Weil (*avec un W*), souligna-t-il en se dirigeant vers sa grande bibliothèque. « *C'était une philosophe humaniste, morte en 43* », précisa-t-il encore – comme Johann, en 1943, avais-je pensé. Il m'en offrit un exemplaire qui s'intitulait *La pesanteur et la grâce*. En me le remettant, il me dit que le but ultime de la liberté humaine était la conversion libre de l'être en amour par la compassion et le don de soi, et que je trouverais dans la prose de Simone Weil des idées en résonnance avec ces termes. Il prêchait une convaincue qui ne demandait qu'à s'élever davantage dans cette voie.

44 – De retour dans ma constellation

« On rencontre sa destinée souvent par les chemins que l'on emprunte pour l'éviter », a dit Jean de La Fontaine.

Septembre. Un coup de fil de Pascal, chef de chœur de Cassiopée, m'apprend que Viviane a quitté la chorale. Il m'encourage gentiment à reprendre ma place parmi les choristes.

Huit jours plus tard, tous les membres enchantés furent heureux d'avoir récupéré *un bon petit pilier* ainsi qu'ils m'avaient gentiment cataloguée. Ils me prouvèrent leur attachement en me dédiant la chansonnette que je n'oublierai jamais : *Ami, reviens*, de Jacques Michel. Hélas, je fus consternée de constater que chacun avait interprété le malheur des *Bellaube* à sa façon, croyant savoir ce qui s'était passé dans leur couple.

Peut-être que mon infidélité était la cause de la maladie de mon mari ! avais-je entendu, de façon détournée.

Et puis, *qu'est-ce-qui m'avait pris, d'être infidèle à mon mari, un homme si gentil et si sérieux ?* avait osé me dire une autre, sans prendre de gants, cette fois.

Tu as pensé à tes enfants ?, m'avait questionné une mémé, que j'appréciais beaucoup.

Ma seule réponse avait été : « Vous vous méprenez tous, mais je n'ai pas envie d'en parler ici. Notre vie ne regarde personne d'autre que mon mari, mes enfants et moi. Seul le chef de chœur est au courant de ce qui nous est arrivé, et ce qui est formidable, c'est qu'il est resté discret. »

J'appris un peu plus tard que ces échos provenaient de la bouche de ma propre mère qui avait colporté ce bruit. Elle m'avait déjà formulé une allusion à ce sujet. La situation s'était peu à peu renversée à mon désavantage. Je n'avais pas cherché à me disculper davantage, mais ces calomnies me rongeaient de l'intérieur.

C'est ainsi dans les campagnes. Une personne intercepte un extrait et hop, d'un coup, tout le monde connaît le film. Ce genre de nouvelles ne met pas bien longtemps à se colporter et avec autant de sons de cloches que d'individus. Cela devient une fiction.

Cela peut causer beaucoup de souffrance. Le Mal voudrait-il nous rappeler qu'il existe, de cette façon ? Le Bien doit retrouver sa position en pareille situation. Nous avons tous besoin d'au moins paraître ce que nous sommes. Mais je ne me voyais pas prendre le micro pour faire une annonce ! Le temps réglerait les choses en renforçant ma rébellion contre l'injustice.

La chorale comptait environ soixante membres qui n'auraient pas dû faire de suppositions. On ne doit jamais supposer. Je m'efforce de faire valoir cette qualité et de l'appliquer.

Si l'on suppose ou si l'on juge, on donne un doigt au Diable qui un jour voudra toute la main, et plus encore. Je venais de reprendre ma place parmi les choristes et ce soir-là, la chanson *Ami, reviens* me permit de résister à mon envie de partir.

Aujourd'hui je m'accroche à mon foyer, à l'éducation de mes enfants. Je souhaite les protéger. Quand ils seront plus grands, peut-être rencontrerais-je le prince charmant ! J'enfourcherai alors en amazone sa licorne blanche, comme dans un rêve. C'est une image que je suis allée chercher au Pays de l'Enchantement. Cela fait du bien de s'évader dans les songes.

Je le stipulai à Philippe en d'autres termes dès lors que de mauvais souvenirs me revenaient :

– Un jour, je partirai car je me sens incomprise ; un jour, je rencontrerai un homme qui aura vécu la même trahison que moi et je le suivrai pour notre bien-être à tous deux.

– Tu ne crois pas que j'ai été suffisamment puni ? Je suis à peine remis d'un cancer. Tu ne vas tout de même pas me reprocher toute ma vie ce simple coup de canif...

– ... dans le contrat ? Ah non ! Ne prononce plus jamais cette phrase ! J'attends une autre mélodie venant de toi, tu entends ? J'attends que tu me redonnes la confiance que j'ai perdue, et tu es là, à me reparler d'un maudit coup de canif dans le contrat ? Quelle stupidité de confondre *canif* et *pénis* ! Tu n'as pas honte de m'imposer ce cliché ? Sauras-tu un jour effacer tout le mal que tu m'as fait ? Cela fait cinq ans, Philippe !

Et voilà ! Il m'avait de nouveau déchirée alors que j'aspirais à la paix pour le salut de mon âme. Ses propos n'avaient fait qu'envenimer ma blessure.

J'aurais préféré qu'il me dise ce qu'il pensait, au fond de lui. Il gardait peut-être ses remords bien au chaud. Je les écrivis dans mon journal, pour me faire du bien.

Il émanait de mon cœur ce que j'aurais voulu entendre de sa bouche :

« Pardonne-moi, ma chérie, pardonne-moi, je t'en prie ! Je suis malheureux. Je n'aurais jamais dû en arriver là ! Je m'en voudrai toute ma vie, d'autant plus que je t'aime comme je t'ai toujours aimée et comme je t'aimerai toujours. J'ai juste été faible ! Je n'ai rien à te reprocher. Tu as toujours été une bonne épouse et une bonne mère. Je t'ai fait du mal à cause de mon égoïsme, de ma faiblesse, de mon immoralisme. Pardon, mon Alysse. »

Mais il ne l'avait pas dit. Notre amour, dorénavant, ne donnerait pas plus de joie qu'un jardin à l'ombre ne donne de légumes.

45 – Mon rapport à la spiritualité

Ce n'est pas prétentieux de ma part de soutenir qu'au fil des jours, en une femme plus féminine, plus attirante et plus sensuelle, je m'étais métamorphosée. Mon médecin n'en revenait pas. Il m'avait complimentée. J'étais passée de la chenille au papillon, un flammé dans les tons orangés, le Colias, mon préféré. Ne pas confondre avec celui aux ailes très découpées par lequel l'absolution de Johann Kühn devait un jour se révéler, le Robert le Diable.

A partir du moment où je mentalisais Johann et son fils Karl à travers ce ravissant lépidoptère, curieusement, il se manifestait. Ou bien était-ce Johann qui se rappelait à mon bon souvenir en virevoltant devant moi, profitant des saisons propices ?

Je suis un peu mystique, c'est vrai. Pourquoi suis-je allée expliquer à mes parents que quelquefois j'adressais des messages à Mamy et Pépère par télépathie ou autre processus inexplicable – je cite, l'écriture automatique – à qui m'entendrait et me comprendrait, sans me juger, sans faire de suppositions ?

Résultat : ils me balancèrent que j'étais *malade*. Ils employèrent même le mot *possédée* et mon père ajouta : *comme ta grand-mère Houzart*. Ils m'avaient tous les deux profondément blessée une fois de plus. Je répondis par le silence pour ne pas envenimer la situation.

Il ne manquerait plus que je leur parle du Robert le Diable ! Je semble guérie d'une lourde peine et je saurais bien rebondir lorsqu'il le faudra, m'a assuré le docteur. J'ose le croire. Le livre de Simone Weil que m'a offert mon ami prêtre accapare bien mon esprit. Je crois même qu'il m'insuffle de la force.

Ce docteur ignorait que d'autres blessures plus profondes altéraient inexorablement mon équilibre psychique. Je compensais. Il fallait que j'avance et qui plus est sans oublier ce pauvre Karl qui n'avait presque pas connu son Papa.

Par ailleurs, mes crises de tachycardie s'étaient envolées. Mon changement de look et mon amincissement me conféraient une silhouette que je trouvais des plus acceptables, d'après ce que me renvoyait le miroir. Pour la conserver, je ne buvais plus du tout d'alcool, comme j'avais eu tendance à le faire le soir, après avoir couché les enfants, afin de me désinhiber un peu. C'était toujours avec modération, mais tout de même, mon vin triste trempait mes soirées et provoquait des pleurs abondants qui me soulageaient à peine. Il ne faut en aucun cas en arriver là. C'est un véritable piège qui envenime toute situation.

D'ailleurs, depuis que j'avais pris cette décision, je ne sentais plus mon cœur battre trop vite et trop fort contre mes tympanes. Je pensais que j'étais définitivement guérie de cet autre cauchemar.

Dernièrement, au poste d'assistante commerciale-télévendeuse, j'ai remporté un challenge et empoché de belles commissions. J'ai eu une idée de génie pour regrouper les marchés d'imprimés d'entreprises et j'ai obtenu du galon au sein du service. Je ne fais plus de télévente. J'aime aussi réaliser des logos originaux pour les industriels afin d'aider les maquettistes. Dessiner et créer, je tiens cela de mon père. On porte toujours quelque chose de quelqu'un ; on n'est jamais tout à fait soi-même, finalement.

Quelques temps après ce succès, le président directeur général m'a offert le poste de responsable du service télémarketing qui s'est retrouvé soudainement vacant. Simultanément, une imprimerie parisienne, numéro un en France, m'a proposé un emploi que j'ai préféré accepter. Je fais maintenant mes preuves sur le terrain. Je suis devenue responsable technico-commerciale de gros comptes clients dans le secteur des étiquettes adhésives.

J'ai rencontré Justina, qui devint mon amie et qui allait le rester. Convaincues que nous nous sommes connues dans une autre vie, nous nous imaginons toujours 'âmes jumelles'. En parfaite osmose, nous nous confions régulièrement l'une à l'autre. Nous fûmes toutes deux orientées vers la spiritualité à peu près au même moment.

Suite au décès de son papa en 1989, Justina m'expliqua qu'elle avait perçu des courants de pensées mystiques, d'étranges perceptions qu'elle me livra. De mon côté, je lui racontai mes constats, mes ressentis, mes expériences, lui contai tantôt un curieux rêve prémonitoire, tantôt les

événements qui survenaient souvent à la même date, des papillons qui se posaient étrangement sur moi. Dès lors, nous nous écoutâmes avec intérêt et communiquâmes ardemment sur des sujets de métaphysique et d'ontologie, achetions des livres dans des boutiques ésotériques et nous les échangeions. Je me sentais également particulièrement passionnée par la numérologie. Aussi, à cette époque, j'étudiais la philosophie du tarot de Marseille que je trouvais surprenante et fantastique. Je suis toujours très curieuse d'en connaître davantage dans ces domaines. Mes chers défunts auxquels je pense chaque jour y sont peut-être pour quelque chose. Je me plais à croire qu'il pourrait y avoir une autre vie, bien au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer.

Mon travail empiétait de nouveau largement sur ma vie privée. Je rentrais tard tous les soirs, mais je restais fidèle à Cassiopée.

Troisième partie

Je renais de mes cendres



1 – Oh ! Un martien

Dans le public, dès les premiers concerts de Cassiopée, j'ai repéré... un être ; un martien, sans doute.

Pour la première fois depuis très longtemps, j'ai levé des yeux inquisiteurs vers un autre homme. Lui ne fait pas partie du commun des mortels, ai-je remarqué comme cela, sans plus de circonspection. De plus, une troublante ressemblance avec Pépère Louis m'a interpellée. J'ai fixé ce monsieur un instant pour bien m'imprégner de cette image qui m'envoya une vague de bonheur.

Le grand événement se rapprochait. Pas de doute : ce monsieur m'*attirait* ; le mot est faible : il m'*aimantait*, et ce verbe prend ici tout son sens. Je ne suis jamais pressée. Il est avéré depuis longtemps que c'est le temps qui œuvre pour moi. M'étant discrètement renseignée, je sus qu'il accompagnait Mireille, son épouse, qui chantait dans les sopranis. J'appris qu'il s'appelait Martin.

C'est drôle... Martin... martien. De lui, paraissant seul dans le public comme une oasis dans le désert, de son doux visage, je me souviendrai toujours. Je revois ses traits tirés, ses yeux bleus, ses cheveux d'un blond châtain, son petit nez fin, tout comme celui de Pépère Louis. Cependant, je me disais que *le martien* devrait raser sa moustache pour lui ressembler davantage. Quand je le regardais, j'étais tout simplement contente qu'il soit là. Je ne cherchais pas du tout à le séduire ; loin de moi cette idée inconvenante ! Avec tout ce que venais de vivre, je n'allais pas me fourrer dans un nouveau pétrin.

Lorsqu'il était présent, j'étais naturellement bien, rassurée. J'avais dû l'entr'apercevoir quatre ou cinq fois au total. Le chœur venait d'achever la chanson *Mon cœur fait boum* de Charles Trénet. Nous la présentions pour la première fois au final du concert. Je n'avais d'yeux que pour Martin. J'eus une enfilade de sourires enjoués et ma gaieté de nouveau spontanée ne put échapper à personne dans le public, m'avait-on fait remarquer. Mes traits se détendirent de nouveau comme lorsque j'étais heureuse, comme avant le cyclone qui ravagea mon ménage.

Martin croisa mon regard quelques secondes, me sourit naturellement sur la phrase : *Quand notre cœur fait boum, tout avec lui dit boum et c'est l'amour qui s'éveille.*

Lorsqu'il partit, il me prit l'envie de courir derrière lui.

2 – La vie reprend son cours

Je ne revis pas Martin lors de nos manifestations chantantes. Une attirance s'était produite entre nous. Néanmoins je ne devais plus en faire de cas. Ce personnage fictif, sorte de Prince Charmant, avait dû rejoindre sa planète Mars sur le dos de sa licorne. De toute façon, je fus obligée une fois de plus de quitter cette passionnante activité du jeudi soir pour des raisons professionnelles que j'expliquai au chef de chœur : je logeais chez une collègue

qui avait pris un meublé à Fontenay-Sous-Bois où j'effectuais un stage qualifiant sur les adhésifs et le métier de chef des ventes. Je rentrais chez moi le mardi soir pour profiter de mes enfants le mercredi. Je reprenais la route le jeudi matin pour revenir le vendredi après-midi passer le week-end avec ma famille, et ainsi de suite durant six mois.

Sans cesse, la trahison de Philippe revenait sur le tapis sous lequel s'entassait la poussière. Je n'y passais pas l'aspirateur. Peut-être aurais-je dû le faire ! Il me semblait que l'équation était résolue en termes de sentiments. C'était comme si j'attendais sur le quai. Le train de l'amour était juste un peu en retard. Il était évident qu'il ne subsistait entre nous que des sentiments amicaux qu'il ne fallait pas ternir davantage.

À ce stade de ma vie, je réalisai que mes enfants souffraient de l'égoïsme des adultes instables que nous étions devenus à notre tour. Ils se réfugiaient dans le giron de leurs grands-parents qui eux savaient comment s'y prendre pour apaiser leurs inquiétudes. La roue tournait. Les garçons adoraient leurs Pépère et Mémé. Je reconnus cet attachement que j'avais vécu moi-même avec mes grands-parents chéris. Ils étaient de brillants élèves. Nous nous adorions mais je sentais bien que résidaient déjà dans leurs petits cœurs de profondes déchirures. Je semais aussi d'autres petites graines qui elles, ne me tiendraient pas rigueur de mes fautes, de *nos* fautes. En effet, je sus composer une merveille de notre jardinet et de notre nouvelle demeure. Je songeai dès lors à entretenir mon propre jardin intérieur.

3– La volonté de Faustine

A présent responsable des ventes sur le secteur Haut-Normand, je m'éclate dans mon activité professionnelle un peu trop absorbante. Par contre, j'erre dans ma triste

solitude sentimentale comme dans un tunnel sombre au bout duquel un petit cercle lumineux semble se rapprocher. Une intuition, des ressentis... Ne manque plus qu'une pièce au puzzle : l'Amour. Je le souhaite de tout mon cœur qu'il réapparaisse dans ma vie. Je suis patiente. J'ai la volonté d'y croire en gardant tout espoir. Je tiens ma volonté de Maman qui elle, malheureusement, n'espère plus rien en qualité de bonheur conjugal, ce depuis des lustres. Sur ce point, je ne fais pas de suppositions puisqu'elle le répète sans arrêt. À l'inverse, je suis toujours pleine d'optimisme et j'implore l'univers pour que l'amour me revienne. Et puis je n'ai pas besoin de tuer le temps que je ne vois plus passer. Je suis heureuse même dans mon chagrin chronique parce que justement, l'espoir ne me quitte jamais. Mes garçons sont ma joie de vivre même si je ne les vois que quelques heures par jour. Aussi, je lis, je peins, je travaille, je dessine un sourire à ma maison en plantant et semant des fleurs partout, même sous le cerisier.

Mais l'on ne peut s'épanouir en restant à l'ombre !

Pour expédier les heures, Faustine quant à elle se baignait à longueur de journée dans ses cours d'allemand, langue qu'elle avait apprise couramment dans l'espoir de trouver l'occasion de le parler. Grâce à ma grand-mère, j'en comprenais mieux les raisons. C'était son plaisir et personne ne pourrait le lui soustraire. Les gens pourraient en rire, elle s'en contrefichait.

Pour son plus grand bien-être, Faustine plongeait aussi régulièrement dans la piscine communale. Elle prenait des cours de natation depuis l'âge de cinquante-cinq ans, malgré une affreuse peur de l'eau. Quelle volonté ! Il faut préciser que Karl, le fils de Johann, était maître-nageur en Allemagne depuis l'âge de dix-sept ans. Mamy l'avait lu dans l'une des lettres qu'il lui avait adressées.

Faustine puise aujourd'hui encore son énergie dans son jardin, sa rocaïlle, une merveille qu'elle seule a le droit de toucher. Les alysses d'or et d'argent, les petites campanules, bordent toujours l'allée principale. Le muguet violet s'épanouit en son temps à l'ombre d'un arbre à papillons. Les glaïeuls se maintiennent calés cahin-caha, ce qui les rend encore plus extraordinaires, surtout quand les graminées les arrosent en cascade, accueillant les petits épis en forme de plumes d'un joli rose poudré qui viennent embellir le tout. Puisse-t-elle un jour arranger également un Éden de son univers intérieur et qu'il soit pourvu d'une belle fontaine d'amour qui nous arroserait tous !

Ah... l'amour ! Il s'agit chez mes parents d'une armée en déroute qui fut commandée par les défunts Général Hypothalamus, Officier Hypophysaire et Soldat Gonadique. Ils l'ont certainement connu, le Führer de l'Amour. Hélas, il s'est vite affaibli, dans les années 60. L'amour est pourtant le carburant de la vie pour lequel on doit combattre tout comme on se bat pour garder son pays, en continuant à espérer, en ne lâchant jamais prise ! Sans lui, la vie sonne creux. Pourquoi baisser les bras ? Il n'y a pas de temps à perdre. Nous sommes éphémères sur le front de l'affectif et il faut quelquefois plusieurs batailles pour gagner la guerre. Non, on ne peut pas faire que papillonner lorsque les chenilles sont en déroute.

Et en parlant de chenilles... Jean Fraydès, le père d'un sacré spécimen quant à lui, savait papillonner. Il essayait de retrouver l'exaltation indispensable à l'homme. Or ses ailes n'étaient pas suffisamment puissantes, Jeanne ne lui ayant pas permis de les muscler. Alors, il retombait dans sa vie insipide à chaque tentative de renouveau comme dans une piscine sans eau. Faustine n'avait alors d'autre option que de le repêcher parce qu'il se faisait constamment mal en touchant le fond et qu'elle tenait à lui, tout de même ! Et puis, qui lui aurait donné ses médicaments ? Ils se sécurisaient mutuellement.

Elle faisait la cuisine, le ménage, lui apprenait à nager.

Il rapportait la paye.

Ils étaient ainsi devenus propriétaires.

Je tire simplement ma révérence à cette femme, ma mère. Sa vie n'a pas été simple. Je suis encore plus sensible à sa situation depuis que je sais que Karl Kühn fut le seul homme qu'elle ait vraiment aimé et qu'elle ne pourra jamais oublier. Un amour non assouvi peut faire des dégâts dans l'esprit d'un être déjà tourmenté.

4 – Adieu, Oncle Charlie

Un grand deuil affligea encore terriblement ma mère en 1993, me renvoyant derrière le lourd rideau de plomb que j'essayais en vain de tirer depuis tant d'années.

En effet, le frère de Maman mourut à quarante-neuf ans de ses peines distillées et de son esprit trop alambiqué par des libations qui avaient trouvé leur source dans les monstruosité de la guerre d'Algérie, au moment de ma naissance.

Le décès d'Oncle Charlie me replongea dans une angoisse indicible car le moment était venu de déterrer le secret de famille depuis si longtemps enfoui sous la grange, dans le pré immense du Manoir de Tourville où je vécus chez les gardiens une toute petite enfance de rêve en attendant que la villa de mes parents soit construite. C'était en ce lieu que Faustine avait passé toute sa jeunesse. Certains mots de Mamy me revenaient en boucle :

« Bientôt, je vais rejoindre Pépère. Que tout cela demeure un secret encore après moi tant, que mon fils sera vivant, ma Boubou. Je tiens à préserver ton oncle Charlie. »

5 – Peinture et musique en harmonie

Je m'adonnais à des activités artistiques qui ne servaient pas qu'à meubler le temps. Elles m'occupaient l'esprit, me permettant de retarder encore un peu l'échéance d'un moment grave. J'ai toujours admiré les grands maîtres, surtout les impressionnistes.

Pierre Auguste Renoir m'inspire. Je viens de lire son histoire et je m'amuse à reproduire ses œuvres avec amour et passion. Je suis en train de peindre 'Le Bouquet' qu'une amie m'a commandé. Que de bonheur j'éprouve à retrouver les couleurs de ce grand peintre ! C'est mon Maître. Je l'adore.

Rassasiée de Renoir, je m'inscrivis au cours du soir chez Gabriella Peeters, dite Gabar, une artiste locale dont la ressemblance avec ma grand-mère Jeanne était frappante, ce qui m'avait troublée. De plus, comme Mémé, c'était une Flamande. Elle disait être sensible à mon coup de pinceau. Gaby me proposa de peindre deux ou trois toiles pour l'exposition annuelle des artistes de Martot, près d'Elbeuf, situé à une cinquantaine de kilomètres de chez moi. Un peu gênée à l'idée d'exposer aux côtés de peintres connus dans la région, j'acceptai tout de même l'invitation. En parallèle, elle me proposa de monter un dossier artistique pour m'inscrire à la formation de peinture de l'Ecole des Beaux-Arts de Rouen qui avait lieu le lundi en fin d'après-midi. Ce que je fis. Je n'avais plus d'allées et venues à effectuer sur Paris ; j'avais maintenant un bureau sur Rouen.

C'est précisément le jour de l'exposition à Martot (situé dans l'Eure) que prit le bon tournant dans ma vie sentimentale. Le vernissage se clôtura et une certaine chorale, à ma grande surprise, exécuta un mini-concert. Je m'amuse encore à penser que mon goût pour le dessin ait pu m'attirer de nouveau vers le chant. J'éprouvais un réel

désir à l'idée de me consacrer à mes trois passions (le chant, le dessin et l'écriture), toujours dans l'espoir de tirer un rideau, ne serait-ce qu'un voile de mousseline sur mon enfance chaotique, puis l'échec de mon mariage. Je me sentis en direct avec ma destinée, laquelle se pointe toujours lorsqu'il est temps de se remettre sur les rails. Je suis d'autant plus étonnée que je me retrouvai vite en osmose avec ma constellation préférée.

En effet, monsieur le Maire avait prévu une aubade surprise. Un rideau se tirait, un autre se levait, mais cette fois sur Cassiopée. Les choristes embrayèrent avec '*Boum, quand notre cœur fait boum*', ce qui me fit penser au plus joli des sourires qui s'était allumé pour moi quelques années auparavant.

Hélas, mon bel inconnu n'était pas dans l'assemblée. J'essayai d'occulter ce souvenir qui me pinçait le cœur.

Pascal n'a pas eu besoin d'insister pour que son ex-choriste revienne chanter dans sa formation. J'ai volontiers accepté de m'y rendre dès le jeudi suivant, sans même me soucier de ce qu'en penserait Philippe. J'y ai tant d'amis, tant de souvenirs. Il manque de soprani et refuse d'augmenter le nombre d'alti. Je rejoindrai tout de même ce pupitre. Pourquoi me priverais-je du plaisir de retourner chanter ?

Pascal m'a dit que mon retour tombait à pic car il a pour projet d'emmener la chorale dans sa nouvelle résidence secondaire située dans le Périgord.

Ce regroupement aura lieu au mois d'août prochain, à l'occasion du Festival de la musique de Sarlat. Lui et sa femme sont heureux que toute ma petite famille fasse partie de l'aventure.



6– Martin

J'embrassai tous les choristes et ceux qui me connaissaient me firent part une nouvelle fois de leur joie de me retrouver quand soudain, j'aperçus le visage que j'avais un jour caressé du regard au premier rang du public, à l'instant précis où mon cœur avait fait boum, quand tout avec lui avait fait boum.

Il s'offrit à mes yeux de façon très agréable. De mon âme aiguisée, je pus distinguer un halo au-dessus de sa tête. Etait-ce cela, l'aura ? Une brume bleutée se détachait particulièrement puisque je n'en distinguais pas sur les autres. Je m'interrogeai sur le pourquoi de cette satisfaction excessive.

Joignant la pensée à l'action, je me précipitai dans sa direction, comme attirée par un aimant. Je ne savais pas vraiment *qui* était cet homme, au fond, et pourtant je me présentai en l'étreignant. Des flashes fugaces d'un avenir ensemble s'imposèrent nettement à mon esprit. Il n'y avait plus de passé, plus de présent. J'évoluais au ralenti dans un monde inconnu. Je m'entendis parler :

– Je suis Alysse. On se connaît, affirmai-je.

– Je n'ai pas ce plaisir ! Moi, c'est Martin.

Retrouvant soudain mes sens, un peu contrariée, je lui dis :

– Excusez-moi. J’ai dû vous prendre pour quelqu’un d’autre.

J’avais reconnu le martien de mes rêves. Moi, j’étais un objet identifié. Je me faufilai parmi les nombreux choristes et je pus par chance l’entendre s’adresser au chef du chœur :

– Qui est Alysse ?

Et Pascal, trop sûr de lui, de répondre :

– Je te conseille de passer ton chemin Martin ; cette femme-là n’est pas pour toi.

– Toujours est-il que je la trouve charmante, a-t-il répondu.

J’adhère à cette pensée de Haruki Murakami :

Même les rencontres de hasard sont dues à des liens noués dans des vies antérieures.

L’extraterrestre que j’avais identifié comme un étant un martien se prénommaît Martin et je n’en étais pas à des années-lumière.

De toute façon, c’est certain, c’est un terrestre extra, avais-je écrit sur mon journal.

Nous fûmes électrocutés dès le premier contact, comme s’il s’agissait de retrouvailles promises. Cette idée ne me quitta plus. A la pause, il vint me souhaiter une bonne fin de soirée. Ironiquement... enfin je le pensais, il s’excusa de ne pas m’avoir reconnue parce qu’il était ailleurs, qu’il avait été surpris. C’est à cet instant précis que mon esprit se noya dans ses mélancoliques yeux lagon. Encore l’un de ces trous dans le temps ; nous pûmes y faire un brin de causerie d’âme à âme. Sans nul doute, c’était de lui que je me languissais. Et nous nous étions bien reconnus.

Je ne devais surtout pas m’emballer car, après réflexion, je n’étais pas du tout disposée à enfourcher son beau cheval blanc. Cela relèverait des ressorts de l’utopie et surtout de la censure que de commettre une telle folie !

Constatant à la fin de la répétition qu'il me suivait au trot, je m'effarouchai et prétextai :

– Excuse-moi, mais je dois rejoindre mes parents avant qu'ils ne partent ; on se revoit jeudi ?

Je suis donc allée vers eux et Maman me fit aussitôt remarquer que *je ne leur avais pas dit bonjour, parce que j'étais bien trop occupée avec tous les hommes qui me bichonnaient*, – dont un *précisément*, souligna mon père.

Le Chef de chœur s'interposa au bon moment.

Ma famille et moi fûmes invités à participer au repas amical qui aurait lieu quelques semaines après mon opération des épines calcanéennes¹ de chaque pied.

Pour l'heure, ils évitèrent de me questionner sur un dernier point qu'ils ne laisseraient pas longtemps dans l'ombre de la discrétion. J'avais bien interprété leurs mimiques !

J'embrassais mes parents en leur disant 'A samedi'. Il me semblait qu'ils appréciaient ce petit rendez-vous hebdomadaire. J'y allais avec les croissants. Avant leur remarque de la veille, j'avais envisagé de leur parler de ce qui s'était passé dans mon couple il y avait déjà huit ans de cela.

Le lendemain, je ne désirais plus leur parler de Philippe. Cette nouvelle réflexion de mon père avait coupé mon envie :

– Que représente ce Martin à tes yeux ? Il semblait te dévisager avec tant d'insistance !

Les sourcils de mon père s'étaient remis en accent circonflexe, comme avant.

– Papa... tu sais bien que je viens seulement de réintégrer la chorale. Comment pourrais-je le savoir ?

¹ Les épines calcanéennes postérieures se développent derrière le talon, près du tendon calcanéen (tendon d'Achille), sur les calcanéums.

– Moi, je le connais, surenchérit ma mère. C'est un homme marié. Il a une tête de maquereau, ce bonhomme ! Sa femme chantait encore dans les alti, l'an dernier.

– Je ne vois pas ! répondit-il.

– Mais oui, tu sais... Mireille... ! Tu vois qui c'est, enfin... Jean ! Une belle femme grande et mince qui a l'air bien gentille !

– Non... je ne vois pas !

– J'espère que tu... dit-elle en me regardant.

Je ne la laissai par terminer sa phrase. C'était la première fois que j'entendais ma mère dire d'une femme qu'elle était gentille, belle... Je fis rapidement bifurquer la conversation sur une tache aperçue sur son pull rose au niveau d'un sein. Ceci estompa ma colère à la fin de sa phrase inachevée. J'ai failli, je l'avoue, leur balancer : « *Occupez-vous de vos pieds, à la fin !* »

Cette réflexion, que je gardai pour moi, m'invita à parler des miens, dont les talons me faisaient souffrir, ainsi que de ma prochaine opération.

Mes parents avaient compris qu'il ne fallait pas me bousculer davantage. Nous bûmes tranquillement notre café accompagné des croissants que j'avais apportés.

Il y aurait encore inéluctablement matière à me mépriser !

7 – Voyage astral

À ce stade de ma vie, je n'avais pas vraiment connaissance de présumés voyages astraux, lorsque je subis une opération des calcanéums sous anesthésie générale. Faire un voyage astral signifie non seulement ressentir l'impression que l'esprit peut se dissocier du corps physique et vivre une existence autonome, et plus encore, être à même d'explorer l'espace environnant en se déplaçant tout à fait librement.

J'avais demandé à ce que l'on intervienne sur les deux pieds en même temps, de façon à ne pas avoir à y revenir (à cloche-pied). Je me suis éveillée alors que le chirurgien était en train de scier l'excroissance du second talon et l'anesthésiste dut m'injecter une seconde dose, d'après ce qu'on m'expliqua par la suite.

J'ai nettement aperçu six petites fourmis vêtues de vert autour de moi, éprouvant quelques difficultés à me réveiller. J'étais consciente, mais 'de l'autre côté'. J'avais la nette impression que mon âme (ou mon corps subtil) se détachait de mon enveloppe corporelle. Je pouvais planer au-dessus de l'équipe médicale et les voir me tapoter les joues pour me ranimer. Je me sentais loin et profondément bien en même temps : curieuse impression que je ressentais parfois au moment de l'endormissement lorsque mes parents étaient injustes envers moi et que je voulais leur échapper.

Cette fois-ci, j'étais enfin en direct avec mon *moi* profond et je fis vraiment connaissance avec *lui*, comme par hasard le jour de mon anniversaire, le 11 février 1995. Ces dates sont toujours propices aux situations spéciales et peuvent nous emmener en des endroits inconnus qu'il nous faut découvrir. Je n'étais pas pressée de revenir dans mon enveloppe corporelle. Elle me paraissait lourde et moche. Ainsi, je me sentais légère, belle et bien ; j'eus le net sentiment d'avoir vécu quelque chose d'intemporel. Un homme blond en costume militaire jouait du violoncelle et Mamy, habillée tout de blanc, chantait à ses côtés. Ils étaient en lévitation. Je crus reconnaître l'air de *La Damnation de Faust* de Berlioz. Un ange les survolait, une partition en mains.

D'un coup, je me suis souvenue que Mémé Jeanne m'avait parlé d'un virtuose du violoncelle. J'avais alors une dizaine d'années. D'ailleurs, je l'avais écrit dans mon journal intime.



Cette peinture sur bois, je l'ai trouvée par le plus grand des hasards en l'église St Jean-Baptiste de Perpignan en 2012, alors que je photographiais le plafond, y ayant deviné un joli tableau dans l'obscurité. La photo est sortie toute noire et pourtant, en la travaillant un peu, voici ce qui se révéla à mes yeux sidérés. J'ai tout de suite pensé à Johann et à Mamy et une onde de bonheur mêlée d'amour m'envahit, malgré toute la terreur de l'histoire. Je tenais à la présenter dans ce singulier chapitre.

Et là, le chirurgien prononça sèchement : *Bon, maintenant, il faut la faire revenir*. Puis je sentis de l'agitation. Une petite fille pleurait et criait, mais je ne la voyais pas ; je la cherchais. Je voulais absolument la trouver. C'était bizarre car je crus reconnaître ma voix. Puis une nouvelle voix inconnue d'homme avec un accent me disait que la petite fille, c'était Faustine. Et en même temps, je réintégrai les lieux : mon corps. Cela se produisit brutalement et je distinguai les infirmières qui essayaient de me ranimer. J'avais changé de position et j'examinais leurs visages, façon photo de David Hamilton. J'essayais d'écarquiller mes lourdes paupières mais je me sentis encore sur mon nuage, pelotonnée dans du coton. Tout était blanc et doux. J'étais sereine bien que dans les vapes. Et soudain, je distinguai une petite blonde qui marchait à reculons en me faisant signe de l'index ; je la reconnus. C'était la fillette du cauchemar. Elle saignait de la tête. Elle me suivrait sans doute tout au long de ma vie. J'entendais au loin la voix de Mamy : *Faustine... reviens... reviens... !*

Je suis restée un bon moment, je ne saurais définir combien de temps, dans cet état que je reçus comme un cadeau d'anniversaire.

Puis l'on me gratifia de bonnes claques que je sentis passer cette fois. Il le fallait, pour que je recouvre mes esprits, enfin... *mon esprit*, ce que je fis promptement.

Il n'y avait plus ni pleurs ni cris, mais je me dis que j'allais bientôt retrouver cette jeune enfant qui n'était autre que ma Maman. J'ai toujours su, au fond, que c'était elle, la gamine de mes rêves les plus fous. Toutes les images de ma vision étaient très claires. J'ai même vu une scène que Mamy ne m'avait jamais décrite. Margaret avait probablement eu l'occasion de chanter auprès de Johann, tandis qu'il jouait du violoncelle. C'était d'autant plus étrange que mon autre grand-mère, Mémé Jeanne, avait joué du piano, également aux côtés de ce bel Allemand.

– Revenez, Madame Bellaube ! Alysse, revenez... Allez !

8– Cassiopée – Pot de l'amitié

Au fil des répétitions, j'échange avec Martin quelques banalités. Nous nous adressons des regards timides et inquisiteurs. Je suis de plus en plus sensible au charme de cet homme, or je ne souhaite pas le lui faire remarquer, ayant opté pour l'amour en sourdine tel une plainte, celle d'une amie admiratrice, seul recours envisageable. Ce lien secret sera un plaisir rien que pour moi. J'ai si peur de devoir aller au-devant d'autres ennuis, de subir les jugements de mes beaux-parents et de mes enfants. Il ne faut pas faire montre d'égoïsme. Laisser Martin aspirer à mes faveurs, briguer son cœur me paraît malhonnête puisque inconcevable.

Quelques semaines passèrent pour nous mener au pot de l'amitié de Cassiopée où je m'étais rendue seule. Ce jour-là, Martin m'apparut fort perturbé. Je compris tout de suite, pour l'avoir vécu, qu'il s'agissait d'un problème dans son couple. Martin me semblait amaigri, son beau regard m'apparaissait de plus en plus absent et triste. Cela allait plus loin que l'orgueil blessé.

– Que fais-tu là ? tout seul sur ce banc, en plein soleil. Je ressens des ondes négatives, me hasardai-je en trinquant avec lui. Dieu que tu as l'air malheureux !

– Comment peux-tu voir cela ? Serais-tu médium ?

– C'est curieux ce que tu avances là ! Peut-être le suis-je un peu, oui ! En fait, je vais être honnête, il suffit... de t'observer.

– Tu m' observes, Alysse ?

Et à cet instant, Mireille – que ma mère avait cataloguée de gentille et belle – s'interposa, ignorant totalement la personne qui était en train de faire la causette avec son mari.

– Tu permets, il faut que je te parle, lui dit-elle.

Le lien était rompu. Je partis, les laissant à leur conversation. Il aimait toujours sa femme. Cela transparaissait dans son comportement. Inutile d'être médium pour deviner ces choses-là !

Pourtant il revint vers moi. Il n'avait pas voulu rentrer avec Mireille. Il repartirait avec sa voisine. Nous parlâmes de choses et d'autres sans toutefois aborder nos vies de couple. Il y avait beaucoup de monde et nous devions partager nos conversations avec tous les convives. Mais je serais bien restée uniquement avec Martin.

Durant la nuit qui suivit ces agapes, je développai une nouvelle crise de tachycardie et j'eus de nouveau très mal au niveau de la nuque. Avec le temps, j'avais mis au point une méthode pour réduire ces symptômes essentiellement nocturnes. Ils n'étaient plus quotidiens, comme à une période de ma vie. Le procédé auto-guérisseur consistait tout d'abord à calmer les sévères palpitations en une dizaine de minutes, en inspirant profondément et expirant très doucement en cohérence cardiaque. Je sortais à moitié dévêtue pour que l'air frais me cingle et m'aide à me réoxygéner. C'est lorsque je commençais à claquer des dents que toute grelottante, je rentrais pour regarder la télévision pendant une paire d'heures, chaudement emmitouflée dans une couette. Ce cocooning m'aidait à passer la crise. Je restais encore éveillée un long moment pour me remettre de mes tremblements, puis je retournais me coucher. Je me demandai si cette grosse crise ne provenait pas du mousseux de première qualité que j'avais bu dans l'après-midi. Il faisait chaud et ces flûtes m'avaient semblé très agréables, auprès de Martin qui trinquait à chaque verre.

Cela faisait quatorze ans qu'on se demandait tous si ce mal récurrent ne proviendrait pas de ceci ou de cela. J'avais trente-six ans, ne prenais plus la pilule que j'avais soupçonnée être la coupable durant de nombreuses

années. Aucun médecin n'avait su détecter l'allergie dont il était question.

Il y avait un an de cela, je m'étais même disputée avec mon cardiologue, qui m'avait d'abord dit : *C'est dans votre tête que ça se passe !*

J'avais éclaté en sanglots dans son cabinet. Il n'avait rien trouvé à dire pour me consoler, *car il avait été un peu décontenancé, fort gêné par ma réaction*, m'avouerait-il ce nouveau jour où je repris rendez-vous.

Spontanément, je lui rétorquai que *c'était faux, et qu'il n'avait surtout pas aimé que je lui tiennne tête*. Il avait souri gentiment, m'avait avoué que j'avais raison et s'était excusé, après que j'ai pu placer que cela faisait tant d'années que mon calvaire durait !

Je reconnus que je n'avais pas su garder mon calme.

Et lui avoua qu'il n'avait pas fait d'effort pour comprendre.

Je pus enfin lui exprimer calmement mon calvaire.

A l'issue de ma visite qui n'avait duré que dix minutes car sa patientèle était importante, je lui demandai son adresse mail.

Il avait enfin reconnu ma profonde souffrance et comprenait la colère ressentie, à la vivre seule, sans qu'aucun médecin, y compris lui, n'ait pu m'aider. Plus tard, il avait cliqué sur le lien de mon blog. Je l'avais créé dans le seul but de comprendre l'origine de mes troubles et de partager ce problème avec d'autres personnes atteintes du même tourment. Cela m'avait aidée de savoir que je n'étais pas la seule à être la cible de ce démon nocturne.

Il s'excusa et nous pûmes en rediscuter en toute intelligence, à la visite suivante. J'avais néanmoins acté que la clef libératrice de ce phénomène récurrent n'était sûrement pas encore forgée.

9 – Idylle naissante

Un jour de juillet, vers vingt-et-une heures, le téléphone sonna. Philippe décrocha. Je m'étais couchée tôt.

– C'est pour toi, Alysse, dit-il en fronçant les sourcils.

– Allô, Alysse ? c'est Martin. Éva m'a donné ton numéro de téléphone. J'aurais aimé poursuivre la conversation au sujet de la médiumnité. Je ne vais pas très bien. Tu aurais d'autres ressentis à mon égard ?

Philippe écoutait ce que je disais.

– Peut-être... oui, me risquai-je sans trop savoir ce qui me poussait à affirmer cela. Nous en parlerons dans le Périgord la semaine prochaine. Je suis fatiguée. J'ai eu une dure journée. D'ailleurs, j'étais couchée.

– Oh, Excuse-moi, Alysse ! Je suis très impatient de te retrouver là-bas. Je viendrai seul.

– Oui... on trouvera bien un moment, répondis-je.

Je raccrochai, un sourire suspendu à mes lèvres, tandis que Philippe affichait un visage crispé qui en disait long.

Ressentant son trouble sous lequel se cachait une pointe de suspicion, je lui expliquai notre conversation lors du pot de la chorale, sans lui avouer que j'appréciais énormément la présence de Martin.

*

Nous arrivâmes dans le Périgord, au terrain de camping de Saint-Pompon. Cassiopée devait se produire tous les soirs de village en village, à l'occasion du Festival de la Musique de Sarlat.

Le lendemain après-midi, je reconnus le conducteur de la ZX marine qui passait alors que je lançais le cochonnet. Il jeta un regard dans ma direction et s'arrêta ; il abaissa la vitre et m'adressa en souriant un bref : « J'arrive ! »

Oh, mon Martin ! me suis-je écrié, si fort que je me suis demandé si je ne l'avais pas dit tout haut. Papa, pour l'heure mon partenaire de pétanque, m'a roulé un de ces regards ! Il le fit perçant et accusateur. Sa bouche se pinça et il dodelina du cou à la manière d'un âne. Quand me prendra-t-il pour une adulte ?

Notre point 'confidences' s'est vite organisé au bord de la piscine. Martin est conscient qu'il ne doit plus rien attendre de Mireille. Il a un fils de dix-huit ans qui se prénomme David et ils élèvent une enfant malgache prénommée Claudia.

Issu du baby-boom, aîné de six sœurs, il est métrologue. Ils habitent à Manneville-sur-Risle. Je pressens que la première femme qui saura lui redonner de la tendresse entrera tout naturellement dans son cœur.

10 – Sous le charme

Je suis tombée sous le charme de Martin. Je m'interdis tout de même de laisser transpirer mes sentiments. Je fais semblant d'être parfaitement heureuse dans ma vie. Il y a beaucoup de complicité entre nous. Ce gentil homme ne peut qu'être en admiration devant la belle petite famille que nous formons. Martin ne devra jamais ressentir qu'il pourrait atteindre mon cœur. Je devrai demeurer inaccessible. Alors que lui ne sera pas longtemps tout seul ! Il est plutôt bel homme ! D'ailleurs, très vite, il me semble que je suis un peu tourmentée de voir Martin commencer à butiner de petite pâquerette en petite pâquerette, puisque la marguerite à effeuiller est déjà dans un vase – hélas, fêlé à jamais – mais cela, il l'ignore. Cela me gêne de le voir ainsi user de son charme auprès des femmes. Pour un peu, je céderais à l'amour, car il triomphe de tout, a dit le grand poète Virgile.

Un peu plus tard, profitant d'un pot à l'issue d'un concert, Martin demanda de l'aide à l'assistance féminine :

– Qui voudrait repasser ma chemise pour demain soir ?

Je me proposai, un peu trop impatiente et Philippe me fit cette remarque devant l'assemblée :

– Tu n'as pas de fer !

– Perdu ! J'ai mon fer de voyage. Allez, donne, Martin ! Philippe va te la repasser, ai-je dit ironiquement.

Ma réplique déclencha l'hilarité. Mon mari se sentit obligé de sourire. Cependant, de plus en plus méfiant, se penchant discrètement vers moi, il me fit cette réflexion :

– Tu te donnes bien du mal pour ce type ! La chemise, les confidences au bord de la piscine. Je ne suis pas dupe, tu sais !

Le soir, je passai une demi-heure à caresser la chemise dans les tons bleu-blanc adoptés pour le festival. Je découvris les fragrances du délicat parfum de Martin. Comme hypnotisée, mon âme semblait s'y retrouver. Je blottis mon visage sous l'étoffe pour m'imprégner de son odeur.

Philippe, qui passait tandis que je repassais, me réattaqua sur le sujet. Je le coupai, ferme, l'air grave.

– Martin traverse actuellement les mêmes soucis que ceux que j'ai rencontrés à tes côtés en 87. Il est seul. Si tu voyais comment il est installé dans sa vieille guitoune, le pauvre !

– Tu ne voudrais pas non plus qu'il vienne coucher entre nous ? rétorqua-t-il durement.

Ce fut plus fort que moi ; sur un ton vindicatif, je lui balançai :

– Pourquoi pas ! Et puis, nous mettrions tous deux nos alliances dans nos poches !

Je m'en voulus aussitôt. Pauvre Philippe. Je ne cessais de lui rebattre les oreilles avec cette histoire que je n'étais pas capable d'oublier. Il devait en avoir marre.

Hier après-midi, sur le ton de la plaisanterie, Martin m'a fixé un rendez-vous à minuit au bord de la piscine.

Bien sûr, je n'y serai pas.

Pourtant, je meurs d'envie de l'y rejoindre !

11 - Faustine et moi – A Saint-Pompon

Une jeune fille de 17 ans un peu perdue se trouvait au bord de la piscine. Bel endroit pour réfléchir, là où la lune se mire.

Faustine, qui aime se détendre le soir devant sa caravane, vit passer Martin vers minuit et le suivit machinalement, m'affirma-t-elle tôt ce matin. Mais de quoi se mêlait-elle encore ?

Nous avons eu la bonne idée d'aller acheter notre baguette à la même heure.

Bien sûr, elle s'empressa de me rapporter les faits. Décidément, elle était toujours la première à capter le genre d'images capables de me faire du mal. En fait, je savais bien que Faustine avait ressenti l'idylle naissante, synonyme de péché à ses yeux. Elle ne voulait pas lui laisser prendre de l'essor. Puis la conversation dériva très vite :

– Tu vois, je t'avais prévenue, cet homme est un maquereau. Je l'ai bien vu étreindre la jeune tourterelle éplorée. J'espère que tu n'es pas en train de fricoter avec lui ! Cela ne m'étonnerait pas !

Depuis ma plus tendre enfance, le langage de ma mère était belliqueux. Je me sentais de nouveau atteinte. Faustine devait s'en être rendu compte. Mon teint blémissant affichait ma blessure. Était-ce son seul but qu'empêcher mon bonheur ? Impitoyable, elle reprit :

– Tu n'as aucune chance avec lui. Je l'ai vu embrasser Mélanie et je les ai suivis des yeux. Ils sont rentrés sous sa tente, cette nuit. C'est un salaud, comme ton père. Je connais Mireille. Elle est gentille et il profite de son

absence pour baiser avec la première allumeuse de service. Quel porc ! Elle pourrait être sa fille.

Mon Dieu, qu'elle était horrible lorsqu'elle prononçait ces mots odieux qui déformaient son visage. Aussi ne pus-je m'empêcher de tenter de la calmer de mon mieux. En général, je pouvais difficilement m'exprimer, tant ma mère devenait vite agressive. Cette fois, j'y parvins tout de même :

– Stop, Maman. Nous n'allons pas faire de scandale. J'ai horreur de ça et je vais te parler calmement. Alors, écoute-moi bien : ce que fait Martin *Ne Nous Regarde Pas...* et encore moins Toi ! Il est exact que je l'estime beaucoup. Tu n'as pas à juger quoi que ce soit nous concernant. Tu ne sais absolument rien de la vie de Martin, comme tu ne sais rien de la mienne, d'ailleurs ! Cet homme est malheureux et libre comme l'air.

– C'est un maquereau, comme tous les bonshommes. Il se permet de draguer une gamine et des femmes mariées, par-dessus le marché.

– Mélanie est tourmentée. Tout le monde en connaît les raisons, y compris toi. Quant à tes suppositions, je les trouve fort déplacées, comme toujours. Tu devrais faire attention à tes propos. Je n'ai plus quatorze ans, Maman ! Je sais ce que je fais. Et je ferai ce que je veux.

– Tu ne fais que des...

– Occupe-toi de ton couple, l'ai-je coupée. Cela te ferait du bien à toi aussi d'entrer sous la tente d'un homme libre, gentil, honnête, fidèle, qui t'aimerait à t'en faire perdre la tête, te caresserait, te dirait des mots doux, te donnerait du plaisir.

– Je ne suis pas une salope, moi !

– De la façon dont tu parles des femmes en général, Maman, tu exprimes tout ton mal-être. Je sais que tu n'es pas dupe de toutes les infidélités de Papa. Je comprends que tu aies pu en souffrir et encore mieux maintenant. Et

ce que tu as connu de pire avec Papa, eh bien... je l'ai vécu également, avec Philippe.

– Tu dis n'importe quoi, menteuse ! me coupa-t-elle.

Et le ton monta. Enfin... le sien.

Révolu, le temps des baffes. Tout du moins, j'espérais qu'elle n'y penserait pas. Cette femme fuyait, détestait tout ce qui tournait autour du bonheur. Les hommes divorcés devenaient tous des salauds, les beaux / des moches, les érudits / des cons.

Aussi, ma mère, excédée, me gifla-t-elle mentalement en me balançant de nouveau ce mot vulgaire qu'elle avait eu si souvent en bouche pour avoir été trompée.

– Salope ! C'est sûrement toi qui as trompé ce pauvre Philippe et il en sera tombé malade !

Il fallut que je me contienne pour ne pas lui administrer une taloche, comme au vilain vieux temps, lorsqu'elle m'avait salie devant mon petit ami, Anthony.

A ce moment de la conversation, je pensai que ma mère avait dû se méfier d'une éventuelle riposte de ma part car elle tourna les talons. Il ne fallait surtout pas polémiquer. C'était ce qu'elle attendait finalement, comme une invitation au pays vulgaire d'une satanée guerre qui peut durer cent ans, qui durera peut-être cent ans car cette femme aigrie a tout simplement perdu les notions principales de ce qui rend la belle, *la* vie, en dépit de tout.

Finalement, j'étais intimement persuadée que je ne ressentais pas de haine. C'était plutôt de la pitié que j'avais envers cette maman aussi peu assurée dans son rôle de mère, qui n'avait de leçons à recevoir de personne et surtout pas de sa fille dont elle ne désirait absolument pas apprivoiser le fond, un fond sonore, qui ne faisait qu'évoquer des choses illusoires comme la gentillesse, l'amour, le pardon.

Faustine était égale à elle-même ; elle était toujours sur la défensive et faisait une affaire personnelle de tout ; sa parole était loin d'être irréprochable, épiluchant le monde

dont elle était le nombril, se permettant de juger car *elle*, était parfaite, sachant tout sur tout et le criant haut et fort, au cas où l'on penserait qu'elle est une imbécile.

Ainsi, elle se faisait de nouveaux ennemis ; les gens la mettaient de côté, ne l'écoutaient pas lorsqu'elle parlait. Certains se moquaient même d'elle. J'aurais tant apprécié que Maman soit simple et qu'elle fasse soigner ses nerfs, qu'elle aille voir un psychologue qui aurait sans nul doute pu l'aider.

Ma mère n'aurait pas dû aller si loin, une fois de plus ; cependant elle ne pouvait maîtriser ses colères intérieures.

Elle ne supportait pas que je ne monte plus dans son manège à sensations fortes. Je demeurais à ses yeux une carte de pique sans figure qui s'était retirée de son jeu, quand j'aurais souhaité qu'elle ne voie en moi qu'une dame de cœur existant aussi pour elle. Mais au fond, j'étais une épingle cherchant inlassablement ses repères de base dans une botte de foin. Elle était une partie de ces repères. J'avais été cette garce pubère qui mourait toujours d'envie de la gifler, m'avait-elle redit. Le mot horrible dont Faustine m'avait affublée et salie, avait certes bien failli me faire perdre pied, disons... main. Maman m'avait gravement provoquée, mais j'étais restée de marbre, un marbre un peu fissuré, certes, mais un marbre tout de même. En même temps, c'était comme si j'avais gravi un barreau de plus sur l'échelle de ma vie. J'étais parvenue à ne plus riposter. Ma mère n'aimait pas lorsque je lui répondais les mains sur les hanches en signe de protestation. Cela la rendait folle. Je n'ai jamais cherché à attiser sa colère. Je désirais seulement comprendre : Faustine n'aimait pas ma rébellion. On eût dit pourtant qu'elle désirait revivre ces moments. On aurait cru qu'elle souhaitait que sa fille s'emportât en public. En tout cas, elle nous avait à l'œil, Martin et moi. Il était hors de question que sa fille tombe amoureuse d'un autre homme ! Avait-elle eu droit, *elle*, à cette échappatoire vers un

nouveau bonheur ? Tandis que, stoïque, je la regardais s'éloigner, à deux reprises elle tourna la tête dans ma direction. Avait-elle au moins de jolies pensées de temps en temps, à mon égard ? Regrettait-elle ses vilaines algarades, les yeux débordants de larmes amères ? Je me permis de croire qu'il en était ainsi. Le cas échéant, je me disais qu'elle devait être très malheureuse. Au moment où je la vis s'asseoir sur un tronc d'arbre, je m'interrogeai :

Comment lui faire comprendre que je suis désolée qu'elle n'ait pas été plus heureuse et que cela ne tient qu'à elle de l'être à partir d'aujourd'hui ? Comment faire admettre à cette femme, ma mère, que j'ai souffert moi aussi de l'infidélité de mon mari et que nous ne sommes pas les seules dans ce cas ? Comment lui dire que j'étouffe maintenant et que j'ai le pressentiment que ce beau et charmant Martin m'attend, moi, et non Mélanie – jeune fille égarée à cause du récent décès de son père. Un autre gentil papa bien intentionné l'aura prise dans ses bras ! Oui, et alors ? Mélanie se sera jetée à son cou et l'aura embrassé. Comme je peux la comprendre ! Et combien suis-je à même d'imaginer qu'après l'effet de surprise, Martin n'ait pu faire autrement que de la repousser gentiment afin qu'elle puisse plutôt affirmer ses premiers élans amoureux envers un jeune homme de son âge. Il ne peut en être autrement ! Ils ont environ trente ans d'écart. Mais... ne suis-je pas en train de me leurrer, en me racontant tout cela ? Je suis la première à dire qu'il ne faut pas supposer. Oh, et puis, après tout, quelle importance ! Quand bien même il se serait passé quelque chose entre eux ! Je ne suis pas dans sa vie et ne le serai peut-être jamais, surtout si cette aventure éphémère s'avère, peuchère ! Comme je comprends également Faustine dont l'âme égarée est devenue si envieuse de tout bonheur d'autrui. Faustine, qui ne s'abaissera jamais à se confier, préférant garder tous ses malheurs bien enfouis.

Faustine, qui sous l'emprise de la loi de Murphy¹ se morfond, seule avec ses fardeaux, et qui de temps en temps vient frapper à la porte de mes songes pour m'inciter à fouiller en elle et faire jaillir son mal-être comme un repas indigeste, vomi. J'en reçois souvent les éclaboussures. Si cela peut la soulager ! Elle ne peut se décharger de tout ce mal autrement que sur moi ; pour quelles raisons ? Cela demeure un mystère que j'aimerais bien élucider.

Quoi qu'il en soit c'est évident, elle me hait autant que je l'aime. Mais a-t-elle connaissance de ce type de haine, gaine de l'amour refoulé ! Et moi, sais-je exactement ce qu'est l'amour ?

12 – Faustine refait un pas

L'oncle Charlie n'étant plus de ce monde, j'avais toute latitude pour aborder avec Maman les problèmes liés à son enfance meurtrie, mission presque impossible dont Margot m'avait investie. Il fallait que je parvienne à faire table rase de ces lésions mentales qui m'envahissaient toujours un peu plus au fil du temps. Je tentai de me persuader qu'il était fondamental de faire la lumière sur l'épouvantable histoire datant de 43, avant de redécouvrir le véritable amour, le vrai sens de ma vie, *in fine*. Ne l'avais-je pas promis à ma grand-mère ? C'étaient ses dernières volontés. Je ne voulais pas trimballer indéfiniment cette dette que j'avais envers elle. J'avais le feu vert, ce feu d'enfer qui revenait souvent me hanter. Je repoussais sans cesse l'échéance. Comment s'enfoncer dans une jungle aussi profonde sans que ma

¹ Le pessimisme est à mes yeux le mot clé de la Loi de Murphy. Si une catastrophe peut arriver, elle finira obligatoirement par arriver. Parce qu'on se souvient toujours du côté négatif des choses. Exemple : La tartine tombe toujours du côté beurre, parce qu'on aura occulté toutes les fois où elle est tombée de l'autre côté.

panthère préférée ne montrât de nouveau ses griffes ? Etais-je poussée par la volonté de survivre en ce milieu sauvage ? J'y réfléchis et me dis qu'à force, une solution se présenterait. Je désirais aujourd'hui plus qu'hier, regarder vers le soleil, vers l'avenir. Quel dommage que j'eus tant besoin d'être aimée de mes parents pour me sentir bien dans ma peau ! Comment expliquer cela ? Je réussis à prendre du recul pendant un long mois, après la dispute que je vivais mal, finalement.

Curieusement, ma mère fit le premier pas en nous invitant à déjeuner. Etais-ce pour se faire pardonner qu'elle m'offrit une crème de jour ? J'acceptai son cadeau avec joie et l'embrassai pour la remercier. Elle prétextait :

– Oh, ce n'est pas un cadeau, j'aurais préféré ne pas me tromper ! Il va falloir que j'en rachète une pour moi, maintenant ! Cela tombe bien que tu aies la peau *graaasse* ! appuya-t-elle, avec un rictus ponctuant une expression de dégoût, frisant un air méchant à cause, peut-être, de sa cicatrice sur la joue.

Cela lui était difficile d'offrir un présent. On eut dit que ma mère avait honte. Comme si c'était une honte de faire un cadeau à son enfant ! D'ailleurs, en faire ou en recevoir, peu importait, rien que le mot 'cadeau' indisposait Faustine. Voilà... il fallait toujours que cette 'maudite' fille analyse tout ! La 'vilaine' aurait pourtant apprécié que sa mère puisse avoir une nouvelle remarque plaisante à son égard ! Elle aurait tant aimé en faire une confidente, être sa confidente !

Mon père me fit un clin d'œil pour que je ne m'en offusque pas. Profitant de son retrait en cuisine, il excusa sa femme à demi-mot :

– C'est ta mère, elle est comme ça, mais ce n'est pas une méchante femme, au fond. Elle en a seulement bien bavé durant son enfance.

Pourtant, lorsqu'on lui demandait s'il savait quelque chose, il occultait la question avec un banal '*sans*

commentaire'. Maman étant partie à ses fourneaux, j'insistai en douce, essayant de lui soutirer quelque information. Il tenta de couper court en affirmant :

– Ta grand-mère était une affabulatrice. Même si elle t'a rapporté quelques bizarreries, ce qui ne m'étonnerait pas, il ne faut pas oublier que le mensonge était l'oxygène de sa respiration.

Cela m'insupportait toujours qu'on dise du mal de ma grand-mère.

– Mamy n'était pas menteuse. Et puis, il n'y a pas de fumée... sans feu, dis-je en repensant à cette horrible affaire qui datait de la guerre.

Je voulais voir sa réaction. Il avoua tout de même :

– C'est le cas de le dire ! Tout ce que je sais, c'est que ta mère a été terrorisée par quelque chose qu'elle ne parvient pas à se remémorer. Donc, je ne sais pratiquement rien de plus que ce que ta mère m'a raconté de cette histoire à laquelle tu fais allusion, je t'assure !

– Maman se souvient donc de certaines choses ? demandai-je tout bas !

– Très peu... et ta grand-mère n'a rien fait pour l'aider à se souvenir. Quand ta mère abordait le sujet avec elle, Margaret disait qu'elle ne se souvenait de rien. Je sais juste que cela tourne autour d'un incendie. Il va de soi que tu en sais plus que moi !

– Pourquoi te poserais-je des questions dans ce cas ? mentis-je.

– Il n'y a pas de fumée sans feu, comme tu l'as si bien dit ! Combien de fois ta mère s'est-elle réveillée en criant : Au feu ! et d'autres incongruités.

– Peut-être Mamy désirait-elle protéger sa fille par ce silence, non ?

Ma mère revint en disant que ce n'était pas la peine de faire des messes basses pendant qu'elle avait le dos tourné.

Pour faire diversion, je rappelai les garçons, occupés dans le bureau avec la Super Nintendo de leur grand-père

qui se crut obligé de mentir devant l'insistance de Maman qui voulait savoir de quoi nous discussions :

– Nous parlions du fils de Madeleine, qui est devenu chef de la caserne des pompiers. Alysse m'en demandait des nouvelles...

Tout le monde ment, m'avait garanti un jour un ami. Pourquoi ? Pour cacher ce qui va le desservir ? Heureusement qu'à la longue le mensonge ne nous détruit pas car combien de menteurs ne seraient plus de ce monde ! Sans compter tous les efforts qu'on doit faire pour cacher la vérité ! Ce doit être usant de mentir sans cesse ! A mes yeux pourtant, le mensonge ne doit prendre place que pour épargner autrui sur la vérité qui fait peur.

Il n'y avait pas que dans son enfance que Faustine avait été terrorisée. Quel cran elle avait ! Son mari s'était montré infidèle, violent, dirigiste, radin, menteur, traître, distant. Il avait très certainement entretenu l'acariâtreté de Maman. Cachait-il lui aussi une forme de gentillesse qu'enveloppaient d'autres nobles sentiments ? Il se radoucissait quelquefois et c'était tout ce qui m'importait aujourd'hui, comme hier, d'ailleurs. Je me disais qu'avec le temps, je pourrais peut-être encore faire la conquête de leurs cœurs. J'aurais seulement aimé comprendre les véritables raisons du comportement excessif qu'ils avaient eu, qu'ils avaient toujours envers moi ; j'aurais souhaité savoir par-dessus tout s'ils m'aimaient, s'ils regrettaient tout le mal qu'ils m'avaient fait. J'avais peur de la réponse et à tout nouveau jour qui se pointerait, la procrastination m'arrangerait bien. Chaque chose importante surviendrait en son temps.

Durant le repas, les enfants donnèrent du ressort à l'ambiance que nous avions entretenue. Ma mère esquissait souvent des sourires et même, elle rit de bon cœur lors de l'une de nos conversations. J'étais très heureuse de faire ce constat.

13 – Tissage d'une toile d'amitié

Je ne manquais une répétition pour rien au monde. Un soir, j'appris par Eva qu'une rupture se préparait entre Martin et Mireille. Il ne cachait d'ailleurs à personne qu'il souhaitait reconquérir une femme qui l'aiderait à retrouver confiance en l'amour. Il dit même à Eva qu'il pensait l'avoir trouvée. Mireille, de son côté, avait commencé à réorganiser sa vie. Pour la rendre jalouse, pour voir si elle tenait encore à lui, il sortait en boîte avec une certaine Anne-Lise. Il m'en avait parlé. Cette fille de la nuit m'avait bien énervée. Par contrecoup, Eva m'avait également agacée car ce soir-là, elle avait détruit mon rêve.

Domage... Oublions ce dragueur décrit par Maman comme étant un coureur de jupons, qu'il est peut-être, finalement ! Un peu déçue ce soir, stressée, j'ai tout de même jeté un regard furtif vers l'arrière. Il m'a souri de ce petit rictus qui me rappelle parfaitement Pépère Louis. J'adore ses mains qui s'accrochent à la partition. J'ai l'impression que je les connais, qu'elles m'ont déjà caressée. Elles sont harmonieuses. J'ai pu constater qu'il avait ôté l'alliance qu'il portait encore dans le Périgord. Ses ongles sont soignés. Ses lèvres sont minces et ce sont les mêmes que celles de mon aïeul chéri. Qui plus est, Martin a une petite bouche qu'on a envie d'embrasser, même si elle est surlignée d'une espèce de moustache cendrée aérée de trous dans lesquels les poils ont dû tomber. Ses yeux, empreints d'une grande tristesse que j'espère passagère, sont bleus comme l'azur et ses cheveux blond cendré sont légèrement ondulés. Et son nez ! Qu'il me fait penser à celui de Pépère ! Un profil délié le caractérise, révélateur d'un tempérament réservé, timide, peut-être un peu râleur et manifestement introverti, à contrario avec moi qui suis plutôt une extravertie aux traits pleins dont les lèvres pulpeuses se languissent de baisers et de tous plaisirs charnels.

J'ai mes petits défauts aussi, bien sûr, comme tout le monde. Même si j'ai pu constater nos traits contradictoires, il est clair que nous avons les mêmes aspirations, celles des prétendants au grand bonheur. C'est l'homme de mes rêves. C'est rigolo qu'il ressemble tant à mon grand-père, d'où cette attirance magnétique. Comme je voudrais lui redonner goût à la vie ! Comme je voudrais un jour avec lui faire un tour à la fraîche en lui prenant le bras, puis commander une grenadine dans le premier troquet du coin. Il souhaite de tout son cœur que sa femme lui revienne. Comme il doit être bon ! Qu'elle a dû être aimée... et doit l'être encore !

N'y tenant plus, avec une certaine insouciance, une sorte de maladroite étourderie qui me surprit moi-même, je confiai à Eva, la voisine de Martin, ma voisine de chœur, que cet homme m'était sympathique.

– Ne fais pas de conneries, Alysse ; pense à ta famille. Martin a dix ans de plus que toi ! Voyons...

– Éva, tu ignores de quel fil est tissée ma toile de vie. Ne t'inquiète pas pour ma famille. Je n'ai fait que te dévoiler mon attirance pour cet homme. Et puis... je me fous qu'il soit plus âgé que moi. Vois-tu, j'ai aussi besoin d'un Papa.

Eva avait souri gentiment.

J'étais partagée entre l'amour et l'amitié et pour l'instant, je me plaisais simplement à imaginer Martin m'enlaçant, m'embrassant. Dépenserai-je ce stade des velléités, en vue de m'éveiller au bonheur ? Je sentais qu'il n'attendait que moi. Je le lisais dans ses yeux.

14 – Martin - Un deuxième pas osé

Non, je ne partirai pas de chez moi avant que mes enfants ne soient élevés. Comment pourrais-je tout recommencer ? Cela me semble aujourd'hui et à regret inenvisageable. Les enfants ne me le pardonneraient pas.

Comment pourrais-je les séparer de leur Papa dont la santé est plutôt précaire. En outre, ne lui ai-je pas donné une ultime chance ?

Dimanche 29 octobre. C'est l'anniversaire de Maman.

C'était aussi la générale avant l'aubade de ce soir. Eva et sa sœur sont venues me chercher à 14 heures après avoir récupéré leur charmant voisin au passage, lequel a insisté pour monter à l'arrière (dès qu'il a su que je faisais partie du voyage), a cafté Eva, qui a compris que nos deux cœurs battent actuellement au même rythme.

Arrivés devant chez moi, Martin s'est empressé de descendre de voiture pour m'ouvrir la portière.

Je n'en reviens pas ! Personne ne m'a jamais traitée en princesse.

Durant le trajet, il s'est plaint de la dure épreuve qui paralysait son couple. Il nous a dit qu'il n'en pouvait plus, se sentant mal-aimé, incompris.

Il s'interroge, comme j'ai pu le faire un jour, sur le fameux « pourquoi ? » et « Qu'a-t-il fait de mal pour en arriver là ? »

Très touchée, à la limite même de verser une grosse larme et de lui offrir tout mon amour d'un seul regard, j'ai simplement joint la parole à un sérieux geste de compassion, tout en lui assurant, prenant mes copines à témoin, que nous l'aimions, nous !

Un geste, un seul geste tendre entrepris par l'esprit de ma fiévreuse main gauche envers sa glaciale main droite, les deux se serrant un peu plus que de raison pour rééquilibrer leurs températures.

Je ne voyais plus les secondes s'écouler. J'étais aux anges, sa main devenue tiède, si douce, posée dans la mienne. Leurs légères moiteurs révélaient un émoi réciproque. L'esprit de sa main ne se serait pas avisé de se libérer de cette paisible et non moins agréable emprise !

La séduction avait confirmé son entrée sans prévenir. Il fallut que je fasse un certain effort pour mettre un terme à cette forme de langage beaucoup plus forte que les mots. Ces esprits engagés que je ne maîtrisais plus m'avaient montré qu'ils avaient une poigne de fer.

La soirée concert fut ponctuée de nombreux sourires complices et même de quelques pas de samba que nous fîmes tous deux, ayant imité quelques couples qui se formaient durant la pause. Plus tard, nous reprîmes nos places dans l'auto. Nous discutâmes de choses et d'autres. Puis, au moment de nous séparer, Martin sortit avant moi pour m'ouvrir la portière et me murmura au creux de l'oreille : « Je vais t'appeler très bientôt, Alysse ! As-tu un portable ? »

Je lui glissai une carte dans la pochette de son veston. Un bisou, un clin d'œil, un signe de nos complices mains et la voiture disparut. Je n'osai réaliser ce qui venait de se passer.

J'ai sollicité si fort une petite étincelle de sa part et mon martien est juste en train de mettre le feu. Serais-je télépathe ? Peut-être Martin est-il mon âme-sœur ! Ou tout simplement est-ce cela, la reconnaissance mutuelle de deux êtres qui se sont longuement attendus dans d'autres incarnations.

Ma grand-mère avait évoqué ce phénomène un jour, me donnant par là même l'explication du coup de foudre. Elle m'avait même révélé qu'elle l'avait eu, elle aussi, mais pas pour Pépère. J'avais été étonnée car elle m'avait également confié un jour qu'elle avait connu son Loulou sur les bancs de l'école et qu'ils s'étaient promis l'un à l'autre, à seulement onze ans.

Elle avait encore rallongé la sauce Cupidon, en insistant sur le fait que nous pouvions rencontrer deux ou trois âmes sœurs au cours de notre vie.

15– Un collier, en cadeau

Je regrettais déjà de ne pas avoir souhaité l'anniversaire de ma mère, tout cela parce que je l'avais vue nous épier sans relâche, Martin et moi, en me roulant un œil de vipère. Cela m'avait agacée au plus haut point. Aussi, les invitai-je à souper le lendemain de cette troublante journée. C'était également ainsi que je me sentais bien. Consternée par cette maman déroutante et en même temps resongeant au secret datant de la guerre, subsisteraient toujours au fond de moi le besoin de l'aider et la nécessité de continuer à l'aimer très fort. Non certaine de parvenir à lui faire enfin plaisir, je lui achetai un joli collier fantaisie. Je me fis une joie de le lui offrir. Heureusement que je l'avais choisi en fonction de mes propres goûts car ma mère me dit de garder le bijou parce qu'elle ne le porterait pas, pour la bonne et simple raison qu'elle en avait déjà un qui ne la quittait jamais.

– Tu ne l'avais pas remarqué, hein ? C'est mon premier amour qui me l'avait offert, s'était-elle épanchée, comme délivrée d'un souvenir trop pesant, et avec un petit sourire, par-dessus le marché.

Mon père afficha une triste œillade désabusée tandis que je ne fis cas de la réaction de ma mère par crainte de l'effaroucher. Je connaissais l'histoire de Karl grâce à ma grand-mère. Je me gardai bien de l'évoquer devant mon père qui toutefois ne sembla pas étonné. J'avais complètement occulté l'histoire du collier que Karl lui avait offert. Décidément, je ne faisais rien pour lui être agréable ! Elle allait de nouveau me maudire, même si je n'étais pas censée le savoir. Ma pensée se noya dans la flaque de Guignolet que Faustine venait de provoquer en bousculant son verre. Elle pouffa de rire cette fois, à notre grand étonnement. Elle était si agréable dans cet état, joliment radieuse. Papa me sourit en me demandant si j'étais contente du portail qu'il venait de poser chez nous.

Comme je voudrais m'être trompée à son sujet ! Comme j'aimerais qu'il soit bon au fond, qu'il m'aime. Il vient gentiment de nous fabriquer un joli portail en lattes de bois et semble si heureux de nous avoir fait plaisir. Qu'il est doué de ses mains ! Ces mêmes grosses mains qui m'ont fait tant de mal ! Ce portail parviendrait-il à faire tomber les barrières entre nous ? Je ressens une grande lassitude et cette nuit, j'aurais peut-être du mal à trouver le repos.

16 – Le Viatony

Ma hantise nocturne, que de nouveaux projets rendaient moins amère, revint me tourmenter bizarrement le jour où je repris la pilule, me fis-je la réflexion. Je dus en effet abandonner le stérilet qui me provoquait des hémorragies. Il fallait que je revoie mon cardiologue pour reprendre le sujet là où nous l'avions arrêté.

Mais, il y avait un autre aiguillon qui me titillait au niveau du cœur. Était-ce la flèche de Cupidon ? Tous les jours, j'attendais que le combiné me livre la voix de Martin.

Assise à mon bureau installé au sous-sol, face à un monticule de dossiers administratifs en cours, je regardais le téléphone. Au moment même où je l'effleurai en me disant que je souhaiterais qu'il tinte et que j'entende la voix de Martin, mes vœux furent exaucés. J'inspirai fort, en cohérence cardiaque.

– Alysse, c'est... moi... Martin.

– Martin ?

J'émis une intonation d'étonnement, gênée qu'il sache que j'attendais ce coup de fil avec autant d'impatience.

– Oui, je... t'appelle... pour savoir... si... si... tu accepterais de... déjeuner avec moi mardi prochain, le 14.

Devant ces balbutiements, je me sentis plus assurée.

– Pardon ? Est-ce que tu peux répéter Martin ? Je n’ai rien entendu... excuse-moi !

J’en profitai pour réfléchir, et vite. Petit tour de passe-passe commercial. Il me semblait que ma destinée allait se jouer sur une simple réponse : « Oui » ou « non ». Cela méritait bien cinq secondes supplémentaires de réflexion.

– OK j’accepte ! à condition que tu viennes avec une rose rouge.

– Chiche ! Alors à mardi 14.

Je m’en voulus tout de suite et dis à Martin, avant qu’il ne raccroche :

– Je rigolais pour la rose !

– Mais... c’est bien ainsi que je l’avais compris !

– D’accord... bon... eh bien... au revoir, Martin.

Je m’étais trouvée ridicule de lui avoir réclamé une fleur. Pourquoi avais-je dit cela ? Pour jouer les femmes fatales ? Qu’allait-il penser de moi ? Nous avions reposé nos combinés. Je tremblais d’émotion.

Le téléphone sonna de nouveau.

– J’ai oublié de t’indiquer l’endroit où nous pourrions nous retrouver, continua-t-il.

Nous nous esclaffâmes de notre étourderie.

– En fait, je t’invite... en tout bien tout honneur, j’avais omis aussi de le préciser, au restaurant *Le Viatony* à Pont-Audemer. Tu connais ?

– Si je connais *Le Viatony* ? Oui, je sais très bien où il se trouve. Je te raconterai une curieuse anecdote à son sujet.

Pourquoi a-t-il ajouté en tout bien tout honneur ? C’est tout aussi lourd que ma quête de rose rouge. Il n’imagine tout de même pas que je vais céder à ses charmes ! Non, il doit vouloir me confier ses états d’âmes.

Cet intermède téléphonique n’a pas duré une minute. Pressée de me remettre de mes émotions, j’ai eu une envie folle de m’échapper de cette douce frénésie naissante afin de ne pas laisser place à une nouvelle crise de tachycardie.

Celle de cette nuit m'a suffi ! Je suis époustouflée que ce court intermède ait pu déboucher sur une réponse affirmative de ma part.

Rendez-vous est donc pris dans huit jours dans un restaurant très prisé par les amants. Je trouve amusant et non moins curieux que Martin m'ait invitée ici-même où Philippe me convia pour la première fois, il y a vingt ans. La vie est un cercle un chouïa vicieux ; grâce à notre boussole intérieure, nous sommes attirés en son centre, en son essence même. Je suis restée emmêlée un long moment dans mes fils de pensées spirituelles et amoureuses. Je n'en suis pas encore à croquer le fruit défendu ! Comment vais-je réagir, s'il me le propose ? Je dois m'y préparer. Il est absolument hors de question que je trompe Philippe. Un tel mensonge m'angoisserait à mourir.

17 – Marie

C'est ainsi qu'entre le moment où Martin lança son invitation et le jour même du rendez-vous, une idée avait jailli : je renoncerais à cet homme. Je m'étais certainement emballée un peu vite. Quitter Philippe était un projet irréaliste que je ne pouvais continuer à imaginer qu'en rêve. J'étais effrayée rien qu'à cette idée. Je me sentais trop angoissée de repartir à zéro avec un autre homme. Ces histoires n'étaient déjà plus de mon âge bien que je n'aie que trente-sept ans et j'aspirais à ce que mes garçons soient le plus heureux possible. Je me refusai donc tout joker.

Une petite voix me laisse entrevoir deux opinions différentes. Il arrive trop souvent que les gens agissent à contre-courant, comme si le bonheur leur faisait peur. Je suis consciente que je me débats dans des pensées contradictoires.

C'est ainsi que l'on fait des sottises et que l'on reste coincé dans son mal-être :

Mais il faut sauter à pieds joints dans le bain de jouvence, Alysse !, me susurre mon Ça ; et tu es là, à t'emberlificoter les idées.

Nooon, Alysse, ne fais pas cela ! me conseille plus fortement mon Moi, Philippe n'est pas en bonne santé... pense à tes enfants ! Tu risques de déstabiliser leur vie entière !

J'avais écrit ces trois petits paragraphes avec une écriture de plus en plus grande. Il n'aurait plus manqué que mon Surmoi s'en mêle !

Martin ne m'invitait pas au restaurant sans espérer quelque élan amoureux de ma part. J'ajoutai quelques notes dans le fichier de mes petites pensées, à propos d'un plan qui viendrait démolir toute tentative d'infidélité de ma part.

Je ne suis pas certaine d'agir au mieux au fond, mais je voudrais tenter de mettre Martin dans les bras de Marie, une jolie femme plus âgée que moi, une collègue de travail, veuve depuis deux ans. Je lui en ai parlé. Elle n'est pas contre des présentations. Je n'ai plus qu'à vendre l'idée à celui qui restera mon martien.

18 – Confidences

14 novembre 1995. Je suis arrivée au Viatony avec dix minutes de retard pour ne pas montrer à Martin que j'étais empressée de le retrouver. Dans mon euphorie naturelle, renaissante, j'avais durant un moment oublié mon plan matrimonial savamment orchestré. Nous nous sommes fait la bise et il m'a tendu la rose. Elle est comme je les aime, du ton exact du tailleur rouge Hermès que j'ai choisi pour cette occasion. Il s'agit d'une Baccara, symboliquement témoin de nombreux événements

heureux, comme une déclaration d'amour. Pour parfaire le camaïeu, le traître rose est monté à mes joues.

Martin était gêné. Puis l'émotion s'étant peu à peu dissipée il prononça une jolie phrase qui se colla à mon âme :

– Ton sourire est comme le soleil qui est en train de sortir des nuages.

D'où sortait-il cette prose ? Était-elle de lui ? J'étais sous le charme, bien évidemment ! Je devais sourire aux anges. Philippe ne m'avait jamais dit de telles choses ! Qu'est-ce qui me prenait à le comparer à mon mari ? Je ne connaissais pratiquement pas cet homme. Charmant charmeur égale méfiance. Il avait sûrement des défauts, lui aussi. Nul n'est parfait ! Il m'avait prise au sérieux avec la rose. Pourquoi sur l'instant décidai-je de la conserver durant toute ma vie ? J'avais pourtant pris l'option de repousser la passion qui, fraîchement née, prenait déjà de l'essor. Je rajoutai un peu de piment tout en piquant de nouveau mon fard :

– Je ne sais vraiment pas pourquoi je t'ai dévoilé ma fleur préférée.

– De plus, symbole d'amour fou ! se moqua-t-il.

– Il faut dire que je n'ai pas été très fine en te réclamant une rose. C'est sûrement parce que Philippe m'avait déjà fait vivre cet instant ici et qu'il m'avait offert une Baccara.

Regrettant tout de suite ces paroles, je ne pus m'empêcher de lui avouer que j'étais confuse. Il répondit :

– Il n'y a pas de souci, Alysse ! Tiens, c'est également une Baccara. J'ai pris la plus jolie des roses, pour sceller notre amitié.

Je sentis que je rougissais de honte parce que son regard était inquisiteur. Perspicace, il perçut mon trouble, j'en étais persuadée. Je me disais que j'avais dû faire retomber son élan envers moi. J'avais presque réussi à me convaincre qu'avoir accepté ce rendez-vous était une

grossière erreur. Je ne cessais de penser que c'était ainsi que Philippe avait dû procéder pour draguer la voisine ; je mettais toute la gent masculine dans le même sac. Non, il ne fallait surtout pas aller plus loin.

Il m'invita cependant à entrer dans le vestibule et éprouva un certain embarras. La grêle que je venais de faire pleuvoir nous avait mis mal à l'aise. Je l'observais et lui aussi m'épiait de son regard intrusif. Il avait pris soin de réserver une table près d'une ouverture donnant sur la jolie terrasse de marbre rose tout enligné.

Le temps d'un flash, je me revis de nouveau avec Philippe. Je posai la Baccara sur le rebord de la fenêtre avec cette impression de déjà vécu. J'eus envie de pleurer, de m'enfuir en courant. Qu'est-ce que je faisais là dans le fond ? Toute cette mise en scène m'agaçait et me gênait. Je n'étais plus que l'ombre de moi-même.

– Tu veux me parler, Alysse ? Je crois que j'ai été un gros égoïste jusqu'à présent. C'est vrai, je n'ai fait que m'épancher dans le Périgord, et tu ne m'as jamais rien appris sur toi. Mais des langues se délient à la chorale et j'ai pu intercepter quelques bribes tristes de ta vie.

Les yeux fixés sur la rose, prêts à laisser s'échapper une larme de plomb, j'étais totalement égarée dans mes pensées. Les paroles de Martin s'étaient pourtant détachées d'un brouhaha qui tout à coup me gênait.

– Tu sembles nerveuse et tu es toute rouge. Détends-toi !

Je ne devais pas être très glamour. Je ne pus esquiver sa remarque qui renforça davantage le carmin de mes joues, lesquelles devaient à présent se marier à souhait avec mon tailleur. Je n'avais plus envie de parler. Il était là pour me faire *son* numéro de charme, bien entendu ! Il ne savait strictement rien de moi. S'il se figurait que la partie était gagnée, il se trompait bel et bien. Me vinrent ces paroles que je prononçai, le regard fuyant :

– C'est drôle que tu m'aies proposé de te rencontrer ; j'avais l'intention de t'appeler moi aussi.

– Ah oui ? émit-il en me regardant avec des yeux magnifiques, mais de merlan frit. Je me lançai :

– J'ai parlé de toi à une amie ; elle aimerait beaucoup faire ta connaissance. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai accepté ton invitation ai-je souligné, couronnant le tout par son expression que je trouvais stupide : *En tout bien tout honneur !* Tu ne trouves pas qu'il fait très chaud ici ? Je vais éclater si ça continue !

Son rictus était vraiment cocasse. Je crois qu'il ne s'attendait pas à une telle proposition. Et là, trouvant soudain la situation comique, eh bien, j'ai éclaté... mais d'un rire éperdu ! Je jouais une pièce de théâtre. On allait m'applaudir pour ma tirade !

– Hmmm... jolies rangées de perles !

Ce compliment me permit juste de m'empourprer davantage. A présent, j'allais sûrement exploser !

– Tu me prends un peu à la gorge, là ! Voyons... Tu m'aurais trouvé l'âme sœur ? dit-il, l'œil coquin assorti de sa petite mimique que je trouvais craquante.

Martin semblait intéressé par ma proposition, ce qui me rendit folle de rage. Il remportait le pli, pas la partie. Nos mains amoureuses s'étaient pourtant tout dit. Jouait-il avec moi ?

– Elle se prénomme Marie, dis-je en baissant les yeux, caressant maintenant le pied de mon verre.

Il m'avait expliqué cet été au bord de la piscine qu'il avait eu un penchant au début de ses soucis de couple pour une certaine petite brune, justement prénommée Marie. Il avait dû mentir en affirmant qu'il ne s'était rien passé entre eux ! Il devait avoir un tas de jolis légumes dans son jardin secret pensais-je, un peu déçue tout de même qu'il n'ait pas refusé catégoriquement mon projet.

– D'accord, si elle est aussi mignonne que toi, je veux bien rencontrer Marie.

Je ne fis que sourire. J'apprécie les compliments, mais je suis gênée lorsqu'on m'en fait. Ce rendez-vous juste évoqué, nous avions encore des tas de choses à exprimer, surtout moi ! Sa question me surprit, bien qu'arrivant à point nommé.

– Et toi Alysse, où en es-tu dans ta vie ? J'ai décelé une immense tristesse dans tes yeux.

Martin avait eu besoin de moi dans le Périgord. A un moment, j'avais failli lui parler. Ce n'était pas l'heure. Je devais n'être qu'une oreille et je me souviens que cela lui avait fait du bien de se confier. Puis il ne sut de moi que ce qu'on lui avait raconté, plus ou moins déformé. Dès lors, il n'y eut aucun blanc. Mon esprit avait une emprise sur moi et il avait décidé qu'à cet homme, il fallait dire la vérité. C'est pourquoi de l'apéritif jusqu'au dessert, très émue, toujours empourprée d'émotion, je me défis tout doucement de mon vieux manteau poussiéreux.

Tout fut abordé. Tout fut dit. Martin me fit remarquer qu'il comprenait seulement aujourd'hui le message de Pascal : *Cette femme n'est pas pour toi !*

En cet instant, ce que je souhaitais qu'il ait retenu, ce qui était essentiel pour moi, c'était que Martin sache que je quitterais Philippe dès lors que nos enfants seraient un peu plus âgés. Ils n'avaient que 9 et 14 ans. Philippe venait seulement de se remettre d'un cancer du poumon et il était très surveillé médicalement. Ce n'était pas le moment de fuir et encore moins de vivre juste un mouvement de lune.

Je sentis que je lui redonnais espoir et je pensai qu'inconsciemment, toutes mes explications transparaient *in fine* cette intention : *Surtout, ne m'attends pas, Martin. Je sais que tu es venu avec cette idée. Ne t'accroche pas à moi, même si je t'aime et vois en Marie si tu peux trouver ton bonheur. Je ne pourrais jamais quitter ma famille même si je n'ai plus d'amour envers Philippe.*

Adieu, Martin.

Je m'évertuais depuis tant d'années à dire à mon mari que je partirais un jour avec un homme ayant vécu une histoire similaire à la mienne et maintenant qu'il se présentait, voilà que je reculais. Troublée par cette pensée qui ne me lâcha plus, je lui laissai la parole, sur le point de pleurer ; j'ai le vin triste ou gai, selon la conversation.

Martin proposa :

– J'ai mis une bouteille de champagne au frais. Qu'en dis-tu ?

– Comme j'adore le champagne, d'accord, en toute amitié, ajoutai-je, très maladroitement, j'en conviens, car légèrement enivrée

– Tu peux me faire confiance.

– Je ne bois pratiquement jamais d'alcool, ayant constaté que cela ne me réussit pas. Par contre, repris-je, promets-moi d'aller ensuite boire un café chez Marie. Elle nous attend ; elle ne comprendrait pas notre silence.

– Tes désirs sont des ordres, marmonna-t-il, souriant sous sa discrète et vilaine moustache.

19 – Et Marie, dans tout ça ?



Martin avait pris la décision de m'emmener chez lui et j'avais accepté, un peu à la traîne malgré tout. Le bonheur prend quelquefois des allures de papillon. Je crois bien que j'étais en train d'en suivre un. Et quand bien même, s'il était éphémère ! C'était un morceau de bonheur dans ma triste vie amoureuse.

– Mets-toi à l’aise et assieds-toi ; je débouche la bouteille.

J’étais le lépidoptère couleur orangé, un *Colias*, il était l’*Argus*, du bleu de ses yeux. J’adore ces papillons. Nous virevoltions tous les deux vers un arc-en-ciel.

À chaque gorgée, mon cœur cognait un peu plus fort. Je me demandais si c’était l’émotion ou bien un nouveau malaise. Jamais je n’avais liquidé une bouteille à deux. Je me sentais défaite, à mille lieues de Madame Bellaube, en ce beau milieu d’après-midi qui se distinguait déjà à mon esprit comme étant Inoubliable.

Martin surprit mon sourire... *angélique*, souligna-t-il. Il eut cette petite mimique que je surprenais jadis chez mon Père. Alors, je lui demandai qu’il me cite tous ses prénoms. Louis était bien en seconde position. J’en fus toute retournée. Et ce qui était encore plus bizarre était qu’un Louis fut son aïeul.

– Enfin... tint à m’expliquer Martin, ce n’était pas son prénom de baptême. Mon grand-père se faisait appeler Louis. En réalité, il se prénommaît Arcadéus. Pourquoi cette question ? me demanda-t-il.

– Arcadéus ? C’est peu commun !

Etant donné que ce n’était pas tout à fait le moment d’épiloguer sur ma présumée destinée, je m’esquivai en pointant du doigt la demoiselle au joli sourire, enfermée dans le cadre posé sur la table de téléphone et je dis en riant :

– Martin... on nous observe !

– C’est Mireille, à vingt ans.

Il me parla de leur histoire qui avait mal tourné, sans blâmer sa femme, ce que je trouvai admirable. Il me redit qu’elle tenait un bar. Puis il évoqua son métier à lui. Il était l’un des derniers métrologues en France. Son fils de trente-deux ans poursuivait ses études dans l’informatique. Il souligna que Mireille lui avait laissé la garde de Claudia, la petite Malgache qu’ils avaient adoptée. Il me parla aussi de

ses parents, de son père atteint d'un cancer, puis de sa séparation imminente.

– Cela ne peut plus durer ainsi, admit-il.

Puis la conversation dévia sur le problème de la communication entre époux. Je lui avouai que c'était à sens unique dans mon couple et que j'essayais malgré tout de stimuler Philippe. Je lui reparlai un peu de mon mari.

– Il n'est pas très expansif de manière générale. Il n'a jamais vraiment su exprimer ses sentiments.

Je me trouvai soudain ridicule d'avoir dit cela, en repensant à notre histoire qui avait démarré en 1975. Je lui expliquai que Philippe m'avait aimée et que je n'avais pas été choquée qu'il ne me dise jamais *je t'aime*.

Je lui rappelai, comme évoqué au Restaurant, que mon mari m'avait séduite puis avait accaparé le cœur d'une autre femme ; il savait donc exprimer ses sentiments. Dire ou ne pas dire *je t'aime* : *Est-ce si important finalement ?*, s'était interrogé Martin.

Pour moi, ça l'était, et ça l'est toujours.

Pour la première fois de ma vie, je me lançai dans un sujet de discussion à propos du verbe *aimer*, avec un personnage réel – même si je le qualifiais de Martien –, je veux dire autre que Ludivine ou que mon journal intime :

– Je suis quelqu'un qui sait dire *je t'aime* et qui sait le montrer. Certes, je ne l'ai jamais dit à mes parents et eux ne me l'ont jamais dit non plus. Je ne vois pas pourquoi ils l'auraient exprimé d'ailleurs, puisque je suis un *accident* qui n'a existé que pour leur causer des problèmes, plutôt que pour leur apporter des satisfactions.

– Eh bien ! ton enfance n'a pas dû être des plus roses ! Tu m'en vois désolé. Et ces mots, tu sais les dire à tes enfants ?

– Bien sûr ! Je les ai souvent prononcés sans difficulté à l'attention de Nicolas et de Lucas et ils savent les employer eux aussi. Je le disais à Philippe lorsque je le pensais, avant

son infidélité. C'est une question de spontanéité dans l'expression des sentiments.

– Et aujourd'hui, quelle part d'amour lui réserves-tu ?

– L'amour que je lui porte à présent est plus proche de l'amitié. Je l'ai aimé et je crois qu'il m'a aimée également. Je suppose que ses parents manifestaient une certaine pudeur à s'épancher sur la question. Par contre, ils ont su exprimer leur affection par diverses attentions, ce que je n'ai jamais connu avec les miens. Dis-tu à tes enfants que tu les aimes ?

– Je suis fier d'avoir au moins su montrer à mon fils, à Claudia que ... je... les *aime*, prononça-t-il du bout des lèvres. A ma femme, que je l'ai aimée. Par contre, j'avoue que je ne le leur ai jamais dit.

– Si toi, tu ne sais pas le dire, c'est parce que ta maman ne te le disait pas, certainement également par pudeur, non ? À l'époque, les gens ne s'épanchaient pas facilement sur la question, enfin c'est ce que j'imagine !

– Tu as raison, ce verbe à la première personne est important et je m'en veux un peu de ne jamais l'avoir employé vis-à-vis de ceux que j'adore. Il faudra que je répare ceci très vite. Si tu as su le faire, je dois pouvoir y arriver moi aussi !

Ses yeux brillaient de regrets à cette évocation.

– De quoi parlions-nous ? Arriver à faire quoi ? A dire quoi, au fait ? lui demandai-je.

Il souriait gentiment en me regardant droit dans les yeux, pris au piège devant l'audacieuse question. Je répondis à son joli rictus auquel je savais à présent que je ne pourrais plus jamais résister. En riant, je poursuivis :

– Je te faisais marcher ! Je ne suis pas là non plus pour te servir de cobaye. Tu sais, il n'est jamais trop tard. Il faudra aborder la question un jour avec ceux que tu aimes vraiment, ai-je déclamé avec véhémence.

Je voyais en Martin un ado en train d'ouvrir son cœur pour la première fois ; ses beaux yeux clairs un peu tristes

derrière ses lunettes me parurent brillants, ce qui leur donnait encore plus de charme. Pour ne pas perdre contenance, il me resservit une coupe. J'eus brutalement envie de lui dire que je l'aimais de tout mon cœur depuis la nuit des temps, mais je me ravisai vite en engageant la conversation avec Ludivine.

Ce n'est pas possible autrement, nous avons dû nous connaître dans une autre vie, nous deux ! Je suis amoureuse de cet homme si fragilisé par ses soucis de couple. J'ai envie de le consoler. Il me connaît à peine et me fait déjà une sérieuse révélation, si intime et si profonde que je crois que je pleure du Moët & Chandon, Ces instants me semblent bons, apaisants. Je suis tellement bien avec lui ! Je souhaiterais que le temps s'arrête. Quel dommage que j'aie si mal à la tête !

Mais le temps ne s'arrêtait pas et lorsque je m'en inquiétai, la pendule indiquait 3 h 33.

33, le nombre de Dieu et de tous ses mystères, joint à l'âge du Christ à sa mort.

Nous avons abordé divers sujets et soudain, Martin m'a proposé de danser. Après quelques passes d'un bon rock, il m'a abandonnée un instant pour changer le CD. Celui-ci était-il en attente depuis le matin pour la circonstance ? Toujours est-il que nous avons continué à tourner sur une première chanson interprétée par Freddy Mercury : It's a Beautiful Day. Puis les plus jolis slows nous ont emplis d'une langueur douce et tendre : The Great Pretender, Only You, Georgia...

Ensuite Martin fut de moins en moins bavard et cela m'inquiéta un peu.

– Cela doit te rappeler des souvenirs ! C'est peut-être pour cela que tu me serres de plus en plus fort, non ?

J'appréhendais la suite car il ne disait mot ! J'eus l'impression que j'allais me trouver mal.

Je me disais bêtement qu'il aurait fallu qu'il me fasse le bouche-à-bouche. Cette vision ne me traversa pas sitôt l'esprit que je sentis ses lèvres défier les miennes. Et limite *delirium tremens*, mon esprit me fit la conversation :

Ça y est, j'ai dû sombrer dans le coma. Je suis sous perfusion de champagne et un médecin cherche à me ranimer. Non... c'est bien Martin, et il m'offre sa bouche fougueuse, fiévreuse. Je la prends avidement et je croule même sous ce baiser puissant (hélas moustachu) si avide de tendresse et d'amour. Je ressens ce besoin jumeau et je sais maintenant que je suis à lui pour la vie. Je me dis qu'aucune personne ne m'a étreinte de cette façon. Peut-être est-ce moi qui suis plus réceptive ! Non, je n'ai jamais embrassé un homme avec autant de passion de toute ma vie. Il faut dire en plus que Martin ne fume pas. Comment vais-je faire pour me détacher de lui ? Je ne le pourrai jamais, plutôt mourir ! C'est lui, c'est bien lui que j'attendais n'est-ce pas cher Pépère ? N'est-ce pas, Mamy ? N'est-ce pas, Ludivine ?

Martin sentit certainement du répondant, de l'empressement car il décida de m'entraîner vers le canapé, mine de rien, tout en dansant, en m'enlaçant tendrement. Comme si je n'allais pas être sur la défensive ! Il prit l'initiative de déboutonner mon corsage et risqua une caresse sur mes seins maintenus d'une coquette lingerie. Il lâcha un langoureux *hum* ! La lingerie devait être de trop car il s'activa un peu gauche à tenter d'en ôter les crochets du dos, d'une seule main. Je ne pus m'empêcher de glousser car je me doutais bien qu'il n'y parviendrait pas ! J'avais en effet opté pour un modèle qui s'agrafe sur le devant.

– Loupé ! Pas de chance ! Martin. Cela me rassure. Tu n'es pas trop spécialiste, finalement.

– Finalement ? Penses-tu que...

Je lui pris les lèvres pour l'empêcher de terminer sa phrase. Nous riions comme des enfants. Je l'aidai tout de même à trouver la raison de sa tourmente. Le crochet sauta. C'était tellement bon ! Mes seins sous tension libérèrent des tétons durcis impatients d'accueillir ses douces mains.

Je ne le laisserai pas aller plus loin aujourd'hui, m'intimai-je, bien que mon désir de m'offrir à lui fût de plus en plus intense. Un étau me resserrait le cœur et des papillons orange et bleus virevoltaient déjà dans mon bas-ventre.

Je détournai pudiquement la menotte que j'avais tenue serrée un peu trop fort il y avait une dizaine de jours de cela. Je trouvai que la coquine gagnait un peu trop vite du terrain vers le bas de la côte. Je la remontai doucement pour calmer sa frénésie en la bloquant sur mon cœur. Simultanément, cette tirade fusa :

– Non, Martin, pas maintenant. Je dois rentrer. Tout est allé si vite ! Trop vite. Je dois t'avouer que je suis anxieuse à l'idée que tu t'imagines que je suis une femme facile. Aussi, avant que je parte, je veux te dire combien j'ai rêvé de ces moments.... depuis... que je t'ai scruté dans le public, juste avant que je quitte la chorale, quand mon cœur avait fait boum... il y a quelques années de cela !

– C'est vrai ?

– Tu ne t'en es pas aperçu ? Quoique ! Si nous en sommes là aujourd'hui !

– Je t'avais remarquée, cela c'est indéniable. Mais comment aurais-je pu imaginer...

– Je n'ai rien fait pour te laisser deviner mes sentiments ; aussi, le simple fait de désirer ton amour aussi fort lui aura fait prendre corps, d'une certaine façon.

– Je ne sais que dire...

– Alors chut ! J'espère que je ne me suis pas trompée. J'ai peur Martin. C'est tellement intense, ce que je ressens ! Je te le dis tout de suite : moi, je t'aime et ce ne

sont pas des paroles en l'air. Je m'interdisais de te le dévoiler à cause de mes enfants. Je ne veux pas les décevoir. Tu connais mon histoire. Je t'ai tout dit au Viatony. Cela me paraît tellement compliqué de tout recommencer !

J'allais me mettre à pleurer ; je me repris vite, m'invitant à retrouver ma lucidité. Il y aurait des moments plus pénibles à passer avant de retrouver l'équilibre qui manquait à ma vie.

– Pour cela, tu préférerais me mettre quelqu'un dans les bras ?

– Tu as tout compris. Avec le temps, je t'aurais oublié. Je n'ai pas encore idée de ce qui va suivre pour nous deux. Je sais que tu l'ignores également ; aussi, je souhaite ne pas tomber dans le piège de la toile d'amitié que j'ai tissée pour toi. J'espère que je ne serai pas qu'une banale proie. Promets-moi que nous allons nous revoir très vite pour en discuter. Martin, promets-le moi.

– Bien sûr que nous allons nous revoir ! Ne sois pas inquiète, Alysse ! Qu'est-ce que tu crois ? Tout ce que nous venons de vivre est très fort pour moi aussi. Je ne sais pas très bien non plus ce qu'il va advenir mais il faut que tu saches que maintenant que j'ai senti ton cœur battre contre le mien, je tiens à toi plus que tout au monde.

J'étais épuisée et nauséuse et ces derniers mots avaient fait fondre le reste de mon être. Mon cœur naturellement un peu nerveux était à la limite de rompre. Je me sentais vraiment mal ; néanmoins, je ne lui avouai pas le calvaire qui m'empêchait de vivre ma vie normalement. Je me contentai de reprendre ses lèvres avant de m'en aller.

– Que tu as mauvaise mine ! Tu te sens bien, Alysse ? s'inquiéta-t-il soudain.

– Cela ira. Nous parlerons de notre santé plus tard, répondis-je en souriant. Tu sais, je ne suis peut-être pas une si bonne affaire ! peut-être même juste une roue de secours, osai-je maladroitement.

– Je refuserai de n'être qu'un tremplin dans ta vie. Une simple roue de secours... Non, je ne veux pas que tu le sois ni ne veux l'être pour toi.

– Désolée, je suis devenue si méfiante à l'égard des hommes.

– Je comprends et je pourrais dire la même chose à l'égard de la gent féminine ! Aie confiance en moi, je t'en prie.

J'ai toujours conservé le bouton de rose comme un trésor précieux. Je collai ses pétales sur un poème que j'écrivis ce jour-là en le dédiant à cet instant magique.



Araignée du soir, araignée de l'espoir

*J'ai tissé fil à fil une toile d'amitié,
Et il s'est arrêté pour observer la trame.
Afin qu'il s'y suspende, je l'ai consolidée.
Il a risqué le pas, mon gentil mélomane.*

*Prisonnière libérée d'une araignée sauteuse,
Patiente dans son genre est devenue tisseuse,
Continue de chanter comme un ultime appel,
Range la soie vieillie pour de la soie nouvelle.*

*Un deuxième pas osé, le fil a résisté.
Sur la pointe des pattes, elle a pu s'agripper
Et ouïr la plainte d'un nouvel arachnide.
Combien de jours encore pour retrouver un guide ?*

*Tu n'oses plus marcher par crainte de tomber.
Où s'en vont tes pensées, ma gentille araignée ?
As-tu vraiment besoin d'un amour aussi fort ?
Trop de questions se posent,
Laissons parler ton corps.*

Alysse – 1995

20 – L'homme enfin reconnu réapprend à marcher

Je parviens de mieux en mieux à gérer mes attaques de peur panique. Pourtant cette nuit, la crainte de mourir m'a atteinte plus violemment, le stress des jours à venir l'entretenant, et surtout le champagne, de même que la pilule qui refait son entrée dans ma vie. Ces interdits doivent contenir les fous follets de la nuit. Ce serait trop dommage de cesser de vivre maintenant que j'ai retrouvé l'Amour ! Ni le Lexomil ni le Doliprane n'ont calmé mes maux de nuque devenus insupportables. Que ce cahier soit témoin de mes pensées les plus profondes, au cas où je cesserais de vivre.

Exténuée, je parvins tout de même à trouver un semblant de repos après avoir repris du Doliprane deux heures plus tard et avalé un somnifère, m'étonnant à nouveau de ce chiffre aperçu sur ma pendulette : 3 h 33. Le reflet du miroir me renvoyait une image morbide. Au petit déjeuner, Philippe ne me regarda même pas. Je repensai à Martin qui avait décelé que j'avais mauvaise mine. Les enfants également me dirent que j'avais *une drôle de tête*. Qu'elle me faisait souffrir, mon dieu ! J'étais prisonnière de ce mal récurrent. Le médecin me prescrivit des anti-inflammatoires, puisque les analgésiques étaient inefficaces. Ma tension artérielle étant bien trop haute, il ajouta un hypotenseur à sa prescription. J'en profitai pour lui demander si mes troubles pouvaient provenir de la pilule que je reprenais depuis peu, ou bien du champagne bu la veille. Il répondit :

« Mais non, cela n'a rien à voir. Il s'agit de névralgies du nerf d'Arnold. »

Bienvenue, Arnold ! Un ami de plus ! Il y avait déjà Bouveret et Haglund. Un peu plus tard, j'appelai Martin pour lui expliquer que nous ne pourrions pas nous revoir avant le week-end chantant car j'avais beaucoup à faire.

Entre autres, je devais honorer de nombreux rendez-vous chez des industriels. Nous étions pressés de nous revoir. J'appelai également Marie pour lui raconter ma singulière histoire. Elle me dit qu'elle s'était doutée qu'une idylle était née entre Martin et moi, car mon regard était brillant lorsque je lui en avais parlé.

Samedi 18 novembre. Philippe n'assistera pas au concert donné ce soir par le grand chœur Les Loriots de Cap-Rouge à l'occasion du week-end chantant annuel. Martin et moi avons été mis à contribution au bar. Mon mari en a vraiment assez. Cela fait quatorze ans que je m'enchantais parmi l'une des quatre étoiles les plus brillantes de notre constellation : Cassiopée. Pourtant, il est musicien et même s'il est avéré qu'il chante faux, il joue du saxophone à merveille. Mais il en a marre de la chorale. Les enfants et lui préfèrent aller dîner chez leurs Mémé et Pépère, au village voisin.

J'étais serveuse au bar tandis que Martin tenait la caisse.

– Quel charmant binôme, lança Éva !

Nous ne trouvâmes pas de temps pour chanter l'Amour derrière le comptoir. Par contre, je ressentis la douce conductivité électrique à chacun de nos frôlements. Ceux qui étaient *au courant* de nos récents tourments en déduisirent tout de suite que l'arc-en-ciel brillait à nouveau dans nos ménages respectifs, sans se douter que c'était la même magnificence qui jaillissait de notre attirance mutuelle. Seule Éva avait compris que notre cœur avait fait boum. Elle me confia discrètement que Martin lui avait avoué depuis longtemps qu'il en pinçait pour moi.

Puis le rideau rouge se leva sur un groupe haut en couleur.

Nous nous étions éloignés des bonnes connaissances et surtout de mes parents qui n'auraient pu s'empêcher de jaser. Dans le fond de la salle, dès que la lumière s'éteignit, nos mains se retrouvèrent, se regardèrent dans les creux et très vite, leurs moiteurs réciproques exprimèrent toute l'impatience retenue, ce désir de plus en plus intense que nous ressentions l'un pour l'autre. Le magnétisme contenu dans nos paumes nous emprisonna dans un nuage de bonheur. J'avais l'impression de danser un slow contre l'âme de Martin au rythme de la chanson d'Aznavor *Je t'Aime A. I. M. E.* entonnée par le chœur québécois.

Ce week-end chantant fut truffé de bonnes occasions d'exprimer notre amour partagé.

Au fond, j'étais préoccupée, effrayée de devoir dire la vérité à toute ma famille. Ces pensées m'obsédaient. Peut-être allais-je repousser l'échéance pour ne pas précipiter les choses !

Bien que je sois de nature franche et honnête, j'avoue que j'ai peur d'annoncer à Philippe et aux enfants que j'aime un autre homme. A la fin de la soirée concert, après avoir passé un moment dans sa voiture, j'ai demandé à Martin de me donner un délai. Il ne m'a pas répondu. Par contre, il a glissé un papier dans ma poche, me demandant de ne pas le découvrir avant dimanche.

En cette journée pluvieuse, je ne cesse de lire et de relire le joli mot d'amour ainsi que le poème que m'a écrit Martin, surtout les trois dernières phrases qui évoquent le renouveau et le post-scriptum dans lequel il m'a surnommée Alya. Cela me touche.

*L'homme enfin reconnu, sachant qu'il est aimé,
Réapprend à marcher, réapprend à chanter,
Et se dit en lui-même : « Que sera beau l'été ! »*

PS : Lundi, viens à 14 h, nue sous ton manteau s'il te plaît, mon Alya chérie.

Nos nouveaux voisins nous ont invités pour faire connaissance. Leurs deux enfants s'entendent à merveille avec les nôtres.

De son côté Martin reçoit son fils David. Son épouse a pris la décision depuis quelques semaines de vivre séparément. Elle lui a ramené la petite Claudia dont il aura la garde en attendant que les choses se précisent.

Je ne connais pas encore cette adolescente qui meurt d'envie de retourner à Madagascar, m'a expliqué Martin. Il m'a promis que nous irions ensemble. Je n'ai encore jamais voyagé dans un pays étranger. Ce doit être formidable !

Mon Amour ne manquera pas de faire part de sa rencontre à ses proches durant ce week-end. Je me languis de l'enlacer. J'ai souri à la lecture de son post-scriptum, en disant tout haut : « N'importe quoi ! »

Or, je dois l'avouer, son idée m'obsède. Ce n'est pas la porte à côté !

Je suis trop pudique pour me prêter à ce genre de comportement ! Je ne pourrais jamais faire cela !

21 – Sur des chapeaux de roues

Mon nouveau bonheur tourmenté me téléguida chez mon Amour, non sans enthousiasme. J'étais déterminée à prendre mon ultime envol en femme sincère, libérée, toute tremblante d'émotion à l'idée de le rejoindre en tenue d'Ève, je veux dire... sous mon manteau.

Courageuse, non téméraire mais sensuelle à souhait, alors oui, je le fis.

Martin m'a tout de suite serrée dans ses bras et a fait glisser délicatement mon manteau maxi rouge le long de mon corps. Il m'a souri de ce petit rictus enjôleur que j'adore. Il m'a attirée contre lui en me murmurant que j'étais jolie et désirable et sa robe de chambre a rejoint mon unique vêtement sur le sol. J'ai aimé d'emblée ce

corps pourtant tellement amaigri et il m'a semblé reconnaître une odeur familière. Je l'ai respiré à pleins poumons pour réoxygénation urgente, suite à mon émoi. Mon cœur se réactivait, battait la chamade. Ce n'était pas de la tachycardie. Ensuite, tout est allé vite, très vite...

Cette pulsion trop longtemps retenue s'accomplit contre le mur sans que je m'en rende compte, enfin... c'est une façon de parler, car nous avions joui ensemble... alors que nous nous pensions tous deux devenus frigides.

– J'ai apporté deux petits grillés aux pommes. J'ai faim, pas toi ? Tu m'offres un café, Martin, avant de recomm... ?

Ce mot se termina dans sa bouche et nous nous esclaffâmes de bon cœur autant que de bonheur. Il m'attira dans une chambre qui accueillit nos caresses allant de soupirs en frissons de plaisir, nos mots d'amour, nos cris de jouissance, nous plongeant tour à tour dans une mer d'huile de jouvence où Martin et moi dûmes perdre tous les sens de la raison. J'abandonnai mon corps languissant à cet homme qui me rendit de nouveau belle avec un sentiment de profonde volupté. Curieusement, je n'eus aucun scrupule à vivre ce moment aussi intensément. Je me sentais déjà sur le chemin de ma destinée, ce qui n'empêchait pas que je me faisais sans cesse du souci pour les jours à venir.

Au moment de me rhabiller, je pris conscience que j'avais oublié le sac dans lequel j'avais fourré des vêtements pour le retour. Martin me dépanna avec des affaires de Mireille.

*

Un studio en travaux loué à Colletot, simple petit nid d'amour pour deux inséparables, aménagé dans les combles d'un ancien presbytère, nous permit de nous retrouver de temps en temps pour un aperçu de vie ensemble. Nous avions toujours grand-peine à nous séparer.

Le 5 février 1996, 83 jours près notre premier baiser, vers minuit, une parenthèse se ferma définitivement, tandis qu'une autre s'ouvrit grand sur le bonheur depuis si longtemps convoité. D'une cabine téléphonique, à quelques pas de chez moi, un homme transi de froid, amoureux, attristé par ce qu'il venait de vivre, composa le numéro de sa bien-aimée. Il était aussi très énervé, impatient et résolu.

Mon pauvre Philippe décrocha le téléphone. J'étais couchée. Je lisais. Il reconnut sa voix avant même qu'il ne se présente.

– C'est Martin, puis-je parler à Alysse ?

Philippe répondit poliment :

– C'est urgent ? Elle est couchée, à cette heure. Que se passe-t-il, Martin ? Il est minuit passé.

– C'est très urgent, je suis vraiment désolé, Philippe.

– Je vais la chercher.

Mon mari entra dans notre chambre, fort troublé.

– Martin te demande.

– Ah bon ? Je viens.

Pourquoi cet empressement soudain ? Pourquoi m'appeler à cette heure ? J'étais inquiète.

– Alysse, crois-moi, il y a urgence ; je suis vraiment navré de t'appeler chez toi à cette heure-ci. J'ai avoué notre relation à Mireille, qui m'avait tout de même apporté un bouquet pour mon anniversaire. Une grosse dispute a éclaté et ça a dégénéré. J'ai balancé les fleurs dans la neige. Je suis frigorifié, Alysse.

Il m'expliqua qu'il était parti dans le froid glacial en claquant la porte sans même prendre son blouson.

– Je ne peux plus vivre avec elle ; cela m'est impossible. Ne m'abandonne pas, Alya. J'ai besoin de toi. Je pars à Colletot. Si nous partions ensemble ? Maintenant, Alya !

J'avais pourtant dit à Martin que je devais parler à ma famille cette semaine. Tout cela contrecarrait mes plans.

Et le couperet décapitant nos vies tomba lorsque je décochai à Martin un nouveau :

– Ah bon ? Maintenant ? Je viens.

*

A chacun son histoire. Le fait de nous délester de notre chenille nous rend notre liberté de lépidoptère. Nous allions prendre un nouvel envol vers le bonheur, ce qui entraînerait la tristesse de *ceux qui restent*.

Dès lors, Philippe comprit, en observant le sérieux de mes traits, qu'il se passait quelque chose de très grave pour notre avenir commun. Il nous avait observés dans le Périgord et sa perspicacité ne l'avait pas trompé. J'étais très embarrassée, bien évidemment. Je ne m'attendais pas à ce que Martin appelle à la maison. Je n'avais encore rien avoué à mon mari. Je n'avais décidé qu'hier de patienter jusque fin juin, date à laquelle je quitterais Philippe. Je ne voulais pas perturber l'année scolaire de nos enfants, l'un en CM2, l'autre en 4ème. Les années d'attente évoquées au Viatony étaient tombées en quelques jours à trois mois à peine. J'étais sous le choc.

Philippe, blafard, avait fait mine de se retirer. Il avait juste laissé une oreille en sentinelle près du téléphone. Me sentant blêmir, j'avais raccroché le combiné.

– Philippe, il faut que je te parle maintenant, sans détour. Tu n'es pas dupe et je crois que tu as déjà compris. L'heure est venue de nous séparer. Inutile de nous voiler la face plus longtemps.

– Ce n'est pas vrai, Alysse !

– Pardonne-moi pour le mal que je te fais. On a essayé de reconstruire ; tu sais comme moi que c'était un coup d'épée dans l'eau. Rien ne pourra plus effacer notre passé douloureux. J'aime Martin qui connaît les mêmes souffrances que celles qui me rongent depuis 1987. Il a prévenu sa femme et... oh ! pardon... pardon ! Philippe.

Je courus dans ma chambre. Il me rattrapa par le bras. Je ne supportais plus de voir son visage défait.

– Ce n'est pas possible, Alysse ! J'ai été sérieux, non ? Tu n'as plus rien à me reprocher. Qu'ai-je fait encore pour mériter une telle punition ? Je me tue, si tu pars ! Je te le jure. C'est ça que tu veux ?

Nous n'avions pas élevé la voix pour que les enfants qui dormaient à l'étage ne nous entendent pas.

– Donne-moi le temps de traverser cette épreuve, je t'en prie ; ne t'en va pas tout de suite, je t'en supplie !

– Philippe, s'il te plaît, comprends-moi et ne nous fâchons pas, surtout ! Je resterai dans le secteur, je te le promets. Tu dois refaire ta vie, toi aussi ; nous serons plus heureux séparés et je continuerai à t'aimer comme un grand frère.

Je lui racontais pour quelles raisons je partais si vite. Ce n'était pas prévu. Je n'étais pas une lâche...

– Je le savais, finit-il par avouer en pleurs ; je m'en doutais. Comme je m'en veux pour tout le mal que je t'ai fait ! J'ai bousillé notre relation, notre existence entière à cause d'une aventure sans lendemain. Je vais me foutre en l'air, tiens !

Quelques minutes suffirent pour qu'il comprenne ma détermination. Alors il cessa de me supplier de rester. Seulement, il lança l'ultimatum.

– Promets-moi que tu me laisseras un enfant, sinon je n'ai plus de raison d'exister ; promets-le-moi, s'il te plaît. Je ne ferai pas d'histoires ; j'ai mal agi et je paye aujourd'hui. Je paye cher, très cher. C'est sûrement ma destinée, mon karma, comme tu dis.

Alors, je lui fis cette promesse qui me semble aujourd'hui toujours aussi monstrueuse. La rupture allait déjà suffisamment les affliger. Mais j'avais peur qu'il passe à l'acte. Je ressentis cet instant comme une vive déchirure.

– D'accord, Philippe, je te laisserai Nicolas. Il est un peu plus âgé que Lucas. Ce sera peut-être un peu moins difficile pour lui car il a beaucoup d'amis et va souvent chez tes parents qu'il adore. Je ne serai pas loin et il aura sa chambre chez nous. Il faudra le laisser venir me voir quand il voudra.

– Oui. Merci. Je m'en occuperai bien, sois rassurée.

– Je n'en doute pas. Aussi, j'ose espérer qu'il comprendra, qu'il ne m'en tiendra pas rigueur. Réfléchis encore.

– Nous lui expliquerons la situation. C'est un enfant mature.

– Séparer nos enfants qui s'aiment est le choix que tu m'imposes sous ultimatum. On aurait pu s'y prendre autrement.

– Essaie de me comprendre aussi, Alysse. Imagine l'inverse.

– Oui, cela m'est assez facile, d'imaginer. Mais les priver l'un de l'autre, je trouve que c'est de la démente ; me priver de l'un de mes enfants, c'est comme me priver de l'un de mes organes vitaux. J'aurais du mal à le vivre et eux aussi le vivront mal. Tandis que si tu acceptais de les prendre ensemble un week-end sur deux, la coupure serait moins pénible. Nous en parlerons avec le juge.

– Non, je ne pourrai pas...

– Écoute, je resterai dans le secteur, je te le promets. Réfléchis et surtout ne me condamne pas devant les enfants et ta famille. Si tu le peux, tout doucement, avoue-leur à tous ce que nous avons vécu en 1987.

– Pourquoi ne pas le faire toi-même ?

– Pourquoi ne le ferions-nous pas ensemble ? Je ne souhaite pas qu'ils me repoussent et qu'ils me jugent mal. Je les aime. Les décevoir me désespère. Voir leurs visages défaits, tu m'excuseras, je ne le puis, Philippe... je continue à t'apprécier ; tu me manqueras. Ne soyons jamais des ennemis.

Je ne pouvais imaginer un instant que Martin puisse partir vivre seul à Colletot. Nous vivions ensemble une sorte de naufrage. Je sais combien c'est mortellement ennuyeux de se sentir abandonné. J'ai mal pour Philippe, j'étais plus triste que réjouie. Pourtant, ce dont j'étais certaine, c'est que la parenthèse était déjà fermée en moi depuis dix ans, l'âge de Lucas.

Je dus réfléchir en quatrième vitesse. Je me souviens de ces impressions amères, de ce sentiment fort de culpabilité, de ma crainte de me tromper et de mon désir ardent de foncer vers le bonheur. Mes pensées s'éтираient à n'en plus finir.

En tant que maman aimante, j'aurais tout de même pu, tout doucement, préparer mes enfants qui auront raison de me boudier. Je les ai un peu trahis en partant ce soir. Je culpabilise. Ils vont considérer à juste titre que leur papa est en pleine détresse. Ils auront raison également de penser cela. Sur papier, j'exprime les choses que je ne sais pas dire. C'est tellement plus simple. Je m'en veux de n'avoir été à la hauteur de l'amour que je leur porte.

Ils ne connaissent pas les véritables motivations qui animent ma décision. Ce qu'ils retiendront sûrement, c'est que c'est très mal, ce que je fais !

J'essayai de ne pas faire de suppositions or, celle-ci me paraissait évidente puisqu'il me semblait à moi aussi que c'était très mal. Pour me faire un peu de bien, pour tenter de me rassurer moi-même, pour m'aveugler peut-être, en femme égoïste que j'étais devenue, je me dis qu'un jour, ils comprendraient. Ce temps me paraissait si loin ! Peut-être même lorsque je ne serais plus de ce monde. J'acceptai, dans cette pénible attente, d'être jugée pendant de longues années, seulement pour saisir simplement le Bonheur qui s'offrait à moi sous les traits de Martin.

Une phrase bien banale me vient en tête, une expression toute faite, usée jusqu'à la corde mais cruellement vraie. J'ai inversé les mots. Voltaire ne m'en voudra pas.

Le bonheur des uns fait le malheur des autres.

Les autres, c'étaient les créatures que je chérissais le plus au monde. Je pensais que j'aurais honte toute ma vie d'avoir mis leur équilibre futur en danger, qu'ils ne me verraient plus jamais comme une véritable mère, mais comme une amante. Et pourtant, jamais je n'aurais supporté d'être seulement une maîtresse. Au contraire, l'idée de commettre un adultère m'était intolérable. Auraient-ils raison de considérer qu'à trente-huit ans, je n'avais plus le droit au bonheur ? J'avais tellement honte et en même temps, je me trouvais encore l'âme d'une jeune fille en fleurs. Je me disais que je méritais cette part de bonheur. Je n'abandonnais pas mes enfants.

Pardon, mes petits chéris ! leur avais-je dit cette nuit-là, en frôlant la porte de leurs chambres au passage.

Je n'ai pas le droit de me donner des excuses. Je voudrais être une véritable mère qui choisit de continuer à vivre au sein de sa famille ; aussi ne puis-je plus m'y astreindre après dix-neuf années passées auprès de l'homme que j'aimais. Je l'aimais d'un amour sans faille, avant sa liaison. A présent, je sens que j'ai toujours beaucoup d'affection pour Philippe.

Le fondement même de ce que je suis et resterai, c'est l'intégrité. Pour moi, on n'a pas le droit de tromper son conjoint. Si on le fait, on s'en va. J'aimerai toujours mes garçons de tout mon être. J'adorais un autre homme et je méritais cette deuxième tranche de vie qui inéluctablement verrait encore s'échafauder de nouveaux tourments. Je m'attache à penser que l'amour n'a d'autre désir que de s'accomplir lorsqu'on le veut vraiment.

Je visais l'amour puissant avec Martin en espérant de tout mon cœur que cette passion ne s'étiolerait pas. Allais-je me sortir de cette impasse de la trahison ? Peut-on espérer vivre un jour merveilleusement lorsque notre enfance repose sur de fragiles fondations ? Était-ce de la pitié que je ressentais pour mes deux petits anges ? Non, je n'aime pas ce mot. Balzac affirmait pertinemment que *la pitié tue et qu'elle affaiblit encore notre faiblesse*.

Je ne veux pas non plus me plaindre à mes enfants, au cas où ils auraient pitié de moi, ce que je ne supporterais pas. Certes, j'éprouve de la culpabilité de partir ainsi, sans savoir si un jour elle se transformera en remords.

Ils ne sont pas des enfants abandonnés et n'ont aucune raison de devenir des êtres abandonniques. Je le leur dirai. Je pars pour nous reconstruire un nid. Dès qu'il sera prêt et douillet, je viendrai chercher Lucas et j'attendrai Nicolas. Je sais qu'il reviendra vivre chez sa maman, une fois la tempête passée. Il le faut. Je ne pourrai pas vivre sans ma couvée.

Après l'infidélité de leur Papa, j'étais restée huit années à faire semblant d'être la femme d'un époux parfait que je n'aimais plus d'amour parce qu'un jour, j'avais définitivement perdu confiance en lui. De la même façon, je faisais semblant d'avoir oublié tout le mal que m'avaient fait mes parents qui continuaient à être déplaisants. J'en avais vraiment assez de faire semblant. Je désirais vivre dans l'honnêteté totale, la gentillesse, l'amour. Je ne voulais pas tricher, être infidèle, en vivant une relation cachée.

Il faut savoir avouer ses sentiments et les assumer. C'est du moins ce que je pense. C'est ainsi qu'il faut piocher dans les belles valeurs de la vie. Nicolas et Lucas comprendraient un jour la décision de leur maman. En attendant, il n'était pas question de rester sur le quai à regarder s'éloigner le dernier train de l'Amour.

22 – Pas si simple

Lorsque je rejoignis mon amoureux, ce fameux soir qui élargissait subitement notre champ des possibles, je le regardai intensément en l'emmitouflant dans une grande étole en laine d'angora tricotée par Mémé Lulu, et lui trouvai un visage différent.

Je ne pus déterminer ce qui avait changé :

– Tu as vraiment une curieuse mine, toi ! Je sais, ma Puce, il est tard et tu quittes Mireille définitivement, mais on dirait que tu es malade ; ça va aller ?

– Ne t'inquiète pas pour moi, dit-il encore grelottant en m'offrant de nouveau son masque de tristesse.

– Oh... il va falloir que je te requinque, mon petit Amour ! Bon anniversaire, Martin, lui dis-je en l'embrassant amoureusement. *Joyeux* n'est pas le terme adéquat, n'est-ce pas ?

– Mon Alya... tu es là, livide, et moi j'ai honte d'être le plus heureux des hommes. Je craignais que tu n'acceptes pas de me suivre !

– Eh bien, tu vois, je t'ai suivi ! J'adore quand tu m'appelles Alya. Serais-je ton cadeau d'anniversaire ?

– Oui et j'ai hâte de le déballer ! Pardon... C'est si soudain et si lourd ce que je viens de vous imposer, à tes enfants, à Philippe et à toi. Cela me rend triste.

Il neigeait. Les flocons voltigeant devant le pare-brise nous hypnotisaient à moitié. Je n'avais plus envie de parler. Martin restait concentré sur la route en pestant contre le mauvais temps. Soudain, il se gara sur le bas-côté. Il me regarda droit dans les yeux, et reprit posément :

– Quant à la drôle de tête que j'ai, ma Cocotte, c'est parce que j'ai rasé ma moustache ; j'avais cru comprendre que tu ne l'aimais pas trop.

– Oh ! pardon, mon Martin ; que je suis confuse ! Je n'avais même pas remarqué. Je suis désolée. Je voyais bien que quelque chose avait changé, mais...

Et il en rajouta, *le bougre (Mot de Mémé Jeanne)* :

– Cela faisait vingt ans que je la portais !

Alors je me mis à rire à en pleurer, ce qui me permit de vider le trop-plein de peine mêlée de bonheur.

– Je pensais que tu allais me sauter au cou en disant : *Oh ! merci, mon Amour... tu l'as fait pour moi ?* Au lieu de cela, tu me dis que j'ai l'air malade !

Il reprit la route. Je riais en pleurant d'un réel chagrin tout en pleurant d'un faux rire de joie et plus *Caliméro* en rajoutait, plus les ricanements s'évanouissaient, laissant se déverser enfin un gros grain de larmes. Puis je lui dis, m'efforçant de remettre un peu de lumière dans l'ombre :

– Je te promets, je n'oublierai jamais cette affreuse moustache qui poussait aussi abondamment que les poils sur ta poitrine ; à vrai dire, tu n'en avais qu'un.

– Oui, et tu me l'as arraché.

– Cela faisait désordre, ai-je dit en souriant.

Nous roulions doucement car le sol était gelé. Nous avions une trentaine de kilomètres à parcourir. Soudain, sur un ton sérieux, Martin se mit à trouver des excuses à Mireille.

– C'est une femme qui a bon cœur. Comme toi, elle a beaucoup souffert dans son enfance. C'est elle qui a accepté d'accueillir Claudia, conçue lors d'un voyage à Madagascar. Fabio, le père de l'enfant, est un pote de Mireille. Il ne peut pas la reprendre. Que va devenir cette enfant ? s'interrogea-t-il.

– On pourrait la garder, si tu veux !

– Non... tu es gentille. Mireille va contacter Fabio pour lui faire part de notre situation. En attendant, elle souhaite s'en occuper.

– Comment est-elle arrivée chez vous ?

– Sa mère a péri accidentellement. Une affaire un peu trouble. Fabio travaillait sur les plates-formes pétrolières. Il voyageait beaucoup. Il avait demandé à Mireille de s'occuper de sa fille, en attendant d'obtenir un visa pour

Londres où elle irait habiter chez sa grand-mère. Elle avait répondu 'oui', sans hésitation. Le père de Claudia doit revenir bientôt. Cela fait déjà quatre ans qu'elle est chez nous. En vérité, il a du mal à obtenir le visa.

– D'après ce que tu m'as expliqué, tu as eu une enfance des plus équilibrées. Peut-être devais-tu partager ta destinée entre deux femmes un peu déboussolées. C'était sans doute ta mission sur cette terre que de nous aider à retrouver un certain aplomb dans l'amour et la tendresse qui nous ont tant manqués.

– Si c'est le cas, j'espère que ce chemin me mènera à la vie éternelle avec toi ! Sache que... *je t'aime*, Alya. Tu vois ? reprit-il, je sais le dire maintenant !

Martin et moi sommes emportés dans l'ivresse de ce Bonheur débordant. C'est cela Aimer. C'est ne plus pouvoir attendre, tellement l'Amour gagne du terrain chaque jour. C'est manquer d'air à force de manquer l'un de l'autre. C'est se retrouver enfin à deux, en espérant que ce sera pour le restant de notre vie.

Je suis partie vers l'inconnu avec de bons ressentis. Avec cet homme, je vis l'amour comme je ne l'ai jamais connu. Des papillons sont entrés en moi le 14 novembre et battent sans cesse des ailes dans mon ventre.

L'appartement froid et en travaux pourrait nous donner le cafard. La baignoire est encore au milieu de notre unique pièce de vie et il n'y a pas d'électricité ; nous utilisons des bougies et nous chauffons à l'aide d'un poêle à pétrole. La semaine dernière, nous avons récupéré un vieux matelas de laine chez mes parents, indispensable et précieux support pour accueillir nos retrouvailles passionnées.

Rira bien, qui rira le dernier ! a dit mon père à cette occasion. Je doute qu'il ait raison. Cette phrase n'est pas des plus aimables.

Dame Déprime se camouflait sous cette désolation, cette espèce de deuil ; grand bien se fasse, *elles s'en iront, les pensées tristes, les années veuves, comme un bouchon qui s'accroche un instant dans les roseaux du fleuve*, disait Francis Blanche.

La couche était un peu humide. Cependant je garde comme un souvenir impérissable, notre première nuit ensemble, chez nous, dans les bras l'un de l'autre, avec pour éclairage un reste de bougie dont j'ai vu mourir la flamme au petit jour. Je ressassais ce que j'allais dire lendemain à mes enfants. Je leur parlais et percevais leurs petits visages. Ils me manquaient.

La sincérité était la seule réponse envisageable. Je sais qu'on s'en sort toujours avec la vérité qui ne se dégonfle pas au dernier moment pour devenir mensonge.

Finalement, j'optai pour une partie de *la vérité* sous laquelle se cacherait *Vivianne, de l'Impasse de la Croix Jolie*, que je tairais longtemps à mes enfants. Je ne devais pas faire d'amalgame.

Au matin, je me retrouvai avec un gros lumbago. Une infirmière vint me faire des piqûres pendant une semaine.

6 février 1996. Je suis passée à la maison afin de rassembler quelques affaires. La maison était vide. J'ai lâché un flot de larmes. Cela m'est insupportable de penser que j'ai brisé ma famille. Je ne vivrai plus avec Philippe. Nous ne serons jamais plus tous les quatre. C'est fini.

Injection faite quotidiennement, harnachée de ma ceinture lombaire, je rejoignais mes enfants à la sortie de l'école dès que je le pouvais. On m'avait prescrit un arrêt de quinze jours. Martin prenait plaisir à me cajoler, me forçant à m'allonger, aux petits soins pour moi dès que son emploi du temps le lui permettait. Lui aussi vivait sa rupture difficilement. Ce qui comptait le plus à ce moment, c'était de poursuivre l'itinéraire que nous avions entrepris

tous les deux en essayant d'amortir les chocs provoqués par les nids-de-poule et en protégeant au mieux mes poussins.

Nicolas et Lucas sont restés muets comme des carpes, trouvant leur lâcheuse mère à la sortie de l'école. On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre, paraît-il ! Et pourquoi pas finalement ? Leur mutisme a été ma nouvelle grande peine en cette fin d'après-midi puisqu'il faut souffrir encore. Rien, aucun mot n'a activé leurs langues. Leurs petits visages sont demeurés de marbre et leurs beaux yeux verts me semblaient sans expression.

Oui, c'est bien moi qui suis jugée en ce jour ; cette situation équivoque m'est insupportable. Je les aime tant ! Ce n'est pas aujourd'hui que je vais leur expliquer, pour me disculper un peu, ce qui est arrivé neuf ans auparavant. Je ne pourrai leur avouer que j'aspirais à la venue d'un homme comme Martin depuis la nuit des temps. Cela, c'est mon histoire, pas la leur. Par contre, cet homme que j'ai quitté, c'est avant tout, leur Papa.

Je choisis donc de ne pas noircir le tableau. La vérité, ils la connaîtraient lorsqu'ils accepteraient de l'entendre, dans mon journal intime ou dans le roman qu'ils liraient peut-être, lorsque je serai passée de l'autre côté du miroir. Ils auront leurs vies avec propres aléas. En attendant, je devais leur parler. C'est ce que je fis :

– Papa vous a raconté ; il me l'a dit par téléphone. Tout s'est passé si vite... Je vous aime tellement et j'ai peur de vous perdre ; je sais qu'il vous faudra du temps pour comprendre et me pardonner. J'aime toujours votre père mais d'une autre façon. Je suis partie avec Martin que j'adore et nous allons retrouver le plus vite possible un logement qui nous permettra de vivre de nouveau, ensemble. Nicolas, Lucas, je serai à vos côtés chaque jour.

Je ne vous abandonne pas. Je quitte votre papa, pas vous, mes trésors. Venez m’embrasser, j’en ai tant besoin !

Ils sont venus. Quel bonheur ! Quelle délivrance !

À Colletot, la pièce de vie prenait forme et était même très agréable. Au fil des jours, je retrouvai la force nécessaire pour mettre un peu d’originalité dans ce logement vétuste. Il ressembla vite à un nid douillet. De la lucarne, nous pouvions apercevoir un héron qui deviendrait l’emblème de notre couple, avions-nous décidé. Nous découvrîmes une discrète niche au niveau de notre étage, entre deux velux, seulement visible de l’extérieur ; elle abritait une petite Sainte Vierge. C’était un signe. Marie nous porterait-elle chance ?

Nous endurions notre rupture aussi douloureusement qu’un décès. Chaque fin d’après-midi, j’allais embrasser mes enfants et je m’inquiétais pour Philippe qui développa une maladie dont je n’avais jamais entendu parler : une mononucléose. Il était envahi par des ganglions et il n’y avait pas grand-chose à faire. Pourtant, il me fit remarquer que j’avais très mauvaise mine et me demanda si j’étais heureuse. Je lui répondis que je souffrais de plus en plus du dos, que j’avais toujours mes douleurs cervicales, de la tachycardie, et surtout que j’avais de la peine – pas de la pitié ; la peine était le mot juste – pour lui et les enfants, mais que j’étais heureuse... oui, ai-je osé affirmer.

Je clôturai cette rencontre par ces mots :

– Prends bien soin de toi !

Et j’ajoutai :

– Très rapidement, tu retrouveras quelqu’un, *ma Puce* ; tu te surprendras toi-même.

J’appelais tous ceux que j’aime par ce sobriquet. J’en avais plus tard retrouvé la raison au tréfonds de mon être : ma mère m’avait dit, alors que je n’avais que quatre ans environ : *Bonne nuit, ma Puce*. Ce fut certainement la seule fois où Maman prononça un mot doux à mon égard.

Nicolas préférait rester avec son Papa, même le week-end. C'était certainement sa façon de me boudier un peu. Je savais qu'il me reviendrait.

Son petit frère, encore très câlin et un peu curieux, voulait bien venir de temps en temps à Colletot. Ce premier matin avec Lucas nous apporta une surprise et nous combla de joie. Mon jeune enfant nous demanda s'il pouvait venir faire un câlin derrière le rideau de notre baldaquin de fortune ; il sauta au milieu des deux amoureux restés interdits devant cette initiative imprévue et se blottit tout contre moi. Il adopta peu à peu Martin et éprouva sa bienveillance en chahutant avec lui dans la chaleureuse ambiance rosée emplie de douces ondes d'amour.

Martin accueillit mon fils en partageant ses amusements. Cet homme avait enlevé sa mère et cela rendait son père bien triste. Toutefois en cet instant, ce monsieur le faisait aussi tourner sur ses pieds relevés et lui faisait faire l'avion. Lucas nous montrait bien par à-coups son mécontentement, à sa manière. Cela me paraissait naturel. Aussi, *le temps, tel un grand maître, réglerait bien les choses*¹. Mes enfants ont une douceur innée et un bon fond. Ils comprendront mieux... un jour.

Mon directeur me suggéra un congé de deux semaines afin que je me reprenne en mains. Passé ce délai, il se verrait dans l'obligation de me licencier. Cela arrangeait bien Martin ; il souhaitait que je cesse de travailler pour m'adonner à la peinture, ma grande passion. Il ne savait pas encore que j'en nourrissais plein d'autres, en l'occurrence l'écriture. Nous avons décidé de continuer notre activité chorale. Nous reprîmes place dans nos pupitres respectifs. Après l'effet de surprise, notre relation passa aussi inaperçue que toutes les autres.

¹ Allusion à une citation de Pierre Corneille : *Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.*

23 – Doucement, la vie reprend son cours

Je ne pouvais plus vivre sans ma couvée, dans cette petite cage dorée pour deux inséparables. Nous signâmes un contrat de location pour une maison comprenant trois chambres, dans le village même où je vécus dix-huit ans troublés de ma vie, et où mes parents demeuraient encore, à Saint-Germain-Village. Lucas habitait avec nous.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis que j'étais partie avec Martin et je retrouvais enfin l'un de mes poussins. Par contre, je souffrais énormément de l'absence de Nicolas qui n'était venu me voir qu'une seule fois, pratiquement muet. J'étais désolée de ce manque affectif ; c'était le prix à payer. Je priais Dieu chaque jour pour que mon fils aîné me revienne.

Obsédée par de terribles crises de tachycardie qui précédaient d'insupportables douleurs au niveau de la nuque, je m'interdis de revivre l'enfer toutes les nuits, comme avec Philippe. Plutôt mourir.

Comme un bon Papa, Martin ressentait mes malaises avec compassion et désirait m'aider par-dessus tout. Dès lors que je ne faisais plus aucun effort pour apaiser cette souffrance qui pompait toute mon énergie, il prenait le relais en me massant doucement la nuque avec de l'huile d'arnica mêlée à deux gouttes de gaulthérie, puis m'emmitouflait dans une couverture toute douce, terminant le massage au niveau du cuir chevelu, du bout de ses doigts. Je ne bougeais pas d'un iota et souvent je m'endormais ainsi. C'était un magicien. (Cette odeur me rassure et fait retomber mes tensions encore aujourd'hui).

Martin voulait savoir ce qui me rongeaient. Les maux de nuque quotidiens étaient devenus tellement violents qu'aucun antalgique ne me soulageait. Seuls les anti-inflammatoires produisaient de l'effet. Hélas, mon estomac ne les supportait plus.

– Finalement, tu vois, je ne suis pas une aussi bonne occasion que cela ! lui dis-je en souriant, le visage exsangue, lorsqu'une nuit, les pompiers m'emmenèrent aux urgences.

J'y restai toute une nuit, sous perfusion. Comme d'habitude, les médecins ne trouvèrent pas la cause de ce mal qui me dévastait. Radios, IRMs, scanners révélaient bien des traces d'arthrose. Or, on n'est pas obligés d'être sous morphine pour atténuer ce genre de douleurs.

Il y avait autre chose. Mais quoi ? Lumière se ferait bien plus tard. Tout cela était inhabituel pour Martin. Il pensait que j'avais développé ce trouble à cause de la rupture. Il réagit de façon très ferme dès lors que je lui parlai de ma longue vie de noctambule, depuis l'incident cardiaque survenu en 1981.

Il me ramena à la maison. Je me recouchai aussitôt.

– Je ne te laisserai pas comme cela. Je t'assure qu'on va savoir ce qui se passe. Je veux t'aider.

Cette terrible nuit m'avait entièrement vidée de mon énergie. Il me redonna tout espoir de guérison.

– Je renais près de toi, ma Puce, ai-je faiblement articulé à mon Martin.

Puis il joua avec des mots et des expressions normandes auxquels je n'avais plus la force de répondre. Il voulait me faire sourire et il y parvint. Il me trouvait belle malgré mon *air pâlichon*. J'avais *une mine de poule qui pond un œuf*. Hélas, il ne pouvait rester, car il avait un audit dans la matinée. Il me dit qu'il allait *casser une croûte* près de moi, car il avait *une faim de loup*.

Puis, redevenu sérieux, posant le plateau sur le lit :

– Comment te sens-tu ce matin, *ma Poulette* ?

– *Ma Poulette*... Philippe m'appelait comme ça ! Des fois, tu m'appelles *ma Cocotte*. Pépère m'appelait *ma Poule*.

– J’espère que je suis ton coq préféré ! Dis donc... tu ne m’aurais pas un peu trompé sur la marchandise, toi ? dit-il en m’embrassant.

C’était l’humour de mon Martin. Je l’adorais et l’adore encore. Nous sommes fusionnels. Il parvient toujours à me faire sourire de quelque chose dont je n’ai pas envie de rire. Je me sentais en sécurité avec celui qui voulait m’arracher des griffes de mon démon.

– Ma grand-mère disait que lorsqu’on peut aller au-delà de la douleur, celle-ci disparaît.

– Je vais disserter sur cette phrase, crois-moi !

– Je ne laisserai jamais ce curieux et vilain mal qui, tel un vieil amant dément et possessif, désire s’emparer de ma bien-aimée, dit-il sur un ton théâtral qui me fit penser à Pépé Marcelin qui quelquefois, parlait à sa femme sur ce ton.

– J’espère que tu y parviendras, mon Amour.

Les crises me reprenaient chaque nuit, apaisées par de puissants anti-inflammatoires qui n’arrangeaient pas mon estomac que je protégeais, car il était devenu fragile. J’avais fait le choix de ne pas souffrir de la tête, quitte à détruire d’autres parties de mon corps, quitte à mourir même. J’y songeais lorsque les crises dépassaient trois jours. Je n’en pouvais plus de me sentir prisonnière de cet étai qui m’empêchait de vivre normalement. Martin m’accompagna chez son médecin. J’y eus la confirmation que mon cœur n’était pas malade et que les symptômes provenaient certainement d’une allergie.

Tiens, tiens ! Qui ou que pouvait bien être cet Alien ? Je devais aller voir un allergologue, m’avait-il conseillé. Comme si je ne l’avais pas déjà fait ! Je repris peu à peu des forces mais je gardai le teint diaphane, les yeux gonflés et encore hagards, le faciès d’une personne droguée, comme je l’étais avec *le Lamaline* qui associe un extrait d’opium, du paracétamol et de la caféine

Il faut se laisser aller dans la vie, tel un bouchon dans le courant d'un ruisseau, disait Jean Renoir. J'avais pu lire le livre dans lequel il évoque son père, Pierre-Auguste. On pourrait refaire si facilement le monde avec des devises, dans tous les sens du terme. Mais la réalité est tout autre. Ce n'était qu'à la faveur des médicaments que je pouvais enfin me laisser aller, le temps d'un court répit.

24 – Le divorce

Philippe venait tout juste d'expier sa faute dans la salle d'attente quand l'avocate nous invita à entrer dans son cabinet. Il regrettait l'adultère, n'avait rien à me reprocher. Il me trouvait d'un coup un tas de qualités et m'avoua qu'il n'était pas fier de lui. Il ne m'avait jamais demandé pardon et le moment était venu pour lui de s'en acquitter.

Nous ne pouvions ni l'un ni l'autre articuler quoi que ce soit. L'avocate nous distribuait des Kleenex à tour de rôle. La page tourna et elle était lourde. Je ne renierai jamais mon passé. Je pardonnai aussitôt à Philippe et me trouvai même plusieurs torts. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Nous sanglotions tous deux à nous faire rendre l'âme, si bien que notre avocate se demandait s'il fallait vraiment que nous divorcions.

J'étais bien évidemment touchée par les mots tant attendus, trop attendus. *Tout délai nous est long qui retarde nos joies !* disait Ovide.

Avide d'un autre amour, je m'étais éteinte de Philippe ; cela ne faisait pas l'ombre d'un doute que je l'aimais comme un grand frère et il me manquerait terriblement, je le savais. Notre divorce fut prononcé officiellement le 22 avril 1996. Curieusement, cela faisait neuf ans jour pour jour que le cyclone avait ravagé notre couple.

Ô curieuse destinée ! On ne peut rester insensible à toutes les synchronicités qui nous permettent de te trouver.

25 – Le retour de Nicolas

J'entretiens mon propre jardin intérieur avec l'aide de Martin qui a pour mission, entre autres, de repiquer de bons petits légumes et de bien arroser toutes nos plantations. Ces parfums autant botaniques qu'érotiques inondent de toutes leurs fragrances notre potager du bonheur. La sensibilité de cet homme berce mon âme au fil des jours, loin des monotones sanglots. Quelques difficultés en rapport avec notre première tranche de vie viennent nous surprendre de temps à autre. On ne peut pas tirer un trait d'un seul coup sur notre vécu.

Par exemple, Philippe a réparé mon autoradio, ce qui a déplu à Martin, qui est allé réparer la cafetière de Mireille, ce qui m'a affectée. Ni l'un ni l'autre ne renierons notre passé, empreinte d'une existence qui nous aura offert de beaux cadeaux : nos garçons. C'est normal de s'entraider, et surtout de se faire confiance.

En attendant, nous cherchons sans cesse à nous faire plaisir et notre compréhension réciproque est fluide. La vérité est toujours de la partie. Nous faisons tout à deux. Je passe le marteau à Martin pour qu'il plante un clou. Nous chantons, dansons, jouons, communiquons, marchons, et jamais à reculons.

Mon amour m'appelle Alya, quelquefois aussi Miss Freud. Il trouve que je me pose trop de questions existentielles. C'est vrai. Je ne peux faire autrement. J'aimerais être comme lui, ne pas me faire de souci et vivre, seulement Vivre, sans me prendre la tête. A ces questions, j'apporte des réponses que je place dans le nécessaire de notre vie. J'écris aussi des pensées sur un tas de sujets. Et puis, je rattrape le temps perdu, celui qui ne se rattrape soi-disant jamais.

Notre chemin de vie est toujours bordé de projets. Hélas, ma santé laisse toujours à désirer. Toutes les nuits,

je souffre et j'apaise. Foie, estomac et reins me rappellent à l'ordre. Je suis désolée de ne pouvoir les préserver.

Quel dommage que l'allergologue très réputé rencontré cet après-midi ne trouve qu'une simple allergie à la poussière dont je connais parfaitement les symptômes déjà identifiés. Inutile de reprendre des médicaments pour cela. La poussière est mon ennemie et n'est pas autorisée à gagner du terrain chez moi. Je l'évite, autant que les conflits.

Mes enfants découvrent que je suis bien plus heureuse avec Martin, qu'ils apprécient chaque jour davantage. Depuis que nous habitons à Saint-Germain-Village, Nicolas vient chez nous un week-end sur deux. Il a une belle chambre, arrangée et décorée comme il le souhaitait. J'espère qu'il va se décider à venir vivre chez nous, qui est aussi chez lui. J'ai appris qu'une autre femme est arrivée dans la vie de son père. J'ai confiance, je sais qu'il reviendra.

Nicolas aura su accompagner son Papa dans les plus pénibles moments, au prix de six mois de sa vie.

En effet, un jour, mon fiston chéri arriva en pleurs et me tomba dans les bras.

– Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus, je t'assure, je craque. Je veux vivre avec vous. Tu me manques, Mam.

– Tu es ici chez toi, mon garçon. Je t'attendais, tu sais !

Quel grand bonheur ! J'étais si heureuse d'avoir récupéré mes deux enfants ! Ma prière avait été exaucée. Si seulement Maman avait pu m'aimer comme j'aime mes fils !

Ma mère était constamment sur la défensive. Elle n'avait jamais fait beaucoup de cas de Philippe et soudain, il était devenu le meilleur des hommes.

Jean, mon Père, était devenu un notable du village, très apprécié grâce à ses diverses contributions. J'en étais très fière.

J'invitais mes parents de temps en temps, bien qu'ils me manifestassent peu d'affection en général. Comment allais-je m'y prendre pour amorcer une discussion avec Faustine sans agrandir encore l'accroc ? Je retardais toujours l'échéance du raccommodage, de la conciliation.

Les événements se succédèrent.

26 – Mon magasin

J'ai retrouvé un emploi près de chez moi en tant que rédactrice et attachée commerciale pour un petit éditeur. Je reçois des notables de la région, j'assiste à des réunions où l'ordre du jour est important, je rédige des articles et je recherche la publicité qui puisse donner vie au petit journal local de la maison. Sacré retour en arrière au niveau du salaire. Néanmoins, je me dis que la tranquillité est davantage de la partie. Ainsi Martin, les enfants et moi pouvons profiter des bons moments de l'existence.

J'ai sympathisé avec Candice, responsable du fonds de commerce de lingerie fine de Pont-Audemer. Avec nostalgie, le regard cloué sur le pas de porte de la boutique de prêt-à-porter située un peu plus loin, je lui ai conté que lorsque j'étais enfant, je m'imaginais derrière le comptoir de ce magasin tenu depuis des lustres par une grande famille du village. Je pense que chaque personne qui nous croise a soit quelque chose à apprendre de nous, soit quelque chose à nous enseigner.

Dans ce cas, c'était moi qui avais quelque chose de très important à découvrir par le biais de Candice :

– C'est marrant que tu me parles de ça ! Figure-toi que j'ai appris que ce magasin était à vendre ! dit-elle.

Toutes mes pensées, telles des guêpes sur un grillé aux pommes, s'agglutinèrent dans la boutique de mes rêves. Il fallait que j'en fasse l'acquisition !

Il me semblait que c'était écrit. Arrivée chez moi, très excitée à l'idée que ce magnifique magasin puisse m'appartenir un jour, je m'empressai d'en discuter avec Martin. Il ne me dit pas non, et comme tout bon Normand qui se respecte, il ne me dit pas oui non plus.

Dès le lendemain, au petit déjeuner, j'eus deux merveilleuses surprises émanant de la bouche de Martin. La première :

– Demain, nous irons parler avec ces demoiselles pour connaître le prix de ce pas-de-porte.

La deuxième :

– Alya chérie, nous allons fêter nos anniversaires en février. Et si nous organisions une fête ? Qu'en penses-tu ? Réfléchissons à une date.

Et youp la boum, c'est parti pour un heureux bail de neuf ans. Je proposerai des fournitures Beaux-Arts. Je n'aurai qu'à suivre un stage de perfectionnement que je vais prévoir sur place, pour le montage des cadres et des toiles sur châssis. Plus tard, j'aménagerai une petite galerie à l'étage.

Nous avons signé un compromis et la vente définitive aura lieu dans trois mois. Je suis excitée et ravie à l'idée de devenir commerçante dans un domaine qui m'est cher.

Pour arroser l'événement, Martin m'a emmenée au restaurant situé face à ma future affaire. Nous nous sommes installés à notre table préférée. Lorsqu'on nous a servi l'apéritif, il m'a tendu un petit écrin. Muette de surprise j'y ai découvert un ravissant anneau d'or orné d'un diamant. Martin m'a demandé si j'avais réfléchi au jour de la cérémonie. Je lui ai proposé le samedi 7 février qui se situe entre nos deux dates anniversaires. C'est à ce moment qu'il m'a demandé si ce jour-là, je voulais bien devenir sa femme.

Etant donné que nous aimions chanter, nous décidâmes de nous unir le jour de la Fête de la Musique, le 20 juin 1998. Martin a pris l'anneau et me l'a enfilé à l'annulaire gauche. J'étais la plus heureuse des femmes. Puisse ce bonheur durer toujours !

27 – Opération - Apparition

Nous nous sommes unis au cœur d'une belle cérémonie. CadrAlya naîtra dans trois mois. Nous aurons le temps de partir en voyage de noces en Turquie.

Aujourd'hui, je devais dégager le hall où se sont entassés une vingtaine de colis livrés la veille à l'agence. Ma patronne, qui n'ignore pas que j'ai le dos fragile, avait laissé une note sur mon bureau : Prière de monter les cartons de ramettes au grenier, svp.

Au beau milieu de l'escalier, une douleur sourde m'a inondé le bas du dos. J'ai eu un vertige, malaise qui s'est atténué grâce à un petit courant glacé que j'ai bien senti au niveau des lombaires. Je ne pouvais plus ni monter ni descendre.

Ma jambe droite était paralysée. Seule, je n'ai curieusement pas paniqué et suis parvenue tant bien que mal à redescendre les quelques marches sur les fesses. J'ai réussi à me rendre à cloche-pied chez le médecin, non loin de là. Des têtes se tournaient vers moi. Non, je ne jouais pas à la marelle sur le trottoir ! J'avoue que ce devait être curieux de me voir sautiller sur un pied, soutenue par un parapluie fermé en guise de canne.

Le docteur a diagnostiqué une hernie discale à opérer en urgence. Un rendez-vous a été pris sur-le-champ avec un chirurgien rouennais réputé d'origine malgache. L'intervention aura lieu après-demain matin.

J'attends l'ambulance. Martin me rejoindra à l'hôpital. Je suis inquiète car consciente qu'il s'agit d'un acte délicat de plusieurs heures.

Mes sens étant de plus en plus exacerbés, je sens qu'il va se produire un incident, à l'heure où je découvre les notions de fatalité. J'ai de moins en moins peur de la mort, pourtant ce matin, j'avoue que je suis effrayée.

Deux infirmières procédèrent à l'anesthésie péridurale. Le chirurgien m'ouvrit délicatement le bas du dos et je poussai un cri. Je l'entendis jurer.

– Quoi ! Impossible ! Merde ! C'est vous le médecin anesthésiste sur ce dossier ? Qui donc a pratiqué la péridurale ?

Tout ce qu'il fallait pour me mettre en état de confiance. Je reçus une nouvelle injection et aussitôt un malaise survint, que mon état de panique ne fit qu'accroître.

Je m'en souviens, j'eus juste le temps de prononcer :

– Je vous en prie, s'il vous plaît, appelez mon mari.

Et je m'évanouis dans la brume.

Ce qui se passa ensuite autour de moi m'échappa totalement et restera toujours un mystère. Par contre, je ne pus oublier mes braves grands-parents qui m'attendaient de l'autre côté. Je les distinguais dans la lumière avec un bon contraste, comme s'ils étaient vivants, me souvenant même qu'ils étaient comme nous disions jadis, en tenue du dimanche. Ma bonne Mamy s'exprima :

« N'oublie pas notre pacte, ma Boubou ! Tu es notre papillon. Le mien est noir et blanc. Tu le rencontreras. Ce sera une preuve de l'existence par-delà le trépas et en voici une autre : prends notre petite Faustine sous ton aile ; elle va être gravement malade et tu sauras la sauver. »

Conclusion découlant du malaise : Lot d'anesthésiants défectueux.

Le chirurgien s'en excusa en m'assurant :

– C'est du beau travail ! Je reconnais que comme moi, que dis-je, plus que moi, vous avez mal vécu cette intervention. Mais ce que j'ai fait, c'est du solide, je vous le garantis.

Je manquai de courage dans tous les sens du terme pour évoquer avec qui que ce soit mon mystique ressenti durant l'opération : d'abord cette nouvelle impression de quitter mon corps, puis ces visions qui me parurent tellement réelles. Je repensais sans cesse aux derniers mots de Mamy.

1999 – Cela fait trois mois que j'ai été opérée. Depuis, je n'ai souffert du dos à aucun moment. Nous venons de rentrer de Turquie et sommes enchantés par notre premier voyage ensemble en Terre née du feu, du vent et de la pluie : la Cappadoce (région historique de Turquie située au centre de l'Anatolie). Nous y avons découvert notamment des trésors géologiques uniques, comme les cheminées de fées et le lac salé. C'était mon tout premier voyage en avion. Martin m'a assuré que nous en ferions d'autres. D'ailleurs, lors de mon rendez-vous de contrôle, il a eu l'occasion de discuter de Madagascar avec le chirurgien, originaire de Vohibinany en région Atsinanana (Est), province de Tamatave, ai-je écrit dans son cabinet ce, suivi de son nom imprononçable contracté en « Nabé ». Lorsque Martin lui a dit que La petite fille qu'il avait recueillie était de Brickaville, où elle y a encore de la famille, il a souri car Vohobinany est la traduction de Brickaville en malgache. Il nous a proposé d'habiter sa maison lorsque nous irions. Elle est habitée par ses gens de service qui la surveillent quand il n'y est pas. J'ai noté son numéro de téléphone. Sur vingt-deux régions, n'est-il pas incroyable que Claudia et le Docteur Nabé soient originaire de la même ! Mon père a toujours rêvé d'aller sur cette île. Il en parle souvent. Hélas, ma mère refuse de prendre l'avion.



Je me retrouve derrière le comptoir du magasin et cette période d'ouverture est spectaculaire. J'ai tout de suite eu une impression de déjà vécu. Chacun interprète ce qu'il veut, en pareille situation.

Moi, je pense que notre vie est savamment orchestrée. La mienne doit l'être par un grand musicien, un certain Johann Kühn. J'y pense toujours.

Mes cours d'encadrement créatif agrémentés d'un stage de huit jours dans mon propre atelier ont eu de belles répercussions avec un succès inespéré. J'ai pris de nombreuses commandes et vendu beaucoup de matériel durant toute la semaine. Je porte ma ceinture lombaire car je souffre un peu. Les journées sont lucratives et mon travail me plaît beaucoup. J'ai ouvert un petit atelier où je dispense des cours de peinture et d'encadrement, le lundi matin. Je vais toujours aux Beaux-Arts le lundi après-midi.

28 – Désolation

Quelques mois filèrent encore. Nicolas fut admis avec brio à un concours de la Marine Nationale. Engagé, me laissant en dépôt la plus grande des tristesses, il partit pour deux ans en pleine mer et pour commencer, en direction des Iles Kerguelen, un archipel français de l'Océan Indien, surnommé jadis *Les îles de la Désolation*. Le souvenir le plus désolé que je n'aie jamais eu fut bien de le voir partir avec sa petite valise. C'est durant ce laps de temps que son Pépère Claude adoré ne trouva rien de mieux à faire que d'entreprendre l'ultime voyage. Il sera rejoint à quelques mois d'intervalle par Marcel, le Papa de Martin.

Dans ses courriers, Nicolas évoqua son grand chagrin. Il était très attaché à son grand-père. Comme je peux le comprendre ! Moi aussi, j'aimais beaucoup cet homme attristé par le divorce de son unique fils d'avec celle qu'il

considérerait comme sa fille. Mon fils était accosté à l'île Maurice quand il apprit la nouvelle par son père. Ce serait notre destination pour un prochain voyage.

Heureusement, Nicolas m'écrivait chaque semaine, tentant de ne plus laisser transparaître la misère de son âme que je parvenais malgré tout à déceler.

Je trouvai un livre dans sa chambre. Il s'agissait de *L'éveil du troisième œil*, du Docteur Samuel Sagan. Je découvris l'importance d'ouvrir nos chakras et cela m'aida à supporter ce grand vide. Je supposais que c'était *Le Sacré* (en relation avec les sentiments) qui avait dû s'ouvrir durant l'intervention de ma hernie discale.

C'est également à cette période que Martin et moi nous retirâmes du groupe vocal avec deux autres amis choristes, dans le but de créer notre propre formation. Nous chanterions au rythme de la variété française. J'écrivis une comédie musicale pour notre quatuor : *C'est merveilleux l'Amour*. Notre première chanson en serait une magnifique d'Yves Duteil : *Prendre un enfant par la main*.

Ma mère aurait dû adhérer à ces merveilleuses paroles, et me prendre par la main, pour m'emmener vers demain ; c'était tout ce à quoi j'aspirais. Mais j'ai dû y aller seule.

29 – Le passage à gué

En parlant de Maman, je n'oubliai pas que Mamy avait rappelé le Terrible secret à mon bon souvenir, et surtout la délicate mission qui m'incombait :

Prends notre petite Faustine sous ton aile ; elle va être gravement malade et tu lui sauveras la vie.

Etant donné les fonctions salvatrices que je pourrais avoir à l'égard de ma mère, je la surveillais de plus près en allant régulièrement lui faire un petit coucou le matin, avant d'ouvrir le magasin. Sa santé ne se dégradait absolument pas. Je ne devais pas faire une fixation sur un simple songe, m'intimai-je.

Par contre, il me semblait que l'heure était venue pour moi de traverser un nouveau passage à gué avec Maman. Je désirais réellement l'aider à percer le grand mystère qui subsistait en elle : ce quelque chose qui la faisait tant souffrir, ce fameux secret qu'il ne fallait pas colporter. Pourquoi ? Sous peine de mourir ? Peu importait, il fallait faire la lumière sur cette affaire. J'en avais fait la promesse à Mamy Margot.

Je me convainquis que grâce à mon nouvel élan envers la petite Faustine de mes rêves, nous allions enfin apprendre à nous connaître, à nous aimer, à nous pardonner. Je me sentais prête à accomplir cette démarche difficile. Le pardon est une guirlande illuminée de félicité. Cela me semble si simple de pardonner. Je le voyais, ce passage à gué ! C'était un pont d'argent glissé entre deux mondes, le chemin qui menait peut-être au Nirvana. Je souhaitais que la rencontre que j'allais provoquer pour lancer un ultime cri d'amour à ma mère déboucherait sur une discussion pacifique. Peut-être, à l'issue de ce tête-à-tête, allais-je également ouvrir mon neuvième chakra, celui de l'esprit. J'apprenais à cette époque à reconnaître les chakras. Lorsque celui de l'esprit est éveillé, on dit qu'il nous lie aux énergies de la lune. Ce serait le noyau de la compréhension et de la canalisation karmique qui gouverne l'intelligence. Il conduirait à la communication avec des guides spirituels. Il s'ouvrirait comme un grand éclat de rire qui résonnerait par-delà les montagnes, et qui, comme un éclair, transpercerait le ciel. J'allais peut-être vivre cette étrange situation !

C'est dans cet état d'esprit qu'en sortant de mon magasin, j'allai chercher Maman, invoquant que j'avais quelque chose d'important à lui *montrer*. La meilleure formulation eût été : à lui *expliquer*. J'avais un peu triché pour qu'elle ne se doutât de rien. Je l'emmenai en voiture dans la forêt domaniale de Brotonne, comptant revenir par Tourville.

Nous nous arrêterions devant le manoir où son père fut autrefois gardien de propriété, en cet endroit même où je vécus si tendrement ma petite enfance, là où eut lieu hélas le mélodrame qui bouleversa tant de vies. C'était une sorte de pèlerinage, organisé dans le seul but de chasser définitivement les fantômes, et ensuite nous demanderions enfin pardon à Karl et à sa famille au nom de ma grand-mère. Maman ne cessait de me demander : *Qu'as-tu à me montrer ?*

Tandis que nous roulions le long de la belle avenue, j'essayai de trouver des mots réconfortants. Et il y en eut un qui se dévoila à mon esprit : *Tout mon amour, Maman. C'est cela que je désire te montrer.*

En poursuivant le plus gentiment et le plus clairement possible et en même temps avec suffisamment d'éloquence pour qu'elle ne puisse pas prendre le relais tout de suite, je lui confirmai que je les excusais, Papa et elle, et que je n'avais plus aucune rancune envers eux concernant ma jeunesse.

Jusqu'ici, tout se passa bien. Puis je me risquai, par une introduction qui maintenant me paraît gauche, à lui exprimer que le moment était venu de lui apprendre que j'avais eu connaissance de certains faits qui pourraient lui faire recouvrer la mémoire sur sa prime jeunesse et ainsi l'aider à mieux se porter. Mais on ne peut s'improviser psychiatre, un métier qui demande six années d'études de médecine, et encore quatre en tant qu'interne dans les hôpitaux. Ma mère, n'étant pas préparée à vivre un événement aussi grave, se sentit piégée comme un petit animal innocent (peut-être un petit écureuil triste et tout maigre). Horrifiée, je constatai avec peine que j'avais très mal évalué la situation. Elle se mit en furie, redevint panthère dans un accès de folie bestiale inattendue.

Elle me griffa, me gifla. Elle m'asséna un coup de poing au visage, tout cela sans même s'en rendre compte.

Était-ce cela, une crise de schizophrénie ? C'était comme dans un cauchemar.

J'ai stoppé la voiture pour laisser s'enfuir Maman et me remettre d'une forte crise d'anxiété. J'ai saigné du nez, suite à la réaction incontrôlée de son attaquante main que je n'ai pas vu arriver. J'ai suivi la petite Faustine effarouchée à l'enfance perdue. Je ne comprenais plus ce qui se passait. C'était survenu durant l'espace d'un éclair et à présent, ma mère courait sur la route pour échapper comme jadis à un affreux monstre 'qu'il fallait taire à tout le monde'. J'ai continué de la filer, roulant au pas, pour la protéger de je ne sais quoi encore, déversant ce qui me restait de larmes, défigurée par le choc émotionnel, les yeux gonflés. Alors j'ai prié..., prié très fort, et j'ai senti la présence reconfortante de ma Mamy et de mon Pépère.

Comme j'aurais désiré que cette action ne m'amène aucun regret ! Je me suis demandé ce qui pouvait bien se passer dans la tête de ma pseudo-maman. Je me suis mise à la plaindre, la plaindre encore plus fort, tout en culpabilisant à mort. J'ai attendu qu'elle soit sortie de l'espace sylvestre tourmenté, je l'ai dépassée, j'ai ouvert la vitre et lui ai gentiment crié, avec l'émotion dans la voix impossible à cacher :

– Tu n'as pas compris que je te lançais un cri d'Amour, Maman ! Je veux t'aider parce que je t'aime ; je voudrais tant que tu m'aimes aussi et que tu comprennes ce qui se passe en toi ! Pardon !

– Fous le camp, ordure ! L'amour... L'amour !

Tout était dit. Je ressentis le mal-être de ma mère autant, sinon bien plus, que le mien.

Mon dos ne me supportait plus. Toute penaude, enrubannée comme une momie d'un sentiment d'impuissance totale, prisonnière de mes bandelettes de remords, je rentrai chez moi, en implorant le Divin de me montrer la voie, confessant tout haut mon erreur,

demandant encore pardon à ma mère, en pensée. Cela me fit du bien, même si je culpabilisais beaucoup. C'est encore Martin qui m'avait soutenue par sa gentillesse, sa compréhension, sa sagesse innée découlant d'une enfance idéale en tant qu'aîné de sept enfants élevés par des parents exemplaires. Son appui m'évita sûrement la dépression que je ne cessais de compenser.

Sur le chemin du retour, mes souvenirs, comme des plumes, m'ont chatouillé l'esprit. Je pense encore à Ludivine qui n'est autre que mon âme ; elle ne peut rien pour moi. Je dois trouver mon chemin, sans forcer quiconque à emprunter le même que le mien.

C'est à toi que je m'adresse aujourd'hui, Esprit ou entité jumelle qui réside au fond de moi, pour te dire que je n'en veux plus à ma mère dont l'âme est en grande souffrance. La fille rebelle que j'étais a changé. J'ai dû commettre des erreurs, moi aussi. Qui n'en commet pas ? Nous avons fait toutes deux selon nos instincts, c'est-à-dire selon ce que nous pensions être le mieux.

Personne n'est méchant dans le fond et si nous modifions nos états de conscience, si nous regardons un peu plus loin que le bout de notre nez, nous apprendrons que tout le monde est même plutôt gentil à la base. En fait, selon moi, la plupart des gens sont soit gentils, soit malades à une échelle plus ou moins importante car relative en fonction de leur vécu. Je proscriis le mot méchant de mon vocabulaire. La méchécance, c'est tomber mal, dans un puits sans fond. C'est une maladie qui engendre l'agressivité dont les responsables chimiques sont les hormones, et notamment la sérotonine, produite par le cerveau, plus précisément par le tronc cérébral, situé en arrière et à la base du crâne. L'agressivité en est l'un des symptômes. Les changements hormonaux s'opèrent et ils sont dus à la misère, l'injustice, la violence, l'humiliation, à une enfance troublée...

De nombreuses personnes se repaissent de soif de vengeance et je trouve cela si triste qu'on ne s'occupe d'elles davantage, médicalement parlant, mais surtout humainement parlant.

J'affirme que j'aime cette mère qui me fait tant de mal et que je l'aimerai toujours, même si nombre de mes connaissances me disent que j'ai affaire à un mur et qu'ils me conseillent de l'ignorer ; je ne m'y astreindrai pas.

J'espérerai toujours un revirement de sa part. Il paraît que rien n'épure l'âme mieux que la souffrance. J'ai confiance en cette femme, ma mère. J'ai confiance en demain. Pourquoi me diriger là où je ne puis aller ? Je culpabilise tellement de ne pas avoir su la prendre en mains, ou mieux, la prendre par la main, juste pour la soigner. Comme j'aurais aimé y parvenir ! Je m'en croyais capable !

Martin me dit qu'il faut que je cesse de jouer à Mère Teresa. Comment puis-je faire pour aller jusqu'au bout ? Pour qu'elle sache qui je suis vraiment ? Pour qu'elle veuille m'aimer enfin et être elle-même, en s'aimant elle aussi, en s'affirmant, telle qu'elle est foncièrement ?

C'est trop bête de laisser passer les années dans un tel embrouillamini.

Mon champ de compréhension est si ouvert que je perçois quelquefois le moment où ma mère et moi nous retrouverons. Oh, hélas... j'ai bien l'impression que cela n'aura pas lieu dans cette dimension. Mais peut-être dans un monde parallèle, serons-nous à même d'en rediscuter ouvertement ! Puissions-nous un jour parvenir à faire Ho'Oponopono. Voilà que j'ai failli devenir pessimiste ! Non, il faut que ces retrouvailles aient lieu de notre vivant. Lorsque ce grand événement surviendra, nous nous regarderons toutes deux, droit dans les yeux, pour la première fois, et il ne sera pas nécessaire de hausser le ton.

Je ne renouvellerai pas de tentative de dialogue. Cela nous fait trop de mal. Maman a beaucoup d'ombres au fond de son cœur et elle ne sait pas, ne désire pas, ne peut pas les extérioriser, c'est tout. Peu de gens ont cherché à l'aider et ceux qui auraient pu le faire sont décédés.

Ai-je le droit de lui voler son secret ? « Parfois, Mamy, je me le demande ! Aussi, n'ai-je qu'une parole. Je la tiendrai, je te le jure. »

Ma soif d'affection me joue des tours. C'est peut-être de l'égoïsme que de vouloir absolument être aimée d'une mère qui n'en a rien à faire de votre amour. Tant de questions se posent qui restent sans réponse !

Je me tourne chaque nuit vers La Sainte Vierge, pensant que Marie, cette mère au cœur pur, saura faire revenir la mienne vers de meilleurs sentiments.

« Ô, Marie, il y a quelque chose qui est véritablement détruit en elle. Son âme erre dans l'âpreté de toute son existence ; je voudrais tant l'aider à se retrouver, à me trouver. Par l'intercession de Dieu, je vous en conjure, soignez son âme en peine et rendez-moi un jour ma Maman. »

30 – Davantage qu'un lien de sang

Samedi 29 janvier. C'est ce jour que ma mère refit Le pas. Sa conscience monta à l'échelle sacrée pour allumer une autre lumière au second étage de son âme. La date était fatale pour réorganiser les grandes choses de la vie comme le mariage ou la mort. Mamy et Pépère durent envoyer un signe à leur fille, en rêve peut-être.

Nous ne nous étions plus reparlé depuis... trop longtemps. Il neigeait fort. Dans la blancheur immaculée du paysage, on aurait pu se croire au Paradis. Il n'y avait personne en ville.

Dans ma boutique, l'hiver, j'étais toujours frigorifiée. Maman m'avait-elle imaginée, enveloppée dans mon châle

de laine fuchsia, du même rose que la couleur de la robe de Ludivine ? Le rose est sa couleur préférée. En tout cas, elle eut un élan affectif sincère en ce jour si particulier.

Je revois Faustine pénétrer dans mon magasin avec une bouteille thermos ; elle m'avait préparé une soupe aux légumes à la manière de Mamy. Elle n'ignorait pas que j'adorais la soupe de ma grand-mère. J'en avais souvent parlé. Elle me dit, affreusement gênée, sans même m'embrasser, trop confuse, ayant certainement peur d'essayer un refus :

– Tiens, tu boiras ça tant que c'est chaud. C'est de la soupe aux légumes. Il fait froid dehors. J'ai pensé que cela te ferait du bien. Je sais que tu n'as pas beaucoup de chauffage dans ton magasin.

J'eus tout juste le temps de dire merci ; je me sentis embarrassée. Elle repartit, à la manière d'un ange qui ne venait que pour transmettre un message bienveillant, laissant dans son sillage l'odeur du Songe d'un Soir, avec toutefois un certain rictus un peu coincé. Elle était heureuse de sa démarche, c'était indéniable ; cela transparaissait sur ses traits.

J'ai fermé la boutique de l'intérieur et j'ai cru que j'allais inonder le magasin de larmes. En plus, j'ai beaucoup saigné du nez.

Je lui ai fait livrer dix-sept (chiffre de la chance) roses blanches avec deux petits mots : Pardon Maman.

Finalement, je ne regrette pas cette confrontation dans la forêt. J'ai appris qu'il est bon de pardonner. C'est le Pardon qui nous ouvre à la spiritualité.

Dans la soirée, Maman m'a appelée pour me dire merci.

C'est aussi son pardon qui m'a fait vivre ce bel instant.

31 – Johann Kühn

Cette nuit, j'ai fait un drôle de rêve. Je me suis revue enfant jouant au piano avec Mémé Jeanne et soudain, un homme en tenue militaire est entré. Il était beau comme un dieu. C'était Johann Kühn. Ensuite, je ne me souviens plus...

Je suis allée chercher la photo que j'ai toujours gardée précieusement. Elle me brûlait les doigts. Et puis, je me suis souvenue que Mémé m'avait parlé d'un incendie chez ma grand-mère, argumentant que Mamy n'avait rien à voir avec la disparition du jeune violoncelliste.

Bien sûr que si ! Mamy avait bien un rapport avec cette disparition ! C'était justement là une partie du drame.

Toujours est-il que la petite Faustine avait hélas surpris la scène – « d'horreur », trop ancrée dans sa tête d'enfant – et qu'elle fit une paralysie du cervelet.

Mon grand-père, amaigri et épuisé par son long séjour en Allemagne, accepta tout en bloc lorsqu'il revint. Il trouva son épouse malade des nerfs, les deux enfants orphelins que Mamy avait récupérés de l'Assistance Publique, le propriétaire du Manoir, en colère – donnant de nombreux ordres difficiles à exécuter –, la seule vache qui lui restait pour nourrir les siens (La Pâquerette), sa fille gravement troublée et, en prime, un enfant nommé Charlie qu'il élèverait comme étant son fils légitime, parce qu'il était né du ventre de sa femme.

Sa Margaret lui expliqua tout. Il retint qu'elle avait terriblement souffert de la nuit de la semence, souffert de devoir cacher ses rondeurs, bien serrées sous son tablier, souffert de mettre l'enfant prématuré au monde, avec l'aide de sa petite Faustine, souffert de le garder secret, souffert à l'idée de devoir broser cet affreux tableau à son mari, souffert de savoir que sa fille n'avait plus les mêmes

yeux depuis qu'elle avait vu sa Maman se faire violenter par un officier allemand.

Un grand nettoyage mental permettrait à Loulou de se reconstruire, malgré ses problèmes d'intestins dus à la malnutrition durant la guerre, et à sa femme de survivre devant l'ignominie du viol qu'elle avoua à son mari.

Le profond vide affectif lié à ma jeunesse me semblait soudain très bénin comparativement à tous ces malheurs vécus pendant la dernière guerre.

Je n'avais encore jamais relaté cette horreur dans mon journal. Je la gardais profondément enfouie, cachée, à mon tour. J'en avais honte. Il me semblait que je venais de prendre conscience de ce qui s'était vraiment passé durant la nuit du 11 février 1943.

« Oui, le jour de ton anniversaire, ma petite Alysse ! », avait appuyé Mamy Margot. « Peut-être es-tu la réincarnation de Johann ? Je me le suis toujours demandé ! », avait-elle fini par me dire.

Je m'arrête d'écrire. J'ai très mal à la tête, et surtout, au ventre. Je crois que j'ai fait ressortir un fantôme du fond de mon Esprit et qu'il m'observe. J'ai peur.

32 – Faustine - Pas de temps à perdre

Depuis peu, Maman aussi a très mal au ventre. Son gastro-entérologue ne décèle pourtant pas d'aggravation au niveau de son côlon, juste quelques problèmes sans gravité au vu desquels un régime s'est vite imposé. Dans l'ensemble, même si elle se plaint souvent de contractures dans le bas du dos, elle est plutôt en bonne santé. C'est juste son mental qui est atteint.

Toujours dans cette crainte qu'il lui arrive malheur, j'ai pris l'habitude de continuer à rendre visite à mes parents une fois par semaine avant d'ouvrir mon magasin.

Ma mère me sert un café en poudre, allongé d'un nuage de la, dans le mazagran qui m'est toujours réservé.

J'ai du mal à conserver mon sang-froid lorsqu'elle n'est pas gentille. Elle ramène toujours tout à elle. Quand je ne suis pas bien à cause des soucis liés aux enfants ou à la santé, je ne peux même pas en discuter car aussitôt, les brimades pleuvent, du genre : Avec les enfants, on n'a que des emmerdes ; j'ai eu ma part, si tu vois ce que je veux dire !

Ou bien :

Moi, je ne me plains pas et pourtant, je n'ai jamais été heureuse.

Ou encore :

Tu crois qu'on n'en a pas eus nous, des ennuis de santé ?

Je n'ai pas à me plaindre, après tout. Personne ne me prend par la main pour aller voir mes parents. Je dois être masochiste.

Cette fois, je décide tout de même de lui rendre visite tous les deux jours car je ne lui trouve pas bonne mine. Maman, d'habitude caustiquement loquace, ne parle plus. C'est anormal, inquiétant, qu'elle ne fasse plus aucune réflexion. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'elle soit très pâle, tirant presque sur le verdâtre.

Souvent, lorsque j'arrive, mon père s'éclipse. Il a su mettre en place ce qu'il faut de manière à être plus occupé à l'extérieur que chez lui, tandis que maman s'occupe, en l'attendant. Elle embellit chaque jour davantage son jardin. Elle potasse son allemand. « Mon allemand », souligne-t-elle, plus possessive que jamais.

Ton allemand... oui, je comprends, Maman ! Ou plutôt, ton Allemand, celui avec une majuscule ! aurais-je aimé partager avec elle. Car il est fort probable qu'elle aurait apprécié de discuter en allemand avec Karl, le fils orphelin de Johann Kühn.

Un soir que je ne trouvais pas le sommeil, j'allumai une bougie et je m'adressai à ma grand-mère par le truchement de l'écriture automatique dont j'avais entendu parler par Laura, une connaissance de la chorale, devenue ensuite une amie. J'y inscrivis une phrase à son intention, en haut d'une feuille vierge : *Mamy, pourrais-tu m'aider à apprivoiser Maman ?*

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ma main se mit à trembler et j'écrivis ceci :

Puisque tu me le demandes, Boubou, va chez tes parents demain matin. Tu constateras que ta mère est dans un triste état. Elle ne mange plus, ne dort plus. Tu trouveras son teint de plus en plus verdâtre et transparent. Il y a un grave problème. C'est l'heure, Alysse. Sauve-la, dépêche-toi. Toi seule as le pouvoir de le faire, car tu es une rebelle et cela va être utile à ta maman !

Plus tard, aux abords de l'endormissement, j'entendis la voix de Maman qui criait : *A l'aide, Alysse !* Inquiète, illuminée peut-être, cependant poussée par ces étonnants phénomènes, dès 8 h 30, je klaxonnai un peu plus longtemps que d'habitude devant chez eux. Mon père vint ouvrir la barrière. Il m'expliqua dehors que ma mère n'allait pas bien du tout. Il était inquiet et m'informa qu'elle ne parlait plus depuis la veille, qu'elle ne mangeait plus et qu'elle n'avait pas dormi de la nuit, se plaignant du ventre. Il devait partir car il était attendu pour s'occuper de l'organisation du goûter, du Club des Anciens. Je le sentis inquiet et je le rassurai avant qu'il parte.

– Je m'en occupe, Papa, ne t'inquiète pas ! Je te tiens au courant.

Je trouvai ma mère dans un état lamentable, assise au bout du lit, courbée en deux, se tenant le ventre.

– Maman, ça va ?

– Je vais mourir, dit-elle tout doucement. Tout le monde s'en fout ! Jean est rentré tard, cette nuit.

– Je ne m'en fous pas, je suis là, tu vois ? Aie confiance en moi.

– Oui, bof... !

Je l'abandonnai un quart d'heure, me précipitai au cabinet médical ; une femme hautaine, inhumaine, médecin pourtant, m'y accueillit (si l'on peut appeler cela un accueil). Elle attesta que ma mère ne prenait pas les médicaments qu'elle lui avait prescrits, qu'elle avait beaucoup de mal à la soigner, que tous les médecins la connaissaient et qu'ils ne savaient plus comment s'y prendre avec elle. Elle ajouta :

– Elle n'en fait qu'à sa tête.

– Je sais. Or, en ce moment, si elle dit que les médicaments ne lui font pas d'effet, il semble que ce soit vrai. Il s'est déjà vérifié qu'elle ne réagisse pas à certaines molécules.

– Elle n'a qu'à venir me le dire elle-même. Quelle comédie ! surenchérit-elle.

J'étais outrée !

– Vous ne laisseriez pas votre mère ainsi ! S'il vous plaît, faites-moi une lettre pour la faire admettre à l'hôpital, je l'emmène aux urgences.

– Non, je ne vous ferai pas de lettre d'admission. Son état ne nécessite pas une hospitalisation. Laissez les médecins exercer leur métier, Madame, je vous prie.

– Vous ne daignez pas me faire un courrier ? Qu'à cela ne tienne ! Je vous tiens pour responsable, vous et votre condescendance, des éventuelles suites regrettables qui pourraient survenir, et je n'hésiterais pas à vous accuser de non-assistance à personne en danger s'il arrivait un malheur à ma mère. Je l'emmène à l'hôpital, car moi je considère qu'il y a urgence et pourtant, je ne suis pas toubib. Je ne vous remercie pas. Au revoir, car je suis polie.

Redevenue rebelle, j'étais dans un état énergétique invraisemblable tel, que j'aurais pu soulever des montagnes.

Je n'en revenais pas. Je me sentais bien, sereine et pourtant j'étais certaine que ma mère était en danger, là... maintenant... mais qu'elle allait guérir.

Tout se passa le temps d'un éclair. J'allai installer le petit écriteau sur la vitrine pour indiquer mon absence, puis je revins chercher ma mère pour l'emmener à l'hôpital. Elle semblait contente que je la prenne en mains. Je remarquai l'étincelle de vie dans ses yeux bleus comme l'azur.

Martin nous rejoindrait à l'hôpital après être allé prévenir son beau-père, qui finalement souhaita l'accompagner. Il fallut attendre que quelqu'un prenne le relais, au Club. Il était vraiment inquiet pour sa femme.

Arrivées aux urgences, j'aidai Maman à s'asseoir dans un fauteuil car elle était très affaiblie. Le fait de la précipitation l'avait complètement vidée de son énergie. Ce n'était pas du cinéma. La vie s'en allait de son corps, j'en étais certaine. J'expliquai posément à l'interne de service que le médecin de ma mère n'avait pas daigné rédiger une lettre afin de la faire admettre plus facilement à l'hôpital.

– Madame, le teint de votre Maman est très significatif. Je veux dire que quelque chose à ne pas négliger se passe dans son organisme. Je vais l'examiner tout de suite et je vous rappellerai vers 15 heures. Donnez-moi votre numéro, s'il vous plaît.

J'ajoutai que de toute façon, je ne pouvais attendre plus longtemps car je devais aller ouvrir mon magasin et assurai à Maman que j'allais revenir au plus vite maintenant qu'elle était en bonnes mains.

J'attendis Martin et nous repartîmes ensemble, laissant Papa à l'hôpital jusqu'à ce que je revienne.

À 15 heures précisément, le téléphone sonna à mon atelier.

– Votre mère est maintenant hors de danger. Par contre, elle est atteinte d'un grave ulcère à l'estomac. Elle fait une hémorragie interne qu'il ne faut pas négliger. Nous voulions la transfuser. Elle a refusé.

– Ah bon ? Mais...

– Il y a d'autres alternatives, soyez rassurée. Nous allons la garder une quinzaine de jours. Elle sera transférée au service gastro-entérologie.

– Il n'y avait donc pas de temps à perdre, n'est-ce pas ?

– Si vous n'étiez pas venue, votre maman serait décédée dans les quarante-huit heures, à cause d'un manque de fer important. Vous pouvez être fière de votre acharnement à l'avoir fait admettre aux urgences. Ne venez qu'après 18 heures si vous le pouvez. Appelez très vite le service pour donner les noms et numéros de téléphone de son gastro-entérologue et de son médecin traitant, s'il vous plaît.

Le téléphone sonna deux fois vers 17 h 30.

Ce furent deux appels confondus d'excuses empressées provenant des deux praticiens de Maman qui avaient commis une erreur de diagnostic, dont cette doctoresse, qui resterait le médecin de ma mère.

À notre première visite, Maman a tenté de me prendre la main. Étonnée, j'ai eu un geste de recul et ne la lui ai pas offerte. Pourtant, elle a articulé faiblement, sans nulle gêne, souriant même gentiment : « Tu m'as sauvé la vie ! »

Alors, prise de remords pour cette réaction pudique incontrôlée de ma part, je lui ai tapoté l'épaule. L'aidant à se redresser un peu, et je lui ai remonté légèrement son oreiller, pour qu'elle soit simplement... bien.

Je lui rends visite chaque jour à 18 heures avec Martin. Mon père, quant à lui, vient plus tôt.

Dans la soirée, nous allons chercher Papa pour dîner et le ramenons chez lui. Je range leur maison, je m'occupe de leurs courses. Mon père semble las et en état de choc. Il se laisse mener, comme pour se reposer sur sa fille et son gendre.

Un soir, il n'a pas voulu venir dîner chez nous, prétextant qu'il attendait un appel. Martin a préféré me laisser seule avec lui. C'est ainsi que Papa s'est confié sur sa nouvelle liaison. J'étais très mal à l'aise. Ce n'était pas le moment. Ce n'était d'ailleurs jamais le bon moment.

Maman resta quinze jours hospitalisée. Son ulcère était en voie de guérison. Elle redevint elle-même. Rien n'avait changé. Je la trouvais même un peu plus agressive avec moi, davantage vis-à-vis de mon père, ce que j'étais à même de comprendre.

33 – L'argus bleu – Témoignage



Le 15 août 2007, jour de l'Assomption, c'est lors d'une virée dans le Var avec mon amie Justina, son époux et Martin que je me suis de nouveau émerveillée devant la magnificence du papillon bleu nacré, l'Argus.

Que de bouleversements il a dû subir pour accéder à cette divine beauté !

Un petit ange m'a donné un coup d'aile en passant dans les Gorges du Verdon. Le temps d'un flash, j'ai pensé que c'était l'âme de Martin qui me suivait des yeux et j'ai souri, me faisant la réflexion que rares étaient les occasions où nous nous promenions l'un sans l'autre. Il est toujours inquiet pour moi, car je suis un peu distraite, évaporée, me fait-il souvent remarquer. J'espère qu'il n'a pas pensé que j'allais tomber dans le gouffre !

Lors de la rémission du cancer d'Alain, le mari de mon amie Justina, nous décidâmes d'aller nous divertir quinze jours dans le Var. Nous profitâmes de cet itinéraire pour suivre en voiture la route des Gorges du Verdon que j'étais la seule des quatre à ne pas connaître. En fin de journée, le panneau *Point de Mire* nous invitait à assister au plus joli spectacle des Gorges ; hélas tout le monde était fatigué. Comme ils connaissaient cet endroit, je leur proposai d'y aller seule afin de photographier le canyon ; je me sentais bien, heureuse, et me promenai en admirant ce paysage grandiose ; je remerciai *qui de droit*. Tant de merveilles !

Je marchai encore dix minutes et arrivai sur une plate-forme de quelques mètres carrés où s'agglutinaient des photographes ; il y en avait de tous horizons.

Au moment où je m'apprêtais à prendre la photo du canyon, un petit papillon bleu magnifique que j'avais déjà rencontré lors de la lecture du livre *Karine après la Vie*¹ il y a quelques années, se posa sur ma main droite. Il ne me fut pas aisé de réaliser mon cliché car je ne pouvais appuyer sur le bouton de crainte que mon Argus bleu ne s'envole !

¹ Karine après la vie : Très belle histoire vraie, présentée par Didier Van Cauwelaert. Karine a vingt et un ans. C'est une jeune fille d'aujourd'hui qui s'apprête à partir en vacances. Un accident de voiture en décide autrement. Vous trouverez ma fantastique anecdote avec un papillon dans le tome 3 « Karl - *Ce qui nous lie et nous sépare* ». Elle eut lieu au moment de la lecture de ce livre où justement, il était question d'un papillon.

Quelques personnes immortalisèrent la scène. Un Japonais s'approcha un peu trop près et le fit fuir ; j'étais en colère, n'ayant pas réussi à réaliser mon propre cliché.

Alors, je me mis à supplier le Papillon de revenir :

S'il te plaît, reviens, petit Papillon Bleu, reviens... !

C'était une prière, une supplication même ! Et je le remerciai déjà car il revenait vers moi et se posa sur mon auriculaire, virevoltant de nouveau sur mon index droit. Comme il me gênait pour prendre mes photos, je lui demandai tout simplement de retourner sur l'autre main, ce qu'il fit. Il prit la pose sur mon alliance. Je fis un cliché de mon nouvel ami en premier plan avec vue sur le Point de Mire. Agréable souvenir.

Ô ! Petit Argus, comme je tremblais, car tu me regardais ! Je crois même que tu m'as souri ! ai-je écrit dans un poème.

Mais ce n'est pas tout ! Il resta sur mon doigt ; au début, comme moi, il admirait le paysage, je vous assure et, lorsqu'il fut en confiance, bien posé sur l'anneau d'or symbolique, il se retourna doucement et me regarda droit dans les yeux. Il resta dans cette position et les gens ébahis riaient et se remirent à nous photographier.

Je leur dis :

– S'il vous plaît, ne lui faites pas peur.

Et vous n'allez pas me croire, je pense – expression favorite de ma mère –, mais je suis rentrée à pied avec lui jusqu'au parking. J'appelais doucement, une vingtaine de mètres avant d'arriver :

– Martin, Justina !

Je réitérai plusieurs fois. Je les entendais parler doucement. Ils ne me répondaient pas. Et pour cause : mon amie avait elle aussi un petit Argus bleu nacré, posé sur son alliance. Son mari la mitraillait de photos. *Incroyable mais vrai !* aurait dit *Jacques Martin*, mais je m'égare...

Ils furent tous ébahis de me voir arriver en si belle compagnie. On put nous photographier ensemble, chacune son papillon sur son alliance. Justina et moi avions été touchées par la grâce. Nous en riions. C'était fantastique. Les gens nous regardaient et trouvaient forcément ce tableau admirable, nous mitraillant comme si nous étions des starlettes. *Quelle histoire !* nous dirions-nous souvent, mon amie et moi. Nous n'avions pas vu d'autres papillons dans les alentours. C'était vraiment étr'Ange. Ces deux lépidoptères semblaient nous avoir été réservés. Toutes deux éprouvées par une enfance chaotique, nous avions déjà vécu tant de choses qui relevaient de l'extraordinaire ! Ces beautés étaient des petits cadeaux de l'univers.

Quelques anecdotes de ce genre fleurissaient dans ma vie et je me disais que je trouverais le moyen de les partager un jour à travers mes écrits. C'est chose faite pour celle-ci. Cet Argus bleu devait être intemporel, un peu mystique. Etant donné que mon petit papillon me faisait penser à Martin qui souvent me suivait, me regardait dans les yeux, qui plus est, avait choisi l'alliance qu'il m'avait passée au doigt, je lui avais instinctivement attribué ce charmant totem. Nous étions deux papillons, l'un bleu, l'autre orange et nous butinions, amoureux fous, sur l'orchidée de l'ange¹. J'appris le soir même sur un forum virtuel qu'un papillon qui se pose sur l'annulaire gauche, en l'occurrence sur l'alliance, est très symbolique pour les Indiens : c'est un signe de chance. C'est ce doigt que j'utilisais depuis pour favoriser le choix de mes cartes divinatoires ; il tremblait bizarrement au-dessus de la lame à retenir. C'était très impressionnant pour qui me voyait opérer. C'était entré dans ma normalité des choses. Au Moyen-Age, on m'aurait exécutée, à tenir de tels propos ! Certaines personnes soutiennent encore aujourd'hui que cette philosophie, que j'adore enseigner, relève des forces

¹ Cette orchidée de l'ange se nomme *Habenaria*. Elle est blanche.

du mal. Je puis de mon côté affirmer que je ressens l'Amour dans ces moments intenses, telle une lumière qui réchauffe mon cœur, puisque j'ai fait le choix de me tourner vers le bien.

34 – La plume de Cocotte

Accaparée par des lectures mystiques, je découvrais de nouvelles valeurs et vivais de singulières anecdotes.

Je m'inscrivis sur des sites orientés vers la spiritualité et l'étude de la personnalité. Je cherchais à en savoir toujours davantage sur ces signes providentiels qui viennent d'on ne sait où. Je les appelai COD (clins d'œil divins).

J'appris la numérologie, je dévorai les livres d'Allan Kardec, de Jean Prieur, d'Edgar Cayce.

Je découvris l'ennéagramme¹ et sus reconnaître les différentes forces qui nous animent, et encore le Yi-King, qui est l'un des arts divinatoires les plus anciens, pour nous aider à prendre les bonnes décisions.

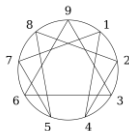
Et j'oubliais, je dévorais des passages de la Bible.

Je me plaisais à échanger des idées sur différentes questions sur lesquelles je m'interrogeais, sur un forum que j'appelais *Mon Cyber Bonheur*.

J'y partageais mes plus beaux témoignages, mes lectures les plus attrayantes, celles qui ouvrent l'esprit.

¹ L'ennéagramme, dans des conceptions dérivées, s'est diffusé comme une méthode de développement personnel, alors appelé « ennéagramme des neuf types de la personnalité » grâce à divers auteurs à partir des années 1970, aux États-Unis, dans le courant de la psychologie humaniste. Cette méthode est aujourd'hui utilisée dans le domaine du management, et fait l'objet de nombreux séminaires, livres, magazines et DVDs. A l'origine, l'ennéagramme est une figure ésotérique ancienne. Le mot a été construit avec la racine grecque *ennea* qui signifie « neuf » et *gramma* dont le sens est « figure ». Georges Gurdjieff l'a réintroduit en Occident au début du XX^e siècle. Si vous vous intéressez à cette méthode, je vous conseille *L'ABC de l'ennéagramme* de Eric Salmon.

Je me préparais à une nouvelle belle aventure : celle de composer des exposés sur les procédés qui nous guident vers le bien-être. J'y créai des clefs du bien-être : *Mes Clessentielles*. J'étais passionnée par l'écriture.



Je me suis réveillée ce matin dans une espèce de nuée d'idées qui ont sans doute germé ces jours-ci, d'abord à propos d'une ultime lettre que je pourrais écrire à ma mère.

Après avoir préparé mon thé à la bergamote, je suis allée lire la messagerie de mon forum où je trouve tous les jours de nouveaux messages. J'ai eu le déclic, grâce à un certain Jomadre. Peut-être un jour se reconnaîtra-il dans mon livre ! Le monde est si petit. Il écrivait :

« Bonjour Ludivine ! (c'était mon pseudo). J'ai lu tes messages à propos de tes expériences en écriture automatique avec beaucoup d'intérêt, de même que tes autres textes que j'ai trouvés très enrichissants. Cependant, je suis fort déçu par ton dernier billet !

Je m'apprêtais à vouloir communiquer par le biais de l'écriture automatique et tu déconseilles de s'adonner à ce rite.

Le message de ta grand-mère qui vient te dire de sauver ta mère... et un autre d'une entité qui te conseille de ne pas déranger les esprits des morts, mais au contraire, de plutôt les laisser venir à toi en étant à l'écoute des rêves et des signes, puis de leurs messages révélés en une écriture automatique ! J'avoue que tout ceci freine quelque peu mes ardeurs à vouloir accéder « en curieux » à ce domaine ! En tout cas, tu as une belle plume. Merci. A+. Jomadre. »

L'expression : « Tu as une belle plume » m'a d'abord fait sourire car comme je l'ai déjà écrit, Philippe m'appelait ma Poulette, Martin, ma Cocotte, quant à Pépère, il avait choisi ma Poule. Suis-je la réincarnation d'une poule, d'un coq, d'un poulet ? J'étais déjà un vilain petit canard !

'Cod, Cod, Codette', j'ai réorganisé mon idée-réveil. Mon Dieu, c'est donc un nouveau Cod (clin d'œil divin) de votre part ? Je dois m'y mettre, n'est-ce pas ? Je dois écrire un roman ?

Je tombai enceinte en novembre 2008. Il n'est jamais trop tard pour mettre ce genre de bébé au monde. Ce fœtus littéraire demeurait en gestation dans le liquide amniotique que mon esprit entretenait. Une petite graine d'auteure avait commencé à germer dans mon cerveau.

Neuf mois après, j'accouchai de la première partie de mon livre. Tant d'événements s'étaient déroulés dont je pouvais parler pour me libérer. Ce lâcher de mots m'entraîna dans le courant du torrent où se jettent 67 000 ouvrages publiés chaque année en France, selon le Comptoir National du Livre.

Je suis le fameux bouchon évoqué par Jean Renoir. Je me laisse tout bonnement aller. Je flotte, tantôt dans l'eau du lagon, tantôt dans l'air. Ma plume me guide, quel que soit l'endroit où je me trouve. Je ne pouvais plus garder cette histoire pour moi toute seule. J'étouffais. Alors, je trouvai une plage pour continuer à écrire l'histoire d'Alysse à la première personne. Ce fut d'une plage de sable blanc dont il fut question. Martin avait pris sa retraite en 2009 et nous avions vendu mon magasin, parvenu en fin de bail.

Puis nous étions partis en voyage durant six mois à l'île Maurice. Nous y avons retrouvé Nicolas qui avait déniché un emploi saisonnier à Port-Louis. A notre retour, nous rendîmes visite à Lucas, installé en Suisse avec sa charmante compagne.

Je n'avais pas caché à mes parents que je m'étais mise à écrire. Bien évidemment, ils ne me posèrent jamais de questions quant au thème sur lequel j'écrivais. Bien trop accaparés par leurs propres activités, ils ne s'intéressaient jamais aux faits et gestes de leur fille, pas plus qu'à ceux de leurs petits-enfants. J'avais présenté sur Facebook le résumé de mon ouvrage, en recherche d'éditeur.

Ils l'apprirent. Il y a toujours un messenger pour livrer des vérités qui n'ont lieu qu'en vue d'une profonde remise en question.

35 – Faustine – La tunique rose

En fin de séjour, je suis allée à Port-Louis pour acheter un coupon de soie que j'ai choisi dans les tons du rose que Maman affectionne tout particulièrement. Je veux lui faire un joli cadeau personnalisé ; aussi ai-je décidé de réaliser moi-même le modèle de tunique entièrement inédit que j'ai la fierté d'avoir dessiné, puis taillé et bâti, rien que pour elle. Pour mon père, j'ai choisi une chemise mauricienne à fleurs qu'il pourra porter à l'occasion de notre dixième anniversaire de mariage, l'année prochaine.

Huit jours avant d'arriver en France, nous leur avons demandé d'aller rehausser le chauffage à la maison car il faisait très froid. La veille, je le leur avais rappelé par texto : *Nous rentrons le 9 mars Papa, Maman, n'oubliez pas !* Le paysage était d'une beauté stupéfiante lorsque nous touchâmes le tarmac d'Orly ; le froid aussi était stupéfiant. Lorsque nous entrâmes dans la maison glacée, nous comprîmes tout de suite que personne ne s'était pas inquiété de notre retour chez les Fraydès. J'étais triste.

Je suis allée frapper chez mes parents. C'est ma mère qui a ouvert. Mon père n'était pas là. Maman n'a pas exulté de joie de nous retrouver et l'on eût dit qu'elle nous

avait vus la veille. Etant donné qu'elle a toujours été plus ou moins froide, distante et incisive dans ses paroles, nous ne nous attendions pas non plus à des retrouvailles comme on en voit dans La petite maison dans la prairie.

J'avais tout de même réussi à l'appriivoiser un peu et à l'accepter ainsi, or j'aurais tellement désiré avoir une conversation normale avec ma mère. Hélas, les dialogues déviaient inmanquablement sur son mal-être, son passé, sa vie ratée. Ce jour-là, elle ajouta cette expression : *son enfance pourrie*.

Je pris son lâcher de mots comme une invitation à la discussion. Alors, il me prit l'envie de tenter d'ébaucher un dialogue :

– Il y a prescription, Maman, il faut te laver de tout ce qui t'encombre l'esprit, ai-je lancé spontanément. Tu veux bien que nous en parlions ?

– Non, c'est *mon* secret et de toute façon, personne ne peut comprendre. Je ne *veux* en parler et surtout pas à toi !

Voilà... Ce n'était pas encore ce jour-là que j'allais avancer.

– Tout le monde me prend pour une imbécile ! poursuivit-elle.

Et, pour conclure :

– Laisse-moi, bon sang, arrêtez tous de me harceler !

Et elle se mit à pleurer.

Alors je coupai court, car sinon, elle se remettait à crier et redevenait hystérique.

Quelque part, n'était-ce pas elle qui avait raison de vouloir essayer de ne plus y penser ?

J'en doute toujours, car il est clair que cela n'avait pas l'air de bien fonctionner, puisque cela faisait presque soixante ans qu'elle était malheureuse et qu'elle demeurait dans cet état neurovégétatif. J'aurais tant voulu l'aider, surtout ne pas l'ennuyer.

Pauvre mère, ai-je pensé avec amertume. J'ai ajouté :

– Mais non, personne ne te prend pour une imbécile ! Je n'ai cessé de te répéter que tu aurais dû suivre une psychothérapie. Je t'assure qu'un bon spécialiste aurait pu t'aider à évacuer le trop-plein. Il est encore temps, Maman !

Et là, étonnamment, elle ne maugréa qu'un *pff*. Il fallait les saisir, ces moments où l'on parvenait à lui glisser un conseil qu'elle prenait en général comme une agression.

Alors, comme j'avais la main, j'osai encore :

– On ne peut pas tout oublier ; par contre, on peut comprendre et occulter les mauvais souvenirs, grâce à des petites clefs, des techniques qui nous permettent de continuer notre chemin.

– Trop tard. Et puis, laisse-moi avec ces conneries. Il y a encore plus grave aujourd'hui. Je ne veux plus parler de rien. De rien, tu m'entends ?

Nous bûmes un café toutes les deux. Il ne fallait pas aller trop vite. Je respectai son choix. C'était un cadeau du ciel, ce temps d'écoute que Maman m'avait accordé. Sans compter qu'elle me confia, mine de rien, un nouveau problème naissant. Je relançai gentiment la conversation sur ses deux mots prononcés avec fureur : *trop tard*.

– De toute façon, *la fatalité veut que l'on prenne toujours les bonnes résolutions trop tard*, disait Oscar Wilde. Je pense que ce qui nous arrive doit nous arriver, quel que soit notre âge. La vie n'est qu'une illusion. Si l'on prend conscience de cette nuance, tout devient plus simple. Ce n'est pas gagné non plus pour moi, tu sais !

– Toi, tu parles comme un livre, me répondit Maman tandis que je m'apprêtais à partir. La réalité est bien différente. Tu ne sais rien de moi et ne sauras jamais rien, car jamais je ne me confierai à toi. Jamais. Tiens-le-toi pour dit. Quand je pense que tu es allée écrire des idioties sur Internet ! Un roman... *pff* ! Tu te prends pour qui ?

La chenille avait refait son apparition et il était clair que ma visite ne faisait ni chaud ni froid à ma mère – une

bonne raison pour occulter tous les problèmes de chauffage ! Alors j'ai commencé par jouer profil bas ; ensuite, des mots prirent place un peu malgré moi :

– J'écris une histoire qui peut t'aider à découvrir la petite fille qui est blottie en toi. *Bon grain, mal grain* est un roman dans lequel tout lecteur pourra se retrouver, ou l'interpréter à sa manière, y compris toi et moi. Je n'ai trouvé que cette façon pour vous parler, à toi et à Papa. Je vous enverrai le fichier par mail lorsque j'aurai terminé.

– Tu pourras bien le publier... Je m'en fiche ! Je n'ai rien à me reprocher.

– Allez ... viens là que je prenne tes mesures, s'il te plaît. J'ai rapporté un beau tissu de l'île Maurice ; je crois que tu l'aimeras. Je vais te confectionner une tunique sur mesure.

– Pff...

Tandis que je prenais ses mensurations, ma mère boudait tout en se raidissant pour bien me montrer son mécontentement, ne cessant de se plaindre. Il était évident que quelque chose, ou bien quelqu'un, l'avait contrariée. Ce ne pouvait être que mon père. J'étais certaine que ce courant négatif ne provenait pas seulement de mon histoire, même si elle contribuait à l'enquiquiner.

Ma mère me tenait des propos insensés dont le seul but était de me faire monter en pression, comme jadis. Tout était sujet à discorde. Il était évident qu'elle faisait tout pour m'irriter et elle savait bien où m'atteindre. Je me sentais sans défense et ma tension montait. Je ne connaissais que trop bien les symptômes. Elle avait retrouvé son bouc émissaire. J'avais l'impression d'avoir treize ans. Je pris sur moi.

Comme d'habitude, j'eus rapidement très mal derrière la tête. Alors ma chenille se redressa, montrant toutes ses pattes :

– Écoute, Maman, j'aimerais que tu cesses de m'agresser. Ce n'est pas possible pour moi de travailler dans ces conditions ! J'ai beau prendre sur moi, je n'y

parviens pas, car tu veux que je redevienne rebelle. Je suis plutôt pacifique maintenant, tu l'as sans doute remarqué, non ? De plus, j'aimerais que nos rapports s'améliorent, sinon, ils cesseront.

– Je m'en fous.

– Moi pas. Je cherche à te parler calmement depuis la nuit des temps et tu ne veux rien entendre ; dès que l'on aborde certains sujets, tu te jettes sur moi. Comment veux-tu que nous entretenions un dialogue normal ?

– Je ne veux pas te parler.

– Maintenant, je vais partir. Je dois éviter ce genre d'émotions. J'ai de la tension artérielle, dis-je la voix chevrotante.

– Et moi alors, tu n'y penses pas, à moi ? J'ai soixante-quinze ans. Moi aussi, j'ai des problèmes.

– Que se passe-t-il, Maman ?

– Jean dit qu'il veut me quitter. Je le soupçonne encore de fricoter avec une pouffiasse. Je n'ai jamais été heureuse, moi !

– Ah, c'est donc cela ! Est-ce de ma faute ? On croirait que tu te complais dans tes malheurs ! Fais-en ton deuil, puisque tu as choisi de poursuivre ta vie à ses côtés !

– Que tu es mauvaise !

– Tu m'as souvent dit cela et d'autres choses... Lorsque j'étais enfant, tu disais que tu avais gâché ta vie, que j'étais un accident ; m'as-tu seulement aimée ? Et Papa, lui as-tu montré que tu l'aimais ? Cela reste un grand mystère ! Un jour, j'ai voulu te parler gentiment, pour essayer de te retrouver. Te souviens-tu de ce qui s'est passé, dans la forêt ?

– Quelle forêt ? Encore l'une de tes inventions ! Non, tu ne m'as jamais emmenée pour me parler. Tu m'as toujours agressée et tu m'as même giflée une fois !

– Et dix fois en rêve ; maintenant, je m'en vais. Je vais terminer ta tunique chez moi, avec la vieille Singer de Mamy. Je n'en peux plus, mais je travaillerai tard dans la

nuit afin qu'elle soit terminée pour la Fête de la Musique car vous vous produisez avec la chorale, je crois !

– Bon... prends la machine, mais rapporte-la moi demain car j'ai des ourlets de pantalons à coudre.

– Pas de souci ; comme cela, on fera un essayage. Ce sera l'occasion de boire un petit café avec toi, un petit *Bonjour*, tu veux bien ? On se calme, Maman Faustine.

– Mmhh... Excuse-nous pour le chauffage ; on croyait que vous rentriez demain.

36 – La poupée Rose

J'inspirai un souffle profond de surprise tandis que Maman en expira un langoureux. C'était la première qu'elle me faisait des excuses. J'appréciai cet élan.

– Ce n'est pas grave, dis-je, en changeant de sujet. J'aimerais te tranquilliser au sujet de Papa et de ta situation. Si tu veux en parler, tu me fais signe, hein ?

– Je n'ai besoin de personne !

– D'accord. Avant que je m'en aille, je voulais te demander, tu pourrais me prêter ton livret de famille, s'il te plaît ? J'en ai besoin pour démarrer l'arbre généalogique de ton côté. Tu te souviens, je t'en avais déjà parlé.

– J'y tiens, à ce livret ! Tu prends tes renseignements et tu me le rapportes demain, sinon je vais le chercher, dit-elle en partant dans sa chambre.

– Essaie de me faire confiance, Maman !

– Je n'ai confiance qu'en moi !

Cela, je le savais. Je la suivis jusqu'à la porte de sa chambre. Je jetai un œil sur Rose, la poupée qu'elle a toujours conservée de sa jeunesse. C'était sa grand-mère qui l'avait gagnée à une loterie. Elle avait – d'ailleurs, elle a toujours – une jolie petite frimousse et je me souviens que j'aurais tant voulu jouer avec elle après *l'inhumation* de Ludivine.

Ses cheveux très bruns sont courts et raides. Sa frange avait été coupée de travers par ma mère qui avait voulu promouvoir ses talents de coiffeuse auprès de sa grand-mère qui s'appelait Rose, elle aussi. Elle avait (elle a toujours, je pense !) de grands yeux marron qui se fermaient si on la couchait. A cet instant, je mourais d'envie de voir si elle le faisait toujours. Avec le temps, je constatai que la poupée avait attrapé une coquetterie dans un œil qui me donna l'impression qu'elle me faisait un clin d'œil ; c'était divin. Je ne lui connaissais pas cette ravissante grimace. Je me revoyais à dix-sept ans passés, à deux mois de mon mariage avec Philippe...

Ce matin, Maman est entrée à l'hôpital pour un érysipèle. J'ai réessayé pour la énième fois ma robe de mariée, m'admirant sans crainte d'être surprise dans le miroir de la chambre de mes parents. Jusqu'ici, je n'avais jamais déplacé d'un iota la poupée de Maman, tellement j'avais peur qu'elle s'en aperçoive. Elle faisait toujours plein de repères. J'ai eu la nette impression que Rose me regardait. Il m'a pris une subite envie de me terrer avec elle dans la cave dont les murs viennent d'être repeints en blanc par Papa, en vue d'y organiser le vin d'honneur. Je m'y suis rendue et j'y ai lu un tiers d'un livre retrouvé sur une étagère, le tome 7 de La Recherche ¹– de Marcel Proust. Je me suis amusée en reconnaissant écrit au crayon sur la première page, le nom de ma tante Gilberte Fraydès, sœur de Pépé Mégot. A la lecture, j'ai découvert le personnage de Gilberte. Je suis allée continuer la lecture dans ma chambre. Je maintenais Rose dans le creux d'un bras.

¹À la recherche du temps perdu, couramment évoqué plus simplement sous le titre *La Recherche*, est un roman de Marcel Proust, écrit de 1906 à 1922 et publié de 1913 à 1927, en sept tomes, dont les trois derniers parurent après la mort de l'auteur. Le Tome 7 s'ouvre sur le séjour du narrateur chez Gilberte de Saint-Loup à Tansonville (Source : Wikipédia).

Mes épaules étant dénudées, j'avais ressenti comme un frisson et j'ai eu l'impression qu'elle me tenait chaud. Je n'oublierai jamais ce moment extraordinaire. J'ai replacé la poupée exactement là où elle était. Rose porte toujours sa mignonnette robe chocolat, bordée de tulle beige, et ses bottines façon French Cancan. Ses jambes sont articulées au niveau des genoux.



Plus de vingt ans après, je retrouvai la drôle de poupée comme *avant*, qui n'est jamais si loin. Machinalement, je lui caressai les cheveux, et ma mère tourna la tête à ce moment. J'étais gênée, comme si j'avais été prise en faute.

– Ta poupée est toujours là, maman ?

– Oui, et on m'entertera avec. J'y tiens ; comme ça, personne ne la martyrisera après moi.

– Oui, cela... je le comprends parfaitement et tu as bien raison, mais... tu vois..., si... un jour... tu voulais que quelqu'un continue à la choyer, je pourrais m'en occuper, moi ! Je pourrais l'adopter, ai-je osé, souriante.

– Ou la laisser pourrir dans la terre, comme la tienne ?

– D'où tiens-tu cela ? Mais... Maman, sa tête était broyée ! Elle était morte, Papa l'avait piétinée ! La tienne est vivante !

À ce moment précis, je me disais que je devais être folle pour dire de pareilles sottises. Une poupée est juste une chose. Ce ne peut jamais être mort ou vivant. Je pris sèchement le livret et je partis en pleurant des larmes de fiel, sans aucune retenue, ce qui me soulagea à peine. Je reconnaissais cette tristesse, cette partie sombre de ma vie passée. Il fallait que je parvienne à écarter mes parents de ma vie. Après tout, on peut très bien être une bonne personne avec un bel état d'esprit et envoyer promener les gens quand ils le méritent. Cela me paraît aujourd'hui insensé d'accepter tant de rancœur, à tel point que tout conflit me désespère à mourir. Tout entremetteur à mon bonheur me semble nocif et devrait se voir écarté définitivement de ma vie.

Ma mère connaissait donc mon secret ? Elle me touchait encore là où ça faisait si mal. Cela signifiait qu'elle avait vu la scène en 1967, sans même chercher à me consoler. Elle m'avait laissée seule avec mon grand désespoir... enterrer Ludivine et pleurer encore toutes les larmes de mon corps.

Je m'interrogeais souvent sur la méchanceté. Je me dis toujours que les gens ne sont jamais vraiment méchants, au fond, et qu'il y a toujours une raison profonde au mal-être qui édifie ce trait de caractère. La méchéance (*c'est-à-dire le malheur et la malchance*) entraîne des maladies psychosomatiques qui sont rarement prises en compte par le médecin de famille, qui en un quart d'heure de temps de visite, ne peut déceler ce que le patient lui-même ignore ou ne veut pas connaître (anosognosie).

Mon avis sur ce point vira de bord pour un instant, après l'accusation indécente de ma mère. Juste un instant... car Maman m'avait touchée en plein cœur. Ce fut machinalement que je me rendis jusqu'à l'endroit où j'avais enterré Ludivine et je lui parlai pour essorer ma peine.

Puis je levai les yeux vers la fenêtre de la pièce qui avait été ma chambre. Ma mère me regardait à travers la vitre.

Elle se doutait donc que j'y retournerais !

C'est à ce moment que je remarquai qu'un pied de corbeille d'or, l'Alysse, formait un joli cœur à cet endroit précis. Je le montrai du doigt à ma mère en articulant : *Merci*. Il me semblait qu'elle pleurait.

Je pris une photo du massif avant de partir.

Méchant ? Etre... ne pas être ? Je préférerais rester positive sur ce point, tout compte fait.

37 – Découverte de mon allergie

On commence à parler des intolérances aux sulfites et j'ai appris incidemment, grâce à la future femme de Nicolas, que c'était eux qui avaient donné vie à mon Alien vieux de trente ans. Je suis donc allergique aux sulfites depuis mon premier verre de mousseux - jour où j'allais voir mon père qui venait de se faire opérer d'une valve aortique, jour de mon premier incident cardiaque. Mes crises nocturnes ont cessé dès lors que j'ai découvert que la pilule en contenait. J'apprends, 'bon grain, mal grain', à faire l'éviction totale de tout aliment ou liquide contenant des sulfites. La liste est longue. J'ai ouvert un nouveau forum qui s'intitule : Ça sulfite¹ !

Il me semblait urgent de partager mes découvertes. Je venais en sentinelle pour parler des E220 à E229 qui m'avaient tant rendue malade et qui avaient bien failli me faire mourir lors d'une opération délicate, car l'anesthésiant de ma péridurale en contenait également.

¹ *Ça sulfite* : En 2016, un internaute m'apprit par mail que mon site lui avait servi de base pour écrire un livre. Je trouve cela merveilleux que Bertrand Waterman ait pris le relais dans ce combat. Je lui exprime ici toute ma reconnaissance. - *Maladies Chroniques et Allergies aux Sulfites* : Asthme, Eczéma, Fatigue, Migraines, Polypose Nasale, Rhinites, Sinusites, Troubles Digestifs – Ouvrage paru le 11 janvier 2017, en autoédition.

38 – Johann Kühn – Suite

La tunique était réussie et seyante. Ma mère me reconnaissant finalement un certain talent, me fit l'un des rares compliments qu'elle pût me faire, bien que son visage restât de marbre.

– Bon... C'est bien. Merci. Je la porterai le jour de la Fête de la Musique, me dit-elle.

Je fus ravie de cette gentille attention. Hélas, je déchantai lorsque j'appris quelques semaines plus tard par ma Mamy de cœur, Élyette, qu'une certaine boule rose avait été balancée de rage au-dessus d'une armoire, suite à une altercation avec mon père à mon sujet. J'en eu le souffle découpé à coups de ciseaux, de même qu'Élyette, qui ne savait pas que je pouvais être aussi mésestimée par ma propre mère. Elle n'aurait jamais soupçonné cela. Il faut dire que je n'en avais touché mot à personne. Faustine s'en chargeait, et il n'y avait pas qu'auprès de ma petite grand-mère de cœur ! Une fois de plus, ma mère cherchait à m'atteindre en m'accablant d'abord auprès d'Élyette, qu'elle rencontrait régulièrement à la chorale. J'étais sidérée. Je me disais que quelqu'un devait lui monter la tête contre moi. Était-ce mon père ? Le résumé de mon premier roman trouvé sur Internet avait dû le méduser !

Ce nouveau scoop regrettable me fit sombrer dans un océan de tristesse où se trouvait ma seule bouée de sauvetage : Martin.

Je soupçonnais mon père d'avoir encore cherché à diviser pour mieux régner. Il était le champion à ce jeu. Il mentait aussi bien qu'il respirait pour faire tourner les événements à son avantage. Il devait juger que son Alysse en savait un peu trop à son sujet. Peut-être craignait-il que je vende *les mèches* ?

Je saurai si c'est lui qui me nuit. Oui, je le saurai un jour, car justice toujours se produit. Le temps s'écoulera pour nous faire retrouver l'équilibre, en attendant des jours meilleurs.

Loin d'être guérie des tourments que mes parents m'infligeaient, craignant pour ma santé et mon bonheur, et sur le bon conseil paternel de mon cher mari, je décidai, à petits pas, de franchir la barrière de l'abandon parental.

Je lisais des ouvrages qui traitent du détachement. J'avais entendu Jean D'Ormesson lors d'une émission télévisée, évoquer cet état à adopter pour retrouver un certain équilibre. Ce n'était pas si simple que cela n'y paraissait ! Tant de choses me rappelaient inlassablement que j'avais entrepris un long voyage pour retrouver la petite Faustine, gravement égarée dans le puits d'elle-même. Et j'allais l'abandonner ? A cause de mon père ? J'allais bientôt parvenir à dépasser mes peurs et mes souffrances. Je sais qu'on peut toujours trouver pires tourments que les siens, et souffrances plus désespérées que celles que l'on ressent. Est-ce que la souffrance peut se mesurer, d'ailleurs ? Et pouvons-nous la garder indéfiniment secrète ? Bien sûr que non ! Il faut savoir ouvrir son cœur pour profiter pleinement des joies de l'existence.

Tirer un trait sur le passé relève pour ma part de l'inaccessible. Je pense au contraire qu'il faut tout faire pour dénouer ce qui nous paraît *inabordable antan*, avant d'aspirer au présent joyeux et à l'avenir heureux, sachant que l'insouciance ne sera jamais au rendez-vous, pour ma part. Je ne puis m'y résoudre.

J'étais persuadée que j'obtiendrais du renfort en vue de ma délivrance, après avoir réussi la mission dont ma grand-mère m'avait investie. Je sentais ma libération impossible, tant que je ne me serais pas délestée de ce poids, au cas où je serais la réincarnation de Johann.

Je souris tout de même à cette pensée mystique qui me titille un peu.

Mais comment m'y prendre ? Par où commencer ?

Eurêka !

Je relus les notes écrites sur la plage et une fois rentrée à la maison, je ressortis mon vieux journal et me mis à taper au kilomètre des réflexions sur toutes mes mémoires qui ne demandaient qu'à jaillir.

Oh ! Et puis, zut ! Au point où j'en suis ! Je vais également raconter l'histoire de Mamy Margot. La vérité éclatera de cette façon. Ce livre sera avant tout, ma propre thérapie, mieux, mon exutoire. Il peut s'avérer être mon ultime chance de dénouer le nœud bien serré de l'amour, ou tout du moins, de le desserrer.

La période de mon adolescence étant révolue depuis bien longtemps, je n'en veux plus à mes 'géniteurs' (oui, ce mot prend ici toute son importance). Je leur pardonne définitivement tout en bloc, surtout depuis que ma Mamy m'a confié son épouvantable secret. J'ai plus que jamais de la compassion pour l'enfant, pour la jeune fille, la femme, la fragile septuagénaire que ma mère est devenue. Son âme tourmentée se lit inexorablement comme un livre ouvert où l'on peut, à tout moment, déchiffrer les pensées d'une martyre.

Toute la conversation de ma bonne Mamy coula avec facilité sur le papier :

« C'est la faute de Johann ; pourtant, il était gentil ; il donnait des bonbons, du chocolat et des biscuits à Faustine. Quand il m'a attaquée, il était ivre, et il ne chantait pas ce jour-là, Boubou !

« Faustine a entendu des petits cris étouffés qui l'ont tirée de son sommeil et l'autre, essoufflé, le derrière en l'air, cul nu, forcément, au-dessus de moi, me serrait la gorge... en jouissant. Il ne voulait pas me tuer.

« Il voulait seulement me donner (ou me prendre ?) de force ce que je lui avais maintes fois refusé. Tu sais, les hommes nous arrachent souvent ce que nous ne sommes pas prêtes à leur donner. Peut-être un peu moins de nos jours, mais c'est toujours un peu marqué.

« C'est là que Faustine est arrivée, elle aussi par derrière. Elle a attrapé la lourde poêle en fonte qui était sur le rebord de l'évier et lui en a asséné un grand coup sur la tête, finissant de l'endormir pour qu'il puisse cuver en silence, et moi, je lui en ai redonné un bon coup pour être sûre qu'il ne se réveillerait pas tout de suite.

« Qu'allais-je faire ? après avoir été déshonorée de la sorte par ce gradé allemand qui hier encore était mon ami, mon confident même ! Le sang jaillissait du dessus de son crâne qui semblait défoncé. Ma pauvre petite fille avait cogné avec robustesse, décuplant toutes ses forces devant l'ignominie qu'elle avait devinée, et elle n'y était pas allée avec le dos de la poêle !

« Elle ne pleurait pas ; son regard était sans vie et sa peau livide, à la vue de tout ce sang qui l'horrifiait. Puis elle s'est mise à crier et à saigner du nez. Alors, je l'ai empêchée de faire du bruit en mettant ma main sur sa bouche ; elle se débattait, la pauvre gamine ! Puis elle s'est calmée et je lui ai demandé d'aller se coucher. J'ai changé sa chemise nuit pleine de sang. J'ai cherché à la rassurer :

« Ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas, lui ai-je dit, Johann n'est pas mort, il respire. Ne crie surtout pas. Les soldats allemands risquent de t'entendre et de rappliquer ! C'est lui qui a mal agi, mais il était ivre et je ne l'ai pas vu arriver. C'est des fois injuste ce qui nous arrive, tu l'apprendras aussi ! Tu n'as rien vu, ma chérie.

« C'est un cauchemar, va te coucher. Demain, il fera jour. Papa va revenir bientôt. La guerre va s'arrêter. Tu n'as rien vu, tu entends ? Hein, Faustine... tu n'as rien vu. Il ne s'est rien passé.

« Mais la petite avait ensuite regardé par la fenêtre qu'elle avait entrouverte et elle avait tout vu et par la suite, tout entendu. »

Mamy avait poursuivi, le visage crispé :

« Huit mois plus tard, à moitié évanouie, j'ai accouché prématurément d'une petite chose toute visqueuse que Faustine a dû nettoyer de son mieux, à huit ans, en chassant difficilement le cocker qui cherchait à manger le placenta évacué.

« Toutes les deux, ma Boubou, ta mère et moi, en douces complices épouvantées, nous avons donné la vie au petit Charlie qu'il fallait encore cacher, le temps qu'il ait quelques mois. Ensuite, nous pourrions le faire passer pour un enfant de l'Assistance publique.

« Après, ta mère a coupé le cordon et je me suis évanouie. Elle a d'abord couru dans la nuit avec notre chat contre elle, m'a-t-elle expliqué, pour aller chercher du secours ; elle a eu très peur ; alors elle est revenue, sans aide, grâce à Dieu ! Elle m'a veillée toute la nuit, toute seule. Elle s'est occupée du bébé et me l'a apporté naturellement lorsque j'ai refait surface, pour que je l'allaité.

« Puis le temps a passé ; tous les bébés horrifiaient Faustine, continuait Mamy. Ta mère ne cessait de me dire et elle s'en persuada ainsi, qu'elle ne voudrait jamais d'enfants après ça ! Tu comprends, Boubou, elle a vu la façon dont Charlie a été conçu et celle dont il est arrivé au monde ! Il y avait de quoi la traumatiser, pauvre petite !

« Après mon viol, le docteur lui a diagnostiqué une paralysie du cervelet ; elle n'avait pu réintégrer l'école et cela dura encore deux ans. Elle avait seulement une chance sur quatre de ne pas être handicapée moteur. Hélas, m'avoua le médecin, un ami de la Résistance, il se pourrait qu'il subsiste quelques séquelles, et à vie. »

J'avais interrompu ma grand-mère, pour demander ce que Johann était devenu ensuite.

« Oui, bien sûr, me dit-elle, gênée, il faut que je te raconte aussi, mais... c'est difficile à avouer, même encore aujourd'hui, ma Boubou. Ta mère aussi s'est longtemps interrogée sur la suite des faits, et à chaque fois, je lui répondais :

« Je ne sais pas, il a disparu, mais surtout, ne dis jamais rien à quiconque, car nous mourrions : toi, Charlie, les enfants que j'élève, et moi. Ton père serait tué aussi et on ne le reverrait pas ! Pour tout le monde, Charlie est un enfant de l'Assistance publique, tu entends ?

« Ma Boubou, Faustine était enfermée dans le souterrain de ses pensées. Elle se souvenait, lors de cette nuit de tous les cauchemars, que la grange avait pris feu, et que deux vaches y étaient mortes carbonisées.

« Mais surtout, par-delà les longs et tristes meuglements des bêtes, elle était sûre qu'elle avait nettement entendu un homme pousser un long cri d'effroi, et entendit nettement « Margoooooot ». Et puis soudain, le silence... oppressant, mortuaire.

« Plus tard, nous avons distingué du bruit dans la maison. J'avais oublié de fermer la porte. Quatre Allemands avaient fait irruption ; ils s'étaient inquiétés de l'incendie, s'étaient rendus sur les lieux et avaient constaté.... »

Puis il y avait eu un temps mort...

« Ils me demandèrent si Johann Kühn était passé. J'eus beaucoup de peine à dissimuler mes craintes les plus terribles et ce n'est qu'en repensant à ma famille et à mes enfants orphelins qui devaient vivre, que j'y parvins. »

Ma grand-mère se mit à pleurer à gros sanglots spasmodiques en me racontant que le cadavre de Johann avait été retrouvé carbonisé, une bouteille de whisky dans ce qui lui restait de main. Mamy se tenait près des Allemands de la Kommandantur en tant que seul témoin civil de la scène, lui avaient-ils fait remarquer ; la froideur de leurs regards l'avait saisie. Elle me dit qu'elle avait cru qu'ils allaient la fusiller, elle et ses enfants et qu'elle s'était mise à pleurer.

« Suivez-nous, Madame, je vous prie, m'ont-ils ordonné ! »

« L'un des officiers allemands s'est adressé à son supérieur et ce dernier m'a aimablement traduit avec un fort accent guttural :

« Il aura trop bu de whisky le jour de son anniversaire et comme il fumait, il se sera endormi avec sa cigarette, mettant le feu à votre grange. Nous sommes désolés pour tout ce désagrément, Madame Margaret. Mes hommes vont la reconstruire. Ne pleurez pas. Oubliez !

« N'ébruitez jamais ceci, je vous prie, Madame Houzart. Vous pourriez avoir des ennuis ; je sais que Johann vous appréciait beaucoup, vous et la petite... Faustine, je crois ! Pour tout le monde, il a disparu. Vous n'avez rien vu ; il sera enterré sous le nouveau bâtiment. Oubliez cette catastrophe ! »

Mamy avait vu le corps calciné ; une poutrelle était tombée sur la tête de Johann. Elle ne pourrait jamais plus l'oublier, car Charlie allait être tout le portrait de son père.

« Oubliez, oubliez, ne cessaient-ils de me dire... comment oublier ? Cela m'a été impossible durant toutes les années qui ont suivi ! »

Cet enfant de la terreur connaîtrait les désagréments de la guerre d'Algérie, deviendrait alcoolique et mourrait cinquantenaire.

Sébastien, l'un des fils de mon oncle, fut le seul de ses enfants qui ressemblât trait pour trait à Karl, fils légitime

de Johann, qui s'était épris de Faustine lorsqu'il vint en France en 1957.

J'avais encore demandé à ma grand-mère :

– Mais... comment Johann était-il arrivé dans la grange ?

Le visage décomposé, les yeux hagards, elle me raconta ce qu'elle aurait préféré me cacher.

39 – Le Danaïde noir et blanc



J'attrapai l'appareil photo que je fourrai machinalement dans mon sac. D'habitude, jamais je ne l'emportais à la plage de Trou-aux-Biches, à cause du sable, mais pas seulement. Il est bien connu que les sacs comprenant des objets de valeur sont tout de suite repérés par les petits délinquants mauriciens.

Je prenais des photos seulement lorsque nous nous baladions, de même que le soir, pour immortaliser les plus beaux couchers de soleil, que je collectionnais.

Arrivés dans le petit bosquet de filaos jouxtant notre coin préféré, sous les cocotiers, je repérai vite un magnifique et énorme lépidoptère qui passa sous mon nez. Je le suivis du regard et l'appelai par la force de la pensée.

Mamy avait un jour fait référence à un magnifique papillon noir et blanc. Elle aimait se vêtir de noir, le rehaussant toujours d'une touche de blanc : un col de dentelle, une ceinture, un foulard.

Je l'interpellai. C'était plus fort que moi. Tout comme je l'avais déjà fait avec l'Argus bleu des Gorges du Verdon. Martin et moi fûmes émerveillés de voir que le magnifique lépidoptère bicolore revenait sans cesse tourner au-dessus de moi. Son envergure était plus large que mon index. L'appareil en mains, je le photographiai sous tous les angles. On aurait dit qu'il posait pour moi. En vol, là, tout près, il dansait autour de nous, pour se faire remarquer, c'était clair !

– Je dois être en train de perdre définitivement ma chrysalide et à ce stade, on se reconnaît entre papillons, ai-je dit à Martin, en riant.

– Fais bien attention de ne pas t'envoler trop haut ! m'a-t-il répondu. Tu pourrais te faire mal en retombant !

Ensuite, je me suis adressée à ma grand-mère, Mamy Margot : « S'il te plaît, ma petite Mamy, pose-toi par terre, pour que je puisse te photographier. »

Elle fit mieux, sacrée Mamy ! Je n'eus point besoin d'enclencher le zoom, persuadée que mon joli lépidoptère ne s'envolerait pas.

Martin n'en revenait pas ! Je lui tendis l'appareil pour qu'il prenne le relais. Je posai ma main par terre, à quelques millimètres de lui, enfin, d'elle... et... elle monta sur mon doigt.

Je pus faire quelques pas, avec Mamy Margot assise sur mon index. Elle étendait ses ailes extraordinairement belles, les refermait lentement. Puis elle se tourna vers moi et plongea ses yeux dans les miens. Je ressentis un curieux bien-être. Martin prit plusieurs clichés et ne les rata pas.

40 – De lourdes valises

C'était l'heure, m'avait suggéré mon écriture automatique. Je ressentais juste le besoin de me faire la conversation lorsque la paume de ma main gauche me démangeait. Un bon exercice à faire lorsqu'on se pose une question. Cela vaut le coup d'essayer.

C'est ainsi que je me libérai du terrible *secret de famille* et cela me fit l'effet de retrouver un peu d'oxygène. Dès lors, j'aspirais à vivre au mieux. Je devais guérir définitivement puisque j'avais trouvé un remède contre l'abcès qui me pourrissait de l'intérieur.

Pourtant, lorsque le cardiologue vit mes yeux hagards, mon teint blafard, qu'il constata mon amaigrissement, il m'ausculta.

À sa question : *Vous avez des soucis ?*, j'éclatai en sanglots et Martin lui avoua succinctement les graves problèmes qui dataient de mon enfance, ainsi que l'écriture du livre qui me tenait à cœur. Il me dit juste ce que j'avais besoin d'entendre :

– Je crois que vous auriez dû vous faire aider depuis longtemps. Vous êtes en train de passer d'un seul coup de quatorze à cinquante ans ; cela ne se fera pas sans soutien médical. C'est bien d'avoir écrit cette histoire, or c'est une thérapie très difficile à réaliser, seule. Vous faites une grave dépression et vous verrez que tout va commencer à s'arranger d'ici une dizaine de jours, après cette première ordonnance à renouveler pendant six mois.

Je ne regrettai pas d'avoir entamé ce traitement, car il m'aida tout de même à y voir de nouveau plus clair. Je pus ainsi achever le premier tome de mon roman et j'appréhendai mieux notre prochain déménagement.

Mais quel dommage que mon repas d'anniversaire tournât au vinaigre ! J'avais invité mes parents et je pensais vraiment que tout se passerait bien.

Hélas, Maman était d'une humeur exécrable et une conversation mal engagée par Martin à propos de l'éducation des enfants nous emmena sur un chemin glissant.

Quelle tristesse m'anéantit encore quelques jours plus tard, lorsque mon père m'annonça que ma mère ne voulait plus me revoir. Je n'en comprenais pas la raison et il me conseilla de ne pas chercher à comprendre. Lui non plus ne comprenait plus rien, et il allait partir, je veux dire, partir vraiment, quitter sa femme.

A cette période, lui et moi nous retrouvions dans un bar, pour discuter de notre départ. Avec une complicité malsaine, je m'en repends encore, nous jouions au billard. J'étais aveugle... le deuxième tome de ma trilogie, avec ses rebondissements et ses éclairages, me permettraient-ils de recouvrer la vue ?

Je rédigeai une longue lettre à Maman pour m'expliquer encore, sans évoquer le secret de famille, et la lui envoyai en recommandé pour ne pas qu'elle soit interceptée. Papa, quant à lui, ne me parla pas du roman, bien que je lui tende la perche pour en discuter à plusieurs reprises. Il me dit seulement : « *Envoie-le moi avant de le publier.* »

Il trouva encore le moyen de se plaindre de sa vie avec Faustine, de nous faire participer à ses sordides démarches visant à s'en séparer définitivement, allant jusqu'à nous présenter sa nouvelle amie. Il nous avertit encore qu'il désirait partir vivre avec sa Nouchi sur la Côte d'Azur, et qu'il quitterait la Normandie le jour de notre départ, faisant croire à sa femme qu'il partait pour nous aider. Tout était organisé. L'inconnue arriverait par le train quelques jours avant notre déménagement et les amants gagneraient Nice avec mon père au volant. J'étais inquiète pour lui, car il n'avait jamais conduit durant de si longs trajets. Mais j'étais davantage inquiète du mensonge vers lequel il nous emmenait, insidieusement.

Tout cela était vraiment précipité. Ce n'était pas très sain. Cela me rendait malade.

Ma pauvre mère ! Je continuais à la plaindre.

Sans en parler à mon père au préalable, j'étais allée la voir contre son gré, pour lui dire au revoir. Lors de cet accueil froid, elle ne me posa pas de questions mais tint à me dire qu'elle en savait plus que moi. Je ne comprenais rien et me fis toute petite.

Je me sentais mal en tant que complice de mon père. Je savais juste qu'il lui avait expliqué qu'il partait en même temps que nous dans le but de nous aider à emménager.

Je me rendais compte progressivement qu'elle savait qu'il rejoindrait une femme du côté de Nice. Je fis semblant de ne pas être au courant, allant même jusqu'à lui suggérer d'écrire un mot d'amour qu'elle glisserait dans sa valise. Elle me traita de menteuse et me balança qu'elle n'avait plus confiance en moi. Je n'insistai pas, craignant de faire une boulette. Qu'avait fait de moi ce père qui avait corrompu mon intégrité ? Qu'allait-il me rester de bon, aux yeux de Maman ?

Arrivés dans les Pyrénées-Orientales, nous retrouvâmes comme prévu mon amie d'enfance, devenue ma cousine par alliance en 1977, hélas atteinte d'un cancer. Divorcée, Patricia se sentait bien seule, face à la maladie, loin de ses racines. Ses parents étaient décédés tous deux très tôt du même mal. Elle avait deux enfants de l'âge des miens qui vivaient en Australie. Cette horrible et inquiétante maladie emmena mon amie pour le grand voyage, sept mois après notre arrivée à Arles sur Tech. Nous avions fait de notre mieux pour l'aider, jusqu'à aller vivre chez elle durant sa trop courte rémission à la suite de laquelle elle tenait à découvrir l'île Maurice en notre compagnie. Hélas, elle y mourut, nous abandonnant avec notre peine et tous les problèmes qu'un décès loin de chez soi peut engendrer. Nous nous occupâmes de son rapatriement en France et ses enfants prirent ensuite le bien triste relais.

Trois mois passèrent. Les troubles les plus sévères de ma dépression apparurent après avoir insisté lourdement pour parler à ma mère au téléphone. Elle me tint des propos indicibles que ma pudeur m'empêche encore de prononcer. Mon père en rajouta une couche. Il était quant à lui revenu au bout de huit jours de son escapade dans le Sud.

J'avais contribué à son retour, mais il ne s'en était pas vanté, saurais-je plus tard. Chaque jour, je discutais avec lui au téléphone pour lui faire comprendre qu'il faisait une grossière erreur. En conclusion, ils me renièrent tous les deux et je n'en comprendrais les raisons que cinq années plus tard.

Des mots affables m'affligèrent d'une torture morale insoutenable et je décidai de suivre les conseils du cardiologue en acceptant les antidépresseurs sur une plus longue période, sans grande illusion toutefois, sachant bien qu'ils ne représentent pas une panacée.

Une période de renaissance prit tout de même place dans mon existence, après avoir passé les fêtes avec David, le fils de Martin, ainsi que mes enfants : Lucas et sa compagne Charlotte, Nicolas et sa femme Dishina ainsi que Benoît, leur bébé. Ce ne fut que pur bonheur, même si mes neurones se touchaient quelque peu, à cause du vide implacable que suscitait la disparition des personnes que j'aimais et que je ne pourrais plus jamais voir. Et la liste s'allongeait ; sans compter ce que me faisaient endurer mes parents qui ne voulaient plus me voir, alors qu'ils étaient vivants, eux !

Durant les mois les plus froids, nous vivions à l'île Maurice. J'y trouvais l'inspiration. Nous chantions en duo, faisons danser les touristes. La vie se déroulait sans autre tourment que celui de recevoir un jour des nouvelles alarmantes de mes parents dont je me tenais informée fréquemment par mon cousin Hubert.

Mes fils se partageaient entre leurs familles respectives, et mon ex-mari rechutait de son cancer. J'étais profondément affectée de savoir que Philippe avait une maladie incurable. Il suivait un protocole de chimiothérapie et une bouteille d'oxygène avait été préconisée.

Nous nous reverrions tous lors de notre séjour en Normandie, car nous avions décidé d'être présents à l'inhumation de ma grand-tante Marlène.

La boîte noire en fer, legs de ma grand-mère, (dont la peinture du couvercle représentait *trois chiens autour d'un tonneau*, comme le calendrier des postes de l'année de ma naissance retrouvé dans la malle chez Mémé Jeanne), était restée fermée à clef depuis qu'elle me l'avait donnée. Toutes les lettres échangées avec Karl s'y trouvaient encore bien ficelées. Je ne les avais toujours pas lues et nous n'en avions plus parlé avec Martin qui s'attachait à ce que j'oublie cette histoire. Je ne voulais pas réveiller ma dépression et encore moins les fantômes. Je ne me sentais pas capable de remuer ce trouble antan, qui me semblait-il, ne m'appartenait pas vraiment. Mais je savais que je devrais lire un jour cette correspondance, puis retrouver Karl. Ces courriers me tourmentaient. Je laissai passer le temps, tout en ne perdant pas de vue que je serais obligée d'écrire au fils de Johann Kühn qui devait avoir à peu près l'âge de ma mère. Je plaçai tout de même Karl dans mes pensées les plus vives. Je savais que nous nous rencontrerions, lui et moi, c'était écrit, pour reprendre les termes de ma grand-mère, qui n'avait jamais révélé son secret à d'autres personnes que moi, (après l'avoir vécu avec l'aide de ses amis de la Résistance en 1943, dont son médecin de famille). Nous nous en occuperions un jour, Martin et moi. Je devais d'abord finir de régler les choses de mon propre passé. Ces choses du passé sont en rapport avec mes parents qui m'ont reniée.

Quelles en sont les raisons ?

J'aimerais le comprendre avant d'accomplir une nouvelle mission qui nécessiterait encore beaucoup d'énergie.

En attendant, puisque c'était à moi d'ouvrir la boîte de Pandore, j'avais entrepris cette laborieuse démarche grâce à mon premier roman « *Bon grain, mal grain* ».

41 – Johann Kühn – Suite

Écrire et aimer sont les deux boucliers que j'ai levés contre ma peur de mourir jeune et contre la dépression. Je continue à alimenter régulièrement le journal de mes pensées. J'affirme que j'y crois encore, en cet amour parental auquel j'avais droit ! Celui de mes inaccessibles étoiles. Je l'attendais encore, je l'attendrai toujours, sans savoir si je le trouverai un jour.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, tout doucement, je lâche prise avec mes parents ; enfin... j'essaie. Ils semblent m'avoir définitivement reniée. À présent, j'ai le sentiment de mieux vivre pour Martin, pour mes garçons et pour ceux qui m'aiment – et ceux-là sont nombreux. Je vis aussi pour moi-même.

Je l'ai finalement délivrée, la petite fille qui était restée bloquée en moi. Il reste une autre fillette à laquelle je ressemble. Elle se trouve dans un couloir, encore apeurée et je refuse de couper totalement le lien qui nous unit.

J'ai fait de mon mieux pour que Faustine réfléchisse. Je suis certaine qu'elle y parviendra, si ce n'est déjà fait ! Je ne suis pas responsable du mal-être de mes parents, après tout ! Je ne suis que la victime d'une victime d'une autre victime.

J'ai fini de raconter mon histoire à Martin, avant de la coucher sur le papier d'un livre broché.

– L’homme qu’elle assomma et blessa, ce Johann Kühn. Il n’était pas mort ! Ma Mamy Margot si douce, si mince, si belle à cette époque, dans son affolement, l’avait brûlé vif. Bien sûr, elle le croyait mort à ce moment. Elle le traîna d’abord de nuit jusqu’à la grange. Elle avait pris soin de l’envelopper dans une couverture, pour ne pas laisser de traces de sang partout. Faustine, la pauvre petite, vit le spectacle de la fenêtre de sa chambre. Il avait une vilaine fracture du crâne à cause du rebord de la poêle. Il paraît qu’il était horrible à voir. Ma grand-mère avait posé son oreille sur son cœur et avait paniqué, certaine qu’il était mort. Ivre, cet homme s’était comporté en goujat. Ses mains enserraient le cou de ma grand-mère, quand sa petite Faustine est arrivée par-derrière ; l’enfant crut que l’Allemand était en train d’étrangler sa mère, et elle l’assomma. Mais ce n’était pas cela... Il était en plein coït.

– Qui sait, Alya chérie, elle a peut-être sauvé la vie de sa Maman et aussi la sienne, du coup !

Martin fut très impressionné :

– Tout ceci a dû être très lourd à porter, pour trois générations de femmes. Ta mère n’est pas responsable. Elle doit profiter de l’automne et de l’hiver de sa vie ; il faut qu’elle s’échappe à présent de cette nuit noire et glauque. La vérité la guérira car elle ne la verra plus avec des yeux d’enfant. Elle la trouvera un jour dans ton roman. Elle devrait vivre pleinement avec Jean qui soi-disant a bien changé depuis qu’il est revenu de son escapade, d’après Élyette !

– J’aimerais qu’ils soient heureux ensemble. Et tant pis si je ne suis plus dans leurs vies pour leur rappeler de mauvais souvenirs. Je ne sais pas si elle acceptera de lire mon ouvrage qui doit se rapprocher d’une réalité qui l’a rendue aveugle.

– Écoute ! dit Martin, termine ton ouvrage et après, n’y pense plus, s’il te plaît, car j’en ai marre de toutes ces atrocités qui continuent à gâcher un peu notre vie.

– Tu as raison, Martin !

– Cela te rend malade, je le vois bien ! Je t'aime et j'ai l'impression que tu réserves à tes parents une part d'amour qu'ils ne méritent absolument pas et qui me revient de droit, car moi je t'aime, Alysse !

– Quels qu'ils soient, Martin, nos parents méritent toujours notre amour, et nulle part d'amour ne revient de droit à quiconque. L'amour n'est jamais acquis, il faut le regagner, le mériter quotidiennement. Chaque jour qui passe est une nouvelle conquête. On peut très bien lâcher prise et continuer à aimer.

Je me disais... de même que l'on peut continuer à aimer nos défunts en honorant leurs souvenirs par de belles pensées.

Cette tirade orienta toutes mes pensées vers mes chers grands-parents Mamy Margot et Pépère Louis, et également Karl... qui devait être encore de ce monde, car la facture n'était pas encore réglée par la Suprême Justice.

Je me surpris à parler à ma grand-mère :

« Je vais m'en occuper, je te le promets, Mamy, patiente encore un peu. En attendant, nous avons décidé de nous offrir un voyage à Madagascar, pour y rejoindre Claudia qui est partie y vivre pendant un an. Mais avant, je vais me rendre à l'inhumation de ta sœur Marlène, que j'aimais beaucoup. »

Fin du premier Tome

À suivre dans :

Ce qui nous lie et nous sépare, tome 2 :

Hyaline

Achevé d'imprimer
Par Distribook
à Chennevières-sur-Marne (94430)
en Janvier 2021 - N° Impression : 001
Dépôt légal Janvier 2021
Imprimé en France

